



# LEÇONS ESPAGNOLES

DE

# LITTÉRATURE ET DE MORALE.

IMPRIMERIE DE A. FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

# LEÇONS ESPAGNOLES

DE

## LITTÉRATURE ET DE MORALE,

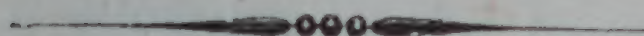
PRÉCÉDÉES D'UNE

## NOTICE

SUR LA LITTÉRATURE CASTILLANE,

**PAR VICTOR RENDU.**

... lucro appone,
Nec dulces Camœnas sperne, puer.
HORACE, Od. liv., 1er.



PARIS.

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24;
ET CHEZ THÉOPHILE BARROIS, LIBRAIRE,
RUE DE RICHELIEU, N° 14.



1830.



# ESQUISSE

## D'UN TABLEAU HISTORIQUE

## DE

## LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

Rome n'était plus : les Goths et les Vandales s'étaient précipités sur l'Espagne, et, en moins d'un siècle, ils avaient anéanti cette longue civilisation léguée par Scipion l'Africain. Déja ce n'était plus ce peuple espagnol si fier, si valeureux, contre lequel les légions romaines s'étaient brisées tant de fois; devenu tour-à-tour la proie des peuples du Nord, les guerres continuelles dans lesquelles il se trouvait engagé, avaient achevé de détruire son antique illustration, qu'il ne devait retrouver que bien long-temps après.

Une seule bataille suffit pour renverser la monarchie des Goths; la défaite de Xérès soumit l'Espagne aux Musulmans. Soit indifférence de la part des vainqueurs, soit qu'ils comprissent qu'avant tout ils devaient s'attacher à gagner les cœurs, leur premier acte fut d'accorder liberté de conscience aux vaincus, et d'échanger généreusement leurs lumières contre celles des peuples soumis. Cette sage mesure aurait peut-être réussi à étouffer chez les Espagnols le ressentiment de la domination sous laquelle ils gémissaient, si les Maures,

par une politique toute musulmane, n'avaient établi une différence trop sensible entre les Chrétiens et les Mahométans. Cette distinction leur fut fatale.

Incapables de fléchir sous le joug de l'étranger, une poignée d'aventuriers s'étaient jetés dans les montagnes: ils avaient à leur tête Pélage, l'un des princes visigoths naguère sur le trône. Bientôt leur exemple est suivi sur toute la ligne des Asturies. L'on refuse un gouverneur envoyé par les Maures; chaque vallée ne veut plus obéir qu'à ses comtes; les montagnards s'excitent mutuellement à l'indépendance; quelques mécontents viennent se rallier à leurs compatriotes; la religion, le souvenir du passé, l'amour de la patrie, ajoutent encore à l'enthousiasme; l'insurrection devient générale, et se termine par l'expulsion des Maures.

Cependant ceux-ci ne pouvaient oublier le beau ciel de l'Andalousie : leurs regards étaient sans cesse tournés vers ses riches provinces; les cendres de leurs ancêtres reposaient sous le pavé de l'Alhambra; il n'en fallut pas davantage pour rallumer entre les deux peuples une guerre aussi longue que terrible; on reprit les armes.

Après divers succès long-temps balancés de part et d'autre, la lutte était sur le point de se terminer en faveur des infidèles, lorsque don Sanche III monta sur le trône. Ce prince, par son mariage, réunissait presque tous les états chrétiens de l'Espagne : il résolut d'assurer la couronne à sa famille, et, à cet effet, il partagea ses divers royaumes entre ses enfants. Don Garcie fut nommé roi de Navarre, don Ramire, roi d'Aragon, et don Fernando, roi de Castille.

Ce fut sous ce dernier que le Cid fit ses premières armes, et qu'il acquit la réputation du plus grand guerrier de l'Europe.

Sous un tel général, la fortune ne fut plus douteuse. Les Maures, battus dans toutes les rencontres, réduits à un petit nombre de soldats, sans chefs, sans discipline, et découragés par tant de revers successifs, se virent forcés de renoncer une seconde fois à leur projet de conquête; et dès-lors, l'Espagne régénérée put jouir en paix de ses nombreuses victoires.

Telle était la situation politique de la Péninsule, sur laquelle il était nécessaire de jeter un coup-d'œil, lorsque la naissance des lettres vint tempérer l'humeur guerroyante de ses habitants.

C'est vers le XII^e siècle, au milieu des temps chevaleresques, alors que le peuple, fier de sa liberté, se levait en masse pour défendre ses droits, que les littérateurs espagnols font remonter leur premier poème.

A cette époque, la langue espagnole était loin d'offrir cette noblesse d'expressions, je dirais presque, ce grandiose que lui imprimèrent les écrivains du XVI^e siècle; cependant, on commençait à entrevoir cette couleur orientale qu'elle avait puisée dans l'arabe, et qui semble encore aujourd'hui l'un de ses principaux caractères distinctifs.

Le Cid est le premier guerrier de l'Espagne, comme il est aussi son premier poème. L'on y raconte les brillantes victoires du Campeador, ses conquêtes sur les Maures, et la manière dont il sut venger l'honneur de ses filles. Au reste, cette épopée, d'ailleurs très-remarquable par la peinture vive et animée de la chevalerie sous le règne d'Alphonse VI, n'est, à proprement parler, qu'un fragment de l'histoire du Cid, écrit dans un style vieilli, et devenu presque inintelligible.

Franchissant une période de cinquante ans, pendant laquelle aucun événement important ne peut amener

de révolution dans une littérature jeune encore, le premier poète connu qui se présente dans le XIII<sup>e</sup> siècle, est le moine Gonzalèz de Berceo, attaché au monastère de St-Millan. Les neuf poèmes qu'il composa sur des sujets sacrés, indiquent assez, par leur versification, que la langue était devenue moins barbare, mais il s'en faut de beaucoup qu'on puisse les comparer à l'histoire du Cid pour l'intérêt ou la naïveté. Ces ouvrages, aujourd'hui, sont tombés dans un juste oubli.

A peu près vers le même temps, c'est-à-dire en 1215, parut le poème d'Alexandre par Juan Lorenzo Segura de Astorga, qui n'offre de remarquable que l'ignorance complète de l'antiquité dans laquelle vivait son auteur. Il fait armer Alexandre chevalier, le jour du pape St-Anthère, et il assure avec sang-froid « Que ce jeune « prince, impatient de combattre les Juifs et les Maures, « se croyait déja maître de l'Inde, de l'Afrique, de Maroc, « et de tous les autres pays sur lesquels Charlemagne a « régné. » Du reste, même médiocrité de style et d'imagination que dans les poèmes du moine Berceo.

Cependant Alphonse X, surnommé le Sage, montait sur le trône de Castille. Ce prince était né en 1221, il mourut en 1284, déposé par son fils.

Le premier de tous les rois espagnols, il se déclara le protecteur des lettres, et contribua puissamment à l'introduction des sciences en Europe, en appelant à sa cour les savants et les philosophes de l'Orient. Pendant le cours d'un long règne, il composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue *el Libro del Tesoro*, ou recherches sur la pierre philosophale, dont il prétendait avoir trouvé le secret. C'est à lui que l'Espagne doit son premier code écrit en castillan, intitulé *Las partidas*, auquel Montesquieu a emprunté cette sen-

tence : « Le despote arrache l'arbre, le sage monarque « l'émonde. »

Le roi de Castille, en préparant un tel accueil aux savants étrangers, venait d'offrir un grand exemple à ses sujets, celui d'un prince honorant le savoir : ses écrits contribuaient déja aux progrès des lettres, l'impulsion était donnée.

Bien que l'on ne soit pas d'accord sur l'origine des romances nationales de l'Espagne, cependant la plupart des auteurs signalent le *Romancero del Cid*, comme le premier ouvrage qui ait paru après la mort d'Alphonse. Ces romances, pleines de vérité et d'une naïveté charmante, sont empreintes de cette antique franchise qui valut à l'Espagne le titre de *fiera Castilla* (noble Castille). La grande ame du Cid y respire tout entière. Le héros l'avait consacré : c'était l'hymne des fêtes, c'était le chant du soldat; la mère espagnole en berçait son enfant; là reposaient les fastes de la patrie.

Jusqu'ici, nous avons vu la littérature espagnole s'avancer d'un pas chancelant au milieu d'une civilisation naissante; bientôt nous la verrons se replier sur elle-même, reprendre cette rouille primitive dont elle paraissait s'affranchir, puis, tout-à-coup, par une de ces révolutions subites où la science de l'homme se confond, puiser un nouveau degré d'énergie, et conquérir enfin une place distinguée parmi les littératures de l'Europe.

Le commencement du XIV^e siècle, quoique fécond en grands événements politiques, ne présente cependant qu'une uniformité accablante dans l'histoire littéraire de l'Espagne. Partout ( sauf quelques exceptions ) même sécheresse de détails, même rudesse de langage; seulement, ce n'est plus cette admirable simplicité, ni cette expression du cœur des romances nationales; l'af-

fectation et le mauvais goût les ont déja remplacées.

*El conde Lucanor* (le comte Lucanor), tel est le premier ouvrage en prose de l'Espagne. Il parut à peu près dans le même temps que la prose toscane commençait avec le Decamerone. C'est un recueil de quarante-neuf nouvelles, narrées avec grace, dont la morale se déguise sous le voile de l'allégorie, mais auxquelles on pourrait peut-être adresser le reproche d'une affectation recherchée, ainsi qu'aux poésies amoureuses de leur auteur, le prince Jean Manuel, de la famille royale.

Un peu plus tard que don Manuel, vécut Pedro Lopez de Ayala, l'auteur de la Chronique des quatre rois sous lesquels il a vécu, et, sans contredit, le meilleur historien de son temps. Fait prisonnier avec Duguesclin à la bataille de Naxera, le 3 avril 1367, par les Anglais, ce fut dans les cachots de Londres qu'il composa son *Rimado de Palacio*, dont le style se ressent des nombreuses secousses qui ébranlèrent la monarchie espagnole sous Pierre-le-Cruel. Rendu quelques années après à la liberté, et traîné de nouveau dans les prisons de Lisbonne après la défaite d'Aljubarrota, les traitements sévères qu'il y essuya, influèrent sur son imagination : sa poésie, d'une couleur généralement sombre, se fait remarquer par les nobles sentiments qui y sont exprimés. Seul, de tous les poètes espagnols de cette époque, il sut se conserver intact au milieu de la corruption générale; sa diction, à la fois élégante et pure, est calquée sur les grands modèles de l'antiquité, dont il avait fait une étude approfondie. Les ouvrages de Lopez de Ayala rappellent toujours l'enfance de la poésie au XIV^e^ siècle, mais ils offrent un caractère tout particulier, celui du courage aux prises avec l'adversité.

Ici, décadence complète de la littérature castillane.

La langue est retombée dans la barbarie; chacun se dit inspiré; tous brûlent d'une flamme plus ou moins chaste; la nation entière se croit appelée à chanter d'idéales amours; le ridicule devient sublime : c'est un effroyable chaos d'une effroyable *sensiblerie*.

Passant sous silence cette irruption de poètes, ou soi-disant poètes érotiques, le plus célèbre de tous les romans de chevalerie après Don Quichotte, Amadis de Gaule, vient d'abord frapper nos regards. Inconnu à sa naissance, ce ne fut que vers le milieu du XIV[e] siècle qu'il acquit cette réputation européenne que Cervantes lui continua depuis en le soumettant à la critique sévère, mais consciencieuse, del señor Cura.

Quoique l'auteur confonde sans cesse dans son récit et les lieux et les temps, la féerie orientale s'y déploie avec une telle magnificence, les mœurs chevaleresques y sont reproduites avec tant de charme, que l'imagination, captivée par un intérêt généralement soutenu, saisit avec avidité l'illusion qu'on lui présente, et se transporte sans effort sur le lieu de la scène.

Le succès d'Amadis de Gaule fut immense. Le peuple y trouvait ce merveilleux qui l'a toujours séduit; de-là, cet enthousiasme qui explique suffisamment l'influence qu'il exerça sur la littérature espagnole.

Ce roman est communément attribué à Vasco Lobeira, Portugais d'origine, mort en 1325.

Le renom d'Amadis de Gaule ne fut point stérile pour l'Espagne. La France, depuis long-temps célèbre en ce genre d'ouvrages, fut mise à contribution : de nombreuses traductions de romans français de chevalerie donnèrent à la poésie un mouvement plus animé, et lui révélèrent toute sa richesse : c'était le présage de la grandeur prochaine de la littérature espagnole.

Le goût pour la chevalerie, prononcé comme il l'était alors, ne tarda pas à enfanter une foule d'ouvrages extrêmement remarquables. Chaque romancero était autant de petit poème, qui rappelait au souvenir d'un peuple généreux les nobles faits d'armes de ses guerriers. Et chose digne de remarque ! au milieu d'une nation illettrée, à peine eût-on trouvé à cette époque un seul Espagnol qui ne sût par cœur l'histoire de Bernard-del-Carpio, du Cid, ou de don Gayferos. « Sans doute, » s'écrie le savant auteur de la Littérature du midi de l'Europe[1], « le peuple retirait peu d'instruction réelle « de ces rêves de l'imagination, dont il était sans cesse « occupé ; il confondait toujours l'historique avec le ro-« manesque, et le possible avec le merveilleux ; mais un « mouvement singulièrement poétique était imprimé à la « nation par cette connaissance universelle de tous les « hauts faits de la chevalerie, et par cet intérêt si vif qu'on « lui inspirait pour un monde plus noble et plus relevé. »

Les nouvelles romances nationales terminent l'histoire littéraire de l'Espagne au XIV^e^ siècle. La poésie marchait sur les traces de la civilisation, mais elle n'était pas encore parvenue à ce haut degré de splendeur qui l'attendait sous Charles V et ses successeurs.

Jean II régnait alors. (1407) Tandis que d'une main débile il cherchait à retenir une souveraineté toute prête à lui échapper, sa cour, devenue poétique, était le rendez-vous des trouvères et des ménestrels de la Castille.

L'exemple parti du trône eut bientôt de nombreux imitateurs. Le marquis de Villena ne tarda pas à fonder dans l'Aragon une académie qui rappelait celle des jeux floraux de Toulouse ; et quelques mois après, on

---

(1) M. Sismondi, auquel nous avons eu souvent recours en traçant cette esquisse.

vit s'élever au sein de la Castille une institution rivale, à laquelle les troubadours ont laissé le nom de *Consistorio de la gaya ciencia* ( Académie du gay sçavoir ).

La littérature profita de cet élan général. Plusieurs poètes distingués se formèrent à cette nouvelle école, et à leur tête il faut placer Lopez de Mendoza, marquis de Santillane, et l'archevêque Alonzo de Cartagena.

Le premier, doué d'une sensibilité exquise, serait encore lu avec intérêt, si ses poésies n'offraient une trop longue suite d'allégories fatigantes et monotones. Cependant quelques-unes de ses romances sont d'ailleurs si douces, le coloris en est si frais, qu'il est impossible de lui refuser un juste tribut d'éloges.

Le génie d'Alonzo est plus fier : c'est l'expression sauvage d'une passion dévorante, c'est un feu qui consume tout ce qu'il atteint. Il passe communément pour le peintre le plus vrai des combats de l'amour avec la raison.

Contemporain du marquis de Santillane qui s'était déclaré son protecteur, Juan de Mena vint aussi mêler son nom parmi ceux des littérateurs de l'Espagne; mais son mérite comme poète n'est que secondaire. Un voyage qu'il fit en Italie le perdit entièrement : l'œuvre immortel du Dante, au lieu d'électriser son imagination, ne lui inspira que de froides images, et éteignit en lui cette verve patriotique qui brille dans ses premières poésies. Il était né à Cordoue en 1412, il ne survécut que dix-huit mois au roi Jean II, dont il était le favori.

Les lettres ainsi cultivées dans le palais des rois, avaient excité une émulation généreuse parmi les grands d'Espagne; le siècle suivant en profita.

Le premier ouvrage qui signale l'avénement de

Charles-Quint au trône, est le roman de Calixte et Mélibée, auquel les Espagnols rattachent l'origine de leur poésie dramatique. Ce n'est pas qu'à cette époque la Péninsule ne possédât aussi son théâtre : depuis longtemps le peuple était accoutumé à ce genre d'émotions; mais les pièces que l'on représentait ne différaient guère des mystères de la passion, et de ces farces pieuses, où « la Vierge et les saints se donnaient jour pour traiter « de la paix avec le démon. »

L'apparition de Calixte et Mélibée changea entièrement le goût de la nation. Dès ce moment l'imagination fut assujettie à certaines règles, quelques grands noms furent tirés de la poudre, et l'Espagne eut aussi ses tragiques.

Tandis que l'art dramatique devenait l'objet d'une attention spéciale, un mouvement non moins remarquable s'opérait d'un autre côté. Un de ces hommes auxquels il est réservé d'entraîner tout un siècle sur leurs pas, préparait l'Espagne à cette pureté classique qu'il avait étudiée en Italie.

Cet homme, ou plutôt ce génie, c'est Boscan Almogaver de Barcelone.

De concert avec Garcilaso de la Vega, il laissa de côté les sentiers battus, et résolut de se frayer une route nouvelle. Jusqu'alors les petits vers, ou Redondillas, composaient la mesure dite nationale; Boscan lui substitua le rhythme moins monotone des ïambes. En vain lui reprocha-t-on d'insulter à sa patrie en cherchant à introduire chez elle la poésie efféminée des Italiens, rien ne put ébranler sa constance : plus que jamais il s'attacha à polir ses ouvrages, et à leur donner une légère teinte de mélancolie, heureuse imitation des sonnets de Pétrarque.

Son courage lui réussit. Ses adversaires, irrités de l'impassibilité qu'il leur opposait, rentrèrent peu à peu dans le silence, et bientôt la nation entière embrassa avec chaleur cette même poétique contre laquelle elle venait de protester.

Boscan était mort, mais il n'était point descendu tout entier dans la tombe; il laissait pour héritier de son système et de ses talents Garcilaso de la Vega, né vers l'an 1503.

Lancé de bonne heure au milieu d'une politique orageuse, dans le temps que les armées de Charles V menaçaient d'envahir toute l'Europe, ce fut dans le tumulte des camps que l'émule de Sannazar composa ses églogues. Il commençait à peine à se reposer des fatigues d'une campagne laborieuse où les Turcs avaient été vaincus, lorsqu'il fut désigné pour accompagner l'empereur dans son expédition contre Tunis.

De retour dans sa patrie, il travailla avec ardeur à la réforme de Boscan. Déja la pureté de son style lui attirait de nombreux admirateurs, et il allait porter le dernier coup aux partisans de l'ancien mode, lorsque la guerre l'arracha de nouveau à ses occupations favorites.

Charles-Quint était débarqué en France, de nouvelles recrues devenaient nécessaires; Garcilaso partit de l'Espagne à la tête de onze compagnies d'infanterie. Il est inutile de rappeler ici quelle fut l'issue de cette entreprise désastreuse. Garcilaso, blessé mortellement à la tête, expira peu de jours après être entré en Provence: il avait alors trente-quatre ans.

Ainsi périt avant le temps ce jeune poète digne d'un meilleur sort!

Suavité d'expressions, cadence mélodieuse, scènes pleines d'images et de sentiment, tels sont les titres qui

ont conduit Garcilaso à l'immortalité. Melendez seul l'a surpassé dans le genre pastoral.

Le milieu du XVI^e siècle vit éclore George de Montemayor, dont la réputation, à cette époque, balança l'ancienne célébrité des meilleurs poètes de l'Espagne. Le temps a ratifié le jugement de ses contemporains; sa Diane passe pour un chef-d'œuvre.

Immédiatement après George de Montemayor, et comme poètes lyriques, viennent se placer Luis de Leon et le divin Herrera, depuis long-temps célèbre par sa belle ode au Sommeil.

Pendant l'espace de deux cents ans, la poésie espagnole, à peine sortie de l'enfance, s'était polie avec les mœurs de la nation, et avant d'arriver au siècle de Charles-Quint, elle avait déja brillé d'un vif éclat à la cour du roi Jean II, tandis que la prose était restée plongée dans la barbarie la plus complète. Cette dernière semblait même condamnée à une nullité indéfiniment prolongée, lorsqu'un écolier de Salamanque vint combler cette lacune dans l'histoire littéraire de son pays. Je veux parler du roman de Diego Hurtado de Mendoza.

Ce qu'une longue expérience et la connaissance approfondie du cœur humain peuvent seules enseigner, le jeune étudiant le devina. Son Lazarillo de Tormès est le portrait d'après nature de ces gens dont l'unique science consiste à exploiter la charité chrétienne. Rien de plus gai, comme aussi rien de plus mordant que cette satire originale. La fierté castillane s'y trouve reproduite dans toute sa morgue; c'est le prisme à travers lequel viennent s'offrir tour à tour les ridicules de la noblesse indigente, particuliers à l'Espagne, et cette longue série d'infirmités morales, communes à l'espèce humaine tout entière.

Les aventures de Lazarille fondèrent la gloire de leur auteur; le genre picaresque devint à la mode, et c'est peut-être à cet opuscule que nous devons les excellents tableaux de mœurs que Lesage nous a tracés dans son Gil Blas.

Mendoza a écrit aussi l'histoire de la guerre de Grenade, que l'on regarde comme son principal ouvrage; mais il est généralement plus connu en France par son Lazarillo de Tormès.

Enfin, nous voici parvenus à l'une des phases les plus brillantes de la littérature espagnole; et, d'abord, le génie d'un grand homme vient commander notre admiration.

Michel Cervantes Saavedra naquit en 1549 à Alcala de Hénarès, dans la Nouvelle-Castille. Son goût pour les lettres se manifesta de bonne heure; dès l'âge de quinze ans il composait des vers. Fatigué bientôt d'une existence aussi précaire, et qui suffisait à peine à ses premiers besoins, il courut chercher fortune en Italie. La Porte était alors en guerre avec les Vénitiens; Cervantes s'enrôla sous les drapeaux du général Colonna, et fit partie de l'armée navale, envoyée au secours de Chypre. Les chrétiens furent vaincus; mais l'année suivante, la bataille de Lépante vengea glorieusement la république de Venise. Cervantes s'était distingué dans cette mémorable journée; il y fut blessé d'un coup d'arquebuse à la main gauche. Forcé, par suite de cet accident, d'abandonner le parti des armes, et se trouvant sans ressources à Naples, il retournait dans sa patrie, lorsque son vaisseau fut capturé par le corsaire Arnaut-Mami, et conduit dans le port d'Alger. Après cinq années d'un esclavage rigoureux, pendant lesquelles son audace l'exposa plusieurs fois à être empalé, il fut enfin racheté par les Pères de la Trinité.

De retour en Espagne, il composa des comédies qui l'empêchèrent tout juste de mourir de faim. Cervantes lui-même nous assure que ses pièces furent représentées avec succès; mais si l'on en juge par sa Numance et son Trato de Argel (les deux seules que nous ayons de lui), on ne peut regretter beaucoup la perte de son répertoire.

L'Espagne, à cette époque, gémissait sous un sceptre de fer. Cervantes garda le silence pendant la plus grande partie du règne de Philippe II, et ce ne fut qu'à la mort de ce despote ombrageux, qu'il publia la première partie de son Don Quichotte.

Qui le croirait? cet admirable chef-d'œuvre, aujourd'hui si prisé, et dont chaque peuple possède plusieurs traductions, put à peine exciter la curiosité des Espagnols de ce temps.... Cervantes, découragé, allait renoncer pour toujours au métier d'auteur, lorsqu'un certain Avellaneda fit paraître une continuation prétendue de Don Quichotte. L'indignation profonde qu'il ressentit d'un parallèle aussi insultant, lui fit reprendre la plume: l'année d'après, il publia la suite de Don Quichotte, et depuis, nul n'osa se mesurer avec un si terrible jouteur.

Tout a été dit sur Don Quichotte, il n'est personne qui ne connaisse à fond l'histoire du gentilhomme de la Manche; aussi, sans nous arrêter à analyser une gloire que deux siècles sont venus corroborer, nous contenterons-nous d'indiquer le but dans lequel il fut composé.

Il dut avoir un grand courage, celui qui, fort de sa seule conscience, osait attaquer aussi ouvertement le ridicule d'une imagination vagabonde. L'Espagne était alors inondée d'une multitude de romans de chevalerie, dans lesquels chaque auteur, non content de pourfendre les géants, prêtait encore à ses héros des discours rem-

plis d'énigmes et d'affectation. Cervantes entreprit de corriger son siècle. C'est ainsi que dans la revue de la bibliothèque, il censure cette phrase de Feliciano de la Silva : « La raison de la déraison que vous faites à ma « raison, affaiblit tellement ma raison, que c'est avec « raison que je me plains de votre beauté »; et qu'un peu plus loin, il critique lui-même sa Galatée avec cette bonhomie et cette impartialité que nos auteurs modernes semblent n'avoir jamais connues.

Mais le véritable point de vue sous lequel on doit envisager le roman de Don Quichotte, celui qui échappe à la plupart des lecteurs, c'est le but profondément moral dans lequel Cervantes l'a conçu. Ce livre si gai, si divertissant, n'est autre que le développement d'une triste vérité, que l'homme ne vit que d'illusion. C'est un contraste perpétuel entre l'héroïsme de la vertu et les sentiments grossiers du vulgaire. Don Quichotte est le brave par excellence, l'homme bien né, contre lequel cependant viennent fondre les ridicules et les sarcasmes. Toutes ses actions sont dirigées vers une fin utile, cependant on le calomnie. Le pauvre gentilhomme! voyez son désintéressement! il se contente du bonheur des autres, et bientôt on l'accusera d'ambition. — Mais son écuyer,..... quel contraste ! quelle caricature ! Pauvre Pança, comme ils l'ont maltraité, les dieux! quelle figure prosaïque! quel égoïsme ! « Moi avant tout, tout pour « moi..... » Heureusement Barataria et son docteur vont bientôt renverser ses idées de despotisme, et le rendre à cette nudité première qui excite à la fois le rire et le mépris.

Don Quichotte est un chef-d'œuvre. Seul, il a suffi pour élever la langue castillane au plus haut degré de perfection; aussi le nom de Cervantes ne peut-il périr qu'avec le monde.

Sur la fin du siècle dernier, les Espagnols se sont efforcés de réparer l'injustice de leurs ancêtres ; l'académie a fait publier à grands frais une magnifique édition de Don Quichotte ; c'est une preuve de goût, mais l'Espagne ne se justifiera jamais d'avoir laissé dans la misère son génie le plus illustre.

Cervantes mourut à Madrid, le 25 avril 1616, à l'âge de soixante-sept ans.

Comme le chantre de Cos, il vécut dans l'oubli, et plusieurs villes, à sa mort, revendiquèrent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Depuis l'histoire nationale du Cid, plusieurs poètes s'étaient essayés dans le genre épique, mais aucun n'avait pu donner à l'Espagne une épopée digne d'être comparée à la Henriade et au Paradis perdu de Milton : un jeune homme, contemporain de Cervantes, brigua cet honneur; malheureusement il échoua dans son entreprise.

L'*Araucana* d'Alonso de Ercilla, composée sur un plan gigantesque, est loin d'offrir cet attrait que présentent les mœurs nouvelles d'un peuple inconnu. Les événements y sont jetés pêle-mêle, sans art, sans lien aucun qui les rattache à l'action principale. C'est un long récit de guerres et de combats, au milieu desquels l'on s'étonne de rencontrer une Didon qui, certes, ne ressemble nullement à l'infortunée reine de Carthage, si bien chantée par Virgile.

Le commencement de l'Araucana, cependant, a quelque chose de noble, qui ressemble au début de l'Arioste; mais bientôt Ercilla s'engage dans une série de descriptions prosaïques, et dès-lors tout le charme des premières strophes s'évanouit. Une impression plus pénible encore, et que rien ne peut effacer, c'est cet acharne-

ment national que l'on retrouve dans tout le cours du poème. On sent à chaque ligne que l'auteur est Espagnol, et qu'il voudrait nous faire embrasser sa propre cause; mais, malgré ses efforts, on s'intéresse bien plus volontiers à cette malheureuse horde de sauvages que leurs bourreaux vont exterminant devant eux.

Quelques écrivains célèbres ont cherché à populariser l'Araucana en France: Voltaire lui-même, séduit sans doute par plusieurs beaux passages de ce poème, a cru devoir placer le nom d'Ercilla à côté des grands noms de Virgile et d'Homère. Quoi qu'il en soit, l'Araucana est à peine connu, et le peu de souvenir qu'on en garde, il le doit à certain jugement précipité, pour ne pas dire au dépit de Voltaire contre l'antiquité.

Dans le même temps que l'on accueillait avec une froide indifférence le Don Quichotte de Cervantes, le peuple espagnol applaudissait avec transport aux pièces de Lope de Vega. Le bon goût a fait justice de cette iniquité: en France, Don Quichotte passe pour un chef-d'œuvre, et l'on se garde bien d'admirer la monstrueuse fécondité du dramaturge espagnol.

Cependant, tout en blâmant ce délire d'imagination qui caractérise Lope de Vega, on ne peut s'empêcher de lui reconnaître un talent aussi varié qu'extraordinaire. Ses pièces, en général (j'en excepte les *autos sacramentales*), sont riches d'intrigues et d'intérêt. Les événements se succèdent avec une rapidité prodigieuse; la confusion, amenée avec art, développe les caractères, et prépare de loin un dénoûment auquel le spectateur ne peut songer. Malheureusement, son théâtre se ressent de la précipitation avec laquelle il composait.

On se rappelle le fameux défi de Lope et de Montalban. Un directeur de spectacle leur avait demandé

une pièce nouvelle. Montalban se leva à deux heures du matin, et termina son travail sur les onze heures. Étant descendu chez Lope, il le trouva dans son jardin. « J'ai commencé à cinq heures, lui dit celui-ci, et après « avoir fini ma pièce, j'ai déjeuné, j'ai composé une « épître de cinquante triolets, et j'ai arrosé mon jardin[1]. » Qu'est-il besoin d'ajouter à un pareil tour de force?

Une partie des œuvres de Lope a été imprimée : d'après un calcul authentique, on connaîtrait de lui vingt-un millions trois cent mille vers, et ce n'est que le quart de ce qu'il a composé!!!

Deux siècles se sont écoulés, et Lope de Vega est resté en possession de la scène en Espagne. Long-temps son génie domina sur tous les théâtres de l'Europe, mais le génie bien autrement sublime de Racine et de Molière l'a exilé de la scène française; l'école allemande, seule, lui rend encore les honneurs divins, conjointement avec Calderon de la Barca, son compatriote et son rival de gloire.

Luis de Leon et Herrera avaient ouvert la carrière lyrique, plusieurs poètes s'y distinguèrent après eux. Les plus célèbres sont : les deux frères Argensola, Luis de Soto, Juan de Moralès, Iglesias de la Casa, F° de la Torre, Gongóra, le chef des Cultoristos; Quevedo, dont l'insouciance philosophique rappelle quelque peu le cynisme de Voltaire; et Estevan de Villegas, qui, à l'âge de 23 ans, mérita d'être surnommé l'Anacréon espagnol.

Parmi les historiens, deux hommes d'un goût sévère et d'une érudition effrayante luttèrent victorieusement contre les innovations de l'école de Gongóra ; leurs

---

[1] Voyez la Biographie universelle, articles Lope de Vega, Carpio, Felix.

ouvrages ont conservé le titre de classiques, que leurs contemporains leur avaient décerné.

La gloire de Mariana appartient au XVI[e] siècle. Son histoire générale d'Espagne, écrite d'abord en latin, et qu'il traduisit en espagnol sous le règne de Philippe II, se fait remarquer par une pureté irréprochable de style, et par les réflexions judicieuses dont il accompagne ses récits. Sa manière d'écrire l'histoire décèle l'homme de talent, l'homme profondément versé dans l'étude de l'antiquité; peut-être, seulement, lui reprocherait-on de n'avoir pas conservé à ses héros le caractère tout particulier des guerriers du moyen âge. Mariana mourut en 1623, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Antonio de Solis, que Voltaire regarde comme le premier historien de l'Espagne, naquit le 18 juillet 1610 à Placentia, dans la Nouvelle-Castille. Sa jeunesse ne présente aucun trait qui mérite d'être rapporté. Nommé peu de temps après la mort de Philippe IV, en 1665, à la place de Cronista mayor de las Indias, ce fut à cette époque qu'il écrivit l'histoire de la conquête du Mexique. Un tel sujet ne pouvait manquer d'inspirer une imagination castillane : Solis se montra le digne historien de Fernand Cortès. Le luxe effréné de Montezuma, les mœurs paisibles de ses sujets, la civilisation merveilleuse des Mexicains, tout, dans ce livre, excite au plus haut degré la curiosité du lecteur. A cet intérêt local, si l'on ajoute encore l'intérêt non moins puissant qui s'attache à la fortune de cette poignée de guerriers, qui, jetés à l'aventure au milieu d'un monde inconnu, opposent la tactique militaire de l'Europe, aux forces sans cesse renaissantes d'une population immense, on concevra facilement l'enthousiasme que doit produire chez un peuple héroïque le souvenir des victoires nationales.

C'est à l'histoire de la conquête du Mexique que Solis doit l'immortalité. Sagesse de composition, style vigoureux et concis, talent admirable de raconter, telles sont les qualités qui brillent dans cet ouvrage : on sent qu'il a dû coûter de longues recherches à son auteur, mais on n'y songe pas en le lisant.

Quand on parcourt la littérature espagnole, on est étonné de voir que chez un peuple naturellement porté à l'exaltation religieuse, l'éloquence de la chaire ait été aussi mal cultivée qu'elle le fut jusque vers le dix-huitième siècle. Et ici, que l'ignorance se garde bien de croire que l'Écriture ne peut créer de grands orateurs ! N'est-ce pas dans l'évangile que Bossuet et Massillon puisèrent leur génie, que Fénélon trouva cette éloquence persuasive qui lui gagnait tous les cœurs? Certes, la gloire qu'ils se sont acquise n'est pas une de celles que la France revendique avec le moins d'orgueil! Cette dégradation de l'éloquence chrétienne en Espagne, j'aurais peine à la comprendre, si je ne savais d'autre part que les moines, pendant long-temps, eurent le droit exclusif de parler en public..... Lorsque la pensée devient l'objet d'un monopole, lorsqu'on la réduit en servage, les plus nobles facultés de l'ame s'anéantissent, et l'homme déchu cesse de regarder le ciel comme sa demeure future. Qu'on ne soit donc pas surpris si l'Espagne n'a pu produire aucun orateur sacré.

Le système pratiqué dans les écoles du temps, était peu propre à tirer l'art oratoire du sommeil léthargique dans lequel il était plongé. Les concetti de Góngora faussaient le goût de la jeunesse, et dirigeaient son esprit vers l'enflure et l'imitation servile des images empruntées à la fable. Ce n'était pas le langage pompeux de la Bible : loin de-là ! on dédaignait la majesté des écri-

vains sacrés, et le plus beau discours eût fait peu d'impression, s'il n'eût été hérissé de phrases latines et de symboles mythologiques.

Convaincu de l'absurdité d'une telle méthode, le P. Isla, de la société de Jésus, écrivit l'histoire de Gerundio de Campazas, et sous les traits du bon frère, il frappa de ridicule les mauvais prédicateurs de son siècle. Le talent admirable qu'il déploya dans cette satire, lui attira de nombreux ennemis : tous les ordres mendiants se prétendirent insultés, et il ne fallut rien moins que la protection toute puissante de Montiano Luyando, conseiller d'état, pour le dérober à leur fureur.

Le P. Isla était un grand maître : ses tableaux, que Lesage n'eût pas désavoués, seront toujours cités comme modèles de goût et d'excellent comique; toutefois, il n'a pu relever l'éloquence de la chaire en Espagne, il lui reste seulement l'honneur de l'avoir entrepris.

Comme exemple de sa manière de peindre, j'essaierai de retracer ici le portrait d'un magister de village, l'une de ses bonnes compositions.

« A peine », nous dit-il, «fut-on débarqué à San Lu-« car, qu'Antoine Zotès n'eut rien de plus pressé que de « présenter son fils au Domine de l'endroit. C'était un « homme superbe, encore qu'il fût excessivement sec; « ses larges sourcils couraient sur une seule ligne ho-« rizontale, et ombrageaient deux yeux profondément « enfoncés : du reste, ennemi juré du traité d'Aristote « sur le tabac, et prouvant fort bien quel était son mé-« pris pour la doctrine de ce philosophe. Malheur à qui « engageait conversation avec le susdit! Il essuyait in-« failliblement une bordée de proverbes, sentences, hé-« mistiches, passages tirés des poètes, orateurs, his-« toriens, grammairiens, et généralement de tous les

« auteurs latins, tant anciens que modernes. — Voici « mon fils, lui dit Antoine Zotès en l'abordant; la tendresse paternelle me fait une loi de lui donner la meilleure éducation possible, et je m'empresse de le confier à vos soins. — *Optimè, enim verò*, lui répliqua « sur-le-champ l'érudit magister; c'est le premier devoir « des pères et mères, *maximè*, quand la Providence « leur en fournit les moyens; c'est ce qui fait dire au « savant Plutarque : *Nil antiquiùs, nil parentibus sanctiùs, quàm ut filiorum curam habeant; iis præsertim quos Pluto non omninò insalutatos reliquit.* — De plus, « ajouta Antoine Zotès, je dois vous prévenir que j'ai « reçu dans ma jeunesse une légère teinte des premiers « principes de la grammaire, et je désire que mon Gérundio s'en pénètre sérieusement. — *Qualis pater, talis filius*, lui répondit notre homme; quoiqu'il serait plus exact de dire avec le moraliste latin : *de meretrice puta quod sit semper filia.... nam sequitur leviter filia matris iter.* Antoine Zotès poursuivit : Le cher enfant! il vient d'entrer dans sa dixième année, et « déja.... — *Ætas humanioribus litteris aptissima*, s'écria le pédant, aussi lit-on dans Lipsius : *decennis romanæ linguæ elementis maturatus.* De tels phénomènes « se sont rencontrés dans le monde, on a vu des enfants de cet âge soutenir des thèses sur la grammaire, « la rhétorique et la poésie (*quos videre sis apud Anium Viterbiensem de præcocibus mentis partubus*); mais « ils n'ont fait que passer, c'est pourquoi on les nomme « avec raison prodiges de la nature, *monstrum horrendum, ingens.* — Gérundio, continua le bon Antoine, « a commencé ses études sous le célèbre Maestro de « Villa Orn.... — Arrêtez, s'écria le pédagogue enthousiaste, *siste gradum, viator* : n'est-ce pas ce digne

« Maestro, ce prodige d'érudition, cette huitième mer-
« veille du monde, qui s'est cassé la jambe en tombant
« d'un arbre? — Lui-même, *reverendissime.* — Il se
« pourrait? Le Maestro de Villa Ornate! *O fortu-
« natos nimiùm!* ô trois et quatre fois heureux, toi qui
« as su donner un tel précepteur à ton fils! etc., etc. »

Ce portrait n'est point chargé : tels étaient, en Espagne, les doctes du XVIII^e siècle.

Le P. Isla ne s'est pas moins illustré comme traducteur que comme auteur. Sa version de Gil Blas, roman né français, bien que de mœurs espagnoles, le place au rang des premiers écrivains : la traduction récente de Paul et Virginie par M. Dalea, peut seule lui être comparée sous le rapport de l'élégance et de la fidélité.

Lope de Vega et Caldéron avaient inondé l'Espagne de leur génie, plusieurs poètes après eux s'élancèrent dans la carrière dramatique. Dans le nombre, on doit citer Augustin Moreto, l'auteur d'une comédie intitulée : *C'est impossible*, à laquelle Molière a emprunté quelques traits dans son École des Maris; Francisco de Roxas, dont Rotrou et Th. Corneille transportèrent plusieurs drames sur la scène française; Juan de Hoz, Montiano Luyando, Don Ramon Cruzycano, dans le genre burlesque; Garcia de la Huerta, qui tenta de faire revivre sur la scène l'imagination brillante des anciens poètes castillans; enfin, le célèbre Leandro Moratin, qui, venu le dernier, éclipsa tous ses prédécesseurs, et passe généralement pour le meilleur auteur comique de l'Espagne.

Sur la fin du dix-huitième siècle, et dans une autre branche de littérature, celle de l'apologue, on vit briller Don Thomas de Yriarte, et son disciple Samaniego.

Les fables d'Yriarte, supérieures de beaucoup à celles de Gay, pour la grace et l'intérêt, se rapprochent davantage du goût français. Sa manière de narrer a quelque chose d'extrêmement naturel : c'est presque le laisser-aller du bonhomme, mais il y a encore bien loin du talent d'Yriarte à cette naïveté et cette richesse d'invention qui rendent La Fontaine inimitable.

Samaniego est moins original que son maître. La plupart de ses sujets sont tirés des fabulistes anglais et français; cependant, ses vers sont si harmonieux, son mérite tellement vrai dans un genre qui exclut la médiocrité, que personne ne lui conteste le titre de second fabuliste de l'Espagne.

Yriarte venait de publier ses fables, l'Académie espagnole mit au concours l'éloge de la vie champêtre, Melendez fut couronné. C'est par lui que nous terminerons cette légère esquisse, dont la rapidité nous force d'omettre plusieurs noms dignes d'être cités.

Il naquit en 1754, à Ribera, dans l'Estramadure. Jeune encore, et déja répandu dans le monde littéraire par son églogue de Bathille, ses premiers succès décidèrent sa carrière poétique. Il occupait avec honneur la chaire de belles-lettres qu'il avait conquise sur de nombreux rivaux, lorsque les événements politiques de 1808 bouleversèrent sa patrie. Joseph Buonaparte avait envahi le trône d'Espagne : Melendez, au lieu de s'armer de courage pour repousser l'usurpateur, s'effraya d'une émeute populaire, et se réfugia dans les rangs de l'armée française. Cette faiblesse le perdit. Lasse d'obéir à ses tyrans, l'Espagne se réveilla avec fureur : la nation entière combattit pour sa liberté, chaque pierre fut disputée avec acharnement ; enfin, après des efforts inouïs,

l'étranger fut chassé de la Péninsule. Le poète espagnol avait été comblé de faveurs à la cour de Joseph, il en souffrit toutes les conséquences : exilé d'Espagne, il se retira dans le midi de la France avec sa famille, et mourut à Montpellier, le 21 mai 1817.

Pendant le court espace d'une vie tumultueuse, Melendez avait été successivement appelé à la place de procureur du roi près la justice criminelle de Madrid, et de directeur général de l'instruction publique; cependant, il n'était point homme de cour. Ses poésies ne respirent que le calme de la vie champêtre : son ame se plaît à s'épancher au milieu des scènes de la nature, et jamais son talent n'est plus pittoresque et ne part mieux du cœur, que lorsqu'il décrit les mœurs pastorales de nos premiers pères. Quelques-unes de ses églogues ont un charme auquel il est difficile de résister. C'est à la fois la mollesse langoureuse de Catulle, l'expression mélancolique des élégies de Tibulle, et la philosophie d'Horace. Melendez ne s'est pas seulement essayé dans le genre bucolique; son ode sur le Bonheur des méchants, et celle à la Tempête, prouvent qu'il savait être sublime lorsque son sujet le comportait. Mais c'est surtout dans ses épîtres que son génie se développe tout entier : l'Aristarque le plus sévère n'y trouverait qu'une perfection désespérante. Heureux s'il eût été fidèle à son pays!

La langue espagnole, d'un rhythme harmonieux et sonore, et qu'un grand roi proclama la langue des dieux, après avoir long-temps brillé parmi ses rivales d'Europe, aujourd'hui se trouve tristement délaissée, sans qu'on puisse expliquer les motifs de cette indifférence.

Sans doute le génie créateur de Corneille et de Voltaire a pu diminuer l'admiration qu'excitèrent ses chefs-d'œuvre; mais de ce qu'un nouvel antagoniste s'est pré-

senté dans l'arène, s'ensuit-il qu'il faille dédaigner les vainqueurs qui l'ont précédé?

Nous sommes fiers de nos richesses littéraires, et c'est avec raison : mais ce mépris affecté pour une littérature à qui nous devons le Cid, outre qu'il me paraît injuste, me semble encore peu philosophique dans un siècle qui se dit philosophe, et le pays qui a produit les Cervantes, les Solis, les Mariana, et de nos jours, les Quintana, les Cienfuegos, et les Martinez de la Rosa, certes, n'est pas un pays si complètement ruiné, comme on le prétend, et peut encore fournir de longs jours de splendeur et de gloire.

---

# PROSE,

## PREMIÈRE PARTIE.

# LEÇONS ESPAGNOLES

## DE

# LITTÉRATURE ET DE MORALE.

### INVOCACION AL OMNIPOTENTE.

¡O Dios del tiempo y de la eternidad! Tú eres el solo que exîste por sí mismo; tú eres el único que es grande y excelente por su propia naturaleza; tú eres la fuente incorruptible de donde se deriva todo lo bueno, verdadero y útil, el manantial inagotable de lo que merece ser deseado en la tierra y en el cielo. ¡Con qué placer, con qué delicia mi alma te reconoce, te admira y adora como la única fuerza que sostiene al universo, como la única sabiduría que regla sus movimientos, como el solo fanal, que ilumina mis tinieblas, mostrándome el último destino de mi exîstencia, y enseñándome el uso de los bienes y males de esta vida!

¡Dios mio! eterno y soberano principio de todas las inteligencias, ¡Qué consuelo siente mi corazon quando postrado ante el trono de tu inmensa magestad, reconoce el divino seno de que ha salido, y quando considera que presto volverá á unirse con

él, sumergiéndose en el insondable piélago de tus esplendores y de tu gloria!

?Qué, mi Dios, yo seré eterno como tú? ¿Tú eres la medida interminable de mi duracion, y el modelo de mi exîstencia? ¿No es delirio de mi orgullo que yo nací destinado á vivir contigo aun despues de la ruina de los imperios, de la destruccion de las grandezas, de la aniquilacion de las pasiones, de la extincion de los astros, y quando ya toda esta máquina visible haya vuelto á entrar en la noche tenebrosa de su destruccion? ¿Es verdad que á pesar de todas las vicisitudes con que tu providencia puede probar mi vida, si me mantengo constante en amarte y servirte, me veré irrevocablemente incorporado en la sociedad de tu reyno y de tu gloria? ¡Qué pensamiento! ¡Que esperanza!

¿Donde estás, hombre, quando no estás contigo mismo, quando buscas otra gloria que tu propia grandeza? ¿Qué puedes encontrar fuera de tí que valga mas que lo que puede ser? ¿De qué te aprovecha esa inquietud de tu imaginacion, esa turbacion de pensamientos, esa infatigable variedad de deseos? ¿Qué puede ganar tu corazon con todo ese estruendo de tu orgullo? ¿Qué esperas hallar en estos espacios en que corres siempre vago, y nunca satisfecho?

Si quieres ser feliz, busca á tu Dios, que nunca está lejos de tí. Toda la naturaleza te le muestra, toda ella canta su santo nombre; pero tú no la escuchas, porque el tumulto de tus pasiones te ensordece. Desciende á tu corazon, allí habita, y allí ha-

blará con mas intimidad; pero tú no puedes oirle, porque siempre andas huyendo de tí mismo. Sus incesantes dones te indican la mano de donde vienen; esa vida en que le desconoces, te prueba su amor, pues que te la conserva. Tú duermes tranquilo, reclinado en su seno paternal; pero olvidando la mano protectora que te sostiene, te entregas á los delirios de sueños engañosos que te halagan con faldas ilusiones..

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

¡Desdichado de tí! ¡Pues esclavo de tus errores, y abandonado á tus sentidos, vives sin Dios, sin esperanzas ni consuelos! ¡O Dios mio! ¡Dulce Dios! ¡Dichoso únicamente el que te adora y busca! ¡Mas dichoso él que te halla quando tu blanda mano enjuga su amoroso llanto, y le llena el pecho de ardores fervorosos! ¿Pero quál será aquel dia sin noche, en que tu luz indeficiente brille á nuestros ojos, é inunde nuestros corazones con el torrente de sus delicias inefables? ¡Dios de bondad! ¡mis entrañas se estremecen con tan sublimes esperanzas, y mi alma exclama en el ardor de sus deseos: ¿Quien como tú, Dios mio?

Olavide,
El Evangelio en triunfo.

## SAQUEO DE VALENCIA.

(En el año 1089, baxo el reynado de Alfonso VI.)

(Despues de una batalla sangrienta, Valencia, ciudad sublevada, habia ofrecido entregarse al Cid campeador, si dentro de dos meses no le venian socorros. Pasado el tiempo de las treguas, y no habiendo venido el socorro, intimó á los Valencianos el cumplimiento de lo pactado; pero ellos se negaron á rendirse, fiando en el auxîlio que todavia aguardaban, y se dìspusieron á la pelea.)

Valor y constancia no faltaban á los moradores en Valencia. Desbaratáron con sus máquinas las que el Cid asestaba contra ellos; rebatiéronle en los asaltos que les dió; y hubo dia en que precisado á recogerse en un baño contiguo á la muralla, para defenderse del diluvio de piedras y flechas que le tiraban, los sitiados salieron, le cercaron en aquel baño, y le hubieran muerto ó preso, á no haber tomado el partido de aportillar una de las paredes, y romper por la abertura con los que le acompañaban. Mas la hambre espantosa que los afligia, era un enemigo mas terrible que las armas del Campeador: seguro de domarlos por ella, habia mandado que se diese muerte á todos los Moros que se saliesen de Valencia, y obligado por fuerza á entrar en ella á los que, con ocasion de la tregua, estaban en el campo y en los arrabales. Agotados todos los mantenimientos, apurados los manjares mas viles y asquerosos, caíanse muertos de flaqueza los habitantes por las calles;

muchos se arrojaban desesperados desde los muros á ver si hallaban compasion en los enemigos, que cumpliendo el decreto del sitiador inflexîble, les daban muerte cruel á vista de las murallas para escarmentar á los otros. Ni la edad ni el sexò encontraban indulgencia; todos perecian, á excepcion de algunos que á escondidas fueron vendidos para esclavos. Al ver el uso abominable que el hombre hace á veces de sus fuerzas, al contemplar estos exemplos de ferocidad, de que por desgracia ni las naciones ni los siglos mas cultos estan exêntos, las panteras y leones de los desiertos parecen mil veces menos aborrecibles y crueles. Al fin, perdida la esperanza de socorro, el tirano Abenjaf rindió la plaza á condiciones harto moderadas; pero él no consiguió libertarse del destino que le perseguia. La sangre de Hiaya gritaba por venganza, y su asesino pereció tambien trágicamente de allí á pocos dias, ya por el odio de los suyos, ya por mandato del Cid, que quiso castigar de este modo la alevosia hecha á su antiguo amigo.

Quintana,
Vida de Españoles celebres.
— el Cid.

## RETRATO DEL PREDICADOR MAYOR DEL CONVENTO DE***.

Hallábase el padre predicador mayor en lo mas florido de la edad, esto es, en los treinta y tres años cabales. Su estatura procerosa, robusta y corpulenta; miembros bien repartidos, y asaz simétricos y proporcionados; muy derecho de andadura, algo salido de panza, cuellierguido, su cerquillo copetudo, estudiosamente arremolinado; hábitos siempre limpios y muy prolijos de pliegues, zapato ajustado, y sobre todo su solideo de seda, hecho de aguja, con muchas y muy graciosas labores, elevándose en el centro una borlita muy ayrosa; obra toda de ciertas beatas que se desvivian por su padre predicador. En conclusion, él era mozo galan, y juntándose á todo esto una voz clara y sonora, algo de ceceo, gracia especial para contar un cuentecillo, talento conocido para remedar, despejo en las acciones, popularidad en los modales, boato en el estilo y osadía en los pensamientos, sin olvidarse jamas de sembrar sus sermones de chistes, gracias, refranes y frases de chimenea, encajadas con grande donosura, no solo se arrastraba los concursos, sino que se llevaba de calles los estrados.

El padre Isla.
Historia de Fr. Gerundio de Campazas, lib. II, capitulo 3, § 5.

### HERNAN CORTES ANTES DE EMBARCARSE PARA LA CONQUISTA DE MÉXICO, ANIMA SUS SOLDADOS A LA EMPRESA.

« QUANDO considero, amigos y compañeros mios, « como nos ha juntado en la isla de Cozumel nuestra « felicidad, quantos estorbos y persecuciones dexamos « atras, y como se nos han desecho las dificultades, « conozco la mano de Dios en esta obra que empren- « demos, y entiendo que en su altísima providencia « es lo mismo favorecer los principios, que prometer « los sucesos. Su causa nos lleva, y la de nuestro « rey, que tambien es suya á conquistar regiones no « conocidas; y ella misma volverá por sí, mirando « por nosotros. No es mi ánimo facilitaros la empresa « que acometemos : combates nos esperan sangrien- « tos, facciones increibles, batallas desiguales, en « que habreis menester socorreros de todo vuestro « valor; miserias de la necesidad, inclemencias del « tiempo y asperezas de la tierra, en que os será « necesario el sufrimiento, que es el segundo valor de « los hombres, y tan hijo del corazon como el pri- « mero; que en la guerra mas veces sirve la paciencia « que las manos; y quizá por esta razon tuvó Hér- « cules el nombre de invencible, y se llamáron tra- « bajos sus hazañas. Hechos estais á padecer, y hechos « á pelear en esas islas que dexais conquistadas : « mayor es nuestra empresa, y debemos ir prevenidos

« de mayor osadiá, que siempre son las dificultades « del tamaño de los intentos. La antigüedad pintó « en lo mas alto de los montes el templo de la Fama « y su simulacro en lo mas alto del templo; dando « á entender que para hallarla, aun despues de ven- « cida la cumbre, era menester el trabajo de los « ojos. Pocos somos, pero la union multiplica los « exércitos, y en nuestra conformidad está nuestra « mayor fortaleza : uno, amigos, ha de ser el consejo « en quanto se resolviere, una la mano en la exe- « cucion, comun la utilidad, y comun la gloria en lo « que se conquistare. Del valor de qualquiera de « nosotros se ha de fabricar y componer la seguridad « de todos. Vuestro caudillo soy, y seré el primero « en aventurar la vida por el menor de los soldados : « mas tendreis que obedecer en mi exemplo, que en « mis órdenes; y puedo aseguraros de mí, que me « basta el ánimo á conquistar un mundo entero, y « aun me lo promete el corazon con no sé qué mo- « vimiento extraordinario, que suele ser el mejor de « los presagios. Alto pues á convertir en obras las « palabras; y no os parezca temeridad esta confianza « mia, pues se funda en que os tengo á mi lado, y « dexo de fiar de mí todo lo que espero de vosotros. »

Solis,
Historia de la conquista de México.

## BATALLA DE MUNDA,

(en el año 709 de la fundacion de Roma.)

Cerca de Munda se vino finalmente á batalla.

Cesar sobrepujaba en número y valentía de los suyos, Gneyo se aventajaba en el sitio de sus reales que tenia asentados en lugar más alto. Ordenaron entre ambas partes sus haces : dióse la batalla con la mayor fuerza y porfía que se podia pensar. Grande fué el denuedo, grande el peligro de los unos y los otros. Los cuernos izquierdos de entrambas partes fueron vencidos y puestos en huida : el resto de la pelea estuvo suspensa por grande espacio sin declarar la victoria por ninguna de las partes, mucha sangre derramada, el campo cubierto de cuerpos muertos. En conclusion, Cesar con su valor y esfuerzo mejoró el partido de los suyos : porque apeado, con un escudo de hombre de á pié que arrebató, comenzó á pelear entre los primeros, y á muchos de los suyos con su misma mano detuvo para que no huyesen.

Muriéron de la parte de Pompeyo treinta mil infantes y tres mil mil hombres de á caballo, entre los quales perecieron Varo y Labieno. Trece águilas de las legiones fuéron tomadas, que eran los estandartes principales. De la parte de Cesar muriéron mil soldados de los más valientes y esforzados, y quinientos quedaron heridos.

Dióse esta batalla á los diez y siete de marzo, dia en que Roma celebraba las fiestas del dios Baco. Notaban los curiosos que quatro años antes, en tal dia como aquel, Pompeyo, desamparada Italia, se pasó en Grecia. Quando Cesar hablaba desta jornada, solia decir que muchas veces peleó por la honra y la gloria, pero que aquel dia habia peleado por la vida.

Mariana,
Historia de España.

---

## COMO SE SUELE INTERPRETAR LA VOZ VICTORIA.

La voz victoria es una de las qué necesitan de mas explicacion, segun se confunde en las gazetas modernas. Toda la guerra pasada, estuvé leyendo gazetas y mercurios, y nunca pudé entender quién ganaba ó perdia. Las mismas funciones en que me he hallado, me han parecido sueños, segun las relaciones impresas por su lectura, y no supe jamás quándo habiamos de cantar el te deum, ó el miserere. Lo que sucede por lo regular, es lo siguiente.

Dase una batalla sangrienta entre dos exércitos númerosos, y uno ó ambos quedan destruidos; pero ambos generales la envian pomposamente referida a sus cortes respectivas. El que mas ventaja sacó, por pequeña que sea, incluye en su relacion un estado de los enemigos muertos, heridos y prisioneros, cañones,

morteros, banderas, estandartes, timbales y carros tomados. Se-anuncia la victoria en su corte con el te deum, campanas, iluminaciones etc. etc. El otro asegura que no fué batalla, sino un pequeño choque de poca ó ninguna importancia, que no obstante la grande superioridad del enemigo, no rehusó la accion, que las tropas del rey hicieron maravillas, que se acabó la funcion con el dia, y que no fiando su exército a la obscuridad de la noche, se retiró metódicamente. Tambien se canta el te deum y se tiran cohetes en su corte, y todo queda problemático, menos la muerte de diez mil hombres, que ocasiona la de otros tantos hijos huérfanos, padres desconsolados, madres viudas etc. etc.

Cadalso,
Cartas Marruecas.

---

## INFANCIA DE PABLO Y DE VIRGINIA.

Luego que empezaron á hablar, los primeros nombres que aprendieron á darse, fueron los de hermano y hermana, que son los mas dulces que conoce la infancia. Su educacion no hizó mas que redoblar su amistad, dirigiéndola hácia sus necesidades recíprocas. Virgínia se halló muy temprano en estado de gobernar la casa, cuidar de su aseó, y disponer una comida campestre, siendo elogiada siempre por su hermano en todo lo que hacia. Pablo todo el dia

en continuo movimiento, cavaba en el jardin con Domingo, ó le seguia al monte con una hachuela en la mano; y si por el camino avistaba una hermosa flor, alguna fruta rara, ó un nido con paxarillos, aun quando estuviera en la cima de un árbol, trepaba á él para cogerle y llevársele á su hermana.

Quando se le encontraba al uno en algun parage, era seguro que el otro no estaba distante. Un dia que yo baxaba de la cumbre de ese monte, divisé á Virgínia al extremo de la huerta, que corria hácia la casa con el zagalejo por encima de la cabeza, para defenderse del agua de una nube pasagera. De léjos la creí sola; pero habiéndome acercado para conducirla de la mano y ayudarle á caminar, ví que llevaba del brazo á Pablo casi todo tapado en el zagalejo, y muy ufanos los dos de verse al abrigo del aguacero, debaxo de aquel para-aguas de su invencion. Los dos graciosos niños, cobijados baxo el ahueeado zagalejo, me hicieron acordar entónces de los hijos de Leda, encerrados en una misma concha.

Todo su estudio le ponian en complacerse uno á otro y ayudarse mutuamente. No sabian leer ni escribir: eran ignorantes como los criollos, y no vivían inquietos por averiguar lo que habia pasado en tiempos remotos ó léjos de ellos, ni se extendia su curiosidad mas allá de este monte. Creían que el mundo no pasaba de las extremidades de su isla, y no se figuraban que hubiese cosa buena ni apetecible donde ellos no estaban. Su afecto mútuo y el de sus madres ocupaban toda la actividad de sus almas.

Ignoraban lo que era robo, porque todo era comun entre ellos; no conocian la mentíra, porque no tenian verdades que disimular; ni ménos la gula y la intemperancia, porque tenian á su discrecion manjares simples é inocentes. Sus religiosas madres les habian enseñado á temer y amar á Dios, inspirándoles una sublime idea de sus atributos; y veneraban á la Divinidad en la iglesia, en su casa, en los campos y en los bosques, levantando á todas horas al cielo sus manos inocentes, y un corazon penetrado del amor de sus madres.

Así se pasó su primera infancia, como una bella aurora que anuncia un dia mucho mas hermoso y sereno.

D'Aléa,
Pablo y Virginia.

## LA CENA DE GILBLAS.

Luego que llegué al meson, pedi la cena. Era dia de viernes, y me contenté con huevos. Miéntras los disponian, trabé conversacion con la mesonera. Quando me avisáron que ya estaba hecha la tortilla, me senté á la mesa solo. No bien habia comido el primer bocado, he aquí que entra el mesonero en compañia de aquel hombre con quien se habia parado á hablar en el camino. El tal caballero, que podia tener treinta años, traía al lado un largo chafarrote.

Acercóse á mi con cierto ayre alegre y apresurado : Señor licenciado, me dixó, acabo de saber que vmd. es el señor Gil-Blas de Santillana, la honra de Oviedo, y la antorcha de filosofia. ¿Es posible que sea vmd. aquel jóven sapientisimo, aquel ingenio sublime, cuya reputacion es tan grande en todo este pais? Vosotros no sabeis (volviéndose al mesonero y á la mesonera) qué hombre teneis en casa : teneis en ella un tesoro; en este mozo estais viéndo la octava maravilla del mundo. Volviéndose despues hácia mí, y echándome los brazos al cuello, escuse vmd., me dixó, mis arrebatos, no soy dueño de mí mismo, ni puedo contener la alegriá que me causa su presencia.

No pudé responderle de pronto, porque me tenia tan estrechamente abrazado, que apénas me dexaba libre la respiracion; pero luego que desembaracé un poco la cabeza, le dixé : Nunca creí que mi nombre fuese conocido en Peñaflor. ¿Qué llama vmd. conocido? me respusó en el mismo tono : nosotros tenemos registro de todos los grandes personages que nacen a veinte leguas en contorno; vmd. esta reputado por un prodigio, y no dudo que algun dia hará España tanta gloria de haberle producido, como la Grecia de ser madre de sus siete sabios. A estas palabras se siguió un nuevo abrazo que hubé de aguantar aun á peligro de que me sucediese la desgracia de Antéo. Por poca experiencia del mundo que yo hubiero tenido, no me dexaria ser el dominguillo de sus demostraciones, ni de sus hipérboles. Sus inmoderadas

adulaciones y excesivas alabanzas me harian conocer desde luego que era uno de aquellos parasitos, pegotes y petardistas que se hallan en todas partes, y se introducen con todo forastero para llenar la barriga á costa suya; pero mis pocos años y mi vanidad, me hiciéron formar un juicio muy distinto. Mi panegirista y mi admirador, me pareció un hombre muy de bien y muy real; y así le convidé á cenar conmigo. Con mucho gusto, me respondió prontamente, ántés bien estoy muy agradecido á mi buena estrella, por haberme dado á conocer al ilustre señor Gil-Blas, y no quiero malograr la fortuna de estar en su compañia, y disfrutar sus favores lo mas que me sea posible. A la verdad, prosiguió, no tengo gran apetito, y me sentare á la mesa solo por hacer compañia á vmd., comiendo algunos bocados meramente por complacerle, y por mostrar quantó aprecio sus finezas.

Sentóse enfrente de mí el señor mi panegirista. Traxéronle un cubierto, y se arrojó á la tortilla con tanta ansia y con tanta precipitacion, como si hubiera estado tres dias sin comer. Por el gusto con que la comia, conoci que presto daria cuenta de ella. Mandé que se hiciese otra, lo que se executó prontamente; pusieronla en la mesa quando acabábamos, ó por mejor decir, quando mi huesped acababa de engullirse la primera. Sin embargo comia siempre con igual presteza, y sin perder bocado añadia incesantemente alabanzas sobre alabanzas, las quales me sonaban bien, y me hacian estar muy contento de mi perso-

nilla. Bebia freqüentemente, brindando unas veces á mi salud, y otras, á la de mi padre y de mi madre, no hartándose de celebrar su fortuna en ser padres de tal hijo. Al mismo tiempo, echaba vino en mi vaso, incitándome a que le correspondiese. Con efecto no correspondia yo mal á sus repetidos brindis, con lo qual, y con sus adulaciones me sentí de tan buen humor, que viendo ya medio comido la segunda tortilla, pregunté al mesonero si tenia algun pescado. El señor mesonero, que segun todas las apariencias se entendia con el petardista, respondió : Tengo una excelente trucha, pero costará caro á los que la coman, y es bocado demasiadamente agrio para vmd. ¿Qué llama vmd. demasiadamente agrio? replicó mi adulador : traiga vmd. la trucha, y descuide de lo demas. Ningun bocado, por costoso que sea, es agrio para el señor Gil-Blas de Santillana, que merece ser tratado como un príncipe.

Tuvé particlar gusto de que hubiese retrucado con tanto ayre las últimas palabras del mesonero, en lo qual no hizó mas que prevenirme. Díme por ofendido, y dixé con enfado al mesonero : venga la trucha, y otra vez piense mas en lo que dice. El mesonero que no deseaba otra cosa, hizó cocer luego la trucha, y presentóla en la mesa. A vista del nuevo plato, brilláron de alegría los ojos del parasito, que dió mayores pruebas del deseo que tenia de complacerme, es decir, que se abalanzó al pez ni mas ni ménos como se habia arrojado á las tortillas. No obstante, se vió precisado á rendirse, temiéndo algun acci-

dente, porque se habia hartado hasta el gollete. En fin, despues de haber bebido y comido hasta mas no poder, quizó poner fin a la comedia. Señor Gil-Blas, me dixó alzándose de la mesa, estoy tan contento de lo bien que vmd. me ha tratado, que no le puedo dexar sin darle uun importante consejo de que me parece tiene no poca necesidad. Desconfié siempre de todo hombre que no conozca, y esté siempre muy sobre sí para no dexarse engañar de las alabanzas. Podra vmd. encontrarse con otros que quieran, como yo divertirse a costa de su credulidad, y puede suceder que las cosas pasan mas adelante. No sea vmd. su hazmereir, y no crea sobre su palabra, que le tengan por la octava maravilla del mundo. Diciendo esto, ríóse de mi en mis bigotes, y volvióme las espaldas.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

---

## LA PRIMAVERA.

Vamos á recorrer la pradéra, y ver como nacen las flores de los campos; vamos á oir el canto y los gorgéos de los paxaros, y á divertirnos sobre la yerba que empieza á brotar.

El hivierno ha pasado; los pimpollos comienzan á apuntar en los árboles; la flor color de purpura del

alberchigo, comienza a descogerse rodeada de hojas de un verde suave.

Los vallados estan coronados de primaveras y de junquillos pajizos, con las cabezas inclinadas hácia el tallo, y las violetas yacen ocultas entre los humildes cespedes.

Ved como los ánsares se huelgan en la pradéra, baxo la vigilancia de su madre; su cuerpo está cubierto de una pelusa amarillenta; y el pato que vela en su custodia, grazna y silva con inquietud, quando ve que alguno se aproxîma a ellos.

Las gallinas permanecen constantemente sobre su pollada, hasta que los polluelos llegan al estado de poder romper con sus propios picos el cascáron.

Los corderos salen por la primera vez á pastar, y siguen balando en pos de sus madres; sus tiernos miembros se doblan y ceden. Si caeis, no temais que os lastimeis: la naturaleza ha preparado para vosotros camas de musgo y cesped.

La mariposa revolotéa de zarzal en zarzal, de flor en flor, y despliega y ostenta sus brillantes alas a los rayos del sol. — Los animalitos de toda especie crecen, y se hallan felices en haber nacido: no parece sino que, con sus gritos de alegria, se muestran reconocidos al que les ha dado el ser. Ellos pueden darle gracias con su instinto; pero nosotros somos capaces de alabarle con la boca: podemos glorificarle mejor. Nosotros le damos gracias por nosotros mismos y por los seres que no pueden hablar.

Arboles que floreceis, corderos que retozais, vosotros

diriais si pudierais, quan bueno es el ser supremo; pero sois mudos : nosotros lo dirémos en vuestro nombre.

Nosotros no os ofrecerémos en holocausto, pero harémos por vosotros y por nosotros que las colinas y los campos resuenen con nuestros conciertos de reconocimiento y de loóres.

Ildefonso Miranda,
Himnos de la primera edad.

---

## DE LA CORONACION DE LOS REYES EN MÉXICO.

La coronacion de los reyes en México tenia extraordinarios requisitos. Hecha la eleccion, quedaba el nuevo rey obligado á salir en campaña con las armas del imperio, y conseguir alguna victoria de sus enemigos; ó sujetar alguna provincia de los confinantes, ó rebeldes, antes de coronarse ni ascender al trono real : costumbre digna de observacion, por cuyo medio creció tanto en pocos años esta monarquía. Luego que se hallaba capaz del dominio con la recomendacion de victorioso, volvia triunfante á la cindad, y se le hacia publico recibimiento de grande ostentacion. Acompañabanle todos los nobles, ministros y sacerdotes hasta el templo del dios de la guerra, donde se apeaba de sus andas, y hechos los sacrificios de aquella funcion, le ponian los principes electores la vestidura y manto real, le armaban la

mano diestra con un estoque de oro y pedernal, insignia de la justicia; la siniestra con el arco y flechas, que significaban la potestad ó el arbitrio de la guerra; y el rey de Tezcuco le ponia la corona, prerogativa de primer elector.

Oraba despues largo rato uno de los magistrados mas eloqüentes, dándole por todo el imperio la enhorabuena de aquella dignidad y algunos documentos, en que le representaba los cuidados y desvelos que traia consigo la corona; lo que debia mirar por el bien público de sus reynos; y le ponia delante la imitacion de sus antecesores. Acabada esta oracion, se acercaba con gran reverencia el mayor de los sacerdotes, y en sus manos hacia un juramento de reparables circunstancias. Juraba primero que mantendria la religion de sus mayores, que observaria las leyes y fueros del imperio, que trataria con benignidad a sus vasallos, y que mientras él reynase, andarian concertadas las lluvias; que no habria inundaciones en los rios, esterilidad en los campos, ni malignas influencias en el sol: notable pacto entre el rey y vasallos; se puede decir que le querian obligar con este juramento á que reynase con tal moderacion, que no mereciese por su parte las iras del cielo; no sin algun conocimiento de que suelen caer sobre los súbditos estos castigos y calamidades públicas, por los pecados y exhorbitancias de los reyes.

SOLIS,
Historia de la conquista de México.

## DISCURSO DE BAUCIO CAPETO.

(Los Fenicios, recien llegados á Cadiz, echando grillos á la libertad y poniendo un yugo gravísimo sobre las cervices de la provincia, finalmente se hiciéron tan insufribles, que se acabó la paciencia á los Espanoles, y se resolvió de un voto su expulsion de la península.
Consiguientemente, los varones de la provincia tomaron su acuerdo en una junta que en dia señalado hiciéron, en él qual se quejáron de las injurias de los extrangeros. Estas razones en muchos fueron causa de lágrimas é indigacion; mas sosegado el sentimiento y hecho silencio, Baucio Capeto, principe Turdetano, les habló desta manera):

« De ánimo cobarde y sin brio es llorar las « desgracias y miserias, y fuera de las lágrimas no « poner algun remedio á la desventura y trabajos. « ¿Por ventura no nos acordarémos que somos varo- « nes, y tomadas luego las armas, vengarémos las « injurias recibidas? No será dificultoso echar de toda « la provincia unos pocos de ladrones, si los que en « número, esfuerzo y causa, les hacemos ventaja, « juntamos con esto la concordia de los ánimos. Para « lo qual, hagamos presente y gracia de las quejas « particulares que unos contra otros tenemos, á la « patria comun, porque las enemistades particulares « no sean parte para impedirnos el camino de la « verdadera gloria. Demas desto no debeis pensar

« que en vengar nuestros agravios se ofende Dios y la « religion, que es el velo de que ellos se cubren; ca « el cielo ni suele favorecer á la maldad, y es mas « justo persuadirse acudirá á los que padecen injusta- « mente: ni hay para que temer la felicidad y buena « andauza de que tanto tiempo gozan nuestros ene- « migos; antes, debeis pensar que Dios acostumbra « dar mayor felicidad y sufrir mas largo tiempo sin « castigo aquellos de quien pretende tomar mas en- « tera venganza, y en quien quiere hacer mayor « castigo, para que sientan mas la mudanza y miseria « en que caen. »

MARIANA,
Historia de España.

---

### QUIEN ERA DON QUIXOTE.

En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme, no ha mucho tiempo que vivia un hidalgo de los de lanza en astillero, adarga antigua, rocin flaco y galgo corredor. Una olla de algo mas vaca que carnero, salpicon las mas noches, duelos y quebrantos los sábados, lantejas los viérnes, algun palomino de añadidura los domingos, consumian las tres partes de su hacienda: el resto della concluian sayo de velarte, calzas de velludo para las fiestas con sus pantuflos de lo mismo, y los dias de

entre semana se honraba con su vellori de lo mas fino. Tenia en su casa una ama que pasaba de los quarenta, y una sobrina que no llegaba á los veinte, y un mozo de campo y plaza, que asi ensillaba el rocin como tomaba la podadera. Frisaba la edad de nuestro hidalgo con los cincuenta años : era de complexîon recia, seco de carnes, enxuto de rostro, gran madrugador y amigo de la caza. Quieren decir que tenia el sobrenombre de Quixada. ó Quesada : (que en esto hay alguna diferencia en los autores que deste caso escriben,) aunque por conjeturas verosímiles se dexa entender que se llamaba Quixana. Pero esto importa poco á nuestro cuento : basta que en la narracion d'él no se salga un punto de la verdad.

Es pues de saber que este sobredicho hidalgo, los ratos que estaba ocioso (que eran lo mas del año), se daba á leer libros de caballerías con tanta aficion y gusto, que olvidó casi de todo punto el exercicio de la caza, y aun la administracion de su hacienda; y llegó á tanto su curiosidad y desatino en esto, que vendió muchas hanegas de tierra de sembradura para comprar libros de caballerias en que leer; y asi llevó á su casa todos quantos pudo haber dellos.

Y de todos, ningunos le parecian tan bien, como los que compuso el famoso Feliciano de Silva, porque la claridad de su prosa, y aquellas entricadas razones suyas, le parecian de perlas : y mas quando llegaba á leer aquellos requiebros y cartas de desafíos, donde en muchas partes hallaba escrito : « *La razon de la* « *sinrazon que a mi razon se hace, de tal manera*

*«mi razon enflaquece, que con razon me quejo «de la vuestra fermosura.»* Y tambien quando leia: «*Los altos cielos que de vuestra divinidad «divinamente con las estrellas os fortifican, y os «hacen merecedora del merecimiento que merece «la vuestra grandeza.*» Con estas y semejantes razones perdia el pobre cavallero el juicio, y desvelábase por entenderlas y desentrañarles el sentido, que no se lo sacará ni las entendierá el mismo Aristoteles, si resucitará para solo ello. No estaba muy bien con las heridas que don Belianis daba y recibia, porque se imaginaba, que por grandes maestros que le hubiesen curado, no dexaria de tener el rostro y todo el cuerpo lleno de cicatrices y señales. Pero con todo alababa en su autor aquel acabar su libro con la promesa de aquella inacatable aventura, y muchas veces le vinó deseo de tomar la pluma y darle fin al pie de la letra como allí se promete: y sin duda alguna lo hiciera, y aun saliera con ello, si otros mayores y continuos pensamientos no se le estorbarán. Tuvo muchas veces competencia con el cura de su lugar (que era hombre docto, graduado en Siguenza), sobre qual habia sido mejor caballero, Palmerin de Inglaterra, ó Amadis de Gaula; mas Maese Nicolas, barbero del mismo pueblo, decia que ninguno llegaba al caballero del Febo, y que si alguno se le podia comparar, era don Galaor, hermano de Amadis de Gaula, porque tenia muy acomodada condicion para todo; que no era caballero melindroso, ni tan lloron como su hermano, y que en lo de la valentía no le

iba en zaga. En resolucion él se enfrascó tanto en su lectura, que se le pasaban las noches leyendo de claro en claro, y los dias de turbio en turbio; y así, del poco dormir y del mucho leer, se le secó el cerebro, de manera que vinó á perder el juicio.

Llenósele la fantasía de todo aquello que leia en los libros, así de encantamientos como de pendencias, batallas, desafíos, heridas, requiebros, amores, tormentas y disparates imposibles; y asentósele de tal modo en la imaginacion, que era verdad toda aquella máquina de aquellas soñadas invenciones que leia, que para él no habia otra historia mas cierta en el mundo. Decia él que el Cid Rui Diaz habia sido muy buen caballero, pero que no tenia que ver con el caballero de la Ardiente Espada, que de solo un reves habia partido por medio dos fieros y descomunales gigantes. Mejor estaba con Bernardo del Carpio, porque en Roncesvalles habia muerto á Roldan el encantado, valiéndose de la industria de Hercules, quando abogó á Anteon, el hijo de la tierra, entre los brazos. Decia mucho bien del gigante Morgante, porque con ser de aquella generacion gigantea, (que todos son soberbios y descomedidos) él solo era afable y bien criado. Pero sobre todos estaba bien con Reynáldos de Montalban, y mas quando le veia salir de su castillo y robar quantos topaba, y quando en Allende robó aquel ídolo de Mahoma, que era todo de oro, segun dice su historia. Diera él, por dar una mano de coces al traydor de Galalon, al ama que tenia, y aun á su sobrina de añadidura.

En efecto, rematado ya su juicio vinó á dar en el mas extraño pensamiento que jamas dió loco en el mundo : y fué que le pareció convenible y necesario, así para el aumento de su honra, como para el servicio de su república, hacerse *caballero andante*, é irse por todo el mundo con sus armas y caballo á buscar las aventuras, y á exercitarse en todo aquello que él habia leido que los caballeros andantes se exercitaban, deshaciendo todo género de agravio, y poniéndose en ocasiones y peligros, donde acabándolos, cobrase eterno nombre y fama. Imaginábase el pobre ya coronado por el valor de su brazo, por lo ménos, del imperio de Trapisonda; y así con estos tan agradables pensamientos, llevado del extraño gusto que en ellos sentia, se dió priesa á poner en efecto lo que deseaba.

Y lo primero que hizo fué limpiar unas armas, que habian sido de sus bisabuelos, que tomadas de orin y llenas de moho, luengos siglos habia que estaban puestas y olvidadas en un rincon. Limpiólas y aderezólas lo mejor que pudó; pero vió que tenian una gran falta, y era que no tenian celada de encaxe, sino morrion simple : mas á esto suplió su industria, porque de cartones hizo un modo de media celada, que encaxada con el morrion, hacia una apariencia de celada entera. Es verdad que para probar si era fuerte y podia estar al riesgo de una cuchillada, sacó su espada, y le dió dos golpes; y con el primero y en un punto deshizo lo que habia hecho en una semana; y no dexó de parecerle mal la facilidad

con que la habia hecho pedazos, y por asegurarse deste peligro, la tornó á hacer de nuevo, poniéndole unas barras de hierro por de dentro, de tal manera, que él quedó satisfecho de su fortaleza, y sin querer hacer nueva experiencia della, la disputó y tuvo por celada finísima de encaxe.

Fué luego á ver á su rocin, y aunque tenia mas quartos que un real y mas tachas que el caballo de Gonela, que *tantùm pellis et ossa fuit*, le pareció que ni el Bucéfalo de Alexandro, ni Babieca, él del Cid, con él se igualaban. Quatro dias se le pasáron en imaginar que nombre le pondria; porque (segun se decia él á sí mismo) no era razon que caballo de caballero tan famoso, y tan bueno él por sí, estuviese sin nombre conocido, y así procuraba acomodársele de manera que declarase quien habia sido antes que fuese de caballero andante, y lo que era entonces. Pues estaba muy puesto en razon que mudando su señor estado, mudase él tambien el nombre, y le cobrase famoso y de estruendo, como convenia á la nueva orden y al nuevo exercicio que ya profesaba : y así despues de muchos nombres que formó, borró y quitó, añadió, deshizo y tornó á hacer en su memoria é imaginacion, al fin le vino á llamar *Rocinante*, nombre, á su parecer, alto, sonoro y significativo de lo que habia sido quando fué rocin, antes de lo qne ahora era, que era antes y primero de todos los rocines del mundo,

Puesto nombre (y tan á su gusto) á su caballo, quiso ponérsele á si mismo, y en este pensamiento

duró otros ocho dias, y al cabo se vino á llamar *Don Quixote.* Pero acordándose que el valeroso Amadis no solo se habia contentado con llamarse Amadis á secas, sino que añadió el nombre de su reyno y patria, por hacerla famosa, y se llamó Amadis de Gaula, así quisó, como buen caballero, añadir al suyo el nombre de la suya y llamarse *Don Quixote de la Mancha*, con qué, á su parecer, declaraba muy al vivo su linage y patria, y la honraba con tomar el sobrenombre della.

Limpias pues sus armas, hecho del morrion celada, puesto nombre á su rocin, y confirmándose á sí mismo, se dió á entender que no le faltaba otra cosa, sino buscar una dama de quien enamorarse; porque el caballero andante sin amores, era árbol sin hojas y sin fruto, y cuerpo sin alma. Decíase él : si yo por malos de mis pecados o por mi buena suerte, me encuentro por ahí con algun gigante, (como de ordinario les acontece á los caballeros andantes,) y le derribo de un encuentro, ó le parto la mitad del cuerpo, ó finalmente le venzo y le rindo, ¿no será bien tener á quien enviarle presentado, y que entre, y se hinque de rodillas ante mi dulce señora, y diga con voz humilde y rendida : « *Yo soy el gigante* « *Caraculiambro, señor de la insula Malindrania,* « *á quien vencio en singular batalla el jamas, como* « *se debe, alabado caballero Don Quixote de la* « *Mancha, el qual me mandó que me presentase* « *ante la vuestra merced, paraque la vuestra* « *grandeza disponga de mí a su talante?* »

¡O como se holgó nuestro buen caballero quando hubo hecho este discurso, y mas quando halló á quien dar nombre de su dama! y fué, á lo que se cree, que en un lugar cerca del suyo, habia una moza labradora de muy buen parecer, de quien él un tiempo anduvo enamorado, aunque, segun se entiende, ella jamas lo supo, ni se dió cata de ello. Llamábase Aldonza Lorenzo, y á esta le pareció ser bien darle título de señora de sus pensamientos; y buscándole nombre que no desdixese mucho del suyo, y que tirase y se encaminase al de princesa y gran señora, vinó á llamarla *Dulcinea del Toboso*, porque era natural del Toboso: nombre, á su parecer, músico y peregrino y significativo, como todos los demas que á él y á sus cosas habia puestos.

CERVANTES,
Don Quixote de la Mancha.

---

## EL NUEVO TESTAMENTO.

Es imposible leer el nuevo Testamento sin admirar el caracter de verdad, de originalidad y grandeza que se descubre en el libro único, inimitable y sublime, que manifiesta en sí mismo que no es obra de hombres.

La elevacion de sus pensamientos, la magestuosa simplicidad de su expresion, la novedad y pureza de su doctrina, la importancia y la universalidad del corto numero de sus preceptos, su admirable pro-

porcion con la naturaleza y las necesidades del hombre, la ardiente caridad que con tanta generosidad promueve, y enfin el sentido misterioso y verdaderamente teológico que encierra, son atributos y perfecciones que no se hallan en ninguna produccion del espíritu humano. Añadid el candor, la ingenuidad, la modestia, ó por mejor decir, la profunda humilidad de sus autores, el olvido perpetuo de sí mismos, la noble simplicidad que no les permite hacer la menor reflexìon, ni el elogio mas breve de las acciones de su maestro, la sencillez con que refieren las cosas mas grandes, sin mostrar el mas ligero designio de excitar la admiracion, ni otra solicitud que la de instruir y mejorar; todo enfin, manifiesta que estos escritores no se propusieron mas que enseñar á los hombres lo que era esencial á su felicidad.

Tan llenos estan de este espíritu, y tan lejos de sí mismos que, quando exponen las mas importantes verdades, olvidan todos los adornos, su estilo es el mas sencillo. Por exemplo: « El leproso extendió su « mano, y se halló sano... el enfermo cargó su « lecho, y se puso á andar... » Sin duda que este es el verdadero sublime, porque, quando se habla de Dios, no se puede decir mejor sino que manda y que la cosa es hecha; pero este sublime no es estudiado ni nace del arte, sino del objeto: es sublime, porque el hecho lo es; el escritor no podia dexar de expresarle como era.

OLAVIDE,
El Evangelio en triunfo.

## LA ESCLAVA.

Cada dia Pablo y Virgínia manifestaban mas y mas la bondad natural de sus corazones. Un domingo, al rayar el alba, habiendo ido sus madres á la primera misa á la iglesia de las Pamplemusas, se presentó una negra marrona debaxo de los banános que circundaban la casa, la qual no parecía sino un esqueleto, de puro flaca, y no llevaba mas ropa encima de su cuerpo, que un pedazo de arpillera al rededor de su cintura. Se echó la negra á los pies de Virgínia, que estaba disponiendo de almorzar para la familia y le dixó : Caritativa señorita mia, compadeceos de una pobre esclava fugitiva, que hace un mes anda errante y casi muerta de hambre por estas sierras, y á veces perseguida de los cazadores y de sus perros. Vengo huyendo de mi amo, que es un colono rico de la ribera de Rio-Negro, el qual me ha tratado como veis; y al mismo tiempo le mostró su cuerpo surcado de arriba abaxo de cicatrices y costurones, efecto de los fuertes latigazos que habia recibido de su amo.

Virgínia, toda condolída y penetrada de lastíma, exclamó : Anímate, pobrecita negra, come, come; y le dió el almuerzo que tenia dispuesto para los de casa. La esclava lo devoró todo en breves instantes ; y viéndola Virgínia harta y satisfecha, volvió á excla-

mar : ¡ Pobrecita, pobrecita esclava ! impulsos me dan de ir á pedir á tu amo que te perdone, pues en viéndote, no es posible que dexe de moverse á compasion. ¿ Quieres guiarme á donde él tiene su posesion ?

Angel del cielo, replicó la negra, por lo que á mi toca, estoy muy pronta á guiaros á donde querais ; pero la habitacion de mi amo está distante de aquí.

No importa, no importa, respondió Virgínia, con una viveza hija de la ternura de sus entrañas. Y en esto llamó á Pablo, y le rogo que la acompañara.

La esclava los fué conduciendo por sendas muy fragosas, atravesando selvas y escarpados montes que treparon con mucha dificultad, y vadéando rios profundos, hasta que finalmente llegaron, cerca de mediodia, á la colina que está sobre la ribera de Rio-Negro, desde donde descubrieron una casa bien construida, grandes plantíos, y una caterva de esclavos ocupados en todo género de trabajos. Su señor que andaba paseándose en medio de ellos con una gran pipa en la boca y un látigo en la mano, era un hombre alto, seco, amulatado, de ojos hundidos y cejijunto.

Virgínia toda inmutada y asida al brazo de Pablo, se acercó al colono, y le suplicó que por amor de Dios perdonára á su esclava, que quedaba un poco mas atrás. Al pronto no hizo mucho caso el colono de los dos jovenes viéndolos pobremente vestidos ; pero habiendo observado despues el delicado talle de Virgínia, y sus hermosos cabellos rubios que le salian

por debaxo del pañuelo azúl que llevaba al rededor de la cabeza, y oido el metal de su dulce voz que le temblaba, como todo su cuerpo, al tiempo de pedirle por la esclava, se quitó la pipa de la boca, y levantando el látigo en alto y prorumpiendo en una exêcrable maldicion, prometió perdonarla, no por el amor de Dios, sino por Virgínia. Fuera de sí la muchacha con aquella gracia, hizo seña á la esclava para que se acercára á su amo; y en esto echó á correr toda azorada, siguiéndola Pablo.

D'Aléa,
Pablo y Virginia.

---

## MONOLOGO DE HAMLET.

Existir ó no exîstir, esta es la qüestion. ¿Qual es mas digna accion del ánimo, sufrir los tiros penetrantes de la fortuna injusta, ú oponer los brazos á este torrente de calamidades, y darles fin con atrevida resistencia? Morir es dormir. ¿No mas?... ¿y por un sueño, diremos, las aflicciones se acabaron y los dolores sin número, patrimonio de nuestra débil naturaleza?..... Este es un término que deberiamos solicitar con ánsia. Morir es dormir... y tal vez soñar... Si, y ved aquí el grande obstáculo: porque el considerar qué sueños podrán ocurrir en el silencio del sepulcro, quando hayamos abandonado este despojo mortal, es razon harto poderosa para detenernos.

Esta es la consideracion que hace nuestra infelicidad tan larga. ¿Quien, si esto no fuese, aguantaria la lentitud de los tribunales, la insolencia de los empleados, las tropelias que recibe pacífico el merito, de los hombres mas indignos, las angustias de un mal pagado amor, las injurias y quebrantos de la edad, la violencia de los tiranos, el desprecio de los soberbios? Quando él que sufre esto, pudiera procurar su quietud con solo un puñal. ¿Quien podria tolerar tanta opresion, sudando, gimiendo baxo el peso de una vida molesta? Sino fuese que el temor que exîste alguna cosa mas allá de la muerte (aquel pais desconocido de cuyos límites ningun caminante torna) nos embaraza en dudas y nos hace sufrir los males que nos cercan; antes que ir á buscar otros de que no tenemos seguro conocimiento. Esta prevision nos hace á todos cobardes : así la natural tintura del valor se debilita con los barnices pálidos de la prudencia, las empresas de mayor importancia por esta sola consideracion mudan camino, no se executan, y se reducen á designios vanos.

MORATIN,
Hamlet, acto III esc. 4.

## LA PRESENCIA DE DIOS.

¿De donde vienes, joven? ¿A donde has ido? ¿Que has observado?

—He ido á la pradéra léjos de aquí. Me gustaba mucho pisar la yerba : Rebaños enteros pacían al rededor de mí; otros estaban reposando á la sombra; los trigos comenzaban á brotar en los surcos; la coronilla y la adormidera crecian entre ellos; los campos estaban esmaltados de flores......

—¿No has visto mas? ¿Es esto todo lo que has observado? Vuelve á la pradéra, hijo mio, porque hay en ella cosas mas dignas de tu atencion.....

Dios estaba en medio de los campos; ¿No le has visto? A él debe la pradera su belleza; las miradas de Dios animaban la claridad del sol.

—Me he paséado en medio del bosque : un vientecillo suave corria entre los árboles cuyas ramas eran blandamente agitadas por su soplo; chorros de agua manaban de los peñascos con un murmullo agradable; la ardilla brincaba de rama en rama; los paxaros cantaban y se respondian los unos à los otros.....

—¿No has oído mas que el murmullo de los arroyos, el gorgéo de las aves, y el viento que mecía las ramas de los árboles? Vuelvete al bosque, hijo mio, porque tus oidos percibiran cosas mucho mas grandes.....

Dios residía entre los árboles; su voz resonaba en el murmullo de los arroyos, en el gorgéo de los paxaros: ¿No le has oido?

—He visto salir la luna por detrás de los árboles del bosque, parecia una lampara de oro. Las estrellas fueron apareciendo en lo mas alto del cielo, una despues de otra. De allí á poco, ví que se levantaban nubes de color negruzco que se dirigieron hácia el mediodia; relampagos de fuego hendieron los aires en largos surcos; los truenos, que al principio sonaban á lo léjos, se hicieron sentir de mas cerca; me asusté, porque eran violentos y terribles......

—¿Tu corazon no se cubrió de espanto sino por los truenos? ¿No has visto nada de brillante sino el relampago? Pues vuelve otra vez á oir el trueno y ver los relámpagos, porque anuncian muy superiores maravillas......

Dios es él que estaba en medio de la tempestad, él que surcaba los aires, y él que hacía nacer el terror y el espanto de todo aquello; ¿No le has reconocido?

Dios está en todas partes, en el cielo, en la tierra, y en los mares; él es quien nos habla en todo lo que hace impresion en nuestros ojos y en nuestros oidos: Nada hay en el universo que no sea un testimonio de su presencia......

¡Que Dios esté, pues, hijo mio, en tus pensamientos para siempre!

Ildefonso Miranda,
Himnos de la primera edad.

---

### DISCURSO DE ROGER DE LAURIA.

(En el año 1287.)

(Las guerras continuas habian ocasionado gran descuido en los armamentos navales; los enemigos de Roger le echaron en cara que por piratear en Provenza, habia abandonado sus obligaciones de Almirante: llegó á aquel la noticia de esta maquinacion á tiempo que se hallaba en el arsenal dando priesa á los trabajos del armamento; y asi, como estaba, lleno de polvo, mal vestido, ceñido de una toalla, subio indignado al palacio, y puesto delante del Rey Don Jayme II, asi interpeló á sus acusadores:)

« ¿ Quien de vosotros és él que ignorando los tra-« bajos mios, no está contento de lo que he hecho « hasta ahora? Presente estoy, diga su acusacion, y « yo le responderé. Si despreciais mis acciones y mis « fatigas, por las quales teneis vida y tesoros, mostrad « lo que habeis hecho, y si son vuestras victorias las « que os han dado el hogar y la patria en que vivís, « el luxo que ostenotais. Vosotros os divertiais mien-« tras que á mí me oprimia el peso de las armas; « ningun cuidado os agitaba mientras que yo disponia « mis campañas; ociosos estabais, y no temí ni la « muerte ni la fatiga; yo andaba á la inclemencia del « mar, y vosotros estabais abrigados en vuestras « casas : un banco de remero era mi lecho, y mis « manjares fastidiosos y repugnantes á vosotros, acos-« tumbrados á mesas regaladas : enfin, el hambre y

« el afan me consumian, mientras que nadando en « deleytes, hallabais vuestra seguridad en mis trabajos. « Considerad mis acciones, y ved si la guerra dura, « quien ha de ser el martillo de vuestros enemigos; « pues no me da tanta vergüenza vuestra calumnia, « como dolor vuestro peligro, si olvidais lo que valgo, « y me desechais de vosotros. » « Vuelto entonces á los « que le habian acompañado. » Id, exclamó; « y traed « al instante los testigos de mi valor, los monumentos « de mis victorias y de mi gloria : la bandera del « príncipe de Salerno, los despojos de Nicotera, Cas-« trovechio y de Tarento; los de la Calabria, quando « hice huir al rey Cárlos de Regio; traed las cadenas « serviles de los Gerbes, las insignias del triunfo que « conseguí en San Feliu y en Rosas, y las riquezas « conseguidas en Aguas y en Provenza : traedlas; y « pues que aun dura y durará la guerra, si entre estos « hay alguno mas valeroso que yo, ese dirija las ar-« mas y escuadras de Sicilia, y defienda el estado « contra sus enemigos. »

Quintana,
Vidas de Españoles celebres.
— Roger de Lauria.

## LA LIMOSNA POR FUERZA.

La primera cosa que hicé, al salir de Oviedo, fué dexar la mula á discrecion, esto es, que anduviese al paso que quisiese. Echéla las riendas sobre el pescuezo, y sacando de la faltriquera mis ducados, los comencé á contar y recontar dentro del sombrero. No podia contener mi alegría. Jamas me habia visto con tanto dinero junto. No me hartaba de verle, tocarle y retocarle. Estábale recontando quizas por la vigésima vez, quando la mula alzó de repente la cabeza en ayre de espandadiza, aguzó las orejas, y se paró en medio del camino. Juzgué desde luego que la habia espantado alguna cosa, y examiné lo que podia ser. Ví en medio del camino un sombrero con un rosario de cuentas gordas en su copa; y al mismo tiempo oí una voz lastimosa que pronunció estas palabras : « *Señor pasagero,* « *tenga Vmd. piedad de un pobre soldado estro-* « *peado, y sirvase de echar algunos reales en ese* « *sombrero; que Dios se lo pagara en el otro* « *mundo.* » Volví los ojos hácia donde venia la voz, y ví al pie de un matorral, á veinte o treinta pasos de mí, una especie de soldado, que sobre dos palos cruzados apoyaba la boca de una escopeta, que me pareció mas larga que una lanza con la qual me apuntaba á la cabeza. Sobresaltéme extrañamente, miré como perdidos mis ducados, y empecé á temblar

como un azogado. Recogí lo mejor que pudé mi dinero; metíle disimulada y boniticamente en la faltriquera, y quedándome en las manos con algunos tarines, los fuí echando poco á poco, y uno á uno en el sombrero destinado para recibir la limosna de los cristianos cobardes y atemorizados, a fin de que conociese el soldado que yo lo hacia noble y generosamente. Quedó satisfecho de mi generosidad, y me dió tantas gracias como yo espolazos á la mula paraque quantos ántes me me alejase de él; pero la maldita bestia, burlándose de mi impaciencia, no por eso caminaba mas apriesa. La vieja costumbre de caminar paso á paso, baxo el gobierno de mi tio, la habia hecho olvidarse de lo que era el galope.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

---

## BATALLA EN EL RIO DE GRIJALVA ENTRE LOS INDIOS Y LOS ESPAÑOLES : TOMA DE TABASCO.

Luego que llegó la mañana, se dispusiéron los baxeles en forma de media luna que se iba disminuyendo en su mismo tamaño, y remataba en los esquifes; para cuya ordenanza daba sobrado término la grandeza del rio, y se prosiguia la entrada con un género de sosiego, que iba convidando con la paz; pero á breve rato se descubriéron las canoas de los Indios que esperaban en la misma disposicion y

con las mismas amenazas que la tarde antes. Ordenó Cortes que ninguno de los suyos se moviese hasta que diesen la carga, diciendo á todos que allí se debia usar primero de la rodela que de la espada, por ser aquella una guerra cuya justicia consistia en la provocacion; y deseoso de hacer algo mas por la razon para tenerla de su parte, dispusó que se adelantase Aguilar segunda vez, dándoles á entender que aquella armada era de amigos, que solo entraban á tratar de su bien, en fe de la confederacion que tenian hecha con Juan de Grijalva; y que el no admitirlos seria faltar á ella, y ocasionarlos à que se abriesen el paso con las armas, quedando por su cuenta el daño que recibiesen.

Respondieron á este segundo requerimiento con hacer la seña de embestir, y se fuéron mejorando ayudados de la corriente, hasta que puestos en distancia proporcionada con el alcance de sus flechas, disparáron á un tiempo tanta multitud dellas desde las canoas y desde la márgen mas vecina del rio, que anduvo algo apresurada en los Españoles la necesidad de cubrirse y cuidar de su defensa : pero recibida la primera carga, conforme á la orden que llevaban, usáron luego de sus armas y de sus esfuerzos con tanta diligencia, que los Indios de las canoas desembarazáron el paso puestos en confusion, arrojándose muchos al agua con el espanto que concibiéron del mismo daño que conocian en los suyos. Prosiguiéron nuestros baxeles su entrada sin otra oposicion; y acostándose á la ribera sobre el lado izquierdo, tra-

táron de salir á tierra, pero en parage tan pantanoso y cubierto de maleza, que se viéron en segundo conflicto, porque los Indios que estaban emboscados, y los que escapáron del rio, se uniéron á repetir sus cargas con nueva obstinacion; cuyas flechas, dardos y piedras hacian mayor la dificultad del pantano. Pero Hernan Cortes fué doblando su gente sin dexar de pelear, en tal disposicion, que las hileras que formaba detenian el ímpetu de los Indios, y cubrian á los menos diligentes en la desembarcacion.

Formado su escuadron á vista de los enemigos, cuyo número crecia por instantes, ordenô al capitan Alonso Dávila que con cien soldados se adelantase por el bosque á ocupar la villa principal de aquella provincia, que tambien se llamaba Tabasco, y distaba poco de aquel parage, segun las noticias que se tenian de la primera entrada. Cerró luego con la multitud enemiga, y la fué retirando con igual ardimiento que dificultad, porque se peleaba muchas veces con el lodo á la rodilla; y se refiere de Hernan Cortes, que forcejando para vencer aquel impedimento, perdió en el lodo uno de los zapatos, y peleó mucho rato con el pie descalzo sin conocer la falta ni el desabrigo: generoso divertimiento, dexar de estar en sí para estar mejor en lo que hacia.

Vencido el pantano, se conoció la flaqueza en los Indios, que en un instante desapáreciéron entre la maleza, parte atemorizados de verse ya sin las ventajas del terreno, y parte cuidadosos de acudir á Tabasco, de cuyo riesgo tuviéron noticia por haberse

descubierto la marcha de Alonso Dávila, como se verificó despues en la multitud de gente que acudió á la defensa de aquella poblacion.

Teníanla fortificada con un género de muralla que usaban casi en todas las Indias, hecha de troncos robustos de árboles fixos en la tierra, al modo de nuestras estacadas, pero apretados entre sí con tal disposicion, que las junturas les servian de troneras para despedir sus flechas. Era el recinto de figura redonda, sin traveses ni otras defensas, y al cerrarse el círculo dexaba hecha la entrada, cruzando por algun espacio las dos lineas que componian una calle angosta en forma de caracol, donde acomodaban dos o tres garitas o castillejos de madera, que estrechaban el paso, y servian de ordinario á sus centinelas: bastante fortaleza para las armas de aquel nuevo mundo, donde no se entendian, con feliz ignorancia, las artes de la guerra, ni aquellas ofensas y reparos que enseño la malicia, y aprendió la necesidad de los hombres.

A esta villa, corte de aquella provincia, llegó Hernan Cortes algo antes que Alonso Dávila, á quien detuviéron otros pantanos y lagunas, donde le llevó engañosamente el camino, y sin dar tiempo á los Indios para que se reparasen, ni á los suyos para que discurriesen en la dificultad, incorporó con su gente los cien hombres que venian de refresco; y repartiendo algunos instrumentos que pareciéron necesarios para deshacer la estacada, dió la señal de acometer, deteniéndose á decir solamente: Aquel pueblo, ami-

gos, ha de ser esta noche nuestro alojamiento : en él se han retraido los mismos que acabais de vencer en la campaña. Esá fragil muralla que los defiende, sirve mas á su temor que á su seguridad : Vamos pues á seguir la victoria comenzada, antes que pierdan esos bárbaros la costumbre de huir, ó sirva nuestra detencion á su atrevimiento. Esto acabó de pronunciar con la espada en la mano ; y diciendo lo demas con el exemplo, se adelantó á todos, infundiendo en todos el deseo de adelantarse.

Embistiéron á un tiempo con igual resolucion, y desviando con las rodelas y con las espadas la lluvia de flechas que cegaba el camino, se halláron brevemente al pie de aquella rústica fortificacion que cercaba al lugar. Sirviéron entonces sus mismas troneras á los arcabuces y ballestas de nuestra gente, con que se aparto el enemigo, y tuviéron lugar los que no peleaban de echar en tierra parte de la estacada. No hubo dificultad en la entrada, porque los Indios se retiráron á lo interior de la villa ; pero á pocos pasos se reconoció que tenian atajadas las calles con otras estacadas del mismo género, donde iban haciendo rostro y dando sus cargas, aunque con poco efecto, porque se embarazaban en su muchedumbre, y los que se retiraban huyendo de un reparo en otro, desordenaban á los que acometian.

Habia en el centro de la villa una gran plaza, donde los Indios hiciéron el último esfuerzo; pero á breve resistencia volviéron las espaldas, desamparando el lugar, y corriendo atropelladamente á los

bosques. No quizo Hernan Cortes seguir el alcance por dar tiempo á sus soldados para que descansasen, y á los fugitivos para que se inclinasen á la paz, dexándose aconsejar de su escarmiento.

Quedó entonces Tabasco por los Españoles: poblacion grande, y con todas las prevenciones de puesta en defensa, porque habian retirado sus familias y haciendas, y tenian hecha su provision de bastimentos, con qué faltó el pillage á la codicia; pero se halló lo que pedia la necesidad. Quedáron heridos catorce á quince de nuestros soldados. Muriéron de los Indios considerable número, y no se averiguó él de sus heridos, porque cuidaban mucho de retirarlos; teniendo á gran primor en su milicia que el enemigo no se alegrase de ver el daño que recibian.

Solis,
Historia de la conquista de México.

---

### UNA NOCHE EN UN CARCEL.
(Monologo.)

...¡Que noche! la obscuridad, el silencio pavoroso interrumpido por los lamentos que se oyen en la vecina cárcel, completan la tristeza de mi corazon. El cielo tambien se conjura contra mi quietud, si alguna me quedará. El nublado crece: la luz de esos relámpagos...¡Que horrorosa! ya truena... Cada trueno es mayor que él que le antecede, y parece producir

otro mas cruel. El sueño, dulce intervalo en las fatigas de los hombres, se turba... El lecho conyugal, teatro de delicias, la cuna en que se cria la esperanza de las casas, la descansada cama de los ancianos venerables, todo se inunda en llanto... todo tiembla. No hay hombre que no se crea mortal en este instante...¡Ay si fuese el último de mi vida, quan grato seria para mi! ¡Quan horrible ahora!

CADALSO,
Noches lugubres, noche I.

---

## EL PADRE DE MI DISCIPULO.

DESPUES de haberme hecho esperar en la antecámara dos horas largas por lo menos, me recibió en su estudio, en donde estaba sentado en una silla poltrona : hicéle una reverencia tan profunda, que por poco no pego con las narices en el suelo, á la que correspondió baxando un poco la cabeza, y mostrándome con el dedo un taburete chico que semejaba bastante á un banquillo, me hizó señal de que me sentase.

En mi vida he visto persona de aspecto mas orgulloso. Me estuvó mirando con cierta atencion, crítica, digámoslo así; y disponiéndose á hacerme un interrogatorio, me habló de esta manera : ¿Sois hidalgo? yo no creia, señor, le respondí, que fuese necesario serlo para exercer el ministerio de pre-

ceptor. Enhorabuena, me replicó, que esta circunstancia no sea precisamente necesaria; pero ademas de que no daña de ninguna manera, me parece que la doctrina tiene mas eficacia en boca de un maestro noble, que no en la de un plebeyo.

El respeto que yo debia guardarle á un consejero, (tal era su dignidad) me contuvó para que no diese una carcaxada de risa, así que oí estas últimas palabras, por tan ridículas como me pareciéron. No obstante siguió: aun quando no fuéseis hidalgo, no quiero insistir sobre este punto, con tal que por otra parte os asistan todas las calidades del preceptor que busco para mi hijo, quien, con el tiempo, podrá quizá obtener como yo, plaza en el consejo.

Preguntéle entonces de que circunstancias queria estuviese adornado aquel preceptor, y me respondió: Yo busco un sujeto que sea hombre grande, hombre docto, hombre de Dios, y hombre del mundo al mismo tiempo; ha de saber de todo, y poseer todas las ciencias divinas y humanas, desde el catecismo de la doctrina cristiana, hasta la teología mística, y desde el blason hasta el álgebra. Este es el preceptor que quiero; y siendo puesto en razon recompensar líberalmente á una persona de semejante mérito, le daré trecientos ducados al año, y de comer. No está ahí el todo, añadió; pues al fin de la enseñanza podré con mi valímiento hacerle conferir un beneficio, ó bien gratificarle con alguna corta pension para mientras viva.

Quedé admirado de la generosidad de aquel ma-

gistrado; y conociendo yo en mi interior que no era el pedagogo de quien él habia formado una idea tan perfecta, me levanté de la cáncana, y al depesdirme le dixe : Beso á V. S. la mano; oxalá encuentre V. S. el sujeto que busca; pero hablando francamente, me parece que es tan difícil hallarlo, como el Orador de Ciceron.

El padre Isla,
el Bachiller de Salamanca.

---

### EL JUEGO.

El juego, quando sale de la esfera de una diversíon honesta, no es ni puede ser otra cosa que una codicia secreta, un deseo activo de enriquecerse á costa de otros con poco trabajo y en breve tiempo. El mundo, siempre errado en sus máxîmas, no le ha caracterisado todavía con el título de infamia, como lo merece; pero, en los principios de toda moral sana, y á los ojos de todo juicio recto, el juego excesivo, ó por el tiempo que se le da, ó por las cantidades que se aventuran, supone siempre una alma llena de vicios; y, si fuera posible no suponerlos, es infalible que el juego solo los produciria.

Olavide,
el Evangelio en triunfo.

## AVENTURA DE LOS MOLINOS DE VIENTO.

En esto descubriéron treinta o quarenta molinos de viento que hay en aquel campo, y así como Don Quixote los vió dixó á su escudero : La ventura va guiando nuestras cosas mejor de lo que acertáramos á desear; porque ves allí, amigo Sancho Panza, donde se descubren treinta ó pocos mas desaforados gigantes con quien pienso hacer batalla y quitarles á todos las vidas, con cuyos despojos comenzarémos á enriquecer : que esta es buena guerra, y es gran servicio de Dios quitar tan mala simiente de sobre la faz de la tierra.

—¿Que gigantes? dixo Sancho Panza. — Aquellos que allí ves, respondio su amo : de los brazos largos, que los suelen tener algunos de casi dos leguas.

—Mire Vuestra Merced, respondió Sancho, que aquellos que allí se parecen no son gigantes, sino molinos de viento, y lo que en ellos parecen brazos, son las aspas que, volteadas del viento, hacen andar la piedra del molino.

—Bien parece, respondió Don Quixote, que no estás cursado en esto de las aventuras : ellos son gigantes; y si tienes miedo, quitáte de ahí, y ponte en oracion en el espacio que yo voy á entrar con ellos en fiera y desigual batalla. Y diciendo esto, dió de espuelas á su caballo Rocinante, sin atender á las

voces que su escudero Sancho le daba, advirtiéndole que sin duda alguna eran molinos de viento, y no gigantes aquellos que iba á acometer. Pero él iba tan puesto en que eran gigantes, que ni oia las voces de su escudero Sancho, ni echaba de ver, aunque estaba ya bien cerca, lo que eran; antes iba diciendo en voces altas: « *No fuyades, cobardes y viles criaturas que un solo caballero es él que os acomete.* »

Levantóse en esto un poco de viento, y las grandes aspas comenzaron á moverse, lo qual visto por Don Quixote, dixó: « *Pues aunque movais mas brazos que los del gigante Briareo, me lo habeis de pagar.* » Y en diciendo esto, y encomendándose de todo corazon á su señora Dulcinea, pidiéndole que en tal trance le socorriese, bien cubierto de su rodela, con la lanza en el ristre, arremetió á todo el galope de Rocinante, y embistió con el primero molino que estaba delante; y dándole una lanzada en el aspa, la volvió el viento con tanta furia, que hizo la lanza pedazos, llevándose tras sí al caballo y al caballero que fué rodando muy mal trecho por el campo.

Acudió Sancho Panza á socorrerle á todo el correr de su asno, y quando llegó, halló que no se podia menear, tal fué el golpe que dió con él Rocinante.

CERVANTES,
Don Quixote de la Mancha.

**LOS ENVIADOS DE CORTES PIDEN DE SU PARTE Á LOS TLASCALTECAS QUE LE CONCEDAN EL PASO DE SUS TIERRAS.**

« Noble República, valientes y poderosos Tlascal-« tecas, el señor de Zampoala y los Caciques de la « Serranía, vuestros amigos y confederados, os envian « salud; y deseando la fertilidad de vuestras cosechas, « y la muerte de vuestros enemigos, os hacen saber « que de las partes del Oriente han llegado á su tierra « unos hombres invencibles, que parecen deidades, « porque navegan sobre grandes palacios, y manejan « los truenos y los rayos, armas reservadas al cielo: « ministros de otro Dios superior á los nuestros, á « quien ofenden las tiranías y los sacrificios de sangre « humana: que su capitan es embaxador de un « príncipe muy poderoso, que con impulso de su re-« ligion desea remediar los abusos de nuestra tierra, « y las violencias de Motezuma: y habiendo remedido « ya nuestras provincias de la opresion en que vivian, « se halla obligado á seguir por vuestra República « el camino de México, y quiere saber en qué os « tiene ofendidos aquel tirano, para tomar por suya « vuestra causa, y ponerla entre las demas que justi-« fican su demanda. Con esta noticia pues de sus « designios, y con esta experiencia de su benignidad, « nos hemos adelantado á pediros y amonestaros de

« parte de nuestros Caciques y toda su confederacion,
« que admitais á estos extrangeros, como á bienhe-
« chores y aliados de vuestros aliados. Y de parte de
« su capitan os hacemos saber que viene de paz, y
« solo pretende que le concedais el paso de vuestras
« tierras; teniendo entendido que desea vuestro bien,
« y que sus armas son instrumentos de la justicia y
« de la razon, que defienden la causa del cielo; be-
« nignas por su propia naturaleza, y solo rigurosas
« con el delito y la provocacion. »

Solis,
Historia de la conquista de México

---

## RESPUESTA DE MAGISCATZIN, UNO DE LOS SENADORES DE TLASCALA.

« Bien sabeis, nobles y valerosos Tlascaltecas, que
« fué revelado á nuestros sacerdotes en los primeros
« siglos de nuestra antigüedad, y se tiene hoy entre
« nosotros como punto de religion, que ha de venir
« á este mundo que habitamos una gente invencible
« de las regiones orientales, con tanto dominio sobre
« los elementos, que fundará ciudades movibles sobre
« las aguas, sirviéndose del fuego y del ayre para
« sujetar la tierra; y aunque entre la gente de juicio
« no se crea que han de ser Dioses vivos, como lo
« entiende la rudeza del vulgo, nos dice la misma
« tradicion que serán unos hombres celestiales, tan

« valerosos, que valdrá uno por mil, y tan benignos, « que tratarán solo de que vivamos segun razon y « justicia. No puedo negaros que me ha puesto en « gran cuidado la que conforman estas señas con las « de esos extrangeros que teneis en vuestra vecindad. « Ellos vienen por el rumbo del oriente : sus armas « son de fuego, casas marítimas sus embarcaciones; « de su valentía, ya os ha dicho la fama lo que « obraron en Tabasco : su benignidad, ya la veis en « el agradecimiento de vuestros mismos confedera- « dos ; y si volvemos los ojos á esos cometas y señales « del cielo que repetidamente nos asombran, parece « que nos hablan al cuidado, y vienen como avisos « ó mensageros de esta gran novedad. ¿ Pues quien « habrá tan atrevido y temerario, que si es esta la « gente de nuestras profecías, quiera probar sus « fuerzas con el cielo, y tratar como enemigos á los « que traen por armas sus mismos decretos ? Yo, por « lo menos, temeria la indignacion de los Dioses, « que castigan rigurosamente á sus rebeldes, y con « sus mismos rayos parece que nos estan enseñando « á obedecer, pues habla con todos la amenaza del « trueno, y solo se vé el estrago donde se conoció « la resistencia. Pero yo quiero que se desestimen « como casuales estas evidencias, y que los extrange- « ros sean hombres como nosotros ; ¿ Qué daño nos « han hecho para que tratemos de la venganza ? sobre « qué injuria se ha de fundar esta violencia ? Tlascala, « que mantiene su libertad con sus victorias, y sus « victorias con la razon de sus armas, ¿ moverá una

« guerra voluntaria que desacredite su gobierno y « su valor? esta gente viene de paz, su pretension es « pasar por nuestra república, no lo intenta sin « nuestra permision; ¿Pues donde está su delito? « ¿Donde nuestra provocacion? Llegan á nuestros « umbrales fiados en la sombra de nuestros amigos; « ¿Y perderémos los amigos por atropellar á los que « desean nuestra amistad? ¿Qué diran de esta accion « los demas confederados? ¿Y que dirá la fama de « nosotros, si quinientos hombres nos obligan á to- « mar las armas? ¿Ganaráse tanto en vencerlos como « se perderá en haberlos temido? Mi sentir es que los « admitamos con benignidad, y se les conceda el paso « que pretenden : si son hombres, porque está de su « parte la razon; y si son algo mas, porque les basta « para razon la voluntad de los Dioses. »

SOLIS,
Historia de la conquista de México.

---

**OPINION CONTRAPUESTA DE XICOTENCAL, GENERAL DE LAS ARMAS DE TLASCALA.**

« No en todos los negocios se debe á las canas la « primera seguridad de los aciertos, mas inclinadas al « rezelo que á la osadía, y mejores consejeras de la « paciencia que del valor. Venero como vosotros la « autoritad y el discurso de Magiscatzin; pero no « extrañareis en mi edad y en mi profesion otros

« dictámenes menos desengañados, y no sé si mejo-
« res : que quando se habla de la guerra, suele ser
« engañosa virtud la prudencia, porque tiene de pa-
« sion todo aquello que se parece al miedo. Verdad
« es que se esperaban entre nosotros esos reformado-
« res orientales, cuya venida dura en el vaticinio, y
« tarda en el desengaño : no es mi ánimo desvanecer
« esta voz, que se ha hecho venerable con el sufri-
« miento de los siglos; pero dexadme que os pre-
« gunte, ¿ Qué seguridad tenemos de que sean nuestros
« prometidos estos extrangeros? ¿ Es lo mismo ca-
« minar por el rumbo del oriente, que venir de las
« regiones celestiales, que consideramos donde nace
« el sol? Las armas de fuego, y las grandes embar-
« caciones que llamais palacios maritimos, ¿ no pue-
« den ser obra de la industria humana que se admiran
« porque no se han visto? Y quizá serán ilusiones
« de algun encantamiento, semejantes á los engaños
« de la vista, que llamamos ciencia en nuestros agore-
« ros. Lo que obráron en Tabasco, ¿ fué mas que
« romper un exército superior? ¿ Esto se pondera en
« Tlascala como sobrenatural, donde se obran cada
« dia con la fuerza ordinaria mayores hazañas? Y esa
« benignidad que han usado con los Zempoales, ¿ no
« puede ser artificio para ganar á menos costa los
« pueblos? Yo, por lo menos, la tendria por dulzura
« sospechosa de las que regalan el paladar para in-
« troducir el veneno; porque no conforma con lo de-
« mas que sabemos de su codicia, soberbia y ambi-
« cion. Estos hombres (si ya no son algunos monstruos

6.

« que arrojó la mar en nuestras costas ) roban nuestros « pueblos, viven al arbitrio de su antojo, sedientos « del oro y de la plata, y dados á las delicias de la « tierra; desprecian nuestras leyes, intentan noveda- « des peligrosas en la justicia y en la religion, des- « truyen los templos, despedazan las aras, blasfeman « de los Dioses, Y¿ se les da estimacion de celestiales? « ¿Y se duda la razon de nuestra resistencia? ¿Y se « escucha sin escándalo el nombre de la paz?... Si « los Zempoales y Totonaques los admitiéron en su « amistad, fué sin consulta de nuestra República, y « vienen amparados en una falta de atencion que me- « rece castigo en sus valedores. Y esas impresiones « del ayre, y señales espantosas, tan encarecidas por « Magiscatzin, antes nos persuaden á que los tratemos « como enemigos, porque siempre denotan calami- « dades y miserias. No nos avisa el cielo con sus pro- « digios de lo que esperamos, sino de lo que debemos « temer: que nunca se acompañan de errores sus fe- « licidades, ni enciende sus cometas para que se « adormezca nuestro cuidado, y se dexe estar nuestra « negligencia. Mi sentir es, que se junten nuestras « fuerzas, y se acabe de una vez con ellos, pues vie- « nen á nuestro poder señalados con el índice de las « estrellas, para que los miremos como tiranos de la « patria y de los Dioses; y librando en su castigo la « reputacion de nuestras armas, conozca el mundo, « que no es lo mismo ser inmortales en Tabasco, que « invencibles en Tlascala. »

Solis,
Historia de la conquista de México.

## PABLO Y VIRGINIA SE EXTRAVIAN EN MEDIO DE LOS BOSQUES.

IBAN caminando paso entre paso por medio de las selvas, quando la altura de los árboles y la espesura de sus hojas, les hicieron perder de vista la montaña de los Tres Pechos, que era el punto de su direccion, y aun el sol que iba ya á tocar al termino de su carrera. De allí á poco rato se extraviaron, sin advertirlo, de la senda trillada que hasta entónces habian seguido, y se encontraron metidos en un laberinto, sin salida, de árboles, de breñas y matorrales. En tan gran conflicto, dixó Pablo á su hermana que se sentára, y él empezó á correr de una parte á otra, como fuera de sí, buscando arbitrio como salir de aquella espesura, pero se fatigó en valde. Subióse a las ultimas ramas de un árbol muy alto para descubrir á lo menos la montaña de los Tres Pechos; pero no vió en rededor de sí mas que las cimas de otros árboles mas elevados, algunos de los quales estaban iluminados por los últimos rayos del sol casi traspuesto.

A este tiempo la sombra de los montes cubria ya los bosques y arbolédas de los valles; el ayre iba calmando poco á poco, como suele acontecer al ponerse el sol; un profundo silencio reynaba en aquellos páramos, y solo se oían los bramidos de los ciervos

que iban á buscar sus madriguéras nocturnas entre la espesura de aquellos tan solitarios lugares. Pablo con la esperanza de que algun cazador pudiese oirle, gritó entónces con todo su vigor: ¡Venid, venid al socorro de Virgínia! Pero los ecos del monte fueron los únicos que respondieron á su voz, repetiendo otras tantas veces : Virgínia... Virgínia...! baxóse en esto del árbol muy acongoxado, y comenzó á buscar medios de pasar la noche en aquel sitio, pero no habia ni fuente ni palmera, ni aun leña seca con que hacer lumbre. Entónces conoció por propia experiencia la debilidad de sus recursos, y se pusó á llorar.

Virgínia le dixó: No llores, no llores Pablo, si no quieres afligirme mas : yo soy lá que tengo la culpa de todas tus penas, y de la que á estas horas estarán sintiendo nuestras madres; nada se debe hacer, ni aun el bien, sin consultar á los padres : ¡Qué imprudencia la mia! y en esto, echó tambien á llorar.

Mas de allí á poco rato, dixó á Pablo : Encomendémonos á Dios, hermano, y se compadecera de nosotros. Y apenas habian acabado su oracion, quando oyeron ladrar un perro.

Sin duda, dixó Pablo, este es perro de algun cazador que viene por la noche á matar ciervos al acecho. Los ladridos se aumentaron de allí á poco : Me parece, dixó Virgínia, que es Leal, el mastin de nuestra casa...Sí... le conozco en el ladrar...¿Si estarémos ya en nuestra posesion?

En esto se presentó á sus pies Leal, ladrando,

ahullando y comiéndoselos á caricias. Ellos estaban fuera de sí viendo á su mastin y las fiestas que les hacia, sin acertar á salir de aquella sorprehesa. En este intermedio avistaron á Domingo que corria hácia ellos; y á la llegada de este buen negro, que lloraba de gozo, echaron á llorar ellos tambien, sin poderle decir una palabra.

D'ALÉA,
Pablo y Virginia.

---

## EL LEGADO DE GIL-BLAS.

LUEGO que vimos muerto á nuestro amo, la señora Iacinta, Inesilla y yo, comenzámos una música de fúnebres alaridos que fué oida de toda la vecindad. La beata sobre todo, que tenia mayor motivo para estar alegre, levantaba el grito con lamentos tan funestos, que parecia la muger mas afligida del mundo. En un instante se llenó la casa de gente, atraida mas de curiosidad que de compasion. Los parientes del difunto se presentáron tambien muy luego, y halláron tan desconsolada á la beata, que se persuadiéron á que su amo habia muerto ab intestato. Pero tardó poco en abrirse á presencia de todos el testamento revestido de las formalidades necesarias; y quando viéron que el testador dexaba las mejores alhajas á la señora Iacinta y a la niña, hiciéron una oracion fúnebre del Canonigo poco decorosa á su memoria,

motejando al mismo tiempo á la beata, y dándome á mi algunas alabanzas que verdaderamente no merecia. El canónigo, en paz sea su alma, para obligarme á que no me olvidase de él en toda mi vida, se explicaba así en el artículo del testamento que hablaba conmigo : Item, por quanto Gil-Blas es un mozo que tiene alguna tinte de literatura, para que acabe de perficionarse, y se haga hombre sabio, le dexo mi librería con todos los libros y manuscritos sin excepcion.

No sabia yo donde podia estar la tal soñada librería, porque en ninguna parte de la casa la habia vísto jamas. Solo habia sobre una tabla en el quarto del canonigo cinco o seis libros con algun legajo de papeles, y los tales libros no podian servirme para nada. Uno se intitulaba el Cocinero perfecto; otro trataba de la indigestion, y del modo de curarla; los demas eran las quatro partes del breviario, algo roidas de ratones. En quanto á los manuscritos, los mas curiosos eran todos los autos de un pleyto que habia litigado el Canónigo para entrar en la prebenda. Despues que exâminé mi legado con mayor atencion de la que él se merecia, le abandoné a los parientes del difunto, que tanto me le habian enviado. Entreguéles tambien el vestido que tenia acuestas, y volví á tomar el mio, contentándome con que me pagasen mi salario, y fuíme á buscar otra conveniencia.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

**LUCAS, GINES Y BARTOLO.**

(Dialogo.)

(Martina quiere vengarse de los golpes que le dió su marido, el lenador Bartolo. En aquel intento, todo dispone para que Lucas y Gines (dos criados que se habia enviado á buscar á un celebre medico), tengan su esposo por uno de los mas famosos, y les avisa que Bartolo no confesará su capacidad á menos que no le muelan el cuerpo á palos. Lucas y Gines le prometen que se acordarán de la advertencia.)

GINES, (dirigiendose á Bartolo.)

¿Es usted un caballero que se llama el Señor Don Bartolo?

BARTOLO.

¿Y que?

GINES.

¿Que si se llama usted Don Bartolo?

BARTOLO.

No, y sí: conforme lo que ustedes quieran.

GINES.

Queremos hacerle á usted quantos obsequios sean posibles.

BARTOLO.

Si así es, yo me llamo Don Bartolo. (Quitase el sombrero.)

LUCAS.

Pues con toda cortesia...

GINES.

Y con la mayor reverencia...

LUCAS.

Con todo cariño, suavidad y dulzura...

GINES.

Y con todo respeto, y con la veneracion mas humilde...

BARTOLO.

(Aparte.) Parecen Arlequines, que todo se les vuelve cortesias y movimientos.

GINES.

... Pues, Señor, venimos á implorar su auxilio de usted para una cosa muy importante.

BARTOLO.

¿Y que pretenden ustedes? Vamos, que si es cosa que dependa de mí, haré lo que pueda.

GINES.

Favor que usted nos hace... pero, cúbrase usted, que el sol le incomodará...

LUCAS.

Vaya, Señor, cúbrase usted.

BARTOLO.

Vaya, Señores, ya estoy cubierto... (Ponese el sombrero, y los otros tambien.) ¿Y ahora?

GINES.

No extrañe usted que vengamos en su busca. Los hombres eminentes siempre son buscados y solicitados, y como nosotros nos hallamos noticiosos del sobresaliente talento de usted, y de sú...

BARTOLO.

Es verdad : como que soy el hombre que se conoce para cortar leña.

LUCAS.

Señor...

BARTOLO.

Si ha de ser de encina, no la daré menos de á dos reales la carga.

GINES.

Ahora no tratamos de eso.

BARTOLO.

La de pino la daré mas barata; la de raices, mire usted...

GINES.

¡Oh! Señor, eso es burlarse.

LUCAS.

Suplico á usted que hable de otro modo.

BARTOLO.

Hombre, yo no sé otra manera de hablar; pues me parece que bien claro me explico.

GINES.

¡Un sujeto como usted ha de ocuparse en exercicios tan groseros! ¡Un hombre tan sabio! tan insigne médico! ¿No ha de comunicar al mundo los talentos de que le ha dotado la naturaleza?

BARTOLO.

¿Quien, yo?

GINES.

Usted, no hay que negarlo.

BARTOLO.

Usted sera el médico y toda su generacion, que yo en mi vida lo he sido. (Aparte) Borrachos están.

LUCAS.

¿Para que es excusarse? nosotros lo sabemos, y se acabó.

BARTOLO.

Pero, en suma, ¿quien soy yo?

GINES.

¿Quien? un gran médico.

BARTOLO.

¡Que disparate (aparte) ¿No digo que están bebidos?

GINES.

Con que, vamos, no hay que negarlo, que no venimos de chanza.

BARTOLO.

Vengan ustedes como vengan, yo no soy médico, ni lo he pensado jamás.

LUCAS.

Al cabo me parece que será necesario... (Mirando a Gines) ¿Eh?

GINES.

Creo que sí.

LUCAS.

Enfin, amigo Don Bartolo, no es ya tiempo de disimular.

GINES.

Mire usted que se lo decimos por su bien.

LUCAS.

Confiese usted, con mil demonios, que es médico, y acabemos.

BARTOLO, (impaciente.)

¡Yo rabio!

GINES.

¿Paraque es fingir, si todo el mundo lo sabe?

BARTOLO.

Pues, digo á ustedes, que no soy médico. (Se levanta, quiere irse, ellos lo estorban y se le acercan, disponiéndose para apelearle.)

GINES.

¿No?

BARTOLO.

No Señor.

LUCAS.

¿Con que no?

BARTOLO.

El diablo me lleve si entiendo palabra de medicina.

GINES.

Pues, amigo; con su buena licencia de usted, tendremos que valernos del remedio consabido. . ¿Lucas?

LUCAS.

Ya, ya.

BARTOLO.

¿Y que remedio dice usted?

LUCAS.

Este. (Danle de palos: cogiéndose siempre las vueltas paraque no se escape.)

BARTOLO.

¡Ay! ¡ay! ¡ay!. . . (Quitandose el sombrero) Basta, que yo soy médico, y todo lo que ustedes quieran.

GINES.

Pues, bien, ¿Paraque nos obliga usted á esta violencia?

LUCAS.

¿Paraque es darnos el trabajo de derrengarle á garotazos?

BARTOLO.

El trabajo es para mí que los llevo.... Pero, Señores, vamos claros. ¿Que es esto? ¿Es una humorada, ó están ustedes locos?

LUCAS.

¿Aun no confiesa usted que es doctor en medicina?

BARTOLO.

No Señor, no lo soy. Ya está dicho.

GINES.

¿Con que no es usted médico?... ¿Lucas?

LUCAS.

¿Con que no? (vuelven á darle de palos) ¿Eh?

BARTOLO.

¡Ay! ¡ay! Pobre de mí (Pónese de rodillas, juntando las manos, en ademan de súplica.) Sí, que soy médico; sí, Señor.

LUCAS.

¿De verás?

BARTOLO.

Sí, Señor; y cirujano de estuche, y saludador, y albeitar, y sepulturero, y todo cuanto hay que ser.

Moratin,
El Médico à palos, act. I, esc. 4.

PLUTARCO.

Este gran modelo está siempre presente para acusar de temeridad á todos los que se atrevan á seguir el mismo camino. En vano se le tacha de difuso é importuno en sus digresiones, de creer como una vieja en sueños, oráculos y prodigios, de dar á genealogias, las mas veces inciertas ó fabulosas, un valor impropio en la pluma de un filosofo : ¿Qué importa todo esto comparado con la animacion que tienen sus pinturas, y la importancia de los sucesos que refiere? Es preciso desengañarse : Plutarco no ha sido igualado hasta ahora, y es de creer que no lo será jamás.

Su libro manifiesta ser de un sabio acostumbrado al espectáculo de las cosas humanas, que no se admira de nada, y por lo mismo aplaude y condena sin exâltacion; que cuenta y dice de buena fe todo lo que su memoria le sugiere, y va esparciendo en su camino máxîmas profundas y consejos excelentes. Se le compara á un caudaloso rio, que se lleva sin ruido y sin esfuerzo por una dilatada campiña, y la riega y fertiliza toda con sus aguas. Pero esto no bastaria á dar á su obra el grande interes que tiene, sin la naturaleza de su argumento, único en su especie. Vense desde luego luchar en talentos, en virtudes y en gloria las dos naciones mas célebres de la anti-

güedad, una por las artes y el ingenio, otra por su fuerza y grandeza. Se fixa despues la vista en los retratos que ofrece aquella vasta galería, y cada uno sorprehende por el movimiénto que imprime en su nacion. Este la da leyes, el otro costumbres; el uno la defiende de la invasion, el otro la arrebata á las conquistas : este quiere salvarla de la corrupcion que la contagia, y aquel enciende la antorcha que ha de ponerla en combustion : todos ostentando caracteres eminentemente dispuestos ya á la virtud, ya á los talentos, ya á los vicios, ya á los crímenes; y casi todos en esta continua agitacion pereciendo violentamente, por el movimiénto y reaccion de que son causa, producen al fin el vértigo que los devora á ellos mismos. No, la historia moderna no puede presentar un espectáculo tan enérgico y tan sublime; y á pesar de quantos medios se puedan apurar, ninguno de nuestros personages, por grandes que se los suponga, se ha encontrado en la situacion de Solon, terminando la anarquía de Atenas por unas leyes sabias y moderadas, pedidas por todo un pueblo y obedecidas por él; de Licurgo, arrancando de un golpe á la molicie los ciudadanos de Esparta, y sujétandolos á un régimen de hierro para que no fuesen sujetados de nadie; de Temístocles, burlando en el estrecho de Salamina la arrogante ambicion de Xerces : de Mario enfin, vencedor de los Cimbros que iban á tragarse la Italia.

QUINTANA,
Vida de Españoles celebres.
Prologo.

### DE LOS CONSEJOS QUE DIÓ DON QUIXOTE A SANCHO PANZA ANTES QUE FUESE Á GOBERNAR LA INSULA DE BARATARIA.

Primeramente, ó hijo, has de temer á Dios, porque en el temerle está la sabiduria, y siendo sabio no podrás errar en nada.

Lo segundo, has de poner los ojos en quien eres procurando conocerte á tí mismo, que es el mas difícil conocimiento que puede imaginarse.

Haz gala, Sancho, de la humildad de tu linage, y no te desprecies de decir que vienes de labradores, porque viendo que no te corres, ninguno se pondrá á correrte; y préciate mas de ser humilde virtuoso, que pecador soberbio. Innumerables son aquellos, que de baxa estirpe nacidos, han subido á la suma dignidad pontificia é imperatoria : y desta verdad te pudiera traer tantos exemplos antiguos y modernos que te cansarán.

Mira, Sancho : si tomas por medio á la virtud, y te precias de hacer hechos virtuosos, no hay para que tener envidia á los que los tienen Principes y Señores; porque la sangre se hereda y la virtud se aquista : la virtud vale por sí sola lo que la sangre no vale.

Nunca te guies por la ley del encaxe, que suele tener mucha cabida con los ignorantes que presumen de agudos.

Hallen en tí mas compasion las lágrimas del pobre, pero no mas justicia que las informaciones del rico.

Procura descubrir la verdad por entre las promesas y dádivas del rico, como por entre los sollozos é importunidades del pobre.

Quando pudiere y debiere tener lugar la equidad, no cargues todo el rigor de la ley al delinqüente: que no es mejor la fama de juez riguroso que la del compasivo.

Si acaso doblares la vara de la justicia, no sea con el peso de la dádiva, sino con él de la misericordia.

Quando te sucediere juzgar algun pleyto de algun tu enemigo, aparta los mientes de tu injuria y ponlas en la verdad del caso.

No te ciegue la pasion propia en la causa agena: que los hierros que en ella hicieres, las mas veces serán sin remedio, y si le tuvieren, será á costa de tu crédito y aun de tu hacienda.

Al que has de castigar con obras, no trates mal con palabras: pues le basta al desdichado la pena del suplicio, sin la añadidura de las malas razones.

Al culpado que cayere debaxo de tu jurisdiccion, considérale hombre miserable sujeto á las condiciones de la depravada naturaleza nuestra, y en todo quanto fuere de tu parte, sin hacer agravio á la contraria, muéstratele piadoso y clemente, porque, aunque los atributos de Dios todos son iguales, mas resplandece y campea á nuestro ver él de la misericordia que él de la justicia.

Si estos preceptos y estas reglas sigues, Sancho,

serán luengos tus dias, tu fama será eterna, tus premios colmados, tu felicidad indecible : casarás tus hijos como quisieres, títulos tendrán ellos y tus nietos, vivirás en paz y beneplácito de las gentes, y en los últimos pasos de la vida, te alcanzará él de la muerte en vejez suave y madura, y cerrarán tus ojos las tiernas y delicadas manos de tus terceros netezuelos.

Cervantes,
Don Quixote de la Mancha.

---

## GIL-BLAS ENFERMO.

El doctor se acercó, me pulsó, miró atentamente mi rostro, y habiendo observado todas las señales de una próxîma curacion, tomó un ayre triunfante, como si hubiese puesto mucho de suyo, y dixo que solo faltaba tomase una purga para acabar su obra, y que despues de esto, bien podia alabarse de haber hecho una buena curacion. Despues de haber hablado de esta suerte, mandó escribir al boticario una receta que dictó, mirándose á un espejo, alisándose el pelo, y haciéndo unas gesticulaciones de que no pudé dexar de reirme á pesar del estado en que me hallaba. Despues me saludó con una reverencia, y salió mas ocupado de su semblante que de las drogas que habia recetado.

Luego que salió, el boticario que, sin duda, no fué á mi casa en vano, se preparó para executar lo que se puede discurrir. Fuese porque temiese que mi criada no lo haria bien, ó sea para hacer mas preciosa su composicion, quisó obrar por sí mismo; pero á pesar de su destreza, apénas me habia disparado la carga, quando, sin saber como, la rechacé sobre el manipulante, poniéndole el vestido de terciopelo como de perlas. Tuvó este accidente por adehala del oficio: tomó una servilleta, se limpió sin decir palabra, y se fué bien resuelto á hacerme pagar lo que le llevase el quitamanchas.

El Padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

---

## ESPECTACULO MORAL DEL UNIVERSO.

Observa la choza del labrador cubierta con un techo de paja. La madre de familia está hilando delante de su puerta, al mismo tiempo que sus hijos se huelgan en su presencia sobre la yerba. Los de mas edad aprenden obedientes la labranza baxo la inspeccion de su padre que trabaja para mantenerlos; ora are la tierra, ora siegue y recoga sus granos, ora varée los árboles cargados de fruta, sus hijos le ayudan; los mas jovenes le salen al encuentro quando

vuelve á casa, y su muger prepara la comida para toda la familia.

El padre, la madre y los hijos no componen mas que una sola familia, de que es xefe y cabeza el padre. Si la familia es numerosa, y extendidos los campos, criados fieles le ayudan en sus faénas. Todos habitan en una misma casa, comen del mismo pan, duermen baxo un mismo techo; ellos glorifican á Dios en comun por la mañana y à la tarde; unidos y queridos los unos de los otros, quando alguno de ellos está enfermo, todos los demas se entristecen; quando uno es feliz, todos se regocijan.

— Aquí, un grupo de casas construidas para varias familias parece que no forma mas que una sola habitacion. De estas familias, las unas labran la tierra, y las otras se ocupan en varios oficios; se encuentran en los campos donde se reunen los dias de fiesta para danzar allí sobre la fresca yerba. Salen juntas para el mercado, cada qual con su mercancia. Si una es pobre, su vecino se apresura á socorrerla; si está enferma, la consuela. — Esto es una aldéa.

Mas allá, está reunido mayor numero de habitantes; cada casa forma una familia. Ya el comercio se junta allí á la labranza. La aguja del campanario se eleva por encima de los árboles, y la campana las llama cada dia al mismo templo para alabar á Dios congregadas. — Esto es un lugar.

Mas lejos, en una vasta circunferencia hay un gran numero de casas, de palacios y de monumentos que atestiguan la magnificencia del principe, la industria

y el talento de sus subditos. Allí todas las artes estan reunidas para trabajar de concierto por el bien comun, en utilidad pública; semejante á una colmena donde ni una sola abeja está dispensada de contribuir con el fruto de su botin, ningun ciudadano tiene derecho para estar ocioso ni vivir á espensas del artesano diligente y laborioso. Magistrados ilustrados y de una probidad á toda prueba, que representan al principe, vèlan de continuo en la conservacion del buen orden, sosiego y felicidad de la sociedad; por todas partes reynan la humanidad, la justicia y la beneficencia. De esta circunferencia salen á todas horas gritos de aclamacion y de alegria en alabanza del principe que gobierna, como padre, á sus numerosos hijos. Todos descansan en su bondad, justicia y sabiduria; todos rivalizan entre sí, y á favor de él, en quanto á orden, armonia, valor, sacrificíos, reconocimiento — Esto es una ciudad.

Varias ciudades y una grande extension de pais, componen un reyno; rodeado de montañas, ó divido por rios, ó bañado por la mar, sus habitantes son no obstante conciudadanos; hablan una misma lengua, y hacen en comun la guerra ó la paz : un rey es su xefe supremo.

Todos los imperios y los reynos, una infinidad de regiones pobladas de naciones diferentes, islas, vastos continentes, climas innumerables componen el universo : Dios es él que gobierna.

Los pueblos hormiguéan sobre la superficie del globo. Los unos son atezados y negros, efecto de los

ardores del sol; otros se visten de píeles contra los rigores del frio. Algunos beben el jugo de la vid, otros la leche refrigerante del coco; otros finalmente apagan su sed en la límpida corriente de los arroyos.

Todos estos pueblos son la familia de Dios que los conoce á todos, como el pastor conoce su rebaño. Ellos le dirigen sus suplicas en diversos lenguages, y los comprende á todos, cuida de todos. Ninguno hay por grande que sea á quien no pueda castigar; ninguno por pequeño que sea á quien no conceda su proteccion.

Negra malhadada que vives en miserable esclavítud, y que gimes al lado de tu hijo enfermo, quando todos te vuelven la espalda, sin que ninguno se apiedade de tí; Dios se compadecerá de tus males. En tal abandono atrévete á elevar su voz; llama en tu socorro, en medío de tus cadenas, al Dios del universo: Dios te oirá.

Monarca que gobiernas cien reynos, tú, cuyo entrecejo es mas espantoso que la muerte, y cuyos exercitos cubren una inmensa extension de terreno, no te vanaglories de ser el soberano único de tantas regíones: Dios es superior á tí; su temible mano está extendida sobre tu cabeza; y si obráres mal, esta seguro de que serás castigado.

¡Naciones del universo, temed â Dios; familias inumerables extendidas y diseminadas sobre este globo, implorad clamad á vuestro Dios!

Ildefonso Miranda,
*Himnos de la primera edad.*

## DE LA EDUCACION DE LOS MUCHACHOS EN MÉXICO, BAXO EL REYNADO DE MOTEZUMA.

Una de las atenciones mas notables de su gobierno era el cuidado con que se trataba la educacion de los muchachos, y el desvelo con que iban formando y reconociendo sus inclinaciones. Tenian escuelas públicas para la enseñanza de la gente popular, y otros colegios ó seminarios de mayor providencia y aparato, donde se criaban los hijos de los nobles, perseverando en ellos desde la tierna edad hasta que salian capaces de hacer su fortuna ó seguir su inclinacion. Habia maestros de niñez, adolescencia y juventud, que tenian autoridad y estimacion de Ministros, y no sin fundamento, pues cuidaban de aquellos rudimentos y exercicios que aprovechaban despues a la República. Allí los enseñaban a descifrar los caracteres y figuras de que se componian sus escritos, y los hacian tomar de memoria las canciones historiales en que se contenian los hechos de sus mayores, y las alabanzas de sus Dioses. Pasaban despues a otra clase, donde se aprendia la modestia y la cortesía, y dicen que hasta la compostura en el andar. Eran de mayor suposicion estos segundos preceptores, porque tenian á su cargo las costumbres de aquella edad, en que se dexan corregir los defectos y quebrantar las pasiones.

Despiertos ya, y crecidos en este género de sujecion y enseñanza, pasaban á la tercera clase donde se habilitaban en exercicios mas robustos : probaban las fuerzas en peso y la lucha, competian unos con otros en el salto y la carrera, y se enseñaban a manejar las armas, esgrimir el montante, despedir el dardo, y dar impulso y certidumbre a la flecha. Haciánlos sufrir la hambre y la sed, y tenian sus ratos de resistir a las inclemencias del tiempo, hasta que volvian hábiles y endurecidos á la casa de sus padres, para ser aplicados, segun la noticia que daban los maestros de su inclinacion, al gobierno político, al exercicio militar, ó al sacerdocio : tres caminos en que podia elegir la gente noble, poco diferentes en la estimacion, aunque precedia él de la guerra, por ser mayores sus ascensos.

Los hijos de la gente noble, que al salir de los seminarios se inclinaban á la guerra, pasaban por otro exâmen digno de consideracion, porque sus padres los enviaban á los exércitos, para que viesen lo que se padecia en la campaña, o supiesen lo que intentaban antes de alistarse por soldados ; y solian enviarlos entre los tamenes vulgares, con su carga de bastimentos al hombro, para que perdiesen la vanidad, y fuesen enseñados al trabajo.

No se admitian á la profesion los que mudaban el semblante al horror de las batallas, ó no daban alguna experiencia de su valor, de que resultaba el ser de mucho servicio estos visoños en el tiempo de su aprobacion, porque todos procuraban señalarse

con algun hecho particular, arrojándose á los mayores peligros, y conociendo, al parecer, que para entrar en el número de los valientes, era necesario dar algo de temeridad á los principios de la fama.

Solis,
Historia de la Conquista de México.

## LOS CATALANES.

Los Catalanes son los pueblos mas industriosos de España. Manufacturas, pescas, navegacion, comercio, asientos, son cosas apénas conocidas en otras Provincias de la Península, respeto de los Catalanes. No solo son útiles en la paz, sino del mayor servicio en la guerra. Fundicion de cañones, fabricas de armas, vestuario y monturas para exércitos, conduccion de artillería, municiones, vivéres, formacion de tropas ligeras de excelente calidad, todo esto sale de Cataluña. Los campos se cultivan, la poblacion se aumenta, los caudales crecen, y en suma parece estar aquella nacion mil leguas de la Gallega, Andaluza y Castellana. Pero sus genios son poco tratables; Unicamente dedicados a su propria ganancia é interés; y así los llaman algunos los Holandeses de España.

Cadalso,
Cartas Marruecas.

## DESCRIPCION DE MÉXICO Y DEL TEMPLO DEL DIOS DE LA GUERRA.

La grand ciudad de México que fué conocida en su antigüedad por el nombre de *Tenuchtitlan*, ô por otros de poco diferente sonido, sobre cuya denominacion se cansan voluntariamente los autores, tendria en el tiempo de su conquista por los Españoles sesenta mil familias de vecindad, repartida en dos barrios, de los quales se llamaba el uno *Tlatelulco*, habitacion de gente popular, y el otro México, que, por residir en él la corte y la nobleza, dió su nombre â toda la poblacion.

Estaba fundada en un plano muy espacioso, coronado por todas partes de altísimas sierras y montañas, de cuyos rios y vertientes rebalsadas en el valle, se formaban diferentes lagunas, y en lo mas profundo, los dos lagos mayores, que ocupaba con mas de cincuenta poblaciones la nacion méxicana. Tendria este pequeño mar treinta leguas de circunferencia, y los dos lagos que le formaban, se unian y comunicaban entre sí por un dique de Piedra que los dividia, reservando algunas aberturas con puentes de madera, en cuyos lados tenian sus compuertas levadizas para cebar el lago inferior siempre que necesitaban de socorrer la mengua del uno con la redundancia del otro. Era el mas alto de agua dulce y

clara, donde se hallaban algunos pescados de agradable mantenimiento; y el otro de agua salobre y obscura, semejante â la marítima; no porque fuesen de otra calidad las vertientes de que se alimentaba, sino por vicio natural de la misma tierra donde se detenian : gruesa y salitrosa por aquel parage, pero de grande utilidad para la fabrica de la sal, que beneficiaban cerca de sus orillas, purificando al sol, y adelgazando con el fuego las espumas y superfluidades que despedia la resaca.

En el medio casi desta laguna salobre tenia su asiento la ciudad, cuya situacion se apartaba de la linea equinoccial hâcia el norte diez y nueve grados y trece minutos dentro aun de la torrida zona, que imagináron de fuego inhabitable los filósofos antiguos, para que aprendiese nuestra experiencia quan poco se puede fiar de la humana sabiduría en todas aquellas noticias que no entran por los sentidos á desengañar el entendimiento. Era su clima benigno y saludable, donde se dexaban conocer á su tiempo el frio y el calor, ambos con moderada intension; y la humedad, que por la naturaleza del sitio pudiera ofender â la salud, estaba corregida con el favor de los vientos, o morigerada con el beneficio del sol.

Tenia hermosísimos lejos en medio de las aguas esta gran poblacion, y se daba la mano con la tierra por sus diques ó calzadas principales, fâbrica suntuosa que servia tanto al ornamento como á la necesidad : la una de dos leguas hácia la parte del mediodia, por donde hicieron su entrada los Españoles;

la otra de una legua mirando al septentrion, y la tercera poco menor por la parte occidental. Eran las calles bien niveladas y espaciosas; unas de agua con sus puentes para la comunicacion de los vecinos; otras de tierra sola hechas â la mano; y otras de agua y tierra, los lados para el paso de la gente, y el medio para el uso de las canoas ó barcas de tamaños diferentes, que navejaban por la ciudad, ó servian al comercio, cuyo número toca en increible; pues dicen que tendria México entonces mas de cincuenta mil, sin otras embarcaciones pequeñas, que allí se llamaban *Acales*, hechas de un tronco, y capaces de un hombre, que remaba para sí.

Los edificios públicos y casas de los nobles, de que se componia la mayor parte de la ciudad, eran de piedra y bien fabricadas: las que ocupaba la gente popular, humildes y desiguales; pero unas y otras en tal disposicion, que hacian lugar á diferentes plazas de terraplen donde tenian sus mercados.

Era entre todas la de Tlatelulco de admirable capacidad y concurso, â cuyas ferias acudian ciertos dias en el año todos los mercaderes y comerciantes del reyno, con lo mas precioso de sus frutos y manifacturas; y solian concurrir tantos, que, siendo esta plaza, segun dice Antonio de Herrera, una de las mayores del mundo, se llenaba de tiendas puestas en hileras, y tan apretadas, que apenas dexaban calle á los compradores. Conocian todos su puesto, y armaban su oficina de bastidores portatiles, cubiertos de algodon basto capaz de resistir al agua y al sol.

No acaban de ponderar nuestros escritores el orden, la variedad y la riqueza de estos mercados. Habia hileras de plateros, donde se vendian joyas y cadenas extraordinarias, diversas hechuras de animales, y vasos de oro y plata labrados con tanto primor, que alguno de ellos diéron que discurrir á nuestros artífices, particularmente unas calderillas de asas movibles que salian así de la fundicion, y otras piezas del mismo género, donde se hallaban molduras y relieves, sin que se conociese impulso de martillo ni golpe de cincel. Habia tambien hileras de pintores, con raras ideas y paises de aquella interposicion de plumas que daba el colorido y animaba la figura, en cuyo género se halláron raros aciertos de la paciencia y la prolixidad. Venian tambien á este mercado quantos géneros de telas se fabricaban en todo el reyno para diferentes usos, hechas de algodon y pelo de conejo, que hilaban delicadamente las mugeres, enemigas en aquella tierra de la ociosidad, y aplicadas al ingenio de las manos. Eran muy de reparar los búcaros y hechuras exquisitas de finísimo barro, que traian a vender, diverso en el color y en la fragrancia, de que labraban con primor extraordinario quantas piezas y vasijas son necesarias para el servicio y el adorno de una casa; porque no usaban de oro ni de plata en sus vaxillas, profusion que solo era permitida en la mesa real, y esto, en dias muy señalados. Hallábanse con la misma distribucion y abundancia los mantenimientos, las frutas, los pescados, y finalmente quantas cosas hizó venales el deleyte y la necesidad.

Haciánse las compras y ventas por via de permutacion, con que daba cada uno lo que se sobraba por lo que habia menester, y el maiz ó el cacao servia de moneda para las cosas menores. No se gobernaban por el peso, ni le conociéron; pero tenian diferentes medidas con que distinguir las cantidades y sus números ó caracteres con que ajustar los precios, segun sus tasaciones.

Habia casa disputada para los jueces del comercio, en cuyo tribunal se decidian las diferencias de los comerciantes, y otros ministros inferiores que andaban entre la gente, cuidando de la igualdad de los contratos, y llevaban al tribunal las causas de fraude ó exceso que necesitaban de castigo. Admiráron justamente los Españoles la primera vista de este mercado por su abundancia, por su variedad, y por el órden y concierto con que estaba puesta en razon aquella muchedumbre; aparador verdaderamente maravilloso, en que se venian de una vez á los ojos la grandeza y el gobierno de aquella corte.

Los templos (si es lícito darles este nombre) se levantaban suntuosamente sobre los demas edificios; y el mayor, donde residia la suma dignidad de aquellos inmundos sacerdotes, estaba dedicado al ídolo *Viztcilipuztli*, que en su lengua significaba Dios de la guerra, y le tenian por el supremo de sus dioses; primacía de que se infiere quanto se preciaba de militar aquella nacion. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Su primera mansion era una gran plaza en cuadro, con su muralla de sillería, labrada por la parte de afuera con diferentes lazos de culebras encadenadas que daban horror al pórtico, y estaban allí con alguna propiedad. Poco antes de llegar á la puerta principal, estaba un humilladero no menos horroroso: era de piedra, con treinta gradas de lo mismo, que subian á lo alto, donde habia un género de azutea prolongada, fixos en ella muchos troncos de crecidos árboles puestos en hilera: tenian estos sus taladros iguales á poca distancia, y por ellos pasaban de un árbol á otro diferentes varas, ensartando cada una por las sienes algunas calaveras de hombres sacrificados, cuyo número (que no se puede referir sin escándalo) tenian siempre cabal los ministros del templo, renovando las que padecian algun destrozo con el tiempo: lastimoso trofeo, en que se manifestaba su rencor el enemigo del hombre, y aquellos bárbaros le tenian á la vista sin algun remordimiento de la naturaleza, hecha devocion la inhumanidad, y desaprovechada en la costumbre de los ojos la memoria de la muerte.

Tenia la plaza quatro puertas correspondientes en sus quatro lienzos, que miraban á los quatro vientos principales. En lo alto de las portadas, habia quatro estatuas de piedra que señalaban el camino, como despidiendo á los que se acercaban mal dispuestos, y tenian su presuncion de dioses liminares, porque recibian algunas reverencias á la entrada. Por la parte interior de la muralla, estaban las habitaciones de los

sacerdotes y dependientes de su ministerio, con algunas oficinas que corrian todo el ámbito de la plaza sin ofender el cuadro, dexándola tan capaz, que solian baylar en ella ocho y diez mil personas, quando se juntaban á celebrar sus festividades.

Ocupaba el centro de esta plaza una gran máquina de piedra, que á cielo descubierto se levantaba sobre las torres de la ciudad, creciendo en diminucion hasta formar una media pirámide los tres lados pendientes, y en el otro labrada la escalera; edificio suntuoso y de buenas medídas, tan alto, que tenia ciento y veinte gradas la escalera, y tan corpulento, que terminaba en un plano de cuarenta pies en cuadro; cuyo pavimento enlosado primorosamente de varios jaspes, guarnecia por todas partes un pretil con sus almenas retorcidas á manera de caracoles, formado por ambas haces de unas piedras negras, semejantes al azabache, puestas con órden, y unidas con betunes blancos y roxos, que adornaban mucho el edificio.

Sobre la division del pretil donde terminaba la escalera, estaban dos estatuas de mármol, que sustentaban (imitando bien la fuerza de los brazos) unos grandes candeleros, de hechura extraordinaria; mas adelante, una rosa verde que se levantaba cinco palmos del suelo y remataba en esquina, donde afirmaban por las espaldas al miserable que habian de sacrificar, para sacarle por los pechos el corazon, y en la frente, una capilla de mejor fábrica y materia, cubierta por lo alto con su techumbre de maderas

preciosas, donde tenian el ídolo sobre un altar muy alto, y detras de cortinas. Era de figura humana, y estaba sentado en una silla, con apariencias de trono, fundada sobre un globo azul que llamaban cielo, de cuyos lados salian cuatro varas con cabezas de sierpes, á que aplicaban los hombres para conducirle quando le manifestaban al pueblo. Tenia sobre la cabeza un penacho de varias plumas, en forma de páxaro, con el pico y la cresta de oro bruñido, el rostro de horrible severidad, y mas afeado con dos faxas azules, una sobre la frente, y otra sobre la nariz : en la mano derecha, una culebra ondeada que le servia de baston, y en la izquierda, quatro saetas, que veneraban como traidas del cielo, y una rodela con cinco plumages blancos, puestos en cruz, sobre cuyos adornos, y la significacion de aquellas insignias y colores, decian notables desvaríos con lastimosa ponderacion.

Al lado siniestro de esta capilla, estaba otra de la misma hechura y tamaño, con un ídolo que llamaban *Tlaloch*, en todo semejante á su compañero. Teníanlos por hermanos, y tan amigos, que dividian entre sí los patrocinios de la guerra, iguales en el poder, y uniformes en la voluntad; por cuya razon acudian á entrambos con una victima y un ruego, y les daban las gracias de los sucesos, teniendo en equilibrio la devocion.

El ornato de ambas capillas era de inestimable valor colgadas las paredes, y cubiertos los altares de joyas y piedras preciosas, puestas sobre plumas de

colores : y habia de este género y opulencia ocho templos en aquella ciudad, siendo los menores mas de dos mil, donde se adoraban otros tantos ídolos, diferentes en el nombre, figura y advocacion. Apenas habia calle sin su Dios tutelar, ni se conocia calamidad entre las pensiones de la naturaleza, que no tuviese altar donde acudir por el remedio. Ellos se fingian y fabricaban sus dioses de su mismo temor, sin conocer que enflaquecian el poder de los unos, con lo que fiaban de los otros; y el demonio ensanchaba su domínio por instantes : ¡ Violentísimo tirano de aquellos racionales, y en pacífica posesion de tantos siglos! ¡o permisiones inescrutables del Altísimo!

Solis,
Historia de la conquista de México.

## VISION DE HAMLET.

¡Angeles y Ministros de piedad, defendednos! Ya seas alma dichosa ó condenada vision, traigas contigo aura celestial ó ardores del infierno, sea malvada ó benéfica intencion la tuya : en tal forma te me presentas, que es necesario que yo te hable. Sí, te he de hablar... Hamlet, mi rey, mi padre, soberano de Dinamarca.. ¡oh! respondeme : no me atormentes con la duda. Dime, ¿Porque tus venerables huesos, ya sepultados, han roto su vestidura fúnebre? ¿Porque el sepulcro donde te dimos arma pacífica te ha echado de sí, abriendo sus senos que cerraban pesados mármoles? ¿qual puede ser la causa de que tu difunto cuerpo, del todo armado, vuelva otra vez á ver los rayos pálidos de la luna, añadieudo á la noche horror? Y que nosotros, ignorantes y débiles por naturaleza, padezcamos agitacion espantosa con ideas que exceden á los alcances de nuestra razon? Dí, ¿porque es esto? ¿porque? ó que debemos hacer nosotros?

Moratin,
Hamlet, acto I, esc. X.

## EL CONDE BERENGUEL DESAFIA AL CID CAMPEADOR

(En el año 1089, baxo el reynado de Alfonso VI.)

Ni Alfabig, rey de Denia, ni el conde Berenguel podian perdonar al Cid sus antiguas afrentas: el conde principalmente hacia quantos esfuerzos le eran posibles para vengarlas, y la suerte le presentó, al parecer, ocasion de ello en las tierras de Albarracin. Hechas paces con el rey de Saragoza, auxîliado con dinero por él de Denia, y asistido de un número crecido de guerreros, Berenguel fué á encontrar á Rodrigo, que con su corto exército se habia apostado en un valle defendido por unas alturas. El rey de Saragoza acordándose de los servicios hechos por el Cid á sus estados, le avisó del peligro que corria. El contestó que agradecia el aviso, y que esperaria á sus enemigos, qualesquiera que fuesen. El conde tomó su camino por las montañas, llegó cerca de donde estaba su adversario; y creyendo ya tenerle destruido con la muchedumbre que le seguia, le enviá una carta para escarnecerle y desafiarle.

Deciale en ella, que si tanto era el desprecio que tenia hácia sus enemigos, y tanta la confianza en su valor, ¿porque no se baxaba á lo llano, y dexaba aquellos cerros, donde estaba guarecido, mas confiado

en las cornejas y en las águilas que en el Dios verdadero? « Desciende de la sierra, *añadia*, ven al « campo, y entónces creeremos que eres dígno del « nombre de campeador : si no lo haces, eres un « alevoso, á quien de todos modos vamos á castigar « por tu insolencia, tus estragos y profanaciones. » A esto respondió Rodrigo, que efectivamente despreciaba á él y á los suyos, y los habia comparado siempre á mugeres largas en palabras y cortas en obrar. « El « lugar mas llano de la comarca, le decia, es este « donde estoy : aun tengo en mi poder los despojos « que te quité en otro tiempo : aquí te espero, cumple « tus amenazas, ven si te atreves, y no tardarás en « recibir la soldada que ya en otra ocasion llevaste. »

Con estas injurias enconados mas los ánimos, todos se apercibieron á la pelca. Los del conde ocuparon por la noche el monte que dominaba el campamento del Cid; y al rayar el dia embisten atropelladamente dando gritos furiosos. Rodrigo, puestas sus tropas á punto de batalla, sale de sus tiendas, y se arroja á ellos con su impetu acostumbrado. Ya ciaban, quando el Cid, caido del caballo, quebrantado y herido, tuvo que ser llevado á su tienda por los suyos; y este accidente restableció el equilibrio. Mas lo que en otras ocasiones hubiera sido causa de una derrota, lo fué entónces de la victoria. Los invictos Castellanos siguieron el impulso dado por su general, y arollaron por todas partes á los Franceses y Catalanes : grán número de ellos fueron muertos : cinco mil quedaron prisioneros; entre ellos, el conde y sus principales

cabos; y todo el bagage y tiendas cayeron en manos del vencedor.

QUINTANA,
Vida de Españoles celebres.
— el Cid.

---

## EL DOCTOR SANGRADO.

Era el médico mas acreditado de todo Valladolid, debiendo su reputacion á una loqüelo especiosa, sostenida de cieto ayre grave y al mismo tiempo meloso, junto con algunas afortunadas curas que fuéron celebradas mas de los que merecian.

Practicaba mucho el oficio, y por consiguiente le fructicaba bien; no por eso el trato de su casa era el mejor : en ella se vivia muy frugalmente. Peras, habas y manzanas cocidas, con un poco de queso, era nuestra comida ordinaria. Decia que estos alimentos eran los mas convenientes al estómago, por ser mas dóciles á la trituracion. Con todo eso, aunque los consideraba muy fáciles de digerir, no queria que nos hartásemos de ellos, en lo que tenia mucha razon. Pero si á la criada y á mí nos prohibia comer mucho, en recompensa nos permitia beber agua sin tasa. Léjos de andar en esto con escasez, nos decia muchas veces : bebed, hijos mios : la salud consiste en que todas las partes de la máquina se conserven

blandas, ágiles y humedas. Bebed agua en abundancia, porque es el disolvente universal que precipita todas las sales. ¿Está ácaso detenido y lento el curso de la sangre? ella lo acelera. ¿Está rápido y precepitado? lo detiene. Estaba el buen Doctor tan persuadido á esto, que aun él mismo no bebia mas que agua, sin embargo de hallarse ya en edad muy avanzada. Definia la vejez, diciendo era una tísis natural que nos deseca y consume. Fundado en esta definicion, deploraba la ignorancia de los que llaman al vino la leche de los viejos. Sostenia que ántes bien los desgasta y los destruye, diciendo muy elegantemente que aquel licor, así para los viejos como para todos los demas, era un amigo traidor y un gusto muy engañoso.

A pesar de tan bellos raciocinios, á los ocho dias que estuve en aquella casa, padecí una disenteria, acompañada de crueles dolores de estómago; lo que tuve la temeridad de atribuir al disolvente universal y á la mala calidad de los alimentos que usaba. Quejéme de esto al nuevo amo, esperando que al cabo vendria á condescender y á darme algun poco de vino en las comidas; pero era muy enemigo de este licor para rendirse á semejante condescendencia. Si te digusta mucho el agua pura, me dixó, hay mil arbitrios inocentes para corregir el desabrimiento de las bebidas aqüosas: la flor de sauco y la betónica las comunica un gusto delicioso; y si quieres que lo sea mucho mas, mezcla un poco de flor de romero, de clavel ó de coclearia.

Por mas que ponderase las excelencias del agua, y por mas que me enseñase el modo de componer bebidas exquisitas, sin que para nada fuese necesario el vino, la bebia yo con tanta moderacion, que advirtiéndolo él, me dixó un dia : ya no me admiro, Gil-Blas, de que no goces una perfecta salud; tú, amigo mio, no bebes lo que basta. El agua bebida en poca cantitad solo sirve para desenredar las partecillas de la bílis, y darlas mayor vigor y actividad, quando es necesario anegarlas en algun liquido diluyente. No temas, híjo, que la abundancia del agua te debilite, ni enfrie demasiado el estómago : léjos de tí ese terror pánico con que miras la freqüencia de tan saludable bebida. Yo salgo por fiador del buen suceso; y si no tienes satisfaccion de mi fianza, el Divino Celso saldrá á confirmarla. Este oraculo látino hace un admirable elogio del agua, y añade en términos expresos, que los que por beber vino se escusan con la debilidad del estómago, levantan un falso testimonio á esta entraña, para encubrir su sensualidad.

Como yo iba á perder mucho en dar pruebas de indócil, quando daba principio á la carrera de la Medicina, mostré que me hacia fuerza la razon, y aun confieso que efectivamente la creí. Proseguí pues en beber agua baxo la fé de Celso; ó por mejor decir, comencé á anegar la bílis bebiendo en gran copia aquel licor; y aunque cada dia me sentia mas desazonado, pudó mas la preocupacíon que la experiencia. Tenia, como se ve, una admirable disposicion para ser Médico. Sin embargo, no pudiendo

resistir mas á la violencia de los males que me atormentaban, tomé la resolucion de abandonar la casa del Doctor Sangrado; pero este me honró con un nuevo empleo, el qual me hizo mudar de parecer. Mira, hijo, me dixó un dia, yo no soy de aquellos amos ingratos y duros, que dexan envejecer á los criados en la servidumbre, sin pasarles por el pensamiento el recompensar sus servicios. Estoy contento contigo, te quiero; y sin aguardar á que me hayas servido mas tiempo, es mi ánimo hacerte dichoso. Ahora mismo te voy á descubrir lo mas fino del saludable arte que profeso tantos años ha.

Los otros médicos le hacen consistir en el estudio penoso de mil ciencias tan inútiles como dificultosas: yo pretendo abreviar un camino tan largo, y ahorrarte el trabajo de estudiar la física, la farmacia, la la botánica y la anatomia. Sábete, amigo, que para curar todo género de males, no es menester mas que sangrar y beber agua caliente : Este es el gran secreto para curar todas las enfermedades del mundo. Sí : este maravilloso secreto que yo te comunico, y la naturaleza no pudó ocultar á mis profundas observaciones, quedándose impenetrable á mis hermanos y compañeros, se reduce á solos dos puntos : Sangrías y agua caliente, uno y otro en abundancia. No tengo mas que enseñarte : Ya sabes á fondo toda la médicina; y si te aprovechas de mis largas experiencias, serás tan gran médico como yo. Al presente, me puedes aliviar mucho. Por las mañanas te estarás en casa á tener cuenta del registro, y por las tardes irás

á visitar mis enfermos. Yo cuidaré de la nobleza y del clero : tu visitarás á los del estado general que me llamaren; y quando hayas trabajado algun tiempo, haré que seas incorporado en nuestro gremio. He aquí, Gil-Blas, que ya eres sabio sin ser médico, quando otros por muchos años, y quiza por toda la vida, son médicos, sin ser ni haber sido jamas sabios.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

---

## EL EQUIVOCO, O EL CASO DIFICIL.

(Cuentecillo.)

Cuéntase de cierta viuda que fué á casa de su cura á pedirle consejo sobre si volveria á casar; porque decia que no podia estar sin alguno que la ayudase, y que tenia un criado muy bueno y muy inteligente en el oficio de su marido. Entónces la dixo el cura : Bien pues cásate con él. Mas ella le decia : pero está á pique, si me caso con él, que se suba á mayores, y que de criado, se haga amo mio. Entónces el cura le dixo : Bien, pues no te cases tal. Pero ella le replicó : No sé que me haga, porque yo no puedo llevar sola todo el trabajo que tenia mi marido, y he menester un compañero que me ayude á llevarle. Entónces le dixo el cura : Bien, pues cásate con ese mozo. Mas ella le volvió á replicar : ¿Y si sale malo,

y quiere tratarme mal, y desperdiciar mi hacienda? Entónces el cura le dixo : Bien, pues no te cases. Y así la iba respondiendo siempre el cura, segun las proposiciones y las réplicas que la viuda le hacia. Pero al fin, conociendo el cura, que la viuda en realidad tenia gana de casarse con aquel mozo, porque le tenia pasion, dixóla que atendiese bien lo que le dixesen las campanas de la Iglesia, y que hiciese segun ellas la aconsejasen. Tocáron las campanas, y á ella le pareció que la decian segun lo que tenia en su corazon : ca-sa-te-con-él, ca-sa-te-con-él. Casóse, y el marido la azotó y la dió de palos tan lindamente, pasando á ser esclava, la que antes era ama. Entónces la viuda se fué al cura, quejándose del consejo que le habia dado, y echando mil maldiciones á la hora en que le habia creido. Entónces el cura le dixo : Sin duda, que no oiste bien lo que decian las campanas. Tocólas el cura, y á la viuda le pareció entónces que decian clara y distintamente : no-te-cases-tal, no-te-cases-tal, porque con la pena se habia hecho cuerda.

El padre Isla.
Historia de Fr. Gerundio de Campazas, lib. I, capitulo IX, § 10.

## RETRATO DE MOTEZUMA.

Era de la sangre real, y en su juventud siguió la guerra, donde se acreditó de valeroso y esforzado capitan con diferentes hazañas que le diéron grande opinion. Volvió á la corte algo elevado con estas lisonjas de la fama; y viéndose aplaudido y estimado como el primero de su nacion, entró en esperanzas de empuñar el cetro en la primera eleccion, tratándose en lo interior de su ánimo como quien empezaba á coronarse con los pensamientos de la corona.

Pusó luego toda su felicidad en ir ganando voluntades, á cuyo fin se servió de algunas artes de la política, ciencia que no todas veces se desdeña de andar entre los bárbaros, y que antes suele hacerlos, quando la razon que llaman de estado se apodera de la razon natural. Afectaba grande obediencia y veneracion á su rey, y extraordinaria modestia y compostura en sus acciones y palabras, cuidando tanto de la gravedad y entereza del semblante, que solian decir los Indios, que le venia bien el nombre de Motezuma, que en su lengua significa *Principe Sanudo*, aunque procuraba templar esta severidad, forzando el agrado con la liberalidad.

Acreditábase tambien de muy observante en el culto de su religion, poderoso medio para cautivar á los que se gobiernan por lo exterior, y con este

ſin labró en el templo mas freqüentado un apartamiento á manera de tribuna, donde se recogia muy á la vista de todos, y se estaba muchas horas entregado á la devocion del aura popular, ó colocando entre sus dioses el ídolo de su ambicion.

Hízose tan venerable con este género de exterioridades, que, quando llegó el caso de morir el rey su antecesor, le diéron su voto sin controversia todos los Electores, y le admitió el pueblo con grande aclamacion. Tuvo sus ademanes de resistencia, dexándose buscar para lo que deseabá; y dió su aceptacion con especies de repugnancia; pero apenas ocupó la silla imperial, quando cesó aquel artificio en que traia violentado su natural, y se fuéron conociendo los vicios que andaban encubiertos con nombre de virtudes.

Solis,
Historia de la conquista de México.

## FERTILIDAD DE LA TIERRA DE ESPAÑA.

La tierra y provincia de España como quier que se pueda comparar con las mejores del mundo universo, á ninguna reconoce ventaja ni en el saludable cielo de que goza, ni en la abundancia de toda suerte de frutos y mantenimientos que produce, ni en copia de metales, oro, plata y piedras preciosas de que toda ella está llena. No es como Africa que se abrasa con la violencia del sol, ni á la manera de Francia es trabajada de vientos, heladas, humedad del ayre y de la tierra : antes, por estar asentada en medio de las dos dichas provincias, goza de mucha templanza; y así bien el calor del verano, como las lluvias y heladas del invierno muchas veces la sazonan y engrasan en tanto grado, que de España no solo los naturales se provéen de las cosas necesarias á la vida, sino que aun á las naciones extrangeras y distantes, y á la misma Italia cabe parte de sus bienes, y la provée de abundancia de muchas cosas : porque, á la verdad, produce todas aquellas á las quales da estima, ó la necesidad de la vida, ó la ambicion, pompa y vanidad del ingenio humano.

Los frutos de los árboles son grandemente suaves, la nobleza de las viñas y del vìno excelente : hay abundancia de pan, miel, aceyte, ganados, azúcares,

seda, lanas sin número y sin cuento. Tiene minas de oro y de plata; hay venas de hierro donde qniera, piedras transparentes y á manera de espejos, y no faltan canteras de mármol de todas suertes con maravillosa variedad de colores, con que parece quiso jugar y aun deleytar los ojos la naturaleza. No hay tierra mas abundante de bermellon : en particular en el Almaden se saca mucho y muy bueno; pueblo al qual los antiguos llamaron Sisapone, y le pusieron en los pueblos que llamaron Oretanos. El terreno tiene varias propiedades y naturaleza diferente. En partes, se dan los arboles; en partes, hay campos y montes pelados; por lo mas ordinario, pocas fuentes y rios : el suelo es recio, y que suele dar veinte y treinta por uno, quando los años acuden; algunas veces pasa de ochenta, pero esto es cosa muy rara.

En grande parte de España se veen lugares y montes pelados secos y sin fruto, peñascos escabrosos y riscos, lo que es una fealdad. Principalmente la parte que della cae hácia el septentrion, tiene esta falta : que las tierras que miran al medio dia, son dotadas de excelente fertilidad y hermosnra. Los lugares marítimos tienen abundancia de pesca, de que padecen falta los que están la tierra mas adentro, por caerles el mar léjos, tener España pocos rios y lagos no muchos. Sin embargo ninguna parte hay en ella ociosa ni estéril del todo. Donde no se coge pan ni otros frutos, allí nace yerba para el ganado, y copia de esparto á propósito para hacer sogas, gomenas y maromas para los navíos, pleyta para esteras y para

otros muchos servicios y usos de la vida humana. La ligereza de los caballos es tal, que por esta causa las naciones extrangeras creyeron, y los escritores antiguos dixeron que se engendraban del viento. En conclusion, aun el mismo Plinio, al fin de su historia natural, testifica que por todas las partes cercanas del mar, España es la mejor y mas fértil de todas las tierras, sacada Italia; á la qual misma hace ventaja en la alegría del cielo y en el ayre que goza de ordinario templado y muy saludable : y si de verano no padeciese algunas veces falta de agua y sequedad, haria sin duda ventaja á todas las provincias de Europa y de Africa en todas las cosas necesarias al sustento y arreo de la vida.

MARIANA
Historia de España.

---

DISCURSO DEL PADRE DE XIÇOTENCAL, OFRECIENDO A HERNAN CORTES LAS LLAVES DE TLASCALA.

« YA, valeroso capitan, seas ó no del genero mortal, « tienes en tu poder al senado de Tlascala, ultima « señal de nuestro rendimiento. No venimos á disculpar « el yerro de nuestra nacion, sino á tomarle sobre « nosotros, fiando á nuestra verdad tu desenojo. « Nuestra fué la resolucion de la guerra, pero tambien « ha sido nuestra la determinacion de la paz. Apre-

« surada fué la primera, y tarda es la segunda; pero « no suelen ser de peor calidad las resoluciones mas « consideradas : antes, se borra con trabajo lo que se « imprime con dificultad; y puedo asegurar que la « misma detencion nos dió mayor conocimiento de tu « valor, y profundó los cimientos de nuestra constan- « cia. No ignoramos que Motezuma intenta disuadirte « de nuestra confederacion : escúchale como á nuestro « enemigo, si no le considerares como tirano; que ya « lo parece quien te busca para la sinrazon. Nosotros « no queremos que nos ayudes contra él, que para « todo lo que no eres tú, nos bastan nuestras fuerzas : « solo sentirémos que fies tu seguridad de sus ofer- « tas, porque conocemos sus artificios y maquina- « ciones; y acá en mi cegüedad se me ofrecen algunas « luces que me descubren desde léjos tu peligro. « Puede ser que Tlascala se haga famosa en el mundo « por la defensa de tu razon; pero dexemos al tiempo « tu desengaño, que no es vaticinio lo que se colige « fácilmente de su tirania y de nuestra fidelidad. Ya « nos ofreciste la paz : ¿si no te detiene Motezuma, « qué te detiene? ¿Porque te niegas á nuestras in- « stancias? ¿Porque dexas de honrar nuestra ciudad « con tu presencia? Resueltos venimos á conquistar « de una vez tu voluntad y tu confianza, ó poner en « tus manos nuestra libertad : elige pues de estos dos « partidos el que mas te agradará, que para nosotros « nada es tercero entre las dos fortunas de tus amigos « ó tus prisioneros. »

Solis,
Historia de la conquista de México.

## LOS SIGLOS DORADOS.

¡Dichosa edad y siglos dichosos, aquellos á quien los antiguos pusiéron nombre de dorados, y no porque en ellos el oro, que en esta nuestra edad de hierro tanto se estima, se alcanzase en aquella venturosa sin fatiga alguna, sino porque entónces los que en ella vivian, ignoraban estas dos palabras de *Tuyo* y *Mio*! Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes : á nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento tomar otro trabajo que alzar la mano, y alcanzarle de las robustas encinas que liberalmente les estaban convidando con su dulce y sazonado fruto. Las claras fuentes y corrientes rios, en magnífica abundancia, sabrosas y transparentes aguas les ofrecian. En las quiebras de las peñas y en el hueco de los árboles formaban su república las solicitas y discretas abejas, ofreciendo á qualquiera mano, sin interes alguno, la fértil cosecha de su dulcísimo trabajo. Los valientes alcornoques despedian de sí, sn otro artificio que él de su cortesía, sus anchas y livianas cortezas, con que se comenzáron á cubrir las casas sobre rústicas estacas sustentadas, no mas que para defensa de las inclemencias del cielo. Todo era paz entónces, todo amistad, todo concordia : aun no se habia atrevido la pesada reja del corvo

arado á abrir ni visitar las entrañas piadosas de nuestra primera madre, que ella sin ser forzada, ofrecia por todas las partes de su fertil y espacioso seno lo que pudiese hartar, sustentar y deleytar á los hijos que entónces la poseian.

Entónces, sí que andaban las simples y hermosas zagalejas de valle en valle y de otero en otero en trenza y en cabella ; y no eran sus adornos de los que ahora se usan, sino de algunas hojas de verdes lampazos y yedra entretexidas, con lo que quizá iban tan pomposas y compuestas, como van ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la curiosidad ociosa les ha mostrado. Entónces se decoraban los conceptos amorosos del alma simple y sencillamente, del mismo modo y manera que ella los concebia, sin buscar artificioso rodeo de palabras para encarecerlos. No habia la fraude, el engaño ni la malicia mezcládose con la verdad y llaneza. La justicia se estaba en sus propios términos, sin que osasen turbar ni ofender los del favor y los del interes. Finalmente, todos los hombres vivian inocentes é afortunados, sin desear otra suerte.

CERVANTES,
Don Quixote de la Mancha.

## RETRATO DEL CIEGO MI AMO.

Pues tornando al bueno de mi ciego y contando sus cosas, Vuestra Merced sepa que desde que Dios crió el mundo, ninguno formó mas astuto ni sagaz. En su oficio era un águila. Ciento y tantas oraciones sabia de coro; un tono baxo, reposado y muy sonable, que hacia resonar la iglesia donde rezaba; un rostro humilde y devoto, que con muy buen continente ponia quando rezaba, sin hacer gestos ni visages con boca ni ojos, como otros suelen hacer. Allende de esto tenia otras mil formas y maneras para sacar el dinero. Decia saber oraciones para mugeres que no parian; para las que estaban de parto; para las que eran mal casadas, que sus maridos las quisiesen bien. Echaba pronósticos á las preñadas, si traian hijo; pues en caso de medicina decia que Galeno no supo la mitad que él, para muelas, desmayos, males de comadre. Finalmente nadie le decia padecer alguna pasion, que luego no le decia: haced esto, haréis estótro; cozed tal yerba, tomad tal raiz. Con esto andábase todo el mundo tras él especialmente mugeres, que, quanto les decia, creían. De estas sacaba él grandes provechos con las artes que digo, y ganaba mas en un mes que cien ciegos en un año.

Mendoza,
la Vida del Lazarillo de Tormes.

## DEL ESCRUTINIO QUE HICIÉRON EL CURA Y MAESE NICOLAS, EN LA LIBRERIA DE DON QUIXOTE.

Entraron en la librería el cura y Maese Nicolas el barbero, y la ama con ellos. Halláron mas de cien cuerpos de libros grandes muy bien enquadernados, y otros pequeños : y así como el ama los vió, volvióse á salir del aposento con gran priesa, y tornó luego con una escudilla de agua bendita y un hisopo, y dixó : Tome vuestra merced, Señor Licenciado, rocie este aposento, no esté aquí algun encantador de los muchos que tienen estos libros, y nos encanten en pena de la que les queremos dar echándolos del mundo.

Causó risa al licenciado la simplicidad del ama, y mandó al barbero que le fuese dando de aquellos libros uno á uno para ver de que trataban, pues podia ser hallar algunos que no mereciesen castigo de fuego. No, dixó la sobrina, no hay para que perdonar á ninguno, porque todos han sido los dañadores; mejor será arrojarlos por las ventanas al patio, y hacer un rimero dellos y pegarles fuego, y si no, llevarlos al corral, y allí se hará la hoguera y no ofenderá el humo. Lo mismo dixó el ama, tal era la gana que las dos tenian de la muerte de aquellos inocentes; mas el cura no vinó en ello sin primero leer siquiera los titulos.

Y el primero que maese Nicolas le dió en las manos, fué *los quatro de Amadis de Gaula*, y dixó el cura : Parece cosa de misterio esta, porque segun he oido decir, este libro fué el primero de caballerías que se imprimió en España, y todos los demas han tomado principio y orígen deste; y así me parece que como á dogmatizador de una secta tan mala, le debemos sin excusa alguna condenar al fuego.

No, Señor, dixó el barbero, que tambien he oido decir que es el mejor de todos los libros que de este género se han compuesto, y así como á unico en su arte, se debe perdonar. — Así es verdad, dixo el cura, y por esa razon se le otorga la vida por ahora. Veamos esotro que está junto á él.

— Es, dixó el barbero, *Las Sergas de Esplandian, hijo legitimo de Amadis de Gaula*.

— Pues, en verdad, dixó el cura, que no le ha de valer al hijo la bondad del padre : tomad, Señora ama, abrid esa ventana y echadle al corral, y dé principio al monton de la hoguera que se ha de hacer.

Hizolo así el ama con mucho contento, y el bueno de Esplandian fué volando al corral esperando con toda paciencia el fuego que le amenazaba.

— Adelante, dixó el Cura.

— Este que viene, dixó el barbero, es *Amadis de Grecia*, y aun todos los deste lado, á lo que creo, son del mismo linage de Amadis.

— Pues, vayan todos al corral, dixó el Cura; que á trueco de quemar á la reyna Pintiquiniestra y al

pastor Darinel y á sus églogas, y á las endiabladas y revueltas razones de su autor, quemará con ellos al padre que me engendró si anduviera en figura de caballero andante.

—De ese parecer soy yo, dixó el barbero, y aun yo, añadió la sobrina.

—Pues así es, dixo el ama, venga, y al corral con ellos.

Diéronselos : que eran muchos, y ella ahorró la escalera y dió con ellos por la ventana abaxo.

—¿Quien es ese tonel? dixo el cura.

—Este es, respondió el barbero, *Don Olivante de Laura.* — El autor dese libro, dixo el cura, fué el mismo que compuso *el Jardin de Flores*, y en verdad que no sepa determinar qual de los dos libros es mas verdadero, ó por decir mejor, menos mentiroso : solo sé decir que este irá al corral por disparatado y arrogante.

—Este que se sigue, es *Florismarte de Hircania*, dixo el barbero.

—¿Ahí esta el Señor Florismarte? replicó el cura : pues, á fé, que ha de parar presto en el corral á pesar de su extraño nacimiento y soñadas aventuras, que no da lugar á otra cosa la dureza y sequedad de su estilo : al corral con él y con esotro, señora ama.

—Que me place, Señor mio, respondia ella; y con mucha alegría executaba lo que le era mandado.

—Este es *el caballero Platir*, dixo el barbero.

—Antiguo libro es ese, dixo el cura, y no hallo en él cosa que merezca venia; acompañe á los demas sin réplica, y así fué hecho.

Abrióse otro libro, y viéron que tenia por título *el caballero de la cruz.*

—Por nombre tan santo como este libre tiene, se podia perdonar su ignorancia, mas tambien se suele decir : tras la cruz está el diablo. . .vaya al fuego.

Tomando el barbero otro libro, dixó : *Este es Espejo de caballerias.*

—Ya conozco á su merced, dixo el cura : ahí anda el Señor Reynáldos de Montalban con sus amigos y compañeros mas ladrones que Caco ¡. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Y en verdad que estóy por condenarlos al fuego sin remision alguna.

Todo lo confirmó el barbero, y lo tuvo por bien y por cosa muy acertada, por entender que era el Cura tan buen Cristiano y tan amigo de la verdad, que no diria otra cosa por todas las del mundo. Y abriendo otro libro, vió que era *Palmerin de Oliva*, y junto á él estaba otro que se llamaba *Palmerin de Inglaterra*, lo qual visto por el licenciado, dixó : Esa Oliva se haga luego rajas y se queme, que aun no queden della las cenizas ; y esa palma de Inglaterra se guarde y se conserve como á cosa única, y se haga para ella otra caxa como la que halló Alexandro en los despojos de Darío ; que la diputó para guardar en ella los obras del poeta Homero. Este libro, Señor compadre, tiene autoridad por dos cosas : la una, porque él por sí es muy bueno ; y la otra, porque es fama que le compuso un discreto rey de Portugal.

Todas las aventuras del castillo de Miraguarda son bonísimas y de grande artificio : digo pues, salvo vuestro buen parecer, Señor maese Nicolas, que este y Amadis de Gaula queden libres del fuego, y todos los demas, sin hacer mas cala y cata, perezcan.

—No, Señor compadre, replicó el barbero, que este que aquí tengo es el afamado *Don Belianis*.

—Pues ese, replicó el cura, con la segunda, tercera y quarta parte, tienen necesidad de un poco de ruibarbo para purgar la demasiada colera suya, y es menester quitarles todo aquello del Castillo de la fama y otras impertinencias de mas importancia, para lo qual se les da término ultramarino, y como se enmendaren, así se usará con ellos de misericordia ó de justicia; y en tanto tenedlos vos, compadre, en vuestra casa, mas no lo dexeis leer á ninguno.

—Que me place, respondió el barbero; y sin querer cansarse mas en leer libros de caballerías, mandó al ama que tomase todos los grandes, y diese con ellos en el corral.

No se dixo á tonta ni á sorda, sino á quien tenia mas gana de quemarlos que de echar una tela por grande y desgada fuera, y asiendo casi ocho, de una vez los arrojó por la ventana.

Cervantes,
Don Quixote de la Mancha.

## DE LOS MATRIMONIOS EN MÉXICO, EN TIEMPO DE SU CONQUISTA POR HERNAN CORTES.

Sus matrimonios tenian su forma de contrato y sus ceremonias de religion. Hechos los tratados, comparecian ambos contrayentes en el templo, y uno de los sacerdotes exâminaba su voluntad con preguntas rituales, y despues tomaba con una mano el velo de la muger, y con otra el manto del marido, y los añudaba por los extremos, significando el vínculo interior de las dos voluntades. Con este género de yugo nupcial volvian á su casa en compañia del mismo sacerdote, donde (imitando la supersticion de los Dioses Lares) entraban á visitar el fuego doméstico, que, á su parecer, mediaba en la paz de los casados, y daban siete vueltas á él, siguiendo al sacerdote: con cuya diligencia, y la de sentarse despues á recibir el calor de conformidad, quedaba perfecto el matrimonio. Hacíase memoria con instrumento público de los bienes dotales que llevaba la muger; y el marido quedaba obligado á restituirlos en caso de apartarse: lo qual sucedia muchas veces, y se tenia por bastante causa para el divorcio, que se conformasen los dos: pleyto en que no entraban las leyes, porque se juzgaban los que se conocian. Quedabase con las hijas la muger, llevándose los hijos el marido; y una vez

disuelto el matrimonio, tenian pena de la vida irremisible si se volvian á juntar, siendo en su natural inconstancia la única dificultad de los repudios el peligro de la reincidencia.

Solis,
Historia de la conquista de México.

---

## EL CELIBATO.

Despues de la rara felicidad de encontrar una compañera que sea bien acomodada al genio propio, el estado menos desgraciado de la vida, es, en mi opinion, el de vivir solo. Todo hombre que ha tenido muchos motivos para quejarse de las injusticias de los otros hombres, busca la soledad : y es cosa muy digna de notarse, que las naciones desgraciadas por sus opiniones, por sus costumbres ó por sus leyes, han producido clases numerosas de conciudadanos absolutamente consagrados á la soledad y al celibato, como en otro tiempo, los Egipcios en su decadencia, los Griegos del baxo Imperio, y en nuestros dias, los Indios, los Chinos, los Griegos modernos, y la mayor parte de los pueblos orientales. La soledad restituye al hombre á la felicidad natural, alejándole de los males de la sociedad. En medio de tantos errores y preocupaciones como dividen á los mortales, el alma está en perpetua agitacion, volviendo y revolviendo

continuamente dentro de sí misma, mil opiniones turbulentas y contradictorias, con que procuran sojuzgarse unos á otros los miembros de una sociedad ambiciosa y miserable. Pero en la soledad se desnuda de estas ilusiones extrañas que la perturban, y vuelve á adquirir el sentimiento íntimo de sí misma, de la naturaleza y de su autor : bien así como el agua cenagosa de un torrente que inunda los campos derramándose en alguna hoya apartada de su curso, depone allí en el fondo sus impurezas, recupera su primera claridad, y volviéndose transparente, reflexa sus propias márgenes, el verdor de los campos y la luz de los cielos.

D'Aléa,
Pablo y Virginia.

---

**BATALLA NÀVAL EN LAS AGUAS DE MALTA.**
(En el año 1283, baxo el pontificado de Martino IV.)

Las aguas de Malta fueron el teatro de la primera victoria de Roger de Lauria. Tuvo aviso de que las galeras francesas navegaban la vuelta de aquella isla, para socorrer la ciudadela sitiada por los Aragoneses, y al instante se dirigió con las suyas á encontrarlas. Hallólas descuidadas en el puerto; y aunque pudo acometerlas de improviso sin ser sentido, quisó mas bien esperar el dia para la batalla, y les envió un

esquife á decirles que se rindiesen, ó se apercibiesen á la pelea. Sin duda que quiso dar crédito á sus armas, manifestando á los enemigos que desdeñaba los medios de la astucia, y solo queria servirse del esfuerzo; mas el éxito únicamente podia absolver de temeraria esta bizarria. Eran las galeras enemigas veinte, y las suyas diez y ocho : al rayar el dia embistieron las unas con las otras, y pelearon con tanto teson y encarnizamiento, como si de aquella jornada dependiese la restitucion de la Sicilia. Medio dia era pasado, y aun duraba la accion, quando el general frances vió que sus galeras cedian, y se inclinaban á huir. Llamábase Guillermo Corner, y estaba dotado de un valor extraordinario : encendido en saña por la flaqueza de los suyos, quiso aventurarlo todo de una vez, y con denuedo terrible acometió la capitana de Lauria, creyendo librada su victoria en tomarla ó destruirla. Abordóla por la proa : él con una hacha de armas empezó á hacerse camino por medio de sus enemigos, hiriendo y matando en ellos : Roger le salió al encuentro, y los dos pelearon entre sí con el esfuerzo que los distinguia, y el furor que los animaba. En medio de su refriega, una azcona arrojada clava á Roger por un pie á las tablas del navio, y una piedra derriba á Guillermo el hacha que tenia en la mano; entónces el general español, que habia podido desclavarse la azcona, la arrojó á su contrario, que atravesado con ella, cayó sobre la cubierta sin vida. Su muerte acabó de declarar la victoria por los nuestros, que con diez galeras apresadas, y ren-

didas las islas de Gozo, Malta y Lipari, volvieron triunfantes á Sicilia.

QUINTANA,
Vidas de Españolès celebres.
— Roger de Lauria.

---

## GIL-BLAS HACE EL PAPEL DE SENOR.

¡Razon tienes, Isócrates, de llamar la intemperancia y la locura compañeras inseparables de los ricos!... Quando me ví dueño de treinta mil ducados, y acaso en estado de ganar diez tanto mas, juzgué me tocaba hacer una figura digna de un confidente del primer ministro; alquilé una casa entera, que hicé aderezar curiosamente; compré el coche de un escribano que lo habia echado por ostentacion, y que procuraba deshacerse de él por consejo de su panadero. Recibí cochero, tres lacayos; y como es regular ascender á los antiguos criados, elevé á Scipion al triple honor de ayuda de cámara, secretario y mayordomo; pero lo que acabó de colmar mi orgullo, fué que el ministro llevase á bien que mis gentes traxeran su librea : aqui perdí lo que me quedaba de juicio

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Por las mañanas, tenia en mi antesala muchas gentes

que venian á proponerme varios asuntos; mas yo no queria que me los dixesen de viva voz. Siguiendo el estilo de la corte, ó mas bien para hacerme de mas valer, decia á cada pretendiente: déme vmd. un memorial. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Yo tenia otra ridiculez de que no pienso excusarme: era tan fatuo que hablaba de los grandes Señores, como si fuese de su misma esfera. Si, por exemplo, tenia que citar al duque de Alba, al duque de Osuna, ó al de Medinasidonia, decia sin cortesía: Alba, Osuna, y Medinasidonia. En una palabra, me habia vuelto tan orgulloso y vano, que ya no era hijo de mis padres. ¡Ah¡ pobre dueña y pobre escudero! ni pensaba en vosotros, ni habia tenido cuidado alguno de informarme de vuestra situacion! La corte tiene la virtud del rio Leteó para hacernos olvidar de nuestros parientes y amigos, si se hallan en infeliz estado.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

## DISCURSO DE DON RODRIGO, REY DE LOS GODO-ESPAÑOLES, POCO ANTES DE PELEAR CON LOS MOROS.

(En el año 714, á once de noviembre, dia de S. Martin.)

« Mucho me alegro, soldados, que haya llegado « el tiempo de vengar las injurias hechas á nosotros « y á nuestra santa fé por estos Bárbaros aborrecibles « á Dios y á los hombres. ¿Que otra causa tienen « de movernos guerra, sino pretender de quitar la li- « bertad á vos, á vuestros hijos, mugeres y patria; « saquear y echar por tierra los templos de Dios; « hollar y profanar los altares, sacramentos y todas « las cosas sagradas, como lo han hecho en otras « partes? y casi veis con los ojos y con las orejas ois « el destrozo y ruido de los que han abatido en buena « parte de España. Hasta ahora han hecho guerra « contra eunucos; sientan que cosa es acometer á la « invencible sangre de los Godos. El año pasado « desbarataron un pequeño número de los nuestros : « engreidos con aquella victoria, y por haberlos Dios « cegado, han pasado tan adelante que no podrán « volver atras sin pagar los insultos cometidos. El « tiempo pasado dábamos guerra á los Moros en su « tierra, corriamos las tierras de Francia; al presente, « (ó grande mengua, y digna que con la misma

« muerte, si fuere menester, se repare!) somos acometidos en nuestra tierra : tal es la condicion de las « cosas humanas, tales los reveses y mudanzas. El « juego está entablado de manera que no se podrá « perder; pero quando la esperanza de vencer no « fuese tan cierta, debe aguijonaros y encenderos el « deseo de la venganza. Los campos estan bañados « de la sangre de los vuestros, los pueblos quemados « y saqueados, la tierra toda asolada : ¿Quien podrá « sufrir tal estrago? Lo que ha sido de mi parte, ya « veis quan grande exército tengo juntado, apenas « cabe en estos campos; las vituallas y almacen en « abundancia ; el lugar es á propósito ; á los capitanes « tengo avisado lo que han de hacer, proveido de número de soldados de respeto para acudir á todas « partes. Demas desto, hay otras cosas que ahora se « callan, y al tiempo del pelear vereis quan apercebido « está todo. En vuestras manos, soldados, consiste lo « demas : tomad ánimo y corage, y llenos de confianza acometed los enemigos. Acordaos de vuestros « antepasados, del valor de los Godos : acordaos de « la religion cristiana, debaxo de cuyo amparo y por « cuya defensa peleamos. »

MARIANA,
Historia de España.

## DISCURSO DE TARIF, GENERAL DE LOS MOROS.

« Por esta parte se extiende el Oceano, fin último « y remate de las tierras, por aquella, nos cerca el « mar Mediterraneo : nadie podrá escapar con la « vida, sino fuere peleando. No hay lugar de huir : « en las manos y en el esfuerzo está puesta toda la « esperanza. Este dia ó nos dará el imperio de Eu-« ropa, ó quitará á todos la vida. La muerte es fin de « los males, la victoria causa de alegría. No hay cosa « mas torpe que vivir vencidos y afrentados. Pero los « que habeis domado la Asia y la Africa, y al pre-« sente, no tanto por mi respeto, quanto de vuestra « voluntad, acometeis á haceros señores de España, « debeis os membrar de vuestro antiguo esfuerzo y « valor, de los premios, riquezas y renombre inmortal « que ganareis.

« No os ofrecemos por premio los desiertos de « Africa, sino los gruesos despojos de toda Europa : « ca vencidos los Godos, demas de las victorias ga-« nadas el tiempo pasado, ¿Quien os podrá contras-« tar? ¿Temeréis por ventura este exército sin armas, « juntado de las heces del vulgo, sin orden y sin « valor? que no es el número el que pelea, sino el « esfuerzo; ni vencen los muchos, sino los denoda-« dos. Con su muchedumbre se embarazarán, y sin

« armas, con las manos desnudas los venceréis. « Quando tenian las fuerzas enteras, los desbara- « tastes; ¿por ventura, ahora perdída gran parte de « sus gentes, acobardados con el miedo, alcanzarán « la victoria? La alegria pues y el denuedo que en « vos veo, cierto presagio de lo que será, esa llevad « á la pelea confiados en vuestro esfuerzo y felicidad, « en vuestra fortuna y en vuestros hados. Arremeted « con el ayuda de Dios y de nuestro profeta Mahoma, « venced los enemigos que traen despojos, no armas. « Trocad los ásperos montes, los collados pelados « por el gran calor, las pobres chozas de Africa, con « los ricos campos y ciudades de España. En vuestras « diestras consiste y llevais el imperio, la salud, el « alegria del tiempo presente, y del venidero la espe- « ranza. »

MARIANA,
Historia de España.

## BATALLA DE XERES.

Encendidos los soldados con las razones de sus Capitanes, no esperaban otra cosa que la señal de acometer. Los Godos al son de sus trompetas y caxas se adelantaron, los Moros al son de los atabales de metal á su manera encendian la pelea. Fué grande la gritería de la una parte y de la otra : parecia hundirse montes y valles. Primero con hondas, dardos y todo género de saetas y lanzas se comenzó la pelea, despues vinieron á las espadas. La pelea fué muy brava, ca los unos peleaban como vencedores, y los otros por vencer. La victoria estuvo dudosa hasta gran parte del dia sin declararse : solo los Moros daban alguna muestra de flaqueza, y parece querian ciar y aun volver las espaldas, quando D. Oppas (¡ó increible maldad !), disimulada hasta entónces la traycion, en lo mas recio de la pelea (segun que de secreto lo tenia concertado) con un buen golpe de los suyos se pasó á los enemigos. Juntóse con D. Julian que tenia consigo gran número de los Godos, y de través por el costado mas flaco acometió á los nuestros. Ellos atónitos con traycion tan grande, y por estar cansados de pelear, no pudiéron sufrir aquel nuevo ímpetu, y sin dificultad fueron rotos y puestos en huida, no obstante que el rey Don Rodrigo con los

mas esforzados peleaba entre los primeros y acudia á todas partes, socorria á los que estaban en peligro, en lugar de los heridos y muertos ponia otros sanos, detenia á los que huian á veces con su misma mano, de suerte que no solo hacia las partes de buen capitan, sino tambien de valeroso soldado. Pero al último perdida la esperanza de vencer, y por no venir vivo en poder de los enemigos, saltó del carro y subió en un caballo llamado Orelia que llevaba de respeto para lo que pudiese suceder : con tanto él se salió de la batalla. Los Godos que todavía continuaban la pelea, quitada esta ayuda, se desanimaron : parte quedaron en el campo muertos, los demas se pusiéron en huida. Los reales y el bagage en un momento fuéron tomados. El número de los muertos no se dice : Entiendo yo que por ser tantos, no se pudiéron contar ; que á la verdad esta sola batalla despojó á España de todo su arreo y valor. ¡Dia aciago! ¡jornada triste y llorosa!.... Allí pereció el nombre ínclito de los Godos : allí el esfuerzo militar, allí la fama del tiempo pasado, allí la esperanza del venidero se acabaron ; y el imperio que mas de trecientos años habia durado, quedó abatido por esta gente feroz y cruel.

Mariana,
Historia de España.

## LA NOCHE.

El sol se ha precipitado hácia el ocaso, la noche ha descendido sobre la tierra, y el ayre abrasador ha comenzado á ponerse fresco.

Las flores cierran su caliz encarnado, é inclinan su cabeza sobre su tallo delicado.

Los polluelos estan recogidos baxo las alas de su madre; duermen; la madre misma duerme tambien tranquilamente.

Las avecillas han cesado de gorgéar, y duermen con la cabeza metida debaxo de una de sus alas. No se oyen ya las voces confusas de los muchachos que juegan, ni las pisadas de los que van y vienen.

Las abejas no zumban ya en rededor del colmenár ni entre las flores de madre selva. Ellas han depositado su botin en las colmenas; todo trabajo ha cesado en sus celdillas, donde reposan apaciblemente.

La oveja acostada sobre su blando bellon, no hace que las colinas repitan ya el eco de sus balídos.

El martillo del herrero no resuena sobre el yunque ni la mordiente sierra rechina baxo la mano del carpintero.

Los hombres fatigados del trabajo, yacen sepultados en el sueño, y el niño reposa en el seno de su madre.

La obscuridad cubre la tierra y los cielos; los ojos de todos estan cerrados: todo duerme en la naturaleza.

¿Quien es él que cuida de tantos pueblos y de tantos seres abismados en el sueño y sin defensa?

Un ojo benéfico y siempre abierto, vela sobre la naturaleza; un ojo que penetra por entre las mas densas tinieblas hasta el fondo de los abismos, como si fuera en medio de la mayor claridad.

Quando el sol no nos ilumina y la luna no nos reflexa su luz; quando ninguna estrella puede hacer pasar sus rayos por entre la opacidad de las nubes, un ojo para el qual nada hay oculto ni escondido, está vigilante sobre la gran familia del universo, y éste ojo es él de Dios. Su mano protectora se extiende sin cesar sobre nosotros.

El ha hecho el sueño para reparar nuestras fuerzas despues de las fatigas del dia; y nos ha dado la noche para que pudieramos dormir con descanso.

A la manera que una madre cariñosa da una vuelta á su casa y la registra, con el dedo puesto en los labios, para alejar de su hijo todo lo que pudiera turbar su sueño, y ajusta cuidadosamente las cortinas de su camilla, temerosa de que una luz importuna venga á herir sus ojos delicados, asi tambien Dios nos envuelve en un espeso velo, y extiende en rededor de nosotros el silencio y la tranquilidad, para que su inmensa familia repose en dulce calma.

Labradores, reparad vuestras fuerzas con un sueño exempto de inquietud y de atormentadores ensueños.

Jovenes, y vosotros tambien, insectos, que zumbais por el ayre, dormid con sosiego; Dios vela sobre vosotros, porque no duerme jamas; podeis cerrar los ojos con seguridad, porque el suyo está siempre abierto para protegeros.

Quando la obscuridad se ha disipado y los rayos del dia naciente vienen á llamar á vuestros párpados, comenzad por alabar á Dios que ha cuidado de vosotros mientras dormiais.

Flores abridos, descoged las hojas de vuestro caliz: exhalad vuestra fragrancia para glorificar al Señor.

Paxaritos, volved á empezar vuestros cánticos en el momento de despertar; embelesad con ellos las verdes florestas; dirigidle vuestros conciertos, antes de cantar á vuestras compañeras, porque vosotros celebrais la gloria y la bondad de Dios.

Que sus alabanzas estén en nuestros corazones, quando dormimos! ¡que al despertar se asomen á nuestros labios!

Ildefonso Miranda,
Himnos de la primera edad.

## AVENTURA DEL JARILLO DE VINO : EL LAZARILLO SACA VENGANZA DEL CIEGO.

Jamas tan avariento ni mezquino hombre no ví como mi ciego; tanto que me mataba á mí de hambre, y así no me remediaba de lo necesario. Digo verdad : si con mi-sutileza y buenas mañas no me supiera remediar, muchas veces me finára de hambre : mas con todo su saber y aviso le contraminaba de tal suerte, que siempre ó las mas veces, me cabia lo mas y mejor. Para esto le hacia burlas endiabladas, de las quales contaré algunas, aunque no todas á mi favor.

Usaba poner cabe sí un jarrillo de vino quando comíamos; yo muy de presto le asia y daba un par de besos callados, y tornábale á su lugar; mas duróme poco, que en los tragos conocia la falta : y por reservar su vino á salvo, nunca despues desamparaba el jarro, ántes le tenia por el asa asido. Mas no habia piedra iman que así traxese á sí como yo con una paja de centeno que para aquel menester tenia hecha; la qual metiéndola en la boca del jarro, chupando el vino, le dexaba á buenas noches. Mas como fuese el traydor tan astuto, pienso que me sentió; y dende adelante mudó de propósito, y asentaba su jarro entre las piernas y tapábale con la mano, y así bebia seguro. Yo, como estaba hecho al vino, moria por

él : y viendo que aquel remedio de la paja no me aprovechaba ni valia, acordé en el suelo del jarro hacerle una fuentecilla y agujero sutil, y delicadamente con una muy delgada tortilla de cera taparle.

Al tiempo de comer, fingiendo haber frio, entrábame entre las piernas del triste ciego á calentarme en la pobrecilla lumbre que teníamos; y al calor de ella, luego derretida la cera, por ser muy poca, comenzaba la fuentecilla á destilarme en la boca, la qual yo de tal manera ponia, que maldita la gota que se perdia. Quando el pobrete iba á beber, no hallaba nada : espantábase, maldecíase, daba al diablo el jarro y el vino, no sabiendo qué podia ser. No diréis, tio, que os la bebo yo, decia, pues no le quitais de la mano. Tantas vueltas y tientos dió al jarro, que halló la fuente y cayó en la burla; mas así lo disimuló como si no lo hubiera sentido; y luego otro dia, teniendo yo rezumando mi jarro como solia, no pensando el daño que me estaba aparejado, ni que el mal ciego me sentia, sentéme como solia, estando recibiendo aquellos dulces tragos, mi cara puesta hácia el cielo, un poco cerrados los ojos, por mejor gustar el sabroso licor. Sintió el desesperado ciego que ahora tenia tiempo de tomar de mí venganza, y con toda su fuerza alzando con dos manos aquel dulce y amargo jarro, le dexó caer sobre mi boca, ayudándose, como digo, con todo su poder; de manera que el pobre Lázaro, que á nada de esto se aguardaba, ántes sí, como otras veces, estaba descuidado y gozoso, verdaderamente le pareció que el cielo con

todo lo que en él hay, le habia caido encima. Fué tal el golpecillo, que me desatinó y sacó de sentido, y el jarrazo tan grande, que los pedazos de él se me métieron por la cara, rompiéndomela por muchas partes, y me quebró los dientes, sin los quales hasta hoy dia me quedé. Desde aquella hora quizé mal al ciego : y aunque me queria y regalaba y me curaba, bien ví que se habia holgado del cruel castigo. Lavóme con vino las roturas que con los pedazos del jarro me habio hecho, y sonriéndose decia : ¿Que te parece, Lázaro? lo que te enfermó, te sana y da salud, y otros donayres qué á mi gusto no lo eran. Ya que estuve medio bueno de mi negra trepa y cardenales, considerando qué á pocos golpes tales el cruel ciego ahorraria de mí, quizé yo ahorrar de él. Con este intento, siempre le llevaba por los peores caminos, y adrede por hacerle mal y daño. Si habia piedras, por ellas; si lodo, por lo mas alto : que aunque yo no iba por lo mas enxuto, holgábame de quebrarme un ojo, por quebrar dos al que ninguno tenia. Finalmente llegó la ocasion de tomar venganza, lo que executé del modo siguiente.

Un dia salímos por la villa á pedir limosna, y habia llovido mucho la noche ántes, y el dia tambien llovia; y andaba rezando debaxo de unos portales que en aquel pueblo habia, donde no nos mojábamos. Mas como la noche se venia y el llover no cesaba, dixóme el ciego : Lázaro, esta agua es muy porfiada, y quanto la noche mas cierra, mas recia : acojámonos a la posada con tiempo. Para ir á allá habíamos de

pasar un arroyo que con la mucha agua iba grande, yo le dixe : Tio, el arroyo va muy ancho ; mas si quereis, yo veo por donde travesemos mas aina sin mojarnos, porque se estrecha allí mucho, y saltando pasarémos á pie enxuto. Parecióle buen consejo, y dixó : Discreto eres, por esto te quiero bien : llévame á ese lugar donde el arroyo se angosta, que ahora es invierno y sabe mal el agua, y mas llevar los pies mojados. Yo que ví el aparejo á mi deseo, Saquéle debaxo de los portales y llevéle derecho de un pilar ó poste de piedra que en la plaza estaba, sobre el qual y sobre otros cargaban saledizos de aquellas casas, y díxele : Tio, este es el paso mas angosto que en el arroyo hay. Como llovia recio y el triste se mojaba, y con la priesa de salir del agua que encima nos caia, y lo mas principal porque Dios le cegó aquella hora el entendimiento, fué por darme de él venganza. Creyóse de mí, y dixó : Ponme bien derecho, y salta tú el arroyo. Yo le pusé bien derecho en frente del pilar, y doy un salto y póngome detras del poste, como quien espera tope de toro, y díxele : Sus, saltad todo lo que podais, porque deis de este cabo del agua. Aun apénas lo habia acabado de decir, quando se abalanza el pobre ciego como cabron, de toda su fuerza arremete, tomando un paso atras de la corrida para hacer mayor salto ; y da con la cabeza en el poste que sonó tan recio como si diera con una gran calabaza, y cayó luego para atras medio muerto y hendida la cabeza. Dexéle en poder de mucha gente que le habia ido á socorrer, y tomé la puerta de la

villa en los pies de un trote; y antes que la noche viniese, dí conmigo en Torrijo. No supé mas lo que Dios de él hizó, ni curé de saberlo.

MENDOZA,
La Vida del Lazarillo de Tórmes.

---

## EL PRISIONERO.

(Monólogo.)

HA callado él que sollozaba, tambien dos voces que le acompañaban, una hablándole de.... Sin duda fué execucion secreta. ¿Si se llegarán ahora los executores á mí? ¡qué gozo! Ya se disipan todas las tinieblas de mi alma. Ven, muerte, con todo tu séquito : si, ábrase esa puerta; entren los verdugos feroces manchados aun con la sangre que acaban de derramar á una vara de mí. Si el ser infeliz es culpa, ninguno mas reo que yo. ¡Qué silencio tan espantoso ha sucedido á los suspiros del moribundo! Las pisadas de los que salen de su calabozo, las voces baxas con que se hablan, el ruido de las cadenas que sin duda han quitado al cadáver, el ruido de la puerta, estremece lo sensible de mi corazon, no obstante lo fuerte de mi espíritu. Fragil habitacion de un alma, superior á todo lo que naturaleza puede ofrecer, porque tiemblas? ¿Ha de horrorizarme lo que desprecio? ¡Si será sueño ésta debilidad que siento! Los ojos se me

cierran, no obstante la debilidad que en ellos ha dexado el llanto : Si; reclínome. Agradable concurso, musica deliciosa, espléndida mesa, delicado lecho, encantarán á estas horas á alguno en el tropel del mundo. No se envanezca; lo mismo tuvé yo : Y ahora.... una piedra es mi cabezera, una tabla, mi cama... ¡Durmamos! Quizá me despertará una voz que me diga, Ven, marcha al suplicio. ¡Durmamos! Cielos! si el sueño es imágen de la muerte.... ay! ¡durmamos!

CADALSO,
Noches lugubres, noche II.

---

## DEL ESTILO CON QUE SE CUIDABA DE LA JUSTICIA EN MÉXICO, BAXO EL REYNADO DE MOTEZUMA.

TENIAN los Méxicanos dispuesto y organizado su gobierno con notable concierto y armonía. Demas del consejo de hacienda, que corria con las dependencias del patrimonio real, habia consejo de justicia, donde venian las apelaciones de los tribunales inferiores; consejo de guerra, donde se cuidaba de la informacion y asistencia de los exércitos, y consejo de estado, que se hacia las mas veces en presencia del rey, donde se trataban los negocios de mayores pesos. Habia tambien jueces del comercio y del abasto, y otro género de ministros como alcades de corte,

que rondaban la ciudad y perseguian los delinqüentes. Traian sus varas ellos y sus alguaciles para ser conocidos por la insignia del oficio, y tenian su tribunal, donde se juntaban á oir las partes y determinar los pleytos en primera instancia. Los juicios eran sumarios y verbales : el actor y el reo comparecian con su razon y sus testigos, y el pleyto se acababa de una vez, durando poco mas si era materia de recurso á tribunal superior. No tenian leyes escritas, pero se gobernaban por el estilo de sus mayores, supliendo la costumbre por la ley, siempre que la voluntad del príncipe no alteraba la costumbre. Todos estos consejos se componian de personas experimentadas en los cargos de la paz y de la guerra; y él de estado, superior á todos los demas se formaba de los electores del Imperio, á cuya dignidad ascendian los príncipes ancianos de la sangre real, y quando se ofrecia materia de mucha consideracion, eran llamados al consejo los reyes de Tezcuco y Tacuba, principales electores, á quien tocaba por sucesion esta prerogativa. Los quatro primeros vivian en palacio, y andaban siempre cerca del rey, para darle su parecer en lo que se ofrecia, y autorizar con el pueblo sus resoluciones.

Cuidaban del premio y del castigo con igual atencion. Eran delitos capitales el homicidio, el hurto, el adulterio, y qualquier leve desacato contra el rey ó contra la religion. Las demas culpas se perdonaban con facilidad, porque la misma religion desarmaba la justicia, permitiendo las iniquidades. Castigábase

tambien con pena de la vida la falta de integridad en los Ministros, sin que se diese culpa venial en los que servian oficios públicos; y Motezuma pusó en mayor observancia esta costumbre, haciendo exquisitas diligencias para saber como procedian, hasta exâminar su desinteres con algunos regalos ofrecidos por mano de sus confidentes; y él que faltaba en algo á su obligacion, moria por ello irremisiblemente : severidad que merecia príncipe menos bárbaro, y república mejor acostumbrada; pero no se puede negar á los Méxicanos que tuviéron algunas virtudes morales, y particularmente la de procurar que se administrase con rectitud aquel género de justicia que llegáron á conocer, bastante á deshacer los agravios, y á mantener la sociedad entre los suyos; porque no dexaban de conservar entre sus abusos y bestialidades, algunas luces de aquella primitiva equidad que dió á los hombres la naturaleza, quando faltaban las leyes, porque se ignoraban los delitos.

Solis,
Historia de la conquista de México.

## LA FALSA Y LA VERDADERA FELICIDAD.

Solo puede ser feliz él que en sí mismo lleva el manantial de sus placeres; él que sin deseos que le inquieten, ni remordimientos que le maten, goza de una tranquilidad dulce y profunda, que le permite divertirse con las recreaciones mas simples é inocentes. No son los objetos exteriores los que dan á su corazon la dulce y apacible serenidad que se manifiesta en su semblante y sus discursos; es su corazon mismo, él que dirigido por Dios, adorna todo lo que le rodea, imprimiendo á quanto dice y hace, la hermosura y riqueza de su propio fondo.

Por el contrario, los idólatras del mundo y de sus placeres, como estan desproveidos de fuerzas y recursos propios, ponen toda su esperanza en los que pueden venirles por de fuera; por eso, sus deseos son tan impacientes y apasionados, sin que jamas los sepan moderar. Todo lo solicitan con ansia, todo lo anhelan con furor. Su corazon no se para hasta que todo lo devora y se desengaña. Su ardor es impetuoso hasta en su reposo y su silencio. Nada los detiene hasta que llegan al extremo, y que no pueden ir más adelante. Sus fiestas son confusion y estruendo, porque necesitan de una alegría loca y tumultuosa; y una alma desordenada ha menester poner mucha violencia en

todos sus movimientos, para distraerse de la vista y de la vergüenza de su propio interior.

OLAVIDE,
el Evangelio en triunfo

---

## LA VELA DE LAS ARMAS. DON QUIXOTE QUEDA ARMADO CABALLERO.

Lo que mas le fatigaba, era el no verse armado caballero, por parecerle que no se podria poner legítimamente en aventura alguna sin recibir la orden de caballería.

Y así fatigado deste pensamiento, abrevió su venteril y limitada cena; la qual acabada, llamó al ventero, y encerrándose con él en la caballeriza, se hincó de rodillas ante él diciéndole : « No me levantaré « jamas de donde estoy, valeroso caballero, hasta que « la vuestra cortesía me otorgue un don que pedirle « quiero, el qual redundará en alabanza vuestra y en « pro del género humano. »

El ventero que vió á su huésped á sus pies y oyó semejantes razones, estaba confuso, mirándole sin saber que hacerse ni decirle, y porfiaba con él que se levantase; y jamas quiso hasta que le hubo de decir que él le otorgaba el don que le pedia.

— No esperaba yo menos de la gran magnificencia vuestra, Señor mio, respondió Don Quixote; y así

os digo que el don que os he pedido y de vuestra liberalidad me ha sido otorgado, es que mañana en aquel dia me habeis de armar caballero, y esta noche, en la capilla deste vuestro castillo velaré las armas; y mañana, como tengo dicho, se cumplirá lo que tanto deseo para poder, como se debe, ir por todas las partes del mundo buscando las aventuras en pro de los menesterosos, como está á cargo de la caballería y de los caballeros andantes como yo soy, cuyo deseo á semejantes hazañas es inclinado.

El ventero que era un poco socarron, y ya tenia algunos barruntos de la falta de juicio de su huésped, acabó de creerlo quando acabó de oir semejantes razones; y por tener que reir aquella noche, determinó de seguirle el humor, y así le dixo: que andaba muy acertado en lo que deseaba y pedia, y que tal propuesto era propio y natural de los caballeros tan principales como él parecia, y como su gallarda presencia mostraba; y que él ansimismo, en los años de su mocedad, se habia dado á aquel honroso exercicio, andando por diversas partes del mundo buscando sus aventuras, sin que hubiese dexado los percheles de Málaga, islas de Riaran, compas de Sevilla, azoguejo de Segovia, la olivera de Valencia, rondilla de Granada, playa de san Lúcar, potro de Córdova, y las ventillas de Toledo, y otras diversas partes donde habia exercitado la ligereza de sus pies y sutileza de sus manos, haciendo muchos tuertos, requestando muchas viudas, deshaciendo algunas doncellas, y finalmente dándose á conocer por quantas

audiencias y tribunales hay casi en toda España; y que á lo ultimo se habia venido à recoger á aquel su castillo, donde vivia con su hacienda y con las agenas, recogiendo en él á todos los caballeros andantes de qualquiera calidad y condicion que fuesen, solo por la mucha aficion que les tenia, y porque partiesen con él de sus haberes el pago de su buen deseo. Dixóle tambien que en aquel su castillo no habia capilla alguna donde poder velar las armas, porque estaba derribada para hacerla de nuevo; pero en caso de necesidad él sabia que se podian velar donde quiera, y que aquella noche las podria velar en un patio del castillo: Que á la mañana, siendo Dios servido, se harian las debidas ceremonias de manera que él quedase armado caballero, y tan caballero, que no pudiese ser mas el mundo..............

.....................................

.....................................

.....................................

Prometióle Don Quixote de hacer lo que se le aconsejaba con toda puntualidad; y así se dió luego orden como velase las armas en un corral grande que á un lado de la venta estaba, y embrazando su adarga, asió de su lanza, y con gentil continente se comenzó á pasear delante de la pila, y quando comenzó el paseo, comenzaba á cerrar la noche.

Contó el ventero á todos quantos estaban en la venta la locura de su huésped, la vela de las armas y la armazon de caballería que esperaba.

Admirándose de tan extraño género de locura,

fuéronselo á mirar desde léjos, y viéron que con sosegado ademan unas veces se paseaba, otras, arrimado á su lanza, ponia los ojos en las armas sin quitarlos por un buen espacio de ellas.

Acabó de cerrar la noche con tanta claridad de la luna, que podia competir con él que se la prestaba; de manera que quanto el novel caballero hacia, era bien visto de todos. Antojósele en esto á uno de los arrieros que estaban en la venta, ir á dar agua á su recua, y fué menester quitar las armas de Don Quixote que estaban sobre la pila, el qual viéndole llegar, en voz alta le dixo: « O tu quien quiera que seas, atrevido « caballero, que llegas á tocar las armas del mas va- « leroso andante que jamas se ciño espada, mira lo « que haces, y no las toques si no quieres dexar la « vida en pago de tu atrevimiento. »

No se curó el arriero destas razones (y fuera mejor que se curara, porque fuera curarse en salud); antes, trabando de las correas, las arrojó gran trecho de sí. Lo qual visto por Don Quixote, alzó los ojos al cielo, y puesto el pensamiento (á lo que parció) en su señora Dulcinea, dixo: Acorredme, señora mia, en esta primera afrenta que á este vuestro avasallado pecho se le ofrece: no me desfallezca en este primero trance vuestro favor y amparo. Y diciendo estas y otras semejantes razones, soltando la adarga, alzó la lanza á dos manos y dió con ella tan gran golpe al arriero en la cabeza, que le derribó en el suelo tan mal trecho, que si segundará con otro, no tuviera necesidad de maestro que le curará. Hecho esto, re-

cogió sus armas, y tornó á pasearse con el mismo reposo que primero.

Desde allí á poco, sin saberse lo que habia pasado, (porque aun estaba aturdido el arriero,) llegó otro con la misma intencion de dar agua á sus mulos, y llegando á quitar las armas para desembarazar la pila, sin hablar Don Quixote palabra, y sin pedir favor á nadie, soltó otra vez la adarga, y alzó otra vez la lanza, y sin hacerla pedazos, hizo mas de tres la cabeza del segundo arriero, porque se la abrió por quatro.

Al ruido acudió toda la gente de la venta; y entre ellos, el ventero.

Viendo esto, Don Quixote embrazó su adarga, y puesta mano á su espada dixo: « O señora de la her-« mosura, esfuerzo y vigor del debilitado corazon « mio, ahora es tiempo que vuelvas los ojos de tu « grandeza á este tu cautivo caballero, que tamaña « aventura está atendiendo. » Con esto cobró, á parecer, tanto ánimo, que si le acometieran todos los arrieros del mundo, no volviera el pie atras.

Los compañeros de los heridos que tales los viéron, comenzáron desde léjos a llover piedras sobre Don Quixote, el qual, lo mejor que podia, se reparaba con su adarga, y no se osaba apartar de la pila por no desamparar las armas. El ventero daba voces que le dexasen, porque ya les habia dicho como era loco, y que por loco se libraria, aunque los matase á todos. Tambien Don Quixote las daba mayores, llamándolos de alevosos y traydores, y que el señor

del Castillo era un follon y mal nacido caballero, pues de tal manera consentia que se tratasen los andantes caballeros; y que si él hubiéra recibido la órden de caballería, que él le diera á entender su alevosía; « Pero de vosotros, soez y baxa canalla, « no hago caso ninguno : tirad, llegad, venid, ofen- « dedme en quanto pudiéredes; que vosotros veréis el « pago que llevais de vuestra sandez y demasía. »

Decia esto con tanto brio y denuedo, que infundió un terrible temor en los que le acometian; y así, por esto como por las persuasiones del ventero, le dexáron de tirar, y él dexó retirar á los heridos, y tornó á la vela de sus armas con la misma quietud y sosiego que primero.

No le pareciéron bien al ventero las burlas de su huésped, y determinó abreviar y darle la negra órden de caballería luego, antes que otra desgracia sucediese : y así llegándose á él, se disculpó de la insolencia que aquella gente baxa con él habia usado, sin que él supiese cosa alguna; pero que bien castigados quedaban de su atrevimiento.

Dixole, como ya le habia dicho, que en aquel castillo no habia capilla, y para lo que restaba de hacer tampoco era necesaria : que todo el toque de quedar armado caballero consistia en la pescozada y en él espaldarazo, segun él tenia noticia del ceremonial de la órden, y que aquello en mitad de un campo se podia hacer; y que ya habia cumplido con lo que tocaba al velar de las armas, que con solas dos horas de vela se cumplia, quanto mas que él habia estado mas de quatro.

Todo se lo creyó Don Quixote, y dixó que él estaba allí pronto para obedecerle, y que concluyese con la mayor brevedad que pudiese, porque si fuese otra vez acometido y se viese armado caballero, no pensaba dexar persona viva en el castillo, excepto aquellas que él le mandase, á quien por su respeto dexaria.

Advertido y medroso desto, el Castellano truxo luego un libro donde asentaba la paja y cebada que daba á los arrieros; y con un cabo de vela que le traia un muchacho, y con dos doncellas, se vinó adondé Don Quixote estaba, al qual mandó hincar de rodillas, y leyendo en su manual como que decia alguna devota oracion, en mitad de la leyenda, alzó la mano y dióle sobre el cuello un gran golpe, y tras él, con su misma espada, un gentil espaldarazo, siempre murmurando entre dientes como que rezaba.

Hecho esto, mandó á una de aquellas damas que le ciñesen la espada, la qual lo hizo con mucha desenvoltura y discrecion, porque no fué menester poca para no reventar de risa á cada punto de las ceremonias; pero las proëzas que ya habian visto del novel caballero les tenia la risa á raya.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Hechas pues de galope y apriesa las hasta allí nunca vistas ceremonias, no vió la hora Don Quixote de verse á caballo y salir buscando las aventuras; y

ensillando luego á Rocinante, subió en él: entónces abrazando á su huésped, le dixo cosas tan extrañas, agradeciéndole la merced de haberle armado caballero, que no es posible acertar á referirlas. El ventero, por verle ya fuera de la venta, con no menos retóricas (aunque con mas breves palabras,) respondió á las suyas; y sin pedirle la costa de la posada, le dexó ir á la buena hora.

Cervantes,
Don Quixote de la Mancha.

---

## EL REMORDIMIENTO.

(monologo.)

¡Oh! ¡mi culpa es atroz! su hedor sube al cielo, llevando consigo lo maldicion mas terrible, la muerte de un hermano.... No puedo recogerme á orar, por mas que eficazmente lo procuro: que es mas fuerte que mi voluntad, el delito que la destruye. Como el hombre á quien dos obligaciones llaman, me detengo á considerar por qual empezaré primero, y no cumplo ninguna..... Pero, si este brazo execrable estuviese aun mas teñido en la sangre fraterna, ¿ faltará en los cielos piadosos suficiente lluvia para volverle cándido como la nieve misma? ¿ De que sirve la misericordia, si se niega á ver el rostro del pecado? ¿ Que hay en la oracion sino aquella duplicada fuerza, capaz de

sostenernos al ir á caer, ó de adquirirnos el perdon habiendo caido?.... Sí, alzaré mis ojos al cielo, y quedará borrada mi culpa.... pero que género de oracion habré de usar? Olvida, Señor, olvida el horrible homicidio que cometí... ¡Ay! que sera imposible, mientras vivo poseyendo los objetos que me determinaron á la maldad: mi ambicion, mi corona, mi esposa.... ¿Podrá merecerse el perdon quando la ofensa exîste? en este mundo estragado sucede con freqüencia que la mano delinqüente, derramando el oro, aleja la justicia, y corrompe con dádivas la integridad de las leyes; no así en el cielo: que allí no hay engaños, allí comparecen las acciones humanas como ellas son, y nos vemos compelidos á manifestar nuestras faltas todas, sin excusa, sin rebozo alguno... En fin, en fin, ¿que debo hacer?... Probemos lo que puede el arrepentimiento... y ¿que no podrá?... pero que ha de poder con quien no puede arrepentirse? ¡oh! ¡situacion infeliz! ¡oh! conciencia ennegrecida con sombras de muerte! ¡oh! alma mia, aprisionada! que quanto mas te esfuerzas para ser libre, mas quedas oprimida!

MORATIN,
Hamlet, acto III, escena 22.

## NAUFRAGIO DE VIRGÍNIA.

Todo presagíaba la proxîma explosion de un huracan. Las nubes que se distinguian en el zenit, eran en su centro de un negro horrible y de color de cobre en la circunferencia, y el ayre resonaba con los graznidos de los cuervos, de las fragatas, de los patos y de una infinidad de aves marítimas, que, á pesar de la obscuridad de la atmósfera, llegaban de todos los puntos del orizonte á buscar asilo en la isla.

Cerca de las nueve de la mañana, se oyó en la ribera del mar un ruido formidable, como si torrentes de agua acompañados de truenos se despeñasen de la cima de las montañas. Todos gritaron á una voz : ¡ El huracan ! el huracan ! é inmediatamente un torbellino impetuoso de viento disipó la niebla que cubria la isleta del Ambar y su canal.

Descubrióse entónces claramente el San Gerando con toda su tripulacion encima de cubierta, baxadas las vergas y mastéleros de las gavias, su pabellon ondéante y hecho giras, con quatro cables por la proa y uno de reserva á la popa, entre la isleta del Ambar y la tierra, de la parte de acá de la cadena de rocas que circundan la isla de Francia, por cuyo parage ningun otro navío habia pasado hasta entónces. Presentaba la proa á las olas que venian de mar

adentro, y á cada montaña de agua que entraba en el canal, se levantaba su proa de tal forma, que se descubría toda la quilla; y zabulléndose con este movimiento la popa, desaparecia á nuestra vista hasta las galerías, como si hubiera sido sumergida en las aguas. En ésta posicion en que el viento y la mar le arrojaban sobre la costa, era igualmente imposible volver á salir por donde habia entrado, ó barar, picando cables, en la playa, de la qual estaba separado por grandes arrecifes. Cada ola que venia á estrellarse contra la costa, se adelantaba bramando hasta las rias y ensenadas de las inmediaciones, arrastrando los guijarros mas de cincuenta pies tierra adentro; y retirándose despues, dexaba descubierta una gran parte de la ribera, cuyas piedras hacia rodar con un ruido bronco y pavoroso. El mar sublevado por el viento, se embravecia por instantes, y todo el canal comprendido entre la isleta de Ambar y ésta isla, no era mas que un vasto campo de espumas blancas, surcado de negras y profundas olas, cuyas espumas se apiñaban en los recodos de las ensenadas hasta la altura de mas de seis pies; y el viento, que barría su superficie, las llevaba por encima del repecho de la playa, á las tierras apartadas mas de media legua de ella. Al ver sus blancos é inumerables copos, arrojados orizontalmente hasta la falda de los montes, qualquiera diria, que era una nevada que salia del mar. El orizonte ofrecia todas las señales de una tempestad duradera, y el mar parecia que estaba confundido con el cielo. Continuamente se

veían desprenderse del orizonte nubes de un aspecto horrible, que atravesaban el zenit con la velocidad de las aves, mientras que otras permanecian inmobiles en él, á manera de enormes peñascos. Por ningun lado se descubria el azul del firmamento, y solo iluminaba los objetos de la tierra, del mar y de los cielos, una luz fúnebre y parda.

Con los terribles balances del navío sucedió lo que se temia. Faltaronle los cables de proa; y como quedó á una sola ancla, fué arrojado contra las peñas á medio cable de la playa. No se oyó entónces mas que un grito general de dolor entre nosotros. A este tiempo iba Pablo á arrojarse al mar, quando le detuve por el brazo, y le dixe: Hijo mio, ¿quieres ir á perecer? A lo que exclamó: ¡Muera yo mil veces antes que dexar de ir á socorrerla!

Como el sentimiento le privaba de la razon, discurrimos Domingo y yo, para evitar su muerte, atarle á la cintura una cuerda larga teniéndola nosotros asída por el extremo opuesto. Encaminóse entónces Pablo hácia el San Gerando, nadando unas veces, y yendo otras á gatas por los peñascos, hasta tener en varias ocasiones valor para llegar á su bordo, pues el mar en aquellos movimientos irregulares, dexaba el navío casi en seco, de modo que se podia andar á pié todo al rededor de él; Pero volviendo inmediatamente con nueva furia sobre la playa, la cubria de enormes rollos de agua, que levantando hasta las nubes la proa del buque, arrojaban mucho mas acá de la ribera al infelice Pablo, con las piernas todas

ensangrentadas, magullado el pecho, y casi sin aliento.

Apenas recobraba el miserable jóven el uso de los sentidos, quando se levantaba y volvia con nueva intrepidéz hácia el navío, que los golpes de mar iban abriendo por instantes con horribles crugídos. Toda la tripulacion, desahuciada ya de poder salvar la vida en el buque, se precipitaban en tropel al mar, los unos en los gallineros, los otros en las vergas, y la mayor parte en tablones y toneles.

Vióse entónces el objeto mas digno de eterna compasion, que fué presentarse en la galería de popa del San Gerando, una jóven con los brazos tendidos hácia aquel que hacia tantos esfuerzos por llegar á ella. Esta jóven era la infeliz Virgínia, quien desde luego conoció á Pablo por su intrepidez y denuedo.

La vista de esta amable criatura, expuesta á tan inminente peligro, acabó de consternar á todos los expectadores, particularmente quando advertimos que nos hacia señal con la mano, pero con cierto ayre de nobleza y tranquilidad, como diciéndonos adios para siempre. Todos los marineros se habian echado al agua, menos uno que se conocia intentaba persuadirla á que se desnudára y salvára la vida por este medio, arrojándose con él al mar; mas ella resistiéndole con dignidad, levantó los ojos al cielo y huyó de allí. Gritaron entónces todos los concurrentes : Sálvala, sálvala; ¡no desempares! pero en aquel mismo instante, una montaña de agua se introduxó entre la isla de Ambar y la costa, y se abalanzó bra-

mando hácia el navío, al qual amenazaba con sus flancos negros y sus cimas espumosas y encrespadas. A tan horrible aspecto, el marinero se tiró solo al mar; y Virgínia, viendo la muerte inevitable, se ciño con una mano los zagalejos, pusó la otra sobre el corazon, y levantando al cielo sus ojos serenos, se mostró como un ángel que remonta su vuelo hácia el Empéreo.

D'Aléa,
Pablo y Virgínia.

---

## MI TIO EL COMENDADOR.

. . . . En todo el dia no habla sino de navios, brulotes, fragatas y galeras. ¡ Valgame Dios, y que pesado está el buen caballero! poquitas veces hemos oido de su boca (algo trémula por sobra de años, y falta de dientes,) la batalla de Tolon, la toma de los navios la Princesa y el Glorioso, la colocacion de los navios de Leso en Cartagena! — Tengo la cabeza llena de Almirantes Holandeses é Ingleses. Por quanto hay en el mundo dexará de rezar todas las noches á San Telmo por los navegantes; y luego entra en un gran parladillo sobre los peligros de la mar, al que se sigue otro sobre la pérdida de toda una flota entera, no sé qué año, en qué se escapó el buen señor

nadando; y luego una digresion muy natural y bien traida sobre lo útil que es el saber nadar.........

..........................................

—El otro dia estabamos muy descuidados comiendo, y al dar el relox las tres, dió una gran palmada en la mesa, que hubó de romperla, ó romperse las manos; y dixó (no sin mucha cólera): A esta hora fué quando se llegó á nosotros que ibamos en el navio la Princesa, el tercer navio ingles: y á fé, que era muy hermoso: era de noventa cañones, ¡y que velero! lo mandaba un señor oficial. Si no por el, los otros dos no hubieran contado el lance. ¿Pero qué se ha de hacer? ¡tantos á uno!.... En esto le asaltó la gota que padece dias ha, y que nos valió un poco de descanso, porque si no, tenia traza de irnos contando de uno á uno, todos los lances de mar que ha habido en el mundo desde el arca de Noé.

Cadalso,
Cartas Marruecas.

## DISURSO DE EGILONA.

(Egilona, muger del rey Don Rodrigo, estaba cautiva con muchos otros Españoles. El Moro Abdalasis, con son que por derecho de la guerra le tocaba aquella presa, la hizó traer ante sí. Era de buena edad, su hermosura y apostura muy grande : así á la primera vista, el Bárbaro quedó herido y preso. Preguntóle con blandas palabras como estaba. Ella lastimada de la memoria de su prosperidad antigua, y renovada con esto su pena, comenzó á derramar lágrimas, y con voz flaca le dixo :)

« ¿Que quieres saber de mí, cuya desventura ha « sonado y se sabe por todo el mundo, tanto mas « grave quanto de todos es mas conocida? La que « poco antes era reyna dichosa, cuyo señorio se « extendia fuera de España, al presente, (¡ó triste « fortuna!) despojada de todo, me hallo en el número « de los esclavos y cautivos. La caida tanto es mas « dolorosa quanto el lugar de que se cae es mas alto : « lo qual es de tal suerte, que los Españoles, olvi- « dados de su afan, lloran mi desastre y les es ocasion « de mayor pena. Tú, si (como es justo lo hagan los « ánimos generosos,) te mueves por el desastre de « los reyes, gózate en esta bienaudanza tener ocasion « de hacer bien á la sangre real. Ningun mayor favor « me puedes hacer que volver por mi honestedad

« como de reyna y de matrona, y no permitir que « ninguno de mí se burle. Por lo demas, tuya soy: « de mí, como de tu esclava, haz lo que por bien « tuvieres. Con las obras, por hallarme en este estado, « no te podré gratificar lo que hicieres: la memoria « y reconocimiento serán perpetuos, y la voluntad « de agradarte y obedecerte, muy grande. »

Mariana,
Historia de España.

---

## LAS BODAS DE CAMACHO.

Poco trecho se habia alargado Don Quixote del lugar de Don Diego, quando encontró con dos como clérigos ó como estudiantes, y con dos labradores, que sobre quatro bestias asnales venian caballeros. El uno de los estudiantes traia como en portamanteo en un lienzo de bocací verde envuelto al parecer un poco de grana blanca y dos pares de medias de cordellate, el otro no traia otra cosa que dos espadas negras de esgrima nuevas y con sus zapatillas. Los labradores traian otras cosas que daban indicio y señal que venian de alguna villa grande donde las habian comprado, y las llevaban á su aldea: y asi estudiantes como labradores cayéron en la misma admiracion en que caian todos aquellos que la vez

primera veian á Don Quixote, y morian por saber que hombre fuese aquel tan fuera del uso de los otros hombres. Saludóles Don Quixote, y despues de saber el camíno que llevaban, que era el mismo que él hacia, les ofreció su compañía y les pidió detuviesen el paso, porque caminaban mas sus pollinas que su caballo, y para obligarlos, en breves razones les dixo quien era y su oficio y profesion, que era de caballero andante, que iba á buscar las aventuras por todas las partes del mundo.* Díxoles que se llamaba de nombre propio Don Quixote de la Mancha, y por el apelativo el caballero de los Leones.

Todo esto para los labradores era hablarles en griego ó en gerigonza; pero no para los estudiantes, que luego entendiéron la flaqueza del celebro de Don Quixote; pero con todo eso le miraban con admiracion y con respeto, y uno dellos le dixo : Si vuesa merced, señor caballero, no lleva camino determinado, como no le suelen llevar los que buscan las aventuras, vuesa merced se venga con nosotros, verá una de las mejores bodas y mas ricas que hasta el dia de hoy se habrán celebrado en la Mancha, ni en otras muchas leguas á la redonda.

Preguntóle Don Quixote si eran de algun Príncipe, que asî las ponderaba.

No son, respondió el estudiante, sino de un labrador y una labradora : él, el mas rico de toda esta tierra, y ella, la mas hermosa que han visto los hombres. El aparato con que se han de hacer es extraordinario y nuevo, porque se han de celebrar en un

prado que está junto al pueblo de la novia, á quien por excelencia llaman Quiteria la hermosa, y el desposado se llama Camacho el rico, ella de edad de diez y ocho años, y él de veinte y dos: ambos para en uno, aunque algunos curiosos que tienen de memoria los linages de todo el mundo quieren decir que él de la hermosa Quiteria se aventaja al de Camacho; pero ya no se mira en esto, que las riquezas son poderosas de soldar muchas quiebras. En efecto el tal Camacho es liberal, y hácele antojado de enramar y cubrir todo el prado por arriba, de tal suerte que el sol se ha de ver en trabajo si quiere entrar á visitar las yerbas verdes de que está cubierto el suelo. Tiene asi mismo maheridas danzas asi de espadas como de cascabel menudo, que hay en su pueblo quien los repique y sacuda por extremo: de zapateadores no digo nada, que es un juicio los que tiene muñidos; pero ninguna de las cosas referidas, ni otras muchas que he dexado de referir, ha de hacer mas memorables estas bodas, sino las que imagino que hará en ellas el despechado Basilio. Es este Basilio un zagal vecino del mismo lugar de Quiteria, el qual tenia su casa pared en medio de la de los padres de Quiteria, de donde tomó ocasion el amor de renovar al mundo los ya olvidados amores de Piramo y Tisbe, porque Basilio se enamoró de Quiteria desde sus tiernos y primeros años, y ella fué correspondiendo á su deseo con mil honestos favores, tanto que se contaban por entretenimiento en el pueblo los amores de los dos niños Basilio y Quiteria. Fué creciendo la edad, y

acordó el padre de Quiteria de estorbar á Basilio la ordinaria entrada que en su casa tenia, y por quitarse de andar rezeloso y lleno de sospechas, ordenó de casar á su hija con el rico Camacho, no pareciéndole ser bien casarla con Basilio que no tenia tantos bienes de fortuna como de naturaleza: pues si va á decir las verdades sin invidia, él es el mas ágil mancebo que conocemos, gran tirador de barra, luchador extremado y gran jugador de pelota: corre como un gamo, salta mas que una cabra, y birla á los bolos como por encantamiento: canta como una calandria, y toca una guitarra que la hace hablar, y sobre todo juega una espada como el mas pintado.

Por esa sola gracia, dixo á esta razon Don Quixote, merecia ese mancebo, no solo casarse con la hermosa Quiteria, sino con la misma reina Ginebra si fuera hoy viva, á pesar de Lanzarote y de todos aquellos que estorbarlo quisieran.

A mi muger con eso, dixo Sancho Panza, que hasta entonces habia ido callando y escuchando, la qual no quiere sino que cada uno case con su igual, ateniéndose al refran que dice: cada oveja con su pareja. Lo que yo quisiera es que ese buen Basilio, que ya me le voy aficionando, se casara con esa señora Quiteria, que buen siglo hayan y buen poso (iba á decir al reves) los que estorban que se casen los que bien se quieren.

Si todos los que bien se quieren se hubiesen de casar, dixo Don Quixote, quitaríase la eleccion y jurisdiccion á los padres de casar sus hijos con quien

y quando deben : y si á la voluntad de las hijas quedase escoger los maridos, tal habria que escogiese el criado de su padre, y tal al que vió pasar por la calle á su parecer bizarro y entonado, aunque fuese un desbaratado espadachin : que el amor y la aficion con facilidad ciegan los ojos del entendimiento tan necesarios para escoger estado : y él del matrimonio está muy á peligro de errarse, y es menester gran tiento y particular favor del Cielo para acertarle. Quiere hacer uno un viage largo, y si es prudente, antes de ponerse en camino, busca alguna compañia segura y apacible con quien acompañarse : ¿ pues por que no hará lo mismo él que ha de caminar toda la vida hasta el paradero de la muerte, y mas si la compañia le ha de acompañar en la cama, en la mesa y en todas partes, como es la de la muger con su marido? La de la propia muger no es mercadurία que una vez comprada se vuelve, ó se trueca, ó cambia, porque es accidente inseparable que dura lo que dura la vida : es un lazo que si una vez le echais al cuello se vuelve en el nudo gordiano, que si no le corta la guadaña de la muerte no hay desartale. Muchas mas cosas pudiera decir en esta materia, si no lo estorbara el deseo que tengo de saber si le queda mas que decir al señor Licenciado acerca de la historia de Basilio.

A lo que respondió el estudiante, Bachiller, ó Licenciado como le llamó Don Quixote, que de todo no le quedaba mas que decir sino que desde el punto que Basilio supo que la hermosa Quiteria se casaba

con Camacho el rico, nunca mas le han visto reir ni hablar razon concertada, y siempre anda pensativo y triste hablando entre sí mismo, con que da ciertas y claras señales de que se le ha vuelto el juicio: come poco y duerme poco, y lo que come son frutas, y en lo que duerme, si duerme, es en el campo sobre la dura tierra como animal bruto: mira de quando en quando al cielo, y otras veces cava los ojos en la tierra con tal embelesamiento que no parece sino estatua vestida, que el aire le mueve la ropa. En fin él da tales muestras de tener apasionado el corazon, que tememos todos los que le conocemos que el dar el sí mañana la hermosa Quiteria ha de ser la sentencia de su muerte.

Dios lo hará mejor, dixo Sancho, que Dios que da la llaga da la medicina: nadie sabe lo que está por venir: de aquí á mañana muchas horas hay, y en una y aun en un momento se cae la casa: y yo he visto llover y hacer sol todo á un mesmo punto: tal se acuesta sano la noche que no se puede mover otro dia. Y diganme ¿por ventura habrá quien se alabe que tiene echado un clavo á la rodaja de la fortuna? No por cierto, y entre el sí y el no de la muger no me atreveria yo á poner una punta de alfiler, porque no cabria: denme á mí que Quiteria de buen corazon y de buena voluntad á Basilio, que yo le daré á él un saco de buena ventura, que el amor, segun yo he oido decir, mira con unos anteojos que hacen parecer oro al cobre, á la pobreza riqueza, y á las lagañas perlas.

¿Adonde vas á parar, Sancho? que seas maldito, dixo Don Quixote, que quando comienzas á ensartar refranes y cuentos, no te puede esperar sino el mismo Júdas que te lleve. Dime, animal, ¿que sabes tú de clavos, ni de rodajas, ni de otra cosa ninguna?

O, pues si no me entienden, respondió Sancho, no es maravilla que mis sentencias sean tenidas por disparates, pero no importa, yo me entiendo y sé que no he dicho muchas necedades en lo que he dicho, sino que vuesa merced, señor mio, siempre es friscal de mis dichos y aun de mis hechos.

Fiscal has de decir, dixo Don Quixote, que no friscal, prevaricador del buen lenguage, que Dios te confunda.

No se apunte vuesa merced conmigo, respondió Sancho, pues sabe que no me he criado en la corte, ni estudiado en Salamanca, para saber si añado ó quito alguna letra á mis vocablos. Sí que, válgame Dios no hay para que obligar al sayagües á que hable como el toledano, y toledanos puede haber que no les corten en el aire en esto del hablar polido.

Asi es, dixo el Licenciado, porque no pueden hablar tan bien los que se crian en las tenerías y en Zocodober, como los que se pasean casi todo el dia por el claustro de la iglesia mayor, y todos son toledanos. El lenguage puro, el propio, el elegante y claro está en los discretos cortesanos, aunque hayan nacido en Majalahonda : dixe discretos porque hay muchos que no lo son, y la discrecion es la gramática del buen lenguage que se acompaña con el uso. Yo,

señores, por mis pecados he estudiado Cánones en Salamanca, y pícome algun tanto de decir mi razon con palabras claras, llanas y significantes.

Si no os picárades mas de saber mas menear las negras que llevais que la lengua, dixo el otro estudiante, vos llevárades el primero en licencias, como llevastes cola.

Mirad, Bachiller, respondió el Licenciado, vos estais en la mas errada opinion del mundo acerca de la destreza de la espada, teniéndola por vana.

Para mí no es opinion, sino verdad asentada, replicó Corchuelo, y si quereis que os lo muestre con la experiencia, espadas traeis, comodidad hay, yo pulsos y fuerzas tengo, que acompañadas de mi ánimo, que no es poco, os harán confesar que yo no me engaño. Apeaos, y usad de vuestro compas de pies, de vuestros círculos y vuestros ángulos y ciencia, que yo espero de haceros ver estrellas á medio dia con mi destreza moderna y zafia, en quien espero despues de Dios, que está por nacer hombre que me haga volver las espaldas, y que no le hay en el mundo á quien yo no le hago perder tierras.

En eso de volver ó no las espaldas no me meto, replicó el diestro, aunque podria ser que en la parte donde la vez primera clavásedes el pie, allí os abriesen la sepultura : quiero decir que allí quedásedes muerto por la despreciada destreza.

Ahora se verá, respondió Corchuelo; y apeándose con gran presteza de su jumento, tiró con furia de una de las espadas que llevaba el Licenciado en el suyo.

No ha de ser asi, dixo á este instante Don Quixote, que yo quiero ser el maestro desta esgrima y el juez desta muchas veces no averiguada qüestion : y apeándose de Rocinante y asiendo de su lanza, se puso en la mitad del camino á tiempo que ya el Licenciado con gentil donaire de cuerpo y compas de pies, se iba contra Corchuelo, que contra él se vino, lanzando, como decirse suele, fuego por los ojos. Los otros dos labradores del acompañamiento sin apearse de sus pollinas, sirviéron de aspetatores en la mortal tragedia.

Las cuchilladas, estocadas, altibajos, reveses y mandobles que tiraba Corchuelo eran sin número, mas espesas que hígado, y mas menudas que granizo. Arremetia como en leon irritado, pero salíale al encuentro un tapaboca de la zapatilla de la espada del Licenciado, que en mitad de su furia le detenia, y se la hacia besar como si fuera reliquia, aunque no con tanta devocion como las reliquias deben y suele besarse. Finalmente el Licenciado le contó á estocadas todos los botones de una media sotanilla que traia vestida, haciéndole tiras los faldamentos como colas de pulpo : derribóle el sombrero dos veces, y cansóle de manera que de despecho, cólera y rabia asió la espada por la empuñadura, y arrojóla por el aire con tanta fuerza que uno de los labradores asistentes, que era escribano, que fué por ella, dió despues por testimonio que la alongó de sí casi tres quartos de legua, el qual testimonio sirve y ha servido para que se conozca y vea con toda verdad como la fuerza es vencida del arte.

Sentóse cansado Corchuelo, y llegándose á él Sancho le dixo : Mia fe, señor Bachiller, si vuesa merced toma mi consejo, de aquí adelante no ha de desafiar á nadie á esgrimir, sino á luchar ó á tirar la barra; pues tiene edad y fuerzas para ello, que destos á quien llaman diestros, he oido decir que meten una punta de una espada por el ojo de una aguja.

Yo me contento, respondió Corchuelo, de haber caido de mi burra, y de que me haya mostrado la experiencia la verdad de quien tan lejos estaba : y levantándose abrazó al Licenciado, y quedáron mas amigos que de antes, y no quisiéron esperar al escribano que habia ido por la espada, por parecerles que tardaria mucho, y asi determináron seguir por llegar temprano á la aldea de Quiteria de donde todos eran. En lo que faltaba del camino les fué contando el Licenciado las excelencias de la espada con tantas razones demostrativas, y con tantas figuras y demostraciones matemáticas, que todos quedáron enterados de la bondad de la ciencia, y Corchuelo reducido de su pertinacia.

Era anochecido, pero antes que llegasen les pareció á todos que estaba delante del pueblo un cielo lleno de innumerables y resplandecientes estrellas. Oyéron asimismo confusos y suaves sonidos de diversos instrumentos, como de flautas, tamborinos, salterios, albogues, panderos y sonajas, y quando llegáron cerca viéron que los árboles de una enramada, que á mano habian puesto á la entrada del pueblo, estaban todos llenos de luminarias, á quien no ofendia

el viento, que entonces no soplaba sino tan manso que no tenia fuerza para mover las hojas de los árboles. Los músicos eran los regocijadores de la boda, que en diversas quadrillas por aquel agradable sitio andaban, unos baylando y otros cantando y otros tocando la diversidad de los referidos instrumentos. En efecto no parecia sino que por todo aquel prado andaba corriendo la alegría y saltando el contento. Otros muchos andaban ocupados en levantar andamios, de donde con comodidad pudiesen ver otro dia las representaciones y danzas, que se habian de hacer en aquel lugar dedicado para solemnizar las bodas del rico Camacho y las exequias de Basilio.

No quiso entrar en el lugar Don Quixote, aunque se lo pidiéron, asi el labrador como el Bachiller; pero él dió por disculpa bastantísima á su parecer, ser costumbre de los caballeros andantes dormir por los campos y florestas antes que en los poblados, aunque fuese debaxo de dorados techos, y con esto se desvió un poco del camino, bien contra la voluntad de Sancho, viniéndosele á la memoria el buen alojamiento que habia tenido en el castillo ó casa de Don Diego.

Apénas la blanca aurora habia dado lugar á que el luciente Febo con el ardor de sus calientes rayos las líquidas perlas de sus cabellos de oro enjugase, quando Don Quixote, sacudiendo la pereza de sus miembros, se puso en pie y llamó á su escudero Sancho, que aun todavia roncaba : lo cual visto por Don Quixote, antes que le despertase le dixo : O tú

bienaventurado sobre quantos viven sobre la haz de la tierra, pues sin tener invidia ni ser invidiado, duermes con sosegado espíritu : ni te persiguen encantadores, ni sobresaltan encantamientos; Duerme, digo otra vez y lo diré otras ciento, sin que te tengan en continua vigilia zelos de tu dama, ni te desvelen pensamientos de pagar deudas que debas, ni de lo que has de hacer para comer otro dia tú y tu pequeña y angustiada familia. Ni la ambicion te inquieta, ni la pompa vana del mundo te fatiga, pues los límites de tus deseos no se extienden á mas que á pensar tu jumento, que él de tu persona sobre mis hombros le tienes puesto : contrapeso y carga que puso la naturaleza y la costumbre á los señores. Duerme el criado y está velando el Señor, pensando como le ha de sustentar, mejorar y hacer mercedes. La congoja de ver que el cielo se hace de bronce, sin acudir á la tierra con el conveniente rocío, no aflige al criado sino al Señor, que ha de sustentar en la esterilidad y hambre al que le servió en la fertilidad y abundancia.

A todo esto no respondió Sancho porque dormia, ni despertara tan presto si Don Quixote con el cuento de la lanza no le hiciera volver en sí. Despertó en fin soñoliento y perezoso, y volviendo el rostro á todas partes dixo : De la parte desta enramada, si no me engaño, sale un tufo y olor harto mas de torreznos asados que de juncos y tomillos : bodas que por tales olores comienzan, para mi santiguada que deben de ser abundantes y generosas.

Acaba, gloton, dixo Don Quixote : ven irémos á ver estos desposorios por ver lo que hace el desdeñado Basilio.

Mas que haga lo que quisiere, respondió Sancho : no fuera él pobre y casárase con Quiteria. ¿No hay mas sino no tener un quarto y querer casarse por las nubes? A la fe, señor, yo soy de parecer que el pobre debe de contentarse con lo que hallare, y no pedir cotufas en el golfo. Yo apostaré un brazo que puede Camacho envolver en reales á Basilio : y si esto es asi, como debe de ser, bien boba fuera Quiteria en desechar las galas y las joyas que le debe de haber dado y le puede dar Camacho, por escoger el tirar de la barra y el jugar de la negra de Basilio. Sobre un buen tiro de barra, ó una gentil treta de espada no dan quartillo de vino en la taberna. Habilidades y gracias que no son vendibles, mas que las tenga el Conde Dírlos; pero quando las tales gracias caen sobre quien tiene buen dinero, tal sea mi vida como ellas parecen. Sobre un buen cimiento se puede levantar un buen edificio, y el mejor cimiento y zanja del mundo es el dinero.

Por quien Dios es, Sancho, dixo á esta razon Don Quixote, que concluyas con tu arenga, que tengo para mí que si te dexasen seguir en las que á cada paso comienzas, no te quedaria tiempo para comer ni para dormir, que todo lo gastarias en hablar.

Si vuesa merced tuviera buena memoria, replicó Sancho, debiérase acordar de los capítulos de nuestro concierto antes que esta última vez saliésemos de

casa, que uno dellos fué que me habia de dexar hablar todo aquello que quisiese, con que no fuese contra el próximo ni contra la autoridad de vuesa merced, y hasta ahora me parece que no he contravenido contra el tal capítulo.

Yo no me acuerdo, Sancho, respondió Don Quixote, del tal capítulo, y puesto que sea asi quiero que calles y vengas, que ya los instrumentos que anoche oímos vuelven á alegrar los valles, y sin duda los desposorios se celebrarán en el frescor de la mañana, y no en el calor de la tarde.

Hizo Sancho lo que su señor le mandaba, y poniendo la silla á Rocinante y la albarda al rucio, subiéron los dos y paso ante paso se fuéron entrando por la enramada.

Lo primero que se le ofreció á la vista de Sancho fué espetado en un asador de un olmo un entero novillo, y en el fuego donde se habia de asar ardia un mediano monte de leña, y seis ollas que al rededor de la hoguera estaban no se habian hecho en la comun turquesa de las demas ollas, porque eran seis medias tinajas, que cada una cabia un rastro de carne: así embebian y encerraban en sí carneros enteros sin echarse de ver, como si fueran palominos: las liebres ya sin pellejo y las gallinas sin pluma, que estaban colgadas por los árboles para sepultarlas en las ollas, no tenian número: los pájaros y caza de diversos géneros eran infinitos, colgados de los árboles para que el ayre los enfriase. Contó Sancho mas de sesenta zaques de mas de á dos arrobas cada uno, y

todos llenos, segun despues pareció de generosos vinos : asi habia rimeros de pan blanquisimo, como los suele haber de montones de tigro en las eras : los quesos puestos como ladrillos y enrejados formaban una muralla, y dos calderas de aceite mayores que las de un tinte servian de freir cosas de masa, que con dos valientes palas los sacaban fritas y las zabullian en otra caldera de preparada miel, que alli junto estaba. Los cocineros y cocineras pasaban de cincuenta, todos limpios, todos diligentes y todos contentos. En el dilatado vientre del novillo estaban doce tiernos y pequeños lechones, que cosidos por encima servian de darle sabor y enternecerle : las especias de diversas suertes no parecia haberlas comprado por libras sino por arrobas, y todas estaban de manifiesto en una grande arca. Finalmente el aparato de la boda era rústico, pero tan abundante que podia sustentar á un exército.

Todo lo miraba Sancho Panza y todo lo contemplaba y de todo se aficionaba. Primero le cautiváron y rindiéron el deseo las ollas, de quien él tomará de bonísima gana un mediano puchero : luego le aficionáron la voluntad los zaques, y últimamente las frutas de sarten, si es que se podian llamar sartenes las tan orondas calderas; y asi sin poderlo sufrir ni ser en su mano hacer otra cosa, se llegó á uno de los solícitos cocineros, y con corteses y hambrientas razones le rogó le dexase mojar un mendrugo de pan en una de aquellas ollas.

A lo que el cocinero respondió : Hermano, este dia

no es de aquellos sobre quien tiene juridicion la hambre, merced al rico Camacho : apeaos y mirad si hay por haí un cucharon, y espuma duna gallina ó dos, y buen provecho os hagan.

No veo ninguno, respondió Sancho.

Esperad, dixo el cocinero, ¡pecador de mí, y que melindroso y para poco debeis de ser! Y diciendo esto asió de un caldero : y encaxándole en una de las medias tinajas, sacó en él tres gallinas y dos gansos, y dixo á Sancho : Comed, amigo, y desayunaos con esta espuma en tanto que se llega la hora del yantar.

No tengo en que echarla, respondió Sancho. Pues llevaos, dixo el cocinero, la cuchara y todo, que la riqueza y el contento de Camacho todo lo suple.

En tanto pues que esto pasaba Sancho, estaba Don Quixote mirando como por una parte de la enramada entraban hasta doce labradores sobre doce hermosísimas yeguas, con ricos y vistosos jaeces de campo y con muchos cascabeles en los petrales, y todos vestidos de regocijo y fiestas, los quales en concertado tropel corriéron, no una, sino muchas carreras por el prado con regocijada algazara y grita, diciendo : vivan Camacho y Quiteria, él tan rico como ella hermosa, y ella la mas hermosa del mundo.

Oyendo lo cual Don Quixote dixo entre sí : bien parece que estos no han visto á mi Dulcinea del Toboso, que si la hubieran visto, ellos se fueran á la mano en las alabanzas desta su Quiteria.

De allí á poco comenzáron á entrar por diversas partes de la enramada muchas y diferentes danzas, entre las quales venia una de espadas de hasta veinte

y quatro zagales de gallardo parecer y brio, todos vestidos de delgado y blanquísimo lienzo con sus paños de tocar labrados de varias colores de fina seda : y al que los guiaba, que era un ligero mancebo, preguntó uno de los de las yeguas si se habia herido alguno de los danzantes.

Por ahora, respondióle, no se ha herido nadie, todos vamos sanos ; y luego comenzó á enredarse con los demas compañeros con tantas vueltas y con destreza, que aunque Don Quixote estaba hecho á ver semejantes danzas, ninguna le habia parecido tan bien como aquella.

Tambien le pareció bien otra que entró de doncellas hermosísimas, tan mosas que al parecer ninguna baxaba de catorce ni llegaba á diez y ocho años, vestidas todas de palmilla verde, los cabellos, parte trenzados y parte sueltos, pero todos tan rubios que con los del sol podian tener competencia, sobre los quales traian guirnaldas de jazmines, rosas, amaranto y madre selva compuestas. Guiábalas un venerable viejo y una anciana matrona, pero mas ligeros y sueltos que sus años prometian. Hacíales el son una gaita zamorana, y ellas llevando en los rostros y en los ojos á la honestidad, y en los pies á la ligereza, se mostraban las mejores bailadoras del mundo. Tras esta entró otra danza de artificio y de las que llaman habladas.

Era de ocho ninfas repartidas en dos hileras : de la una hilera era guia el dios Cupido y de la otra el Interes, aquel adornado de alas, arco, aljaba y sae-

tas, este vestido de ricas y diversas colores de oro y seda. Las ninfas que al Amor seguian traian á las espaldas en pergamino blanco y letras grandes escritos sus nombres. *Poesia* era el título de la primera : él de la segunda, *discrecion* : él de la tercera, *buen linage* : él de la quarta, *valentia*. Del modo mismo venian señaladas las que al Interes seguian. Decia *liberalidad* el título de la primera : *dadiva*, él de la segunda : *tesoro*, él de la tercera, y él de la quarta, *posesion pacifica*. Delante de todos venia un castillo de madera, á quien tiraban quatro salvages, todos vestidos de yedra y de cáñamo teñido de verde tan natural que por poco espantaran á Sancho. En la frontera del castillo y en todas quatro partes de sus quadros traia escrito : *castillo del buen recato*. Hacíanles el son quatro diestros tañedores de tamboril y flauta.

Comenzaba la danza Cupido, y habiendo hecho dos mudanzas, alzaba los ojos y flechaba el arco contra una doncella, que se ponia entre las almenas del castillo, á la qual desta suerte dixo :

Yo soy el dios poderoso
En el ayre y en la tierra,
Y en el ancho mar undoso,
Y en quanto el abismo encierra
En su báratro espantoso.

Nunca conocí que es miedo,
Todo quanto quiero puedo,
Aunque quiera lo imposible,
Y en todo lo que es posible,
Mando, quito, pongo y vedo.

Acabó la copla, disparó una flecha por lo alto del castillo, y retiróse á su puesto. Salió luego el Interes y hízo otras dos mudanzas : calláron los tamborinos, y él dixo :

Soy quien puede mas que Amor,
Y es Amor él que me guia,
Soy de la estirpe mejor,
Que el Cielo en la tierra cria
Mas conocida y mayor,

Soy el Interes, en quien
Pocos suelen obrar bien,
Y obrar sin mí es gran milagro,
Y qual soy te me consagro,
Por siempre jamas amen.

Retiróse el Interes, y hízose adelante la Poesia, la qual despues de haber hecho sus mudanzas como los demas, puestos los ojos en la doncella del castillo dixo :

En dulcísimos concetos
La dulcísima Poesía,
Altos, graves y discretos,
Señora, el alma te envía
Envuelta entre mil sonetos.

Si acaso no te importuna
Mi porfía, tu fortuna
De otras muchas invidiada,
Será por mí levantada
Sobre el cerco de la luna

Desvióse la Poesía, y de la parte del Interes salió la Liberalidad, y despues de hechas sus mudanzas dixo :

Llaman liberalidad
Al dar que el extremo huye
De la prodigalidad,
Y del contrario, que arguye
Tibia y floxa voluntad.

Mas yo por te engrandecer,
De hoy mas pródiga he de ser,
Que aunque es vicio, es vicio honrado
Y de pecho enamorado,
Que en el dar se echa de ver.

Deste modo saliéron y se retiráron todas las figuras de las dos escuadras, y cada uno hizo sus mudanzas, y dixo sus versos, algunos elegantes y algunos ridiculos, y solo tomó de memoria Don Quixote (que la tenia grande) los ya referidos, y luego se mezcláron todos, haciendo y deshaciendo lazos con gentil donaire y desenvoltura : y quando pasaba el Amor por delante del castillo disparaba por alto sus flechas, pero el Interes quebraba en él alcancías doradas.

Finalmente despues de haber bailado un buen espacio, el Interes sacó un bolson, que le formaba el pellejo de un gran gato romano, que parecia estar lleno de dineros, y arrojándole al castillo, con el golpe se desencajáron las tablas y se cayéron, dexando á la doncella descubierta y sin defensa alguna.

Llegó el Interes con las figuras de su valía, y echándola una gran cadena de oro al cuello mostráron prenderla, rendirla y cautivarla : lo qual visto por el Amor y sus valedores hiciéron ademan de quitársela, y todas las demostraciones que hacian eran al son de los tamborinos, bailando y danzando concertadamente.

Pusiéronlos en paz los salvages, los quales con mucha presteza volviéron á armar y á encajar las tablas del castillo, y la doncella se encerró en él como de nuevo, y con esto se acabó la danza con gran contento de los que la miraban.

Preguntó Don Quixote á una de las ninfas, que quien la habia compuesto y ordenado. Respondióle que un Beneficiado de aquel pueblo, que tenia gentil caletre para semejantes invenciones.

Yo apostaré, dixo Don Quixote, que debe de ser mas amigo de Camacho que de Basilio el tal Bachiller ó Beneficiado, y que debe de tener mas de satírico que de vísperas : bien ha encajado en la danza las habilidades de Basilio y las riquezas de Camacho.

Sancho Panza, que lo escuchaba todo, dixo : El Rey es mi gallo, á Camacho me atengo.

En fin, dixo Don Quixote, bien se parece, Sancho, que eres villano y de aquellos que dicen viva quien vence.

No sé de los que soy, respondió Sancho; pero bien sé que nunca de ollas de Basilio sacaré yo tan elegante espuma, como es esta que he sacado de las de Camacho; y enseñóle el caldero lleno de gansos y de gallinas : y asiendo de una comenzó á comer con mucho

donaire y gana, y dixo: A la barba de las habilidades de Basilio, que tanto vales quanto tienes, y tanto tienes quanto vales. Dos linages solos hay en el mundo, como decia una agüela mia, que son el tener y el no tener, aunque ella al del tener se atenia: y el dia de hoy, mi señor Don Quixote, antes se toma el pulso al haber que al saber: un asno cubierto de oro parece mejor que un caballo enalbardado. Asi que vuelvo á decir que á Camacho me atengo, de cuyas ollas son abundantes espumas gansos y gallinas, liebres y conejos, y de las de Basilio serán, si viene á mano, y aunque no venga sino al pie, aguachirle.

¿Has acabado tu arenga, Sancho? dijo Don Quixote.

Habréla acabado, respondió Sancho, porque veo que vuesa merced recibe pesadumbre con ella, que si esto no se pusiera de por medio obra habia cortada para tres dias.

Plega á Dios, Sancho, replicó Don Quixote, que yo te vea mudo antes que me muera.

Al pas que llevamos, respondió Sancho, antes que vuesa merced se muera estaré yo mascando barro, y entonces podrá ser que esté tan mudo que no hable palabra hasta la fin del mundo, ó por lo menos hasta el dia del juicio.

Aunque eso asi suceda, ó Sancho, respondió Don Quixote, nunca llegará tu silencio á do ha llegado lo que has hablado, hablas y tienes de hablar en tu vida: y mas que está muy puesto en razon natural, que primero llegue el dia de mi muerte que él de la tuya: y asi jamas pienso verte mudo, ni aun quando

estes bebiendo ó durmiendo, que es lo que puedo encarecer.

A buena fe, señor, respondió Sancho, que no hay que fiar en la descarnada, digo en la muerte, la qual tan bien come cordero como carnero, y á nuestro Cura he oido decir que con igual pie pisaba las altas torres de los Reyes, como las humildes chozas de los pobres. Tiene esta señora mas de poder que de melindre, no es nada asquerosa, de todo come y á todo hace, y de toda suerte de gentes, edades y preeminencias hinche sus alforjas. No es segador que duerme las siestas, que á todas horas siega y corta asi la seca como la verde yerba, y no parece que masca, sino que engulle y traga quanto se le pone delante, porque tiene hambre canina, que nunca se harta, y aunque no tiene barriga da á entender que está hidrópica y sedienta de beber todas las vidas de quantos viven, como quien se bebe un jarro de agua fria.

No mas, Sancho, dixo á este punto Don Quixote: tente en buenas, y no te dexes caer, que en verdad que lo que has dicho de la muerte por tus rústicos términos, es lo que pudiera decir un buen predicador. Dígote, Sancho, que sí como tienes buen natural tuvieras discrecion, pudieras tomar un pulpito en la mano y irte por ese mundo predicando lindezas.

Bien predica quien vive, respondió Sancho, y yo no sé otras tologías.

Ni las has menester, dixo Don Quixote; pero yo no acabo de entender ni alcanzar como siendo el principio de la sabiduría el temor de Dios, tú, que temes mas a un lagarto que á él, sabes tanto.

Juzgue vuesa merced, señor, de sus caballerías, respondió Sancho, y no se meta en juzgar de los temores ó valentías agenas, que tan gentil temeroso soy yo de Dios como cada hijo de vecino : y déxeme vuesa merced despabilar esta espuma, que lo demas todas son palabras ociosas de que nos han de pedir cuenta en la otra vida; y diciendo esto, comenzó de nuevo á dar asalto á su caldero con tan buenos alientos, que despertó los de Don Quixote, y sin duda le ayudara si no lo impidiera lo que es fuerza se diga adelante.

Quando estaban Don Quixote y Sancho en estas razones, se oyéron grandes voces y gran ruido, y dábanlas y causábanle los de las yeguas que con larga carrera y grita iban á recibir á los novios, que rodeados de mil géneros de instrumentos y de invenciones venian acompañados de Cura y de la parentela de entrambos, y de toda la gente mas lúcida de los lugares circunvecinos, todos vestidos de fiesta. Y como Sancho vió á la novia dixo : A buena fe que no viene vestida de labradora sino de garrida palaciega; pardiez que segun diviso, que las patenas que habia de traer son ricos corales, y la palmilla verde de Cuenca es tirciopelo de treinta pelos : y montas que la guarnicion es de tiras de lienzo blanco, voto á mí que es de raso. Pues tomadme las manos adornadas con sortijas de azabache, no medre yo si no son anillos de oro y muy de oro y empedrados con perlas blancas como una cuajada, que cada una debe de valer un ojo de la cara. O Jesu mio, y que cabellos,

que si no son postizos no los he visto mas luengos, ni mas hermosos, ni mas rubios en toda mi vida. No sino ponedla tacha en el brio y en el talle, y no la compareis á una palma que se mueve cargada de racimos de dátiles, que lo mesmo parecen los dixes que trae pendientes de los cabellos y de la garganta. Juro en mi ánima que ella es una chapada moza, y que quede pasar por los bancos de Flándes.

Rióse Don Quixote de las rústicas alabanzas de Sancho Panza : parecióle que fuera de su señora Dulcinea del Toboso no habia visto muger mas hermosa jamas. Venia la hermosa Quiteria algo descolorida, y debia de ser de la mala noche que siempre pasan las novias en componerse para el dia venidero de sus bodas. Ibanse acercando á un teatro, que á un lado del prado estaba, adornado de alfombras y ramos, adonde se habian de hacer los desposorios y de donde habian de mirar las danzas y las invenciones : y á la sazon que llegaban al puesto, oyéron á sus espaldas grandes voces y una que decia : Esperaos un poco, gente tan inconsiderada como presurosa. A cuyas voces y palabras todos volviéron la cabeza y viéron que las daba un hombre, vestido al parecer de un sayo negro gironado de carmesí á llamas. Venia coronado (como se vió luego) con una corona de funesta cipres, en las manos traia un baston grande. En llegando mas cerca fué conocido de todos por el gallardo Basilio, y todos estuviéron suspensos, esperando en que habian de parar sus voces y sus palabras, temiendo algun mal suceso de su venida en

sazon semejante. Llegó en fin cansado y sin aliento, y puesto delante de los desposados hincado el baston en el suelo, que tenia el cuento de una punta de acero, mudada la color, puestos los ojos en Quiteria, con voz tremente y ronca estas razones dixo: Bien sabes, desconocida Quiteria, que conforme á la santa ley que profesamos, que viviendo yo, tú no puedes tomar esposo, y juntamente no ignoras que por esperar yo que el tiempo y mi diligencia mejorasen los bienes de mi fortuna, no he querido dexar de guardar el decoro que á tu honra convenía; pero tú echando á las espaldas todas las obligaciones que debes á mi buen deseo, quieres hacer señor de lo que es mio á otro cuyas riquezas le sirven, no solo de buena fortuna sino de bonísima ventura: y para que la tenga colmada (y no como yo pienso que la merece, sino como se la quieren dar los Cielos) yo por mis manos desharé el imposible ó el inconveniente que puede estorbársela, quitándome á mi de por medio. Viva, viva el rico Camacho con la ingrata Quiteria largos y felices siglos, y muera el pobre Basilio, cuya pobreza cortó las alas de su dicho y le puso en la sepultura. Y diciendo esto asió del baston que tenia hincado en el suelo, y quedándose la mitad dél en la tierra, mostró que servia de vaina á un mediano estoque que en él se ocultaba, y puesta la que se podia llamar empuñadura en el suelo, con ligero desenfado y determinado propósito se arrojó sobre él y en un punto mostró la punta sangrienta á las espaldas con la mitad de la acerada cuchilla,

quedando el triste bañado en su sangre y tendido en el suelo, de sus mismas armas traspasado. Acudiéron luego sus amigos á favorecerle, condolidos de su miseria y lastimosa desgracia, y dexando Don Quixote á Rocinante acudió á favorecerle y le tomó en sus brazos, y halló que aun no habia espirado. Quisiéronle sacar el estoque, pero el Cura, que estaba presente, fué de parecer que no se le sacasen antes de confesarle, porque el sacársele y el espirar seria todo á un tiempo. Pero volviendo un poco en sí Basilio, con voz doliente y desmayada dixo : Si quisieres, cruel Quiteria, darme en este último y forzoso trance la mano de esposa, aun pensaria que mi temeridad tendria disculpa, pues en ella alcancé el bien de ser tuyo. El Cura oyendo lo qual le dixo que atendiese á la salud del alma antes que á los gustos del cuerpo, y que pidiese muy de veras á Dios perdon de sus pecados y de su desesperada determinacion. A lo qual replicó Basilio que en ninguna manera se confesaria si primero Quiteria no le daba la mano de ser su esposa, que aquel contento le adobaria la voluntad, y le daria aliento para confesarse. En oyendo Don Quixote la peticion del herido, en altas voces dixo que Basilio pedia una cosa muy justa y puesta en razon y ademas muy hacedera, y que el señor Camacho quedaria tan honrada recibiendo á la señora Quiteria viuda del valeroso Basilio, como si la recibiera del lado de su padre. Aquí no ha de haber mas de un sí, que no tenga otro efecto que el pronunciarle, pues el tálamo de estas bodas ha de ser la

sepultura. Todo lo oia Camacho y todo le tenia suspenso y confuso, sin saber que hacer ni que decir: pero las voces de los amigos de Basilio fuéron tantas, pidiéndole que consintiese que Quiteria le diese la mano de esposa, porque su alma no se perdiese partiendo desesperado desta vida, que le moviéron y aun forzáron á decir, que si Quiteria queria dársela que él se contentaba, pues todo era dilatar por un momento el cumplimiento de sus deseos. Luego acudiéron todos á Quiteria, y unos con ruegos y otros con lágrimas y otros con eficaces razones la persuadian que diese la mano al pobre Basilio, y ella mas dura que un mármol y mas sesga que una estatua, mostraba que ni sabia ni podia ni queria responder palabra, ni la respondiera si el Cura no la dixera que se determinase presto en lo que habia de hacer, porque tenia Basilio ya el alma en los dientes y no daba lugar á esperar inresolutas determinaciones. Entonces la hermosa Quiteria, sin responder palabra alguna, turbada al parecer, triste y pesarosa llegó donde Basilio estaba, ya los ojos vueltos, el aliento corto y apresurado, murmurando entre los dientes el nombre de Quiteria, dando muestras de morir como gentil y no como cristiano. Llegó en fin Quiteria, y puesta de rodillas le pidío la mano por señas y no por palabras. Desencaxó los ojos Basilio, y mirándola atentamente le dixo: ¡O Quiteria, que has venida á ser piadosa á tiempo quando tu piedad ha de servir de cuchillo que me acabe de quitar la vida, pues ya no tengo fuerzas para llevar la gloria que me das en

escogerme por tuyo, ni para suspender el dolor que tan apriesa me va cubriendo los ojos con la espantosa sombra de la muerte! Lo que te suplico es, ó fatal estrella mia, que la mano que me pides y quieres darme, no sea por cumplimiento ni para engañarme de nuevo, sino que confieses y digas que sin hacer fuerza á tu voluntad me la entregas y me la das como á tu legítimo esposo, pues no es razon que en un trance como este me engañes, ni uses de fingimientos con quien tantas verdades ha tratado contigo. Entre estas razones se desmayaba de modo que todos los presentes pensaban que cada desmayo se habia de llevar el alma consigo. Quiteria, toda honesta y toda vergonzosa, asiendo con su derecha mano la de Basilio le dixo : Ninguna fuerza fuera bastante á torcer mi voluntad, y asi con la mas libre que tengo te doy la mano de legítima esposa, y recibo la tuya si es que me la das de tu libre albedrío, sin que la turbe ni contraste la calamidad en que tu discurso acelerado te ha puesto. Sí doy, respondió Basilio, no turbado ni confuso, sino con el claro entendimiento que el Cielo quiso darme, y asi me doy y me entrego por tu esposo. Y por tu esposa respondió Quiteria, ahora vivas largos años, ahora te lleven de mis brazos á la sepultura. Para estar tan herido este mancebo, dixo á este punto Sancho Panza, mucho habla : háganle que se dexe de requiebros y que atienda á su alma, que á mi parecer mas la tiene en la lengua que en los dientes. Estando pues asidos de las manos Basilio

y Quiteria, el Cura tierno y lloroso los echó la bendicion, y pidió al Cielo diese buen poso al alma del nuevo desposado, el qual, asi como recibió la bendicion, con presta ligereza se levantó en pie y con no vista desenvoltura se sacó el estoque, á quien servia de vaina su cuerpo. Quedáron todos los circunstantes admirados, y algunos dellos, mas simples que curiosos, en altas voces comenzáron á decir : milagro, milagro. Pero Basilio replicó : No milagro, milagro, sino industria, industria. El Cura desatentado y atónito acudió con ambas manos á tentar la herida, y halló que la cuchilla habia pasado no por la carne y costillas de Basilio; sino por un cañon hueco de hierro, que lleno de sangre en aquel lugar bien acomodado tenia, preparada la sangre, segun despues se supo, de modo que no se helase. Finalmente el Cura y Camacho con todos los mas circunstantes se tuviéron por burlados y escarnidos. La esposa no dió muestras de pesarle de la burla, antes oyendo decir que aquel casamiento, por haber sido engañoso no habia de ser valedero, dixo que ella le confirmaba de nuevo : de lo qual coligiéron todos que de consentimiento y sabiduría de los dos se habia trazado aquel caso, de lo que quedó Camacho y sus valedores tan corridos que remitiéron su venganza á las manos, y desenvainando muchas espadas arremetiéron á Basilio, en cuyo favor en un instante se desenvaináron casi otras tantas, y tomando la delantera á caballo Don Quixote con la lanza sobre el brazo, y

bien cubierto de su escudo, se hacia dar lugar de todos. Sancho, á quien jamas pluguiéron ni solazáron semejantes fechurías, se acogió á las tinajas donde habia sacado su agradable espuma, pareciéndole aquel lugar como sagrado que habia de ser tenido en respeto. Don Quixote á grandes voces decia : Teneos, señores, teneos, que no es razon tomeis venganza de los agravios que el amor nos hace : y advertid que el amor y la guerra son una misma cosa, y asi como en la guerra es cosa lícita y acostumbrada usar de ardides y estratagemas para vencer al enemigo, asi en las contiendas y competencias amorosas se tienen por buenos los embustes y marañas que se hacen para conseguir el fin que se desea, como no sean en menoscabo y deshonra de la cosa amada. Quiteria era de Basilio y Basilio de Quiteria por justa y favorable disposicion de los Cielos. Camacho es rico y podrá comprar su gusto quando, donde, y como quisiere. Basilio no tiene mas desta oveja, y no se la ha de quitar alguno por poderoso que sea, que á los dos que Dios junta no podrá separar el hombre, y él que lo intentare, primero ha de pasar por la punta desta lanza. Y en esto la blandió tan fuerte y tan diestramente, que puso pavor en todos los que no le conocian, y tàn intensamente se fijó en la imaginacion de Camacho el desden de Quiteria, que se la borró de la memoria en un instante, y asi tuviéron lugar con él las persuasiones del Cura, que era varon prudente, con las quales quedó Camacho y los de su parcialidad pacíficos y sosegados : en señal de lo

qual volviéron las espadas á sus lugares, culpando mas á la facilidad de Quiteria que á la industria de Basilio, haciendo discurso Camacho que si Quiteria queria bien á Basilio doncella, tambien le quisiera casada, y que debia de dar gracias al Cielo, mas por habérsela quitado que por habérsela dado. Consolado pues y pacífico Camacho y los de su mesnada, todos los de la de Basilio se sosegáron, y el rico Camacho, por mostrar que no sentia la burla, ni la estimaba en nada, quiso que las fiestas pasasen adelante, como si realmente se desposara; pero no quisiéron asistir á ellas Basilio, ni su esposa, ni secuaces, y asi se fuéron á la aldea de Basilio : que tambien los pobres virtuosos y discretos tienen quien los siga, honre y ampara, como los ricos tienen quien los lisonjée y acompañe. Lleváronse consigo á Don Quixote, estimándole por hombre de valor y de pelo en pecho. A solo Sancho se le escureció el alma, por verse imposibilitado de aguardar la espléndida comida y fiestas de Camacho, que duráron hasta la noche, y asi asendereado y triste siguió á su señor que con la quadrilla de Basilio iba : y asi se dejó atras las ollas de Egipto, aunque las llevaba en el alma, cuya ya casi consumida y acabada espuma, que en el caldero llevaba, le representaba la gloria y la abundancia del bien que perdia : y asi acongojado y pensativo, aunque sin hambre, sin apearse del rucio siguió las huellas de Rocinante.

Grandes fuéron y muchos los regalos que los desposados hiciéron á Don Quixote, obligados de las

muestras que habia dado defendiendo su causa, y al par de la valentía le graduáron la discrecion, teniéndole por un Cid en las armas y por un Ciceron en la eloqüencia. El buen Sancho se refociló tres dias á costa de los novios, de los quales se supo que no fué traza comunicada con la hermosa Quiteria el herirse fingidamente, sino industria de Basilio esperando della el mismo suceso que se habia visto : bien es verdad que confesó que habia dado parte de su pensamiento á algunos de sus amigos, para que al tiempo necesario favoreciesen su intencion y abonasen su engaño.

No se pueden ni deben llamar engaños, dixo Don Quixote, los que ponen la mira en virtuosos fines, y que el de casarse los enamorados era el fin de mas excelencia, advirtiendo que el mayor contrario que el amor tiene es la hambre y la continua necesidad, porque el amor es todo alegría, regocijo y contento, y mas quando el amante está en posesion de la cosa amada, contra quien son enemigos opuestos y declarados la necesidad y la probreza, y que todo esto decia con intencion de que se dexase el señor Basilio de exercitar las habilidades que sabe, que aunque le daban fama ne le daban dineros, y que atendiese á grangear hacienda por medios lícitos é industriosos, que nunca faltan á los prudentes y aplicados. El pobre honrado (si es que puede ser honrado el pobre) tiene prenda en tener muger hermosa, que quando se la quitan, le quitan la honra y se la matan. La muger hermosa y honrada, cuyo marido es pobre,

merece ser coronada con laureles y palmas de vencimiento y triunfo. La hermosura por sí sola atrae las voluntades de quantos la miran y conocen, y como á señuelo gustoso se le abaten las águilas reales y los páxaros altaneros; pero si á la tal hermosura se le junta la necesidad y estrecheza, tambien la embisten los cuervos, los milanos y las otras aves de rapiña, y la que está á tantos encuentros firme, bien merece llamarse corona de su marido. Mirad, discreto Basilio, añadió Don Quixote, opinion fué de no sé que sabio que no habia en todo el mundo sino una sola muger buena, y daba por consejo que cada uno pensase y creyese que aquella sola buena era la suya, y asi viviria contento. Yo no soy casado ni hasta ahora me ha venido en pensamiento serlo, y con todo esto me atreveria á dar consejo al que me lo pidiese, del modo que habia de buscar la muger con quien se quisiese casar. Lo primero le aconsejaria que mirase mas á la fama que á la hacienda, porque la buena muger no alcanza la buena fama solamente con ser buena, sino con parecerlo, que mucho mas dañan á las honras de las mugeres las desenvolturas y libertades públicas, que las maldades secretas. Si traes buena muger á tu casa, fácil cosa seria conservarla y aun mejorarla en aquella bondad; pero si la traes mala, en trabajo te pondrá el enmendarla, que no es muy hacedero pasar de un extremo á otro: yo no digo que sea imposible, pero téngolo por dificultoso.

Oia todo esto Sancho y dixo entre sí: este mi

amo, quando yo hablo cosas de meollo y de sustancia, suele decir que podria yo tomar un púlpito en las manos y irme por ese mundo adelante predicando lindezas; y yo digo dél que quando comienza á enhilar sentencias y á dar consejos, no solo puede tomar un púlpito en las manos, sino dos en cada dedo y andarse por esas plazas á que quieres boca. Válate el diablo por caballero andante que tantas cosas sabes: yo pensaba en mi ánima que solo podia saber aquello que tocaba á sus caballerías, pero no hay cosa donde no pique y dexe de meter su cucharada.

Murmuraba esto algo Sancho, y entreoyóle su señor y preguntóle : ¿Que murmuras, Sancho? No digo nada ni murmuro de nada, respondió Sancho; solo estaba diciendo entre mí que quisiera haber oido lo que vuesa merced aquí ha dicho, antes que me casara, que quizá dixera yo ahora : el buey suelto bien se lame.

¿Tan mala es tu Teresa, Sancho? dixo Don Quixote.

No es muy mala, respondió Sancho, pero no es muy buena, á lo menos no es tan buena como yo quisiera.

Mal haces, Sancho, dixo Don Quixote, en decir mal de tu muger, que en efecto es madre de tus hijos.

No nos debemos nada, respondió Sancho, que tambien ella dice mal de mí quando se le antoja, especialmente quando está zelosa, que entonces súfrala el mesmo Satanás.

Finalmente tres dias estuviéron con los novios, donde fuéron regalados y servidos como cuerpos de Rey. Pidió Don Quixote al diestro Licenciado le diese una guia que le encaminase á la cueva de Montesínos, porque tenia gran deseo de entrar en ella y ver á ojos vistas si eran verdaderas las maravillas que de ella se decian por todos aquellos contornos. El Licenciado le dixo que le daria á un primo suyo famoso estudiante y muy aficionado á leer libros de caballerías, el qual con mucha voluntad le pondria á la boca de la misma cueva, y le enseñaria las lagunas de Ruidera, famosas ansimismo en toda la Mancha y aun en toda España : y díxole que llevaria con él gustoso entretenimiento, á causa que era mozo que sabia hacer libros para imprimir y para dirigirlos á Príncipes.

Finalmente el primo vinó con una pollina preñada, cuya albarda cubria un gayado tapete ó arpillera. Ensilló Sancho á Rocinante y aderezó al rucio, proveyó sus alforjas, á las quales acompañaron las del primo, asimismo bien proveidas, y encomendándose á Dios y despidiéndose de todos se pusiéron en camino tomando la derrota de la famosa cueva de Montesínos.

Cervantes,
Don Quixote de la Mancha.

## GIL-BLAS PRIVADOR DEL ARZOBISPO.

.... El dia siguiente me hizó llamar S. I. bien de mañana, para darme á copiar una homilía: me encargó mucho lo hiciera con toda la exâctitud posible, lo que executé sin olvidar acento, punto, ni coma; lo que llenó de gusto y de admiracion al prelado. Luego que recorrió todas las hojas, exclamó arrebatado: ¡Eterno Dios! ¡puede darse copia mas correcta! Por ser gramático, eres muy buen copista. Háblame con satisfaccion, amigo mio; ¿has encontrado, al escribir, alguna cosa que te haya chocado? algun descuido en el estilo, ó algun término impropio? Es muy fácil se escape algo de esto con el fuego de la composicion. ¡O Señor, respondí modestamente, no es tanta mi instruccion que pueda meterme á crítico; y aun quando fuera capaz de ello, estoy asegurado que las obras de V. S. I. no caerian baxo mi censura. Sonrióse con mi respuesta, y nada me replicó; pero en medio de toda su piedad se traslucia que amaba con pasion sus escritos.

Acabé de ganarle con esta adulacion; cada dia me queria mas, tanto que Don Fernando que visitaba freqüentemente á mi amo, me aseguró habia de tal modo ganado su voluntad, que podia dar por hecha mi fortuna. Mi amo mismo lo confirmó poco tiempo

despues con la ocasion siguiente. Habiendo repetido con entusiasmo una tarde en su gabinete delante de mí una homilía que debia predicar en la catedral al otro dia, no se contentó con preguntarme en general que me habia parecido, sino que me obligó á decirle los pasages que me habian dado mas golpe. Tuve la fortuna de citarle aquellos de que él estaba mas satisfecho, y que eran sus favoritos : esto me hizó pasar en el concepto de S. I. por de un conocimiento delicado, que sabia atinar con las verdaderas hermosuras de una obra. Esto es, exclamó, lo que se llama tener gusto y finura. Sí, querido, te aseguro que no es tu oido oreja de Beocia. En fin, tan contento quedó, que me dixó con mucha expresion : No tengas ya cuidado, corre de mi cuenta tu fortuna, y yo te la procuraré agradable : yo te estimo, y en prueba de ello, quiero que seas mi confidente.

Al oir estas palabras, me eché á los pies de S. I. penetrado de reconocimiento; abracé con todo corazon sus piernas torcidas, y me creí ya hecho hombre. Sí, hijo mio, prosiguió el arzobispo, cuyo discurso se habia interrumpido por mi accion; sí, hijo mio, quiero hacerte depositario de mis pensamientos los mas secretos. Escucha atentamente lo que voy á decirte. Tengo gusto en predicar, y el Señor bendice mis homilías, porque ellas hieren á los pecadores, les hacen entrar dentro de sí mismos, y recurrir á la penitencia. Tengo la satisfaccion de ver á un avaro espantado con las imágenes que presento á su codicia, abrir sus tesoros y distribuirlos con una mano

pródiga; apartarse un lascivo de sus torpezas; retirarse los ambiciosos á las ermitas, y hacer constante y firme en sus obligaciones á una esposa á quien hacia titubear un galan engañoso. Estas conversiones que son freqüentes debian por sí solas excitarme al trabajo; con todo te confieso mi flaqueza; todavía me mueve otro premio, premio que la delicadeza de mi virtud me reprehende inútilmente; esta es la estimacion del público á las obras perfectas. Yo encuentro mucha satisfaccion en que me tengan por un orador consumado. Hoy pasan mis obras por fuertes y delicadas; pero no querria caer en las faltas de los buenos escritores que escriben muchos años, y al fin flaquean: Yo quisiera no perder mi reputacion.

En este supuesto, mi amado Gil-Blas, continuó el prelado, espero una cosa de tu zelo: quando percibas que mi pluma se envejece, quando notes se baxa mi estilo, no dexes de advertírmelo. Mi amor proprio podria cegarme. Esta observacion necesita de un entendimiento imparcial; por tanto elijo el tuyo que contemplo á propósito, y desde luego estaré á tu dictámen. Señor, le dixe, V. S. I. está todavia bien léjos de este tiempo, á Dios gracias. Ademas que un entendimiento tal como él de V. S. I. se conserva mas bien que los de otro temple, y para hablar con propiedad, V. S. I. será siempre el mismo: Yo juzgo á V. S. I. como á un otro cardenal Ximenez, cuyo genio superior parece recibia mas fuerzas con los años, en lugar de debilitarse con la vejez. Dexémonos de adulacion, amigo mio, respon-

dió mi amo; yo sé que puedo decaer y perder la sublimidad de mi estilo de un instante á otro : en la edad en que me hallo, ya se principian á sentir las enfermedades, y las enfermedades del cuerpo alteran al espíritu : De nuevo te lo encargo, Gil-Blas, no te detengas un momento en avisarme quando adviertas se debilita mi cabeza. No temas usar conmigo de franqueza y sinceridad, por que tu aviso será para mí una prueba del amor que me tienes. Por otra parte va en ello tu interes; por que si por desgracia tuya supiese se hablaba en la ciudad que mis sermones habian decaido de su ordinaria elevacion, y que podia ya dar de mano á mis tareas, perderias no solo mi afecto, sino el acomodo que te tengo prometido. Te hablo con toda claridad; esto sacarás de tu necia discrecion.

Aquí acabó la exhortacion de mi amo para oir mi respuesta, que se reduxó á prometerle quanto deseaba.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

---

## GIL-BLAS BURLADO.

Entre tanto el Arzobispo fué atacado de apoplegía, pero se le socorrió con tan prontos y eficaces remedios, que desapareció á muy pocos dias; pero le quedó algo debil la cabeza. Al primer sermon que compusó, lo eché de ver, pero no podia comprehender del todo la diferencia de este con los antecedentes, para asegurarme que mi orador empezaba á decaer; y por esto aguardé á que predicase otro, para decidir. Hizólo, y no fué menester esperar mas. El buen prelado se rozaba, repetia, se levantaba á las nubes y se abatia hasta el suelo : su oracion fué difusa, arenga de catedrático cansado; enfin, un sermon de mision sin concierto.

No fuí yo solo quien lo notó; casi todos que le oyéron, como si les hubieran pagado para que lo exâminasen, se decian al oido : este sermon huele á apoplegía. Vamos, señor censor y arbitro de las homilías, me dixé, prepárese vmd. para hacer su oficio. Ya vé vmd. que S. I. declina : vmd. esta obligado á advertírselo, tanto por depositario de sus confianzas, como por el temor de que alguno de sus amigos se anticipe : si llegara este caso, sabe vmd. muy bien sus conseqüencias; seria vmd. borrado de su testamento, en el qual, sin duda, ahora habrá apuntado

un legado mas útil que él de la biblioteca del licenciado Sedillo.

A estas reflexìones seguian otras enteramente contrarias, porque me parecia muy expuesto dar un aviso tan desagradable que no recibiria con gusto un autor apasionado tercamente á sus obras : por otra parte, me parecia era imposible que le disgustase mi libertad, despues de habérmelo ordenado con tanta eficacia. Añadamos a este que yo pensaba entrarle con maña y hacerle tragar suavemente la píldora. Enfin, persuadiéndome á que aventuraba mas en callar que en hablar, me determiné á romper el silencio.

Solo una cosa me inquietaba y era no saber como sacar la conversacion. Gracias al cielo, el orador mismo me sacó de este embarazo, preguntándome qué se decia de él en el público y si habia gustado su último sermon. Respondí que sus homilías siempre admiraban, pero que á mi parecer la última no habia movido tanto al auditorio como las antecedentes. ¿Como es eso, amigo? respondió sobresaltado : ¿se ha encontrado algun Aristarco? Señor ilustrísimo, respondí, no son obras las de V. S. I. que haya quien se atreva á censurarlas, antés todos las celebran; pero como V. S. I. me tiene mandado le hable con franqueza y sinceridad, me tomare la licencia de decir que su último sermon no me parece tiene la solidez de los precedentes. ¿Piensa V. S. I. de otro modo? A estas palabras se mudó de color mi amo, y con una sonrisa forzada, me dixó : ¿Señor Gil-Blas, con que esta pieza no es del gusto de vmd.? No digo yo

eso, interrumpí todo turbado; es excelente, aunque un poco inferior á las otras obras de V. S. I. Ya te entiendo, replicó, te parece que voy baxándo; ¿No es esto? Acorta de razones, tu crees que ya es tiempo de que piense en retirarme? Jamas hubiera yo hablado á V. S. I. con tanta claridad, si expresamente no me lo hubiera mandado; y pues en esto he obedecido á V. S. I.; le suplico rendidamente no lleve á mal mi atrevimiento. No lo permita Dios, interrumpió precipitadamente, no permita Dios que tal cosa os reprehenda: en eso seria yo muy injusto. No es del todo malo que me digas tu dictámen, pero tu dictámen no me parece fundado; yo me engañe habiéndome sometido á ser el juguete de tu limitada inteligencia.

Aunque estaba tan turbo, procuré buscar los medios de enmendar lo hecho; pero es imposible sosegar á un autor irritado, y mas si está acostumbrado á no oir mas que elogios. No hablemos mas del asunto, hijo mio, me dixó; tu eres todavía muy niño para distinguir lo verdadero de lo falso: sabe que en mi vida no he compuesto mejor homilía que esta que ha tenido la desgracia de no haber merecido tu aprobacion. Gracias al cielo, mi entendimiento nada ha perdido todavia de su vigor. En adelante yo elegiré mejores confidentes. Quiero otros mas capaces de decidir que tú: anda, prosiguió, empujándome para que saliera de su gabinete, y díle á mi Tesorero que te entregue cien ducados, y anda bendito de Dios con ellos. Vaya vmd. con Dios, señor Gil-Blas,

me alegraré logre vmd. toda felicidad con un poco de mas gusto.

El padre Isla,
Gil-Blas de Santillana.

---

## CACUMATZIN, SOBRINO DE MOTEZUMA EXCITA LOS MÉXICANOS CONTRA LOS ESPAÑOLES.

« ¿ A que aguardamos, amigos y parientes, que no « abrimos los ojos al oprobrio de nuestra nacion, y á « la vileza de nuestro sufrimiento? ¿ Nosotros que « nacimos á las armas, y ponemos nuestra mayor « felicidad en el terror de nuestros enemigos, con- « cedemos la cerviz al yugo afrentoso de una gente « advenediza? ¿ Qué son sus atrevimientos, sino acu- « saciones de nuestra floxedad, y desprecios de nuestra « paciencia? Consideremos lo que han conseguido en « breves dias, y conocerémos primero nuestro de- « sayre, y despues nuestra obligacion. Arrojáronse á « la corte de México, insolentes de quatro victorias, « en que los hizo valientes la falta de resistencia. En- « tráron en ella triunfantes, á despecho de nuestro « Rey, y contra la voluntad de la nobleza y gobierno. « Introduxéron consigo nuestros enemigos ó rebeldes, « y los mantienen armados á nuestros ojos, dando « vanidad á los Tlascaltecas, y pisando el pundonor

« de los Méxicanos. Quitáron la vida con público y « escandaloso castigo á un general del Imperio, to- « mando en ageno dominio jurisdiccion de magistra- « dos, ó autoridad de legisladores. Y últimamente « prendiéron al gran Motezuma en su alojamiento, « sacándole violentamente de su palacio; y no con- « tentos con ponerle guardas á nuestra vista, pasáron « á ultrajar su persona y dignidad con las prisiones « de sus delinqüentes. Así pasó, todo lo sabemos; « ¿pero quien habrá que lo crea sin desmentir á sus « ojos? ¡O verdad ignominiosa, digna del silencio, y « mejor para el olvido! ¿pues en que os deteneis, « ilustres Méxicanos? ¿preso vuestro Rey, y vosotros « desarmados? Esa libertad aparente de que le veis « gozar estos dias, no es libertad, sino un tránsito « engañoso, por el qual ha pasado insensiblemente á « otro cautiverio de mayor indecencia, pues le han « tiranizado el corazon, y se han hecho dueños de « su voluntad, que es la prision mas indigna de los « Reyes. Ellos nos gobiernan y nos mandan; pues él « que nos habia de mandar los obedece. Ya le veis « descuidado en la conservacion de sus dominios, de- « satento á la defensa de sus leyes, y convertido el « ánimo real en espíritu servil. Nosotros que supo- « nemos tanto en el imperio Méxicano, debemos « impedir con todo el hombro su ruina. Lo que nos « toca es juntar nuestras fuerzas, acabar con estos « advenedizos, y poner en libertad á nuestro Rey. « Si le desagradáremos, dexándole de obedecer en lo « que le conviene, conocerá el remedio quando con-

« valezca de la enfermedad; y si no le conociere,
« hombres tiene México que sabran llevar con sus
« sienes la corona : No será el primero de nuestros
« Reyes, que por no saber reynar, ó reynar descui-
« dadamente, se dexó caer el cetro de las manos. »

Solis,
Historia de la conquista de México.

---

## DE LA LIBERTAD QUE DIÓ DON QUIXOTE A MUCHOS DESDICHADOS QUE MAL DE SU GRADO LOS LLEVABAN DONDE NO QUISIERAN IR; CON OTROS NO ESPERADOS SUCESOS.

Cuenta Cide Hamete Benengeli, autor arábigo y manchego, en su gravísima, altisonante, mínima, dulce é imaginaba historia, que despues que entre el famoso Don Quixote de la Mancha y Sancho Panza su escudero pasáron aquellas razones que en el fin del capítulo veinte y uno quedan referidas, que Don Quixote alzó los ojos y vió que por el camino que llevaba venian hasta doce hombres á pie ensartados como cuentas en una gran cadena de hierro por los cuellos, y todos con esposas á las manos. Venian asimismo con ellos dos hombres de á caballo y dos de á pie : los de á caballo con escopetas de rueda, y

los de á pie con dardos y espadas, y que asi como Sancho Panza los vió, dixo : Esta es cadena de galeotes, gente forzada del Rey, que va á las galeras.

¿Como gente forzada? preguntó Don Quixote : ¿es posible que el Rey haga fuerza á ninguna gente?

No digo eso, respondió Sancho, sino que es gente que por sus delitos va condenada á servir al Rey en las galeras de por fuerza.

En resolucion, replicó Don Quixote, como quiera que ello sea, esta gente, aunque los llevan, van de por fuerza y no de voluntad.

Asi es, dixo Sancho. Pues desa manera, dixo su amo, aquí encaxa la execucion de mi oficio, desfacer fuerzas y socorrer y acudir á los miserables.

Advierta vuestra merced, dixo Sancho, que la justicia, que es el mismo Rey, no hace fuerza ni agravio á semejante gente, sino que los castiga en pena de sus delitos.

Llegó en esto la cadena de los galeotes, y Don Quixote con muy corteses razones pidió á los que iban en su guarda fuesen servidos de informarle y decirle la causa ó causas por que llevaban aquella gente de aquella manera. Una de las guardas de á caballo respondió que eran galeotes, gente de su Magestad, que iba á galeras, y que no habia mas que decir, ni él tenia mas que saber.

Con todo eso, replicó Don Quixote, querria saber de cada uno dellos en particular la causa de su desgracia : añadió á estas otras tales y tan comedidas razones para moverlos á que le dixesen lo que de-

seaba, que la otra guarda de á caballo le dixo: Aunque llevamos aquí el registro y la fe de las sentencias de cada uno destos malaventurados, no es tiempo este de detenerles á sacarlas, ni á leerlas; vuestra merced llegue y se lo pregunte á ellos mismos, que ellos lo dirán si quisieren, que si querrán, porque es gente que recibe gusto de hacer y decir bellaquerías.

Con esta licencia que Don Quixote se tomara aunque na se la dieran, se llegó á la cadena, y al primero le preguntó que por que pecados iba de tan mala guisa. Él respondió que por enamorado iba de aquella manera.

¿Por eso no mas? replicó Don Quixote: pues si por enamorados echan á galeras, dias ha que pudiera yo estar bogando en ellas.

No son los amores como los que vuestra merced piensa, dixo el galeote, que los mios fuéron que quise tanto á una canasta de colar atestada de ropa blanca, que la abrace conmigo tan fuertemente, que á no quitármela la justicia por fuerza, aun hasta ahora no la hubiera dexado de mi voluntad: fué en fragante, no hubo lugar de tormento, concluyóse la causa, acomodáronme las espaldas con ciento, y por añadidura tres precios de gurapas, y acabóse la obra.

¿Que son gurapas? preguntó Don Quixote.

Gurapas son galeras, respondió el galeote, el qual era un mozo de hasta edad de veinte y quatro años, y dixo que era natural de Piedrahita.

Lo mismo preguntó Don Quixote al segundo, el

qual no respondió palabra, segun iba de triste y melancólico; mas respondió por él el primero y dixo: Este, señor, va por canario, digo que por músico y cantor.

¿Pues como? repitió Don Quixote ¿por músicos y cantores van tambien á galeras?

Si señor, respondió el galeote, que no hay peor cosa que cantar en el ansia.

Antes he oido decir, dixo Don Quixote, que quien canta, sus males espanta.

Acá es al reves, dixo el galeote, que quien canta una vez, llora toda su vida.

No lo entiendo, dixo Don Quixote, mas una de las guardas le dixo: Señor caballero, cantar en el ansia, se dice entre esta gente *non santa*, confesar en el tormento: á este pecador le diéron tormento, y confesó su delito era ser quatrero, que es ser ladron de bestias; y por haber confesado, le condenáron por seis años á galeras, amen de doscientos azotes que ya lleva en las espaldas: y va siempre pensativo y triste, porque los demas ladrones que allá quedan y aquí van, le maltratan y aniquilan y escarnecen y tienen en poco, porque confesó y no tuvo ánimo de decir nones; porque dicen ellos que tantas letras tiene un no como un sí, y que harta ventura tiene un delinqüente que está en su lengua su vida ó su muerte; y no en la de los testigos y probanzas: y para mí tengo que no van muy fuera de camino.

Y yo lo entiendo asi, respondió Don Quixote, el qual pasando al tercero preguntó lo que á los otros,

el qual de presto y con mucho desenfado respondió y dixo : Yo voy por cinco años á las señoras gurapas, por faltarme diez ducados.

Yo daré veinte de muy buena gana, dixo Don Quixote, por libraros desa pesadumbre.

Eso me parece, respondió el galeote, como quien tiene dineros en mitad del golfo, y se está muriendo de hambre sin tener adonde comprar lo que ha menester : dígolo, porque si á su tiempo tuviera yo esos veinte ducados que vuestra merced ahora me ofrece, hubiera untado con ellos la péndola del escribano, y avivado el ingenio del procurador, de manera que hoy me viera en mitad de la plaza de Zocodover de Toledo, y no en este camino atraillado como galgo; pero Dios es grande, paciencia y basta.

Tras todos estos venia un hombre de muy buen parecer, de edad de treinta años, sino que al mirar metia el un ojo en el otro : un poco venia diferentemente atado que los demas, porque traia una cadena al pie tan grande que se la liaba por todo el cuerpo, y dos argollas á la garganta, la una en la cadena, y la otra de la que llaman guarda amigo, ó pie de amigo, de la qual descendian dos hierros que llegaban á la cintura, en los quales se asian dos esposas donde llevaba las manos cerradas con un grueso candado, de manera que ni con las manos podia llegar á la boca, ni podia baxar la cabeza á llegar á las manos.

Preguntó Don Quixote que como iba aquel hombre con tantas prisiones mas que los otros. Respondióle la guarda : porque tenia aquel solo mas delitos que

todos los otros juntos, y que era tan atrevido y tan grande bellaco, que aunque le llevaban de aquella manera no iban seguros dél, sino que temian que se les habia de huir.

¿Que delitos puede tener, dixo Don Quixote, si no han merecido mas pena que echarle á las galeras?

Va por diez años, replicó la guarda, que es como muerte civil: no se quiera saber mas, sino que este buen hombre es el famoso Gines de Pasamonte, que por otro nombre llaman Ginesillo de Parapilla.

Señor comisario, dixo entonces el galeote, váyase poco á poco, y no andemos ahora á deslindar nombres y sobrenombres: Gines me llamo, y no Ginesillo, y Pasamonte es mi alcurnia, y no parapilla, como voacé dice, y cada uno se dé una vuelta á la redonda, y no hará poco.

Hable con menos tono, replicó el comisario, señor ladron de mas de la marca, si no quiere que le haga callar mal que le pese.

Bien parece, respondió el galeote, que va el hombre como Dios es servido; pero algun dia sabrá alguno, si me llamo Ginesillo de Parapilla ó no.

¿Pues no te llaman asi, embustero? dixo la guarda.

Si llaman, respondió Gines; mas yo haré que no me lo llamen, ó me las pelaria donde yo digo entre mis dientes. Señor caballero, si tiene algo que darnos, dénoslo ya, y vaya con Dios, que ya enfada con tanto querer saber vidas agenas: y si la mia quiere saber, sepa que yo soy Gines de Pasamonte, cuya vida está escrita por estos pulgares.

Dice verdad, dixo el comisario, que él mismo ha escrito su historia, que no hay mas que desear, y dexa empeñado el libro en la cárcel en docientos reales.

Y le pienso quitar, dixo Gines, si quedara en docientos ducados.

¿Tan bueno es? dixo Don Quixote.

Es tan bueno, respondió Gines, que mal año para Lazarillo de Tórmes, y para todos quantos de aquel género se han escrito ó escribieren: lo que le sé decir á voacé, es que trata verdades, y que son verdades tan lindas y tan donosas que no puede haber mentiras que se le igualen.

¿Y como se intitula el libro? preguntó Don Quixote.

La vida de Gines de Pasamonte, respondió él mismo.

¿Y está acabado? preguntó Don Quixote.

¿Como puede estar acabado, respondió él, si aun no está acabada mi vida? lo que está escrito, es desde mi nacimiento hasta el punto que esta última vez me han echado en galeras..

¿Luego otra vez habeis estado en ellas? dixo Don Quixote.

Para servir à Dios y al Rey, otra vez he estado quatro años, y ya sé á que sabe el bizcocho y el corbacho, respondió Gines, y no me pesa mucho de ir á ellas, porque allí tendré lugar de acabar mi libro, que me quedan muchas cosas que decir, y en las galeras de España hay mas sosiego de aquel que seria menester, aunque no es menester mucho mas para lo que yo tengo de escribir, porque me lo sé de coro.

Hábil pareces, dixo Don Quixote.

Y desdichado, respondió Gines, porque siempre las desdichas persiguen al buen ingenio.

Persiguen á los bellacos, dixo el comisario.

Ya le he dicho, señor comisario, respondió Pasamonte, que se vaya poco á poco, que aquellos señores no le diéron esa vara para que maltratase á los pobretes que aquí vamos, sino para que nos guiase y llevase adonde su Magestad manda: si no por vida de..... basta, que podria ser que saliesen algun dia en la colada las manchas que se hiciéron en la venta, y todo el mundo calle y viva bien, y hable mejor y caminemos, que ya es mucho regodeo este.

Alzó la vara en alto el comisario para dar á Pasamonte en respuesta de sus amenazas; mas Don Quixote se puso en medio, y le rogó que no le maltratase, pues no era mucho que quien llevaba tan atadas las manos tuviese algun tanto suelta la lengua, y volviéndose á todos los de la cadena dixo: De todo quanto me habeis dicho, hermanos carísimos, he sacado en limpio que aunque os han castigado por vuestras culpas, las penas que vais á padecer no os dan mucho gusto, y que vais á ellas muy de mala gana y muy contra vuestra voluntad, y que podria ser que el poco ánimo que aquel tuvo en el tormento, la falta de dineros deste, el poco favor del otro, y finalmente el torcido juicio del juez hubiese sido causa de vuestra perdicion, y de no haber salido con la justicia que de vuestra parte teníades: todo lo qual se me representa á mí ahora en la memoria de manera que me está diciendo, persuadiendo y aun forzando; que mues-

tre con vosotros el efecto para que el Cielo me arrojó al mundo, y me hizo profesar en él la órden de caballería que profeso, y el voto que en ella hice de favorecer á los menesterosos y opresos de los mayores; pero porque sé que una de las partes de la prudençia es que lo que se puede hacer por bien no se haga por mal, quiero rogar á estos señores guardianes y comisario sean servidos de desataros y dexaros ir en paz, que no faltarán otros que sirvan al Rey en mejores ocasiones, porque me parece duro caso hacer esclavos á los que Dios y naturaleza hizo libres: quanto mas, señores guardas, añadió Don Quixote, que estos pobres no han cometido nada contra vosotros, allá se lo haya cada uno con su pecado, Dios hay en el cielo que no se descuida de castigar al malo ni de premiar al bueno, y no es bien que los hombres honrados sean verdugos de los otros hombres no yéndoles nada en ello: pido esto con esta mansedumbre y sosiego, porque tenga, si lo cumplis, algo que agradeceros, y quando de grado no lo hagais, esta lanza y esta espada con el valor de mi brazo harán que lo hagais por fuerza.

Donosa majadería, respondió el comisario: bueno está el donaire con que ha salido á cabo de rato; los forzados del Rey quiere que le dexemos, como si tuviéramos autoridad para soltarlos, ó él la tuviera para mandárnoslo: váyase vuestra merced, señor, norabuena su camino adelante, y enderécese ese bacin que trae en la cabeza, y no ande buscando tres pies al gato.

Vos sois el gato y el rato y el bellaco, respondió Don Quixote; y diciendo y haciendo arremetió con él tan presto, que sin que tuviese lugar de ponerse en defensa dió con él en el suelo mal herido de una lanzada, y avínole bien que este era él de la escopeta. Las demas guardas quedáron atónitas y suspensas del no esperado acontecimiento; pero volviendo sobre sí, pusiéron mano à sus espadas los de á caballo, y los de á pie á sus dardos, y arremetiéron á Don Quixote que con mucho sosiego los aguardaba; y sin duda lo pasara mal, si los galeotes, viendo la ocasion que se les ofrecia de alcanzar libertad, no la procuraran, procurando romper la cadena donde venian ensartados. Fué la revuelta de manera que las guardas, ya por acudir á los galeotes que se desataban, ya por acometer á Don Quixote que los acometia, no hiciéron cosa que fuese de provecho. Ayudó Sancho por su parte á la soltura de Gines de Pasamonte, que fué el primero que saltó en la campaña libre y desembarazado, y arremetiendo al comisario caido le quitó la espada y la escopeta, con la qual apuntando al uno y señalando al otro, sin dispararla jamas, no quedó guarda en todo el campo, porque se fuéron huyendo, asi de la escopeta de Pasamonte, como de las muchas pedradas que los ya sueltos galeotes les tiraban.

Entristecióse mucho Sancho deste suceso, porque se le representó que los que iban huyendo habian de dar noticia del caso á la santa Hermandad, la qual á campana herida saldria á buscar los delinqüentes, y asi se lo dixo á su amo, y le rogó que luego de allí

se partiesen y se emboscasen en la sierra que estaba cerca.

Bien está eso, dixo Don Quixote; pero yo sé lo que ahora conviene que se haga, y llamando á todos los galeotes, que andaban alborotados, y habian despojado al comisario hasta dexarle en cueros, se le pusiéron todos á la redonda para ver lo que les mandaba, y asi les dixo: De gente bien nacida es agradecer los beneficios que reciben, y uno de los pecados que mas á Dios ofende es la ingratitud: dígolo porque ya habeis visto, señores, con manifiesta experiencia él que de mí habeis recibido, en pago del qual querria, y es mi voluntad, que cargados de esa cadena que quité de vuestros cuellos, luego os pongais en camino y vais á la ciudad del Toboso, y allí os presenteis ante la señora Dulcinea del Toboso, y le digais que su Caballero, él de la triste figura, se le envia á encomendar, y le conteis punto por punto todos los que ha tenido esta famosa aventura hasta poneros en la deseada libertad, y hecho esto os podréis ir donde quisiéredes á la buena ventura.

Respondió por todos Gines de Pasamonte y dixo: Lo que vuestra merced nos manda, señor y libertador nuestro, es imposible de toda imposibilidad cumplirlo, porque no podemos ir juntos por los caminos, sino solos y divididos y cada uno por su parte, y procurando meterse en las entrañas de la tierra por no ser hallado de la santa Hermandad, que sin duda alguna ha de salir en nuestra busca: lo que vuestra merced puede hacer, y es justo que haga, es mudar ese ser-

vicio y montazgo de la señora Dulcinea del Toboso en alguna cantidad de ave marías y credos, que nosotros dirémos por la intencion de vuestra merced, y esta es cosa que se podrá cumplir de noche y de dia, huyendo ó reposando, en paz ó en guerra; pero pensar que hemos de volver ahora á las ollas de Egipto, digo, á tomar nuestra cadena y á ponernos en camino del Toboso, es pensar que es ahora de noche, que aun no son las diez del dia, y es pedir á nosotros eso como pedir peras al olmo.

Pues voto á tal, dixo Don Quixote (ya puesto en cólera), don Ginesillo de Paropillo, ó como os llamais, que habeis de ir vos solo rabo entre piernas con toda la cadena á cuestas.

Pasamonte, que no era nada bien sufrido (estando ya enterado que Don Quixote no era muy cuerdo, pues tal disparate habia cometido como él de querer darles libertad), viéndose tratar mal y de aquella manera hizo del ojo á los compañeros, y apartándose á parte comenzáron á llover tantas y tantas piedras sobre Don Quixote, que no se daba manos á cubrirse con la rodela, y el pobre de Rocinante no hacia mas caso de la espuela que si fuera hecho de bronce. Sancho se puso tras su asno, y con él se defendia de la nube y pedrisco que sobre entrambos llovia.

No se pudo escudar tan bien Don Quixote que no le acertasen no sé quantos guixarros en el cuerpo con tanta fuerza, que diéron con él en el suelo: y apénas hubo caido quando fué sobre él el estudiante, y le quitó la bacía de la cabeza, y dióle con ella tres ó

quatro golpes en las espaldas, y otros tantos en la tierra, con que la hizo casi pedazos: quitáronle una ropilla que traia sobre las armas, y las medias calzas le querian quitar si las grevas no lo estorbaran. A Sancho le quitáron el gaban, y dexándole en pelota, repartiendo entre sí los demas despojos de la batalla, se fuéron cada uno por su parte con mas cuidado de escaparse de la Hermandad que temian, que de cargarse de la cadena, é ir á presentarse ante la señora Dulcinea del Toboso. Solos quedáron jumento y Rocinante, Sancho y Don Quixote, el jumento cabisbaxo y pensativo, sacudiendo de quando en quando las orejas, pensando que aun no habia cesado la borrasca de las piedras que le perseguian los oidos; Rocinante tendido junto á su amo, que tambien vino al suelo de otra pedrada; Sancho en pelota, y temeroso de la santa Hermandad; Don Quixote, en fin, mohinísimo de verse tan mal parado por los mismos á quien tanto bien habia hecho.

CERVANTES,
Don Quixote de la Mancha.

## SINGULAR COMBATE ENTRE ONCE FRANCESES Y ONCE ESPANOLES.

(En el año 1502, baxo el reynado de Luis XII, Rey de Francia.)

De parte de los Franceses, el mensage vinó un lunes, 19 de setiembre, y el desafio se aplazaba para el dia siguiente, con la condicion de que los rendidos habian de quedar prisioneros. Aceptóse el duelo al punto : diéronse rehenes de una y otra parte para la seguridad del campo, y el puesto se señaló en un sitio junto á Arani, á mitad del camino entre Barleta y Viselo. Escogiéronse de los Españoles once campeones, entre los quales el mas célebre era Diego Garcia de Paredes, que á pesar de tres heridas que tenia en la cabeza, quizó asistir á aquella honrosa contienda. Diéronseles las mejores armas, los mejores caballos : nombróseles por padrino á Próspero Colonna, la segunda persona del exército; y ya que estuvieron aderezados, el Gran Capitan hízolos venir ante sí, y delante de los principales caudillos les dixó : que no pudiendo dudar de la justicia de su causa, y de quan buenos y esforzados caballeros eran, debian esperar con certeza la victoria : que se acordasen que la gloria y la reputacion militar, no solo de ellos mismos, sino la del exército,

la de la nacion, y la de sus príncipes, dependia de aquel conflicto, y por tanto peleasen como buenos, y se ayudasen unos á otros, llevando el propósito de morir antes que volver sin la gloria de la batalla.

Todos lo juraron animosamente, y á la hora señalada salieron acompañados cada uno de dos pages del desafio. Llegaron antes que sus contrarios, y luego que estuvieron al frente unos de otros, los padrinos les dividieron el sol, y las trompetas dieron la señal del combate. Arremetieron furiosamente, y del primer encuentro, los Españoles derribaron quatro Franceses, matándoles los caballos: al segundo los enemigos derribaron uno de los Españoles, que cayendo entre los quatro Franceses que estaban á pie, y asaltado de todos ellos á un tiempo, le fué forzoso rendirse. A este punto un Español mató á un Frances de una estocada, y otro rindió á su contrario. Los dos que se habian rendido de una parte y otra, se separaron fuera de la lid: cayó otro Frances del caballo y por matarle ó rendirle, todos los Españoles cargaron sobre él, y todos los Franceses arrebatadamente á defenderle. Heríanse de todos modos, con las hachas, con los estoques, con las dagas: la sangre les corria por entre las armas, y el campo se cubria con los pedazos de acero que la violencia de los golpes hacia saltar en la tierra.

Estremecíanse los circunstantes, y esperaban dudosos el exíto de una lucha que tan tenazmente se sostenia. En esta tercera refriega, los Españoles mataron cinco caballos de sus enemigos, y estos, dos

de los nuestros. Quedaban siete Franceses á pie y dos á caballo, mientras que los Españoles, siendo ocho á caballo y dos á pie, parecia que nada les quedaba ya, sino echarse sobre sus adversarios para ganar la victoria. Acometieron pues á concluir la batalla; mas los Franceses, atrincherándose entre los caballos muertos, flanqueados de sus dos hombres de armas que les quedaban montados, y asiendo de las lanzas que habia por el suelo, esperaron á sus contrarios, cuyos caballos espantados á la vista de los cadáveres, se resistian á sus ginetes, y se negaban á entrar. Varias veces embistieron y otras tantas tuvieron que retroceder : entónces Garcia de Paredes á voces les decia, que se apeasen y acometiesen á pie, que él no podia hacerlo por las heridas que tenia en la cabeza ; y al mismo tiempo arremetió con su caballo á aportillar la trinchera, y solo por gran rato estuvo haciendo guerra á sus enemigos. Estos se defendieron de él y le hirieron el caballo tan malamente, que tuvó que retirarse por no caer entre ellos. Mientras él peleaba así, los Franceses movian partido, y confesaban que habian errado en decir que los Españoles no eran tan diestros caballeros como ellos, y que así, podrian salir todos como buenos del campo. A los mas de los nuestros parecia bien este partido ; mas Paredes no admitia ningun concierto : decia á sus compañeros que de ningun modo cumplian con su honra, sino rindiendo á aquellos hombres ya medio vencidos; y mal enojado de que no siguiesen su dictamen, herido como estaba, perdida la espada de la mano, y no te-

niendo á punto otras armas, se volvió á las piedras con las que se habia señalado el término del campo, y empezó á lanzarlas contra los Franceses. Parece al leer esto, que se ven las luchas de los heroes en Homero y Virgilio, quando rotas las lanzas y las espadas, acuden á herirse con aquellas enormes piedras, que el esfuerzo de muchos no podia mover de su sitio. Apeáronse enfin los Españoles; y los Franceses, viéndolos venir, volvieron á ofrecer el partido de que la cosa quedase así.

Habia durado la batalla mas de cinco horas; la noche era entrada, y Próspero Colonna aconsejó á los Españoles que su honor quedaba en todo su punto aceptando este partido. Hiciéronlo así, cangeáronse los dos rendidos uno por otro, y los Franceses tomaron el camino de Viselo; los nuestros, él de Barleta. Los jueces sentenciaron que todos eran buenos caballeros, habiendo manifestado los Españoles mas esfuerzo, y los Franceses mas constancia. Entre estos, se señaló mucho el célebre Bayard, á quien se llamaba el caballero sin medio y sin tacha; entre los nuestros, los que mas bien pelearon, fueron Paredes y Diego de Vera.

Quintana,
Vida de Españoles celebres.
— el Gran Capitan.

DEL ESTILO CON QUE SE MEDIAN Y COMPUTABAN LOS MESES Y LOS AÑOS EN MÉXICO, EN TIEMPO DE SU CONQUISTA POR LOS ESPAÑOLES.

Tenian los Méxicanos dispuesto y regulado su calendario con notable observacion. Gobernábanse por el movimiento del sol, y midiendo sus alturas y declinaciones para entenderse con el tiempo, daban al año trecientos y sesenta y cinco dias, como nosotros; pero le dividian en diez y ocho meses, señalando á cada mes veinte dias, de cuyo número se componian los trecientos y sesenta, y los cinco restantes eran como dias intercalares que se añadian al fin del año, para igualar el curso del sol. Mientras duraban estos cinco dias, que á su parecer, dexáron advertidamente sus mayores como vacíos y fuera de cuenta, se daban á la ociosidad, y trataban solo de perder, como podian, aquellas sobras del tiempo. Dexaban el trabajo los oficiales, cerrábanse las tiendas, cesaba el despacho de los tribunales, y hasta los sacrificios en los templos. Visitábanse unos á otros, y procuraban todos divertirse con varios entretenimientos, dando á entender que se prevenian con el descanso, para entrar en los afanes y tareas del año siguiente, cuyo ingreso ponian en principio de la primavera, discrepando del año solar, segun el cómputo de los

astrólogos, en solos tres dias que venian á tomar de nuestro mes de febrero.

Tenian tambien sus semanas de á trece dias con nombres diferentes, que se notaban por imágenes en el calendario; y sus siglos, que constaban de quatro semanas de años, cuyo método y dibuxo era de notable artificio, y se guardaba cuidadosamente para memoria de lós sucesos. Formaban un círculo grande, y le dividian en cincuenta y dos grados, dando un año á cada grado. En el centro pintaban una efigie del sol, y de sus rayos salian quatro faxas de colores diferentes, que partian igualmente la circunferencia, dexando trece grados á cada semidiámetro, cuyas divisiones eran como signos de su zodiaco, donde tenia el siglo sus revoluciones, y el sol sus aspectos prosperos ó adversos, segun el color de la faxa. Por defuera iban notando en otro círculo mayor, con sus figuras y caracteres, los acaecimientos del siglo, y quantas novedades se ofrecian dignas de memoria; y estos mapas seculares eran como instrumentos públicos, que servian á la comprobacion de sus historias. Puédese contar entre las providencias de aquel gobierno, el tener historiadores que mandasen á la posteridad los hechos de su nacion.

Habia su mezcla de superstición en este cómputo de los siglos, porque tenian aprehendido que peligraba la duracion del mundo, siempre que terminaba el sol aquella carrera de las quatro semanas mayores, y quando llegaba el último dia de los cincuenta y dos años, se prevenian todos para la última calamidad.

Despedíanse de la luz con lagrimas, disponíanse para morir sin enfermedad : rompian las vasijas de su menage, como trastos inútiles : apagaban los fuegos, y andaban toda la noche como frenéticos, sin atreverse á descansar, hasta saber si estaban de asiento en la region de las tinieblas. Pero al primer crepúsculo de la mañana empezaban á respirar con la vista en el oriente ; y en saliendo el sol, le saludaban con todos sus instrumentos, cantándole diferentes himnos y canciones de alegría desconcertada : congratulábanse despues unos con otros, de que ya tenian segura la duracion del mundo por otro siglo ; y acudian luego á los templos á congrâtularse con sus dioses y á recibir la nueva lumbre de los sacerdotes, que se encendia delante de los altares con vehemente agitacion de leños combustibles. Preveníanse despues de todo lo necesario para empezar á vivir ; y este dia se celebraba con públicos regocijos, llenándose la ciudad de bayles y otros exercicios de agilidad, dedicados á la renovacion del tiempo, no de otra suerte que celebró Roma sus juegos seculares.

Solis,
Historia de la conquista de México.

## DISCURSO DE PELAYO ANTES DE LLEGAR A LAS MANOS CON LOS MOROS EN LA BATALLA QUE FIXO LA SUERTE DE ESPAÑA CON LA EXPULSION DE SUS ENEMIGOS.

(En tiempo de Charles-Martel, en el año 716.)

« CONVIENE usar de presteza y de valor para que « los que tenemos la justicia de nuestra parte, sobre- « pujemos á los contrarios con el esfuerzo. Cada « qual de las ciudades tiene una pequeña guarnicion « de Moros : los moradores y ciudadanos son nues- « tros, y todos los hombres valientes de España de- « sean emplearse en nuestra ayuda. No habrá alguno « que merezca nombre de Cristiano, el qual no se « venga luego á nuestro campo. Solo entretengamos « á los enemigos un poco, y con corazones atrevidos « avivemos la esperanza de recobrar la libertad, y la « engendremos en los ánimos de nuestros hermanos. « El exército de los enemigos derramado por muchas « partes, y la fuerza de su campo está embarazada « en Francia. Acudamos pues con esfuerzo y corazon, « que esta es buena ocasion para pelear por la antigua « gloria de la guerra, por los altares y religion, por « los hijos, mugeres, parientes y aliados que estan « puestos en una indigna y gravísima servidumbre. « Pesada cosa es relatar sus ultrajes, nuestras miserias

« y peligros; y cosa muy vana encarecerlas con pa-
« labras, derramar lágrimas, despedir suspiros : lo
« que hace al caso, es aplicar algun remedio á la
« enfermedad, dar muestra de vuestra nobleza, y
« acordaros que sois nacidos de la nobilísima sangre
« de los Godos. La prosperidad y regalos nos enfla-
« queciéron y hiciéron caer en tantos males; las ad-
« versidades y trabajos nos aviven y nos despierten.
« Direis que es cosa pesada acometer los peligros de
« la guerra : ¿Pero quánto mas pesado es que los
« hijos y mugeres hechos esclavos sirvan á la desho-
« nestidad de los enemigos? ¡O grande y extrañable
« dolor, fortuna trabajosa y áspera, que vosotros
« mismos seais despojados de vuestras vidas y ha-
« ciendas! todo lo qual es forzoso que padezcan los
« vencidos. El amor de vuestras cosas particulares, y
« el deseo del sosiego por ventura os entetiene. En-
« gañais os si pensais que los particulares se pueden
« conservar destruida y asolada la República : la
« fuerza desta llama, á la manera que el fuego de
« unas casas pasa á otras, lo consumirá todo sin dexar
« cosa alguna en pie. ¿Poneis la confianza en la for-
« taleza y aspereza desta comarca? á los cobardes y
« ociosos ninguna cosa puede asegurar : y quando los
« enemigos no nos acometiesen, ¿como podrá esta
« tierra esteril y menguada de todo, sustentar tanta
« gente como se ha recogido á estas montañas? ¿El
« pequeño de nuestros soldados os hace dudar? pero
« debeis os acordar de los tiempos pasados y de los
« trances variables de las guerras, por los quales po-

« deis entender que no vencen los muchos, sino los
« esforzados. A Dios al qual tenemos irritado antes
« de ahora, y al presente creemos está aplacado,
« facil cosa es y aun muy usada deshacer gruesos
« exércitos con las armas de pocos. ¿Teneis por mejor
« conformaros con el estado presente, y por acertado
« servir al enemigo con condiciones tolerables? . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« ¿Pensais por ventura que tratamos con hombres
« crueles, y no antes con bestias fieras y salvages?...
« Por lo que á mí toca, estoy determinado con vuestra
« ayuda de acometer esta empresa y peligro (bien que
« muy grande) por el bien comun muy de buena gana;
« y en tanto que yo viviere, mostrarme enemigo no
« mas á estos bárbaros que á qualquiera de los nuestros
« que rehusare tomar la sarmas y ayudarnos en esta
« guerra sagrada, y no se determinare de vencer ó
« morir como bueno, antes que sufrir vida tan mise-
« rable, tanextrema, afrenta y desventura. La grandeza
« de los castigos hará entender á los cobardes que no
« son los enemigos los que mas deben temer. »

MARIANA,
Historia de España.

## HISTORIA DEL CAUTIVO.

(novela.)

En un lugar de las montañas de Leon tuvo principio mi linage, con quien fué mas agradecida y liberal la naturaleza que la fortuna, aunque en la estrecheza de aquellos pueblos todavia alcanzaba mi padre fama de rico, y verdaderamente lo fuera si asi se diera maña á conservar su hacienda como se la daba en gastarla. Y la condicion que tenia de ser liberal y gastador, le procedió de haber sido soldado los años de su juventud : que es escuela la soldadesca, donde el mezquino se hace franco y el franco prodigo, y si algunos soldados se hallan miserables, son como monstruos que se ven raras veces. Pasaba mi padre los términos de la liberalidad y rayaba en los de ser pródigo, cosa que no le es de ningun provecho al hombre casado, y que tiene hijos que le han de suceder en el nombre y en el ser.

Los que mi padre tenia, eran tres; todos varones y todos de edad de poder elegir estado. Viendo pues mi padre que segun él decia no podia irse á la mano contra su condicion, quiso privarse del instrumento y causa que le hacia gastador y dadivoso, que fué privarse de la hacienda, sin la qual el mismo Alexandro pareciera estrecho, y asi llamándonos un dia á

todos tres á solas en un aposento, nos dixo unas razones semejantes á las que ahora diré. « Hijos, para « deciros que os quiero bien, basta saber y decir que « sois mis hijos, y para entender que os quiero mal, « basta saber que no me voy á la mano en lo que « toca á conservar vuestra hacienda : pues para que « entendais desde aquí adelante que os quiero como « padre, y que no os quiero destruir como padrastro, « quiero hacer una cosa con vosotros que ha muchos « dias que la tengo pensada y con madura conside- « racion dispuesta. Vosotros estais ya en edad de « tomar estado, ó á lo menos de elegir exercicio tal, « que quando mayores, os honre y aproveche; y lo que « he pensado es hacer de mi hacienda quatro partes, « las tres os dare á vosotros á cada uno lo que le to- « care, sin exceder en cosa alguna, y con la otra me « quedaré yo para vivir y sustentarme los dias que « el Cielo fuere servido de darme de vida; pero querria « que despues que cada uno tuviese en su poder la « parte que le toca de su hacienda, siguiese uno de « los caminos que le diré. Hay un refran en nuestra « España, á mi parecer muy verdadero, como todos « lo son, por ser sentencias breves sacadas de la luenga « y discreta experiencia, y el que yo digo, dice : » « Iglesia, ó mar, ó casa Real, » « como si mas cla- « ramente dixera : quien quisiere valer y ser rico, « siga ó la Iglesia, ó navegue exercitando el arte de « la mercancía, ó entre á servir á los Reyes en sus casas, « porque dicen : » mas vale migaxa de Rey, que mer- « ced de Señor. » « Digo esto porque querria, y es

« mi voluntad, que uno de vosotros siguiese las letras,
« el otro la mercancia, y el otro sirviese al Rey en la
« guerra : pues es dificultoso entrar á servirle en su
« casa, que ya qúe la guerra no dé muchas riquezas
« suele dar mucho valor y mucha fama. Dentro de
« ocho dias os daré toda vuestra parte en dineros sin
« defraudaros en un ardite, como lo vereis por la
« obra : decidme ahora si quereis seguir mi parecer
« y consejo en lo que os he propuesto : y mandán-
« dome á mí por ser el mayor que respondiese. »

Despues de haberle dicho que no se deshiciese de la hacienda, sino que gastase todo lo que fuese su voluntad, que nosotros éramos mozos para saber ganarla, vine á concluir en que cumpliria su gusto, y que el mio era seguir el exercicio de las armas, sirviendo en él á Dios y á mi Rey.

El segundo hermano hizo los mismos ofrecimientos, y escogió el irse á las Indias llevando empleada la hacienda que le cupiese.

El menor, y á lo que yo creo el mas discreto, dixo que queria seguir la Iglesia, ó irse á acabar sus comenzados estudios á Salamanca.

Asi como acabamos de concordarnos y escoger nuestros exercicios, mi padre nos abrazó á todos, y con la brevedad que dixo, puso por obra quanto nos habia prometido, y dando á cada uno su parte, que á lo que se me acuerda fuéron cada tres mil ducados en dineros, porque un nuestro tio compró toda la hacienda y la pagó de contado porque no saliese del tronco de la casa, en un mismo dia nos despedímos

todos tres de nuestro buen padre, y en aquel mismo, pareciéndome á mi ser inhumanidad que mi padre quedase viejo y con tan poca hacienda, hice con él que de mis tres mil tomase los dos mil ducados, porque á mí me bastaba el resto para acomodarme de lo que habia menester un soldado. Mis dos hermanos, movidos de mi exemplo, cada uno le dió mil ducados, de modo que á mi padre le quedáron quatro mil ducados en dineros, y mas tres mil que á lo que parece valia la hacienda que le cupo, que no quiso vender sino quedarse con ella en raices.

Digo en fin que nos despedímos dél y de aquel nuestro tio que he dicho, no sin mucho sentimiento y lágrimas de todos, encargándonos que les hiciésemos saber todas las veces que hubiese comodidad para ello de nuestros sucesos prósperos ó adversos. Prometímoselo, y abrazándonos y echándonos su bendicion, el uno tomó el viage de Salamanca, el otro de Sevilla, y yo él de Alicante, adonde tuve nuevas que habia una nave ginovesa que cargaba allí lana para Génova. Este hará veinte y dos años que salí de casa de mi padre, y en todos ellos, puesto que he escrito algunas cartas, no he sabido dél ni de mis hermanos nueva alguna, y lo que en este discurso de tiempo he pasado lo diré brevemente.

Embarquéme en Alicante, llegué con próspero viage á Génova, fuí desde allí á Milan, donde me acomodé de armas y de algunas galas de soldado, de donde quise ir á asentar mi plaza al Piamonte, y estando ya de camino para Alexandría de la Palla,

tuve nuevas que el gran Duque de Alba pasaba á Flándes. Mudé propósito, fuíme con él, servíle en las jornadas que hizo, halléme en la muerte de los Condes de Eguemon y de Hórnos, alcancé á ser alférez de un famoso capitan de Guadalajara, llamado Diego de Urbina, y acabo de algun tiempo que llegué á Flándes se tuvo nuevas de la liga que la Santidad del Papa Pio V de felice recordacion habia hecho con Venecia y con España contra el enemigo comun, que es el Turco, el qual en aquel mismo tiempo habia ganado con su armada la famosa isla de Chipre, que estaba debaxo del dominio de Venecianos: pérdida lamentable y desdichada. Súpose cierto que venia por General desta líga el Serenísimo Don Juan de Austria, hermano natural de nuestro buen Rey Don Felipe: divulgóse el grandísimo aparato de guerra que se hacia, todo lo qual me incitó y conmovió el ánimo y el deseo de verme en la jornada que se esperaba, y aunque tenia barruntos y casi promesas ciertas de que en la primera ocasion que se ofreciese, seria promovido á Capitan, lo quise dexar todo y venirme, como me vine, á Italia: y quiso mi buena suerte que el señor Don Juan de Austria acababa de llegar á Génova, que pasaba á Nápoles á juntarse con la armada de Venecia, como despues lo hizo en Mecina. Digo en fin que yo me hallé en aquella felicísima jornada, ya hecho capitan de infantería, á cuyo honroso cargo me subió mi buena suerte mas que mis merecimientos, y aquel dia, que fué para la cristiandad tan dichoso, porque en él se desengañó

el mundo y todas las naciones del error en que estaban, creyendo que los Turcos eran invincibles por la mar; en aquel dia, digo, donde quedó el orgullo y soberbia otomana quebrantada, entre tantos venturosos como allí hubo (porque mas ventura tuviéron los cristianos que allí muriéron, que los que vivos y vencedores quedáron) yo solo fuí el desdichado, pues en cambio de que pudiera esperar, si fuera en los romanos siglos, alguna naval corona, me ví aquella noche que siguió á tan famoso dia con cadenas á los pies y esposas á las manos, y fué desta suerte.

Habiendo el Uchalí, Rey de Argel, atrevido y venturoso corsario, embestido y rendido la capitana de Malta que solos tres caballeros quedáron vivos en ella, y estos mal heridos, acudió la capitana de Juan Andrea á socorrerla, en la qual yo iba con mi compañia, y haciendo lo que debia en ocasion semejante salté en la galera contraria, la qual desviándose de la que la habia embestido estorbó que mis soldados me siguiesen, y asi me hallé solo entre mis enemigos, á quien no pude resistir por ser tantos : en fin me rindiéron lleno de heridas, y como ya se ha oido decir que el Uchalí se salvó con toda su escuadra, vine yo á quedar cautivo en su poder, y solo fuí el triste entre tantos alegres y el cautivo entre tantos libres, porque fuéron quince mil cristianos los que aquel dia alcanzáron la deseada libertad, que todos venian al remo en la turquesca armada. Lleváronme á Constantinopla, donde el Gran Turco Selin hizo General de la mar á mi amo, porque habia hecho su

deber en la batalla, habiendo llevado por muestra de su valor el estendarte de la religion de Malta.

Halléme el segundo año, que fué él de setenta y dos, en Navarino bogando en la capitana de los tres fanales. Ví y noté la ocasion que allí se perdió de no coger en el puerto toda la armada turquesca, pórque todos los levantes y genízaros que en ella venian tuviéron por cierto que les habian de embestir dentro del mismo puerto, y tenian á punto su ropa y pasamaques, que son sus zapatos, para huirse luego por tierra sin esperar ser combatidos : tanto era el miedo que habian cobrado á nuestra armada; pero el Cielo lo ordenó de otra manera, no por cùlpa ni descuido del General que á los nuestros regia, sino por los pecados de la cristiandad, y porque quiere y permite Dios que tengamos siempre verdugos que nos castiguen. En efecto el Ulchalí se recogió á Modon, que es una isla que está junto á Navarino, y echando la gente en tierra, fortificó la boca del puerto y estúvose quedo hasta que el señor Don Juan se volvió. En este viage se tomó la galera que se llamaba la Presa, de quien era capitan un hijo de aquel famoso corsario Barba Roxa. Tomóla la capitana de Nápoles llamada la Loba, regida por aquel rayo de la guerra, por el padre de los soldados, por aquel venturoso y jamas vencido capitan Don Alvaro de Bazan, Marques de Santa Cruz: y no quièro dexar de decir lo que sucedió en la presa de la Presa. Era tan cruel el hijo dè Barba Roxa y trataba tan mal á sus cautivos, que asi como los que venian al remo viéron que la galera Loba les

iba entrando y que los alcanzaba, soltáron todos a un tiempo los remos y asiéron de su capitan, que estaba sobre el estanterol gritando que bogasen apriesa, y pasándole de banco en banco de popa á proa, le diéron tantos bocados que á poco mas que pasó del árbol, ya habia pasado su ánima al infierno : tal era, como he dicho, la crueldad con que los trataba, y él odio que ellos le tenian.

Volvímos á Constantinopla, y el año siguiente, que fué el de setenta y tres, se supo en ella como el señor Don Juan habia ganado á Túnez y quitado aquel reyno á los Turcos, y puesto en posesion dél á Muley Hamet, cortando las esperanzas que de volver á reynar en él tenia Muley Hamida, el Moro mas cruel y mas valiente que tuvo el mundo. Sintió mucho esta pérdida el Gran Turco, y usando de la sagacidad que todos los de su casa tienen, hizo paz con Venecianos, que mucho mas que él la deseaban, y el año siguiente de setenta y quatro acometió a la Goleta y al fuerte que junto á Tunez habia dexado medio levantado el señor Don Juan. En todos estos trances andaba yo al remo sin esperanza de libertad alguna; á lo menos no esperaba tenerla por rescate, porque tenia determinado de no escribir las nuevas de mi desgracia á mi padre.

Perdióse en fin la Goleta, perdióse el fuerte, sobre las quales plazas hubo de soldados turcos pagados setenta y cinco mil, y de moros y alárabes de toda la Africa mas de quatro cientos mil, acompañados este tan gran número de gente con tantas municiones y

pertrechos de guerra, y con tantos gastadores, que con las manos y á puñados de tierra pudieran cubrir la Goleta y el fuerte. Perdióse primero la Goleta tenida hasta entonces por inexpugnable, y no se perdió por culpa de sus defensores, los quales hiciéron en su defensa todo aquello que debian y podian, sino porque la experiencia mostró la facilidad con que se podian levantar trincheas en aquella desierta arena, porque á dos palmos se hallaba agua, y los Turcos no la halláron á dos varos, y asi con muchos sacos de arena levantáron las trincheas tan altas que sobrepujaban las murallas de la fuerza, y tirándoles á caballero ninguno podia parar ni asistir á la defensa.

Perdióse tambien el fuerte, pero fuéronle ganando los Turcos palmo á palmo, porque los soldados que lo defendian peleáron tan valerosa y fuertemente, que pasáron de veinte y cinco mil enemigos los que matáron en veinte y dos asaltos generales que les diéron. Ninguno cautiváron sano de trecientos que quedáron vivos, señal cierta y clara de su esfuerzo y valor, y de lo bien que se habian defendido y guardado sus plazas.

Rendidos pues la Goleta y el fuerte, los Turcos diéron órden en desmantelar la Goleta, porque el fuerte quedó tal que no hubo que poner por tierra, y para hacerlo con mas brevedad y menos trabajo, la mináron por tres partes; pero con ninguna se pudo volar lo que parecia menos fuerte, que eran las murallas viejas; y todo aquello que habia quedado en pie de la fortificacion nueva que habia hecho el

Fratin, con mucha facilidad vino á tierra. En resolucion la armada volvió á Constantinopla triunfante y vencedora, y de allí á pocos meses murió mi amo el Uchalí. Bogó al remo siendo esclavo del Gran Señor catorce años; y á mas de los treinta y quatro de su edad renegó de despecho de que un Turco, estando al remo, le dió un bofeton, y por poderse vengar dexó su fe : y fué tanto su valor que sin subir por los torpes medios y caminos que los mas privados del Gran Turco suben, vino á ser Rey de Argel, y despues á ser General de la mar, que es el tercero cargo que hay en aquel señorio. Era Calabres de nacion, y moralmente fué hombre de bien, y trataba con mucha humanidad á sus cautivos, que llegó á tener tres mil, los quales despues de su muerte se repartiéron como él lo dexó en su testamento entre el Gran Señor (que tambien es hijo heredero de quantos mueren, y entra á la parte con los mas hijos que dexa el difunto) y entre sus renegados.

Yo cupe á un renegado veneciano que siendo brumete de una nave le cautivó el Uchalí, y le quiso tanto que fué uno de los mas regalados garzones suyos, y él vino á ser el mas cruel renegado que jamas se ha visto. Llamábase Azanaga, y llegó á ser Rey de Argel, con el qual yo vine de Constantinopla algo contento por estar tan cerca de España, no porque pensase escribir á nadie el desdichado suceso mio, sino por ver si me era mas favorable la suerte en Argel que en Constantinopla, donde ya habia probado mil maneras de huirme, y ninguna tuvo sazon

ni ventura: y pensaba en Argel buscar otros medios de alcanzar lo que tanto deseaba, porque jamas me desamparó la esperanza de tener libertad; y quando en lo que fabricaba, pensaba y ponia por obra, no correspondia el suceso á la intencion, luego sin abandonarme fingia y buscaba otra esperanza que me sustentase, aunque fuese débil y flaca.

Con esto entretenia la vida, encerrado en una prision, ó casa que los Turcos llaman baño, donde encierran los cautivos cristianos, asi los que son del Rey como de algunos particulares, y los que llaman del almacen, que es como decir cautivos del consejo, que sirven á la ciudad en las obras públicas que hace y en otros oficios, y estos tales cautivos tienen muy dificultosa su libertad, que como son del comun y no tienen amo particular, no hay con quien tratar su rescate aunque le tengan. En estos baños, como tengo dicho, suelen llevar á sus cautivos algunos particulares del pueblo, principalmente quando son de rescate, porque allí los tienen holgados y seguros hasta que venga su rescate. Tambien los cautivos del Rey que son de rescate, no salen al trabajo con la demas chusma, sino es quando se tarda su rescate, que entonces por hacerles que escriban por él con mas ahinco, les hacen trabajar é ir por leña con los demas, que es un no pequeño trabajo.

Yo pues era uno de los de rescate, que como se supo que era Capitan, puesto que dixe mi poca posibilidad y falta de hacienda, no aprovechó nada para que no me pusiesen en el número de los caballeros y

gente de rescate. Pusiéronme una cadena, mas por señal de rescate que por guardarme con ella, y asi pasaba la vida en aquel baño con otros muchos caballeros y gente principal, señalados y tenidos por de rescate; y aunque la hambre y desnudez pudiera fatigarnos á veces, y aun casi siempre, ninguna cosa nos fatigaba tanto como oir y ver á cada paso las jamas vistas ni oidas crueldades que mi amo usaba con los cristianos. Cada dia ahorcaba al uno, empalaba á este, desorejaba á aquel, y esto por tan poca ocasion y tan sin ella, que los Turcos conocian que lo hacia no mas de por hacerlo, y por ser natural condicion suya ser homicida de todo el género humano. Solo libró bien con él un soldado español, llamado tal de Saavedra, el qual, con haber hecho cosas que quedarán en la memoria de aquellas gentes por muchos años, y todas por alcanzar libertad, jamas le dió palo, ni se lo mandó dar, ni le dixo mala palabra: y por la menor cosa de muchas que hizo, temíamos todos que habia de ser empalado, y asi lo temió él mas de una vez.

Digo pues que encima del patio de nuestra prision caian las ventanas de la casa de un moro rico y principal, las quales, como de ordinario son las de los Moros, mas eran agujeros que ventanas, y aun estas se cubrian con celosías muy espesas y apretadas.

Acaeció pues que un dia estando en un terrado de nuestra prision con otros tres compañeros, haciendo pruebas de saltar con las cadenas por entretener el tiempo, estando solos (porque todos los

demas cristianos habian salido á trabajar) alcé acaso los ojos, y ví que por aquellas cerradas ventanillas que he dicho, parecia una caña y al remate della puesto un lienzo atado, y la caña se estaba blandeando y moviéndose, casi como si hiciera señas que llegásemos á tomarla. Mirámos en ello, y uno de los que conmigo estaban fué á ponerse debaxo de la caña por ver si la soltaban, ó lo que hacian; pero asi como llegó alzáron la caña, y la moviéron á los dos lados como si dixeran no, con la cabeza. Volvióse el cristiano, y tornáronla á baxar y hacer los mismos movimientos que primero. Fué otro de mis compañeros, y sucedióle lo mismo que al primero. Finalmente fué el tercero, y avínole lo que al primero y al segundo. Viendo yo esto no quise dexar de probar la suerte, y asi como llegué á ponerme debaxo de la caña, la dexáron caer y dió á mis pies dentro del baño.

Acudí luego á desatar el lienzo, en el qual ví un nudo, y dentro dél venian diez cianiis, que son unas monedas de oro baxo que usan los Moros, que cada una vale diez reales de los nuestros. Si me holgué con el hallazgo no hay para que decirlo, pues fué tanto el contento como la admiracion de pensar de donde podia venirnos aquel bien, especialmente á mí, pues las muestras de no haber querido soltar la caña sino á mí, claro decian que á mí se hacia la merced. Tomé mi buen dinero, quebré la caña, volvíme al terradillo, miré la ventana, y ví que por ella salia una muy blanca mano que la abrian y cerraban muy apriesa. Con eso entendímos, ó imaginámos, que

alguna muger que en aquella casa vivia nos debia de haber hecho aquel beneficio, y en señal de que lo agradecíamos hicímos zalemas á uso de Moros inclinando la cabeza, doblando el cuerpo y poniendo los brazos sobre el pecho. De allí á poco sacáron por la misma ventana una pequeña cruz hecha de cañas, y luego la volviéron á entrar. Esta señal nos confirmó en que alguna cristiana debia de estar cautiva en aquella casa, y era la que el bien nos hacia; pero la blancura de la mano, y las ajorcas que en ella vímos, nos deshizo este pensamiento, puesto que imaginámos que debia de ser cristiana renegada, á quien de ordinario suelen tomar por legítimas mugeres sus mismos amos, y aun lo tienen á ventura porque las estiman en mas que las de su nacion.

En todos nuestros discursos dímos muy lejos de la verdad del caso, y asi todo nuestro entretenimiento desde allí adelante, era mirar y tener por norte á la ventana donde nos habia parecido la estrella de la caña; pero bien se pasáron quince dias en que no la vímos, ni la mano tampoco, ni otra señal alguna: y aunque en este tiempo procurámos con toda solicitud saber quien en aquella casa vivia, y si habia en ella alguna cristiana renegada, jamas hubo quien nos dixese otra cosa, sino que allí vivia un Moro principal y rico, llamado Agimorato, alcaide, que habia sido de la Pata, que es oficio entre ellos de mucha calidad; mas quando mas descuidados estábamos de que por allí habian de llover mas cianiis, vímos á deshora parecer la caña y otro lienzo en ella con otro nudo

mas crecido : y esto fué á tiempo que estaba el baño come la vez pasada solo y sin gente. Hicímos la acostumbrada prueba, yendo cada uno primero que yo, de los mismos tres que estábamos, pero á ninguno se rindió la caña sino á mí, porque en llegando yo, la dexáron caer. Desaté el nudo, y hallé quarenta escudos de oro españoles y un papel escrito en arábigo, y al cabo de lo escrito hecha una grande cruz. Besé la cruz, tomé los escudos, volvíme al terrado, hicímos todos nuestras zalemas, tornó á parecer la mano, hice señas que leeria el papel, cerráron la ventana.

Quedámos todos confusos y alegres con lo sucecido, y como ninguno de nosotros no entendia el arábigo, era grande el deseo que teníamos de entender lo que el papel contenia, y mayor la dificultad de buscar quien lo leyese. En fin yo me determiné de fiarme de un renegado natural de Murcia, que se habia dado por grande amigo mio, y puesto prendas entre los dos que le obligaban á guardar el secreto que le encargase, porque suelen algunos renegados, quando tienen intencion de volverse á tierra de cristianos, traer consigo algunas firmas de cautivos principales en que dan fe, en la forma que pueden, como el tal renegado es hombre de bien y que siempre ha hecho bien á cristianos, y que lleva deseo de huirse en la primera ocasion que se le ofrezca. Algunos hay que procuran estas fees con buena intencion, otros se sirven dellas acaso y de industria, que viniendo á robar á tierra de cristianos, si á dicha

se perdien ó los cautivan, sacan sus firmas, y dicen que por aquellos papeles se verá el propósito con que venian, el qual era de quedarse en tierra de cristianos y que por eso venian en corso con los demas Turcos : Con esto se escapan de aquel primer ímpetu y se reconcilian con la Iglesia sin que se les haga daño, y quando ven la suya, se vuelven á Berbería á ser lo que antes eran. Otros hay que usan destos papeles y los procuran con buen intento, y se quedan en tierra de cristianos. Pues uno de los renegados que he dicho era este amigo, el qual tenia firmas de todas nuestras camaradas, donde le acreditábamos quanto era posible; y si los Moros le hallaran estos papeles, le quemaran vivo. Supe que sabia muy bien arábigo, y no solamente hablarlo, sino escribirlo; pero antes que del todo me declarase con él, le dixe que me leyese aquel papel que acaso me habia hallado en un agujero de mi rancho. Abrióle y estuvo un buen espacio mirándole y construyéndole, murmurando entre los dientes. Preguntéle si lo entendia : dixóme que muy bien, y que si queria que me lo declarase palabra por palabra, que le diese tinta y pluma porque mejor lo hiciese. Dímosle luego lo que pedia, y él, poco á poco, lo fué traduciendo, y en acabando dixo : Todo lo que va aquí en romance, sin faltar letra, es lo que contiene este papel morisco; y hase de advertir que adonde dice Lela Márien, quiere decir nuestra Señora la Vírgen María. Leímos el papel, y decia asi :

« Quando yo era niña, tenia mi padre una esclava,

« la qual en mi lengua me mostró la zala cristianesca,
« y me dixo muchas cosas de Lela Márien. La cris-
« tiana murió, y yo sé que no fué al fuego, sino con
« Alá, porque despues la ví dos veces, y me dixo
« que me fuese á tierra de cristianos á ver á Lela
« Marién, que me queria mucho. No sé yo como
« vaya : muchos cristianos he visto por esta ventana,
« y ninguno me ha parecido caballero sino tú. Yo
« soy muy hermosa y muchacha, y tengo muchos di-
« neros que llevar conmigo ; mira tú si puedes hacer
« como nos vamos, y serás allá mi marido, si quisieres,
« y si no quisieres, no se me dará nada, que Lela
« Márien me dará con quien me case. Yo escribí esto,
« mira á quien lo das á leer, no te fies de ningun Moro,
« porque son todos marfuces. Desto tengo mucha pena,
« que quisiera que no te descubrieras á nadie, porque si
« mi padre lo sabe me echará luego en un pozo y me
« cubrirá de piedras. En la caña pondré un hilo, ata
« allí la respuesta, y si no tienes quien te escriba
« arábigo, dímelo por señas, que Lela Márien hará
« que te entienda. Ella y Alá te guarde, y esa cruz
« que yo beso muchas veces, que asi me lo mandó
« la cautiva. »

Mirese, si era razon que las razones deste papel nos admirasen y alegrasen : y asi lo uno y lo otro fué de manera, que el renegado entendió que no acaso se habia hallado aquel papel, sino que realmente á alguno de nosotros se habia escrito : y asi nos rogó que si era verdad lo que sospechaba, que nos fiásemos dél y se lo dixésemos, que él aventuraria

su vida por nuestra libertad; y diciendo esto, sacó del pecho un Crucifixo de metal, y con muchas lágrimas juró por el Dios que aquella imágen representaba, en quien él, aunque pecador y malo, bien y fielmente creia, de guardarnos lealtad y secreto en todo quanto quisiésemos descubrirle, porque le parecia y casi adevinaba, que por medio de aquella que aquel papel habia escrito habia él y todos nosotros de tener libertad, y verse él en lo que tanto deseaba, que era reducise al gremio de la santa Iglesia su madre, de quien, como miembro podrido, estaba dividido y apartado por su ignorancia y pecado.

Con tantas lágrimas y con muestras de tanto arrepentimiento dixo esto el renegado, que todos de un mismo parecer consentímos y veními0s en declararle la verdad del caso, y asi le dímos cuenta de todo sin encubrirle nada. Mostrámosle la ventanilla por donde parecia la caña, y él marcó allí la casa, y quedó de tener especial y gran cuidado de informarse quien en ella vivia. Acordámos ansimismo que seria bien responder al billete de la Mora, y como teníamos quien lo supiese hacer, luego al momento el renegado escribió las razones que yo le fuí notando, que puntualmente fuéron las que diré, porque de todos los puntos substanciales que en este suceso me aconteciéron, ninguno se me ha ido de la memoria, ni aun se me irá en tanto que tuviere vida. En efecto lo que á la Mora se le respondió fué esto:

« El verdadero Ala te guarde, señora mia, y « aquella bendita Márien, que es la verdadera madre

« de Dios, y es la que te ha puesto en corazon que « te vayas á tierra de cristianos, porque te quiere « bien. Ruégale tú que se sirva de darte á entender « como podrás poner por obra lo que te manda, que « ella es tan buena, que sí hará. De mi parte y de « la de todos estos cristianos que estan conmigo, te « ofrezco de hacer por tí todo lo que pudiéremos « hasta morir. No dexes de escribirme y avisarme lo « que pensares hacer, que yo te responderé siempre: « que el grande Alá nos ha dado un cristiano cautivo « que sabe hablar y escribir tu lengua tan bien como « lo verás por este papel. Asi que sin tener miedo « nos puedes avisar de todo lo que quisieres. A lo « que dices, que si fueres á tierra de cristianos que « has de ser mi muger, yo te lo prometo como buen « cristiano, y sabe que los cristianos cumplen lo que « prometen mejor que los Moros. Alá y Márien su « madre sean en tu guarda, señora mia. »

Escrito y cerrado este papel aguardé dos dias á que estuviese el baño solo como solia, y luego salí al paso acostumbrado del terradillo por ver si la caña parecia, que no tardó mucho en asomar. Asi como la ví, aunque no podia ver quien la ponia, mostré el papel, como dando á entender que pusiesen el hilo; pero ya venia puesto en la caña, al qual até el papel, y de allí á poco tornó á parecer nuestra estrella con la blanca bandera de paz del atadillo. Dexáronla caer y alcéla yo, y hallé en el paño, en toda suerte de moneda de plata y de oro, mas de cincuenta escudos, los quales cincuenta veces mas dobláron nuestro

contento y confirmáron la esperanza de tener libertad.

Aquella misma noche volvió nuestro renegado, y nos dixo que habia sabido que en aquella casa vivia el mismo Moro que á nosotros nos habia dicho, que se llamaba Agimorato, riquísimo por todo extremo, el qual tenia una sola hija heredera de toda su hacienda, y que era comun opinion en toda la ciudad ser la mas hermosa muger de la Berbería, y que muchos de los Vireyes que allí venian la habian pedido por muger, y que ella nunca se habia querido casar, y que tambien supo que tuvo una cristiana cautiva que ya se habia muerto. Todo lo qual concertaba con lo que venia en el papel. Entrámos luego en consejo con el renegado, en que órden se tendria para sacar á la Mora y venirnos todos á tierra de cristianos, y en fin se acordó por entonces que esperásemos al aviso segundo de Zoraida, (qne asi se llamaba nuestra libertadora: ) porque bien vímos que ella, y no otra alguna, era la que habia de dar medio á todas aquellas dificultades. Despues que quedámos en esto, dixo el renegado que no tuviésemos pena, que él perderia la vida ó nos pondria en libertad. Quatro dias estuvo el baño con gente, que fué ocasion que quatro dias tardase en parecer la caña, al cabo de los quales en la acostumbrada soledad del baño pareció con el lienzo tan preñado, que un felicísimo parto prometia. Inclinóse á mí la caña y el lienzo, hallé en él otro papel y cien escudos de oro sin otra moneda alguna. Estaba allí el renegado, dímosle á leer el papel dentro de nuestro rancho, el qual dixo que asi decia :

« Yo no sé, mi señor, como dar órden que nos « vamos á España, ni Lela Márien me lo ha dicho « aunque yo se lo he preguntado; lo que se podrá « hacer es que ya os daré por esta ventana muchísimos dineros de oro, rescataos vos con ellos y vuestros amigos, y vaya uno en tierra de cristianos, y compre allá una barca y vuelva por los demas, y á mí me hallará en el jardin de mi padre, que está á la puerta de Babazon junto á la marina, donde tengo de estar todo este verano con mi padre y con mis criados : de allí de noche me podréis sacar sin miedo, y llevarme á la barca. Y mira que has de ser mi marido, porque si no, yo pediré á Márien que te castigue. Si no te fias de nadie que vaya por la barca, rescátate tú y ve, que yo sé que volverás mejor que otro, pues eres caballero y cristiano. Procura saber el jardin, y quando te pasees por ahí, sabré que está solo el baño y te daré mucho dinero. Alá te guarde, señor mio. »

Esto decia y contenia el segundo papel, lo qual visto por todos, cada uno se ofreció á querer ser el rescatado, y prometió de ir y volver con toda puntualidad, y tambien yo me ofrecí á lo mismo : á todo lo qual se opuso el renegado, diciendo que en ninguna manera consentiria que ninguno saliese de libertad hasta que fuesen todos juntos, porque la experiencia le habia mostrado quan mal cumplian los libres las palabras que daban en el cautiverio, porque muchas veces habian usado de aquel remedio algunos principales cautivos, rescatando á uno que fuese á Valencia ó Mallorca, con dineros para poder armar

una barca y volver por los que le habian rescatado, y nunca habian vuelto, porque la libertad alcanzada y el temor de no volver á perderla, les borraba de la memoria todas las obligaciones del mundo. Y en confirmacion de la verdad que nos decia, nos contó brevemente un caso que casi en aquella misma sazon habia acaecido á unos caballeros cristianos, el mas extraño que jamas sucedió en aquellas partes, donde á cada paso suceden cosas de grande espanto y de admiracion.

En efecto, él vino á decir que lo que se podia y debia hacer, era que el dinero que se habia de dar para rescatar al cristiano, que se le diese á él para comprar allí en Argel una barca con achaque de hacerse mercader y tratante en Tetuan y en aquella costa, y que siendo él señor de la barca, fácilmente se daria traza para sacarlos del baño y embarcarlos á todos. Quanto mas que si la Mora, como ella decia, daba dineros para rescatarlos á todos, que estando libres era facilísima cosa aun embarcarse en la mitad del dia, y que la dificultad que se ofrecia mayor, era que los Moros no consienten que renegado alguno compre ni tenga barca, sino es báxel grande para ir en corso, porque se temen que él que compra barca, principalmente si es Español, no la quiere sino para irse á tierra de cristianos, pero que él facilitaria este inconveniente con hacer que un Moro tagarino fuese á la parte con él en la compañía de la barca y en la ganancia de las mercancías, y con esta sombra él vendria á ser señor de la barca, con que daba por acabado todo lo demas.

Y puesto que á mí y á mis camaradas nos habia parecido mejor lo de enviar por la barca á Mallorca, como la Mora decia, no osámos contradecirle, temerosos que si no hacíamos lo que él decia, nos habia de descubrir y poner á peligro de perder las vidas si descubriese el trato de Zoraida, por cuya vida diéramos todos las nuestras; y asi determinámos de ponernos en las manos de Dios y en las del renegado; y en aquel mismo punto se le respondió á Zoraida diciéndole que haríamos todo quanto nos aconsejaba, porque lo habia advertido tan bien como si Lela Márien se lo hubiera dicho, y que en ella sola estaba dilatar aquel negocio ó ponerlo luego por obra. Ofrecímele de nuevo de ser su esposo, y con esto, otro dia que acaeció á estar solo el baño, en diversas veces con la caña y el paño, nos dió dos mil escudos de oro, y un papel donde decia que el primer juma, que es el viérnes, se iba al jardin de su padre, y que antes que se fuese nos daria mas dinero, y que si aquello no bastase que se lo avisásemos, que nos daria quanto le pidiésemos, que su padre tenia tanto que no lo echaria menos, quanto mas que ella tenia las llaves de todo.

Dímos luego quinientos escudos al renegado para comprar la barca: con ochocientos me rescaté yo, dando el dinero á un merceder valenciano que á la sazon se hallaba en Argel, el qual me rescató del Rey, tomándome sobre su palabra, dándola de que con el primer baxel que viniese de Valencia pagaria mi rescate, porque si luego diera el dinero fuera dar

sospechas al Rey que habia muchos dias que mi rescate estaba en Argel, y que el mercader por sus grangerías lo habia callado. Finalmente mi amo era tan caviloso, que en ninguna manera me atreví á que luego se desembolsase el dinero.

El juéves antes del viérnes que la hermosa Zoraida se habia de ir al jardin, nos dió otros mil escudos y nos avisó de su partida, rogándome que si me rescatase, supiese luego el jardin de su padre, y que en todo caso buscase ocasion de ir allá y verla. Respondíle en breves palabras que asi lo haria, y que tuviese cuidado de encomendarnos á Lela Márien con todas aquellas oraciones que la cautiva le habia enseñado. Hecho esto, diéron órden en que los tres compañeros nuestros se rescatasen por facilitar la salida del baño, y porque viéndome á mi rescatado y á ellos no, pues habia dinero, no se alborotasen y les persuadiese el diablo que hiciesen alguna cosa en perjuicio de Zoraida; que puesto que ser ellos quien eran me podià asegurar de este temor, con todo eso no quise poner el negocio en aventura, y asi los hice rescatar por la misma órden que yo me rescaté, entregando todo el dinero al mercader para que con certeza y seguridad pudiese hacer la fianza : al qual nunca descubrímos nuestro trato y secreto por el peligro que habia.

No se pasáron quince dias quando ya nuestro renegado tenia comprada una muy buena barca capaz de mas de treinta personas : y para asegurar su hecho y darle color, quiso hacer, como hizo, un viage á un

lugar que se llama Sargel, que está treinta leguas de Argel hácia la parte de Oran, en el qual hay mucha contratacion de higos pasos. Dos ó tres veces hizo este viage en compañía del tagarino que habia dicho. Tagarinos llaman en Berbería á los Moros de Aragon, y á los de Granada mudéxares: y en el reyno de Fez llaman á los mudéxares elches, los quales son la gente de quien aquel Rey mas se sirve en la guerra.

Digo pues que cada vez que pasaba con su barca, daba fondo en una caleta que estaba no dos tiros de ballesta del jardin donde Zoraida esperaba, y allí muy de propósito se ponia el renegado con los morillos que bogaban el remo, ó ya á hacer la zalá, ó á como por ensayarse de burlas á lo que pensaba hacer de veras, y asi se iba al jardin de Zoraida y le pedia fruta, y su padre se la daba sin conocerle; y aunque él quisiera hablar á Zoraida, como él despues me dixo, y decirle que él era él que por órden mia la habia de llevar á tierra de cristianos, que estuviese contenta y segura, nunca le fué posible porque las Morás no se dexan ver de ningun Moro ni Turco, sino es que su marido ó su padre se lo manden: mas de cristianos cautivos se dexan tratar y comunicar; y á mí me hubiera pesado que él la hubiera hablado, que quizá la alborotara viendo que su negocio andaba en boca de renegados; pero Dios, que lo ordenaba de otra manera, no dió lugar al buen deseo que nuestro renegado tenia, el qual viendo quan seguramente iba y venia á Sargel, y que daba fondo quando y como y adonde queria, y que el tagarino su compañero no

tenia mas voluntad de lo que la suya ordenaba, y que yo estaba ya rescatado, y que solo faltaba buscar algunos cristianos que bogasen el remo, me dixo que mirase yo quales queria traer conmigo fuera de los rescatados, y que los tuviese hablados para el primer viérnes, donde tenia determinado que fuese nuestra partida. Viendo esto hablé á doce Españoles, todos valientes hombres de remo, y de aquellos que mas libremente podian salir de la ciudad; y no fué poco hallar tantos en aquella coyuntura, porque estaban veinte baxeles en corso y se habian llevado toda la gente de remo, y estos no se hallaran, si no fuera que su amo se quedó aquel verano sin ir en corso á acabar una galeota que tenia en astillero: á los quales no les dixe otra cosa, sino que el primer viérnes en la tarde se saliesen uno á uno disimuladamente, y se fuesen la vuelta del jardin de Agimorato, y que allí me aguardasen hasta que yo fuese. A cada uno dí este aviso de por sí, con órden que aunque allí viesen otros cristianos, no les dixesen sino que yo les habia mandado esperar en aquel lugar.

Hecha esta diligencia, me faltaba hacer otra que era la que mas me convenia, y era la de avisar á Zoraida en el punto que estaban los negocios para que estuviese apercibida y sobre aviso, que no se sobresaltase si de improviso la asaltásemos antes del tiempo que ella podia imaginar que la barca de cristianos podia volver: y asi determiné de ir al jardin y ver si podria hablarla, y con ocasion de coger algunas yerbas, un dia antes de mi partida fuí allá, y

la primera persona con quien encontré, fué con su padre, el qual me dixo en lengua que en toda la Berbería y aun en Constantinopla se habla entre cautivos y Moros, que ni es morisca, ni castillana, ni de otra nacion alguna, sino una mezcla de todas las lenguas con la qual todos nos entendemos; digo pues que en esta manera de lenguage me preguntó qué buscaba en aquel su jardin, y de quien era. Respondíle que era esclavo de Arnaute Mamí, y esto porque sabia yo por muy cierto que era un grandísimo amigo suyo, y que buscaba de todas yerbas para hacer ensalada. Preguntóme por el consiguiente si era hombre de rescate ó no, y que quanto pedia mi amo por mí. Estando en todas estas preguntas y respuestas, salió de la casa del jardin la bella Zoraida, la qual ya habia mucho que me habia visto, y como las Moras en ninguna manera hacen melindre de mostrarse á los cristianos, ni tampoco se esquivan, como ya he dicho, no se le dió nada de venir adonde su padre conmigo estaba; antes luego quando su padre vió que venia y de espacio, la llamó y mandó que llegase.

Demasiada cosa seria decir yo ahora la mucha hermosura, la gentileza, el gallardo y rico adorno con que mi querida Zoraida se mostró á mis ojos; solo diré que mas perlas pendian de su hermosísimo cuello, orejas y cabellos, que cabellos tenia en la cabeza. En las gargantas de sus pies, que descubiertas á su usanza traia, traia dos carcaxes (que asi se llaman las manillas ó ajorcas de los pies en morisco)

de purísimo oro, con tantos diamantes engastados, que ella me dixo despues que su padre los estimaba diez mil doblas, y las que traia en las muñecas de las manos valian otro tanto. Las perlas eran en gran cantidad y muy buenas, porque la mayor gala y bizarría de las Moras, es adornarse de ricas perlas y aljófar : y asi hay mas perlas y aljófar entre Moros que entre todas las demas naciones, y el padre de Zoraida tenia fama de tener muchas y de las mejores que en Argel habia, y de tener asimismo mas de docientos mil escudos españoles, de todo lo qual era señora esta que ahora lo es mia. Si con todo este adorno podia venir entonces hermosa ó no, por las reliquias que le han quedado en tantos trabajos, se podrá conjeturar qual debia de ser en las prosperidades, porque ya se sabe que la hermosura de algunas mugeres tiene dias y sazones, y requiere accidentes para diminuirse ó acrecentarse; y es natural cosa que las pasiones del ánimo la levanten ó baxen, puesto que las mas veces la destruyen. Digo en fin, que entonces llegó en todo extremo aderezada y en todo extremo hermosa, ó á lo menos á mí me pareció serlo la mas que hasta entonces habia visto; y con esto viendo las obligaciones en que me habia puesto, me parecia que tenia delante de mí una deidad del Cielo, venida á la tierra para mi gusto y para mi remedio.

Asi como ella llegó, le dixo su padre en su lengua como yo era cautivo de su amigo Arnaute Mamí, y que venia á buscar ensalada. Ella tomó la mano, y en aquella mezcla de lenguas que tengo dicho, me

preguntó si era caballero, y que era la causa que no me rescataba. Yo le respondí que ya estaba rescatado, y que en el precio podia echar de ver en lo que mi amo me estimaba, pues habia dado por mí mil y quinientos zoltanis; á lo qual ella respondió: en verdad que si tú fueras de mi padre, que yo hiciera que no te diera él por otros dos tantos, porque vosotros cristianos siempre mentis en quanto decis, y os haceis pobres por engañar á los Moros. Bien podria ser eso, señora, le respondí, mas en verdad que yo la he tratado con mi amo, y la trato y la trataré con quantas personas hay en el mundo. ¿Y quando te vas? dixo Zoraida. Mañana creo yo, dixe, porque está aquí un baxel de Francia que se hace mañana á la vela, y pienso irme con él. ¿No es mejor, replicó Zoraida, esperar á que vengan baxeles de España, é irte con ellos que no con los de Francia, que no son vuestros amigos? No, respondí yo, aunque si como hay nuevas que viene ya un baxel de España, es verdad, todavía yo le aguardaré, puesto que es mas cierto el partirme mañana, porque el deseo que tengo de verme en mi tierra, y con las personas que bien quiero, es tanto que no me dexará esperar otra comodidad, si se tarda, por mejor que sea. ¿Debes de ser sin duda casado en tu tierra, dixo Zoraida, y por eso deseas ir á verte con tu muger? No soy, respondí yo, casado; mas tengo dada la palabra de casarme en llegando allá. ¿Y es hermosa la dama á quien se la diste? dixo Zoraida. Tan hermosa es, respondí yo, que para encarecerla y decirte la verdad,

se parece á tí mucho. Desto se rió muy de veras su padre, y dixo: Guala, cristiano, que debe ser muy hermosa si se parece á mi hija, que es la mas hermosa de todo este reyno: si no mírala bien y verás como te digo verdad. Servíanos de intérprete á las mas destas palabras y razones el padre de Zoraïda, como mas ladino, que aunque ella hablaba la bastarda lengua, que como he dicho allí se usa, mas declaraba su intencion por señas que por palabras.

Estando en estas y otras muchas razones llegó un Moro corriendo, y dixo á grandes voces que por las bardas ó paredes del jardin habian saltado quatro Turcos, y andaban cogiendo la fruta aunque no estaba madura. Sobresaltóse el viejo y lo mismo hizo Zoraida, porque es comun y casi natural el miedo que los Moros á los Turcos tienen, especialmente á los soldados, los quales son tan insolentes, y tienen tanto imperio sobre los Moros que á ellos estan sujetos, que los tratan peor que si fuesen esclavos suyos. Digo pues que dixo su padre á Zoraida: Hija, retírate á la casa y enciérrate en tanto que yo voy á hablar á estos canes; y tú, cristiano, busca tus yerbas y vete en buen hora, y llévete Ala con bien á tu tierra.

Yo me incliné, y él se fué á buscar los Turcos dexándome solo con Zoraida, que comenzó a dar muestras de irse donde su padre le habia mandado; pero apénas él se encubrió con los árboles del jardin, quando ella volviéndose á mí, llenos los ojos de lágrimas, me dixo: ¿Amejí, cristiano, amejí? que

quiere decir : ¿cristiano, vaste? Yo la respondí : Señora sí, pero no en ninguna manera sin tí : el primer juma me aguarda, y no te sobresaltes quando nos veas, que sin duda alguna irémos á tierra de cristianos. Yo le dixe esto de manera que ella me entendió muy bien á todas las razones que entrambos pasámos, y echándome un brazo al cuello, con desmayados pasos comenzó á caminar hácia la casa, y quiso la suerte, que pudiera ser muy mala si el Cielo no lo ordenara de otra manera, que yendo los dos de la manera y postura que os he contado, con un brazo al cuello, su padre que ya volvia de hacer ir á los Turcos, nos vió de la suerte y manera que íbamos, y nosotros vímos que él nos habia visto; pero Zoraida advertida y discreta, no quiso quitar el brazo de mi cuello, antes se llegó mas á mí y puso su cabeza sobre mi pecho, doblando un poco las rodillas, dando claras señales y muestras que se desmayaba, y yo ansimismo dí á entender que la sostenia contra mi voluntad.

Su padre llegó corriendo adonde estábamos, y viendo á su hija de aquella manera le preguntó que tenia; pero como ella no le respondiese, dixo su padre : Sin duda alguna que con el sobresalto de la entrada destos canes se ha desmayado ; y quitándola del mio, la arrimó á su pecho, y ella dando un suspiro, y aun no enxutos los ojos de lágrimas, volvió á decir : Vete, cristiano, vete. A lo que su padre respondió : No importa, hija, que el cristiano se vaya, que ningun mal te ha hecho, y los Turcos ya son

idos; no te sobresalte cosa alguna, pues ninguna hay que pueda darte pesadumbre, pues como ya te he dicho, los Turcos á mi ruego se volviéron por donde entráron. Ellos, señor, la sobresaltáron como has dicho, dixe yo á su padre; mas pues ella dice que yo me vaya, no la quiero dar pesadumbre: quédate en paz, y con tu licencia volveré si fuere menester por yerbas á este jardin, que segun dice mi amo en ninguno las hay mejores para ensalada que en él. Todas las que quisieres podrás volver, respondió Agimorato, que mi hija no dice esto porque tú ni ninguno de los cristianos la enojaban, sino que por decir que los Turcos se fuesen, dixo que tú te fueses, ó porque ya era hora que buscases tus yerbas.

Con esto me despedí al punto de entrambos, y ella arrancándosele el alma al parecer, se fué con su padre, y yo con achaque de buscar las yerbas rodeé muy bien y á mi placer todo el jardin, miré bien las entradas y salidas, y la fortaleza de la casa, y la comodidad que se podia ofrecer para facilitar todo nuestro negocio. Hecho esto, me vine y dí cuenta de quanto habia pasado al renegado y á mis compañeros, y ya no vira la hora de verme gozar sin sobresalto del bien que en la hermosa y bella Zoraida la suerte me ofrecia.

En fin el tiempo se pasó, y se llegó el dia y plazo de nosotros tan deseado, y siguiendo todos el órden y parecer que con discreta consideracion y largo discurso muchas veces habíamos dado, tuvímos el buen suceso que deseábamos, porque el viérnes que

se siguió al dia que yo con Zoraida hablé en el jardin, el renegado, al anochecer, dió fondo con la barca casi frontero de donde la hermosísima Zoraida estaba. Ya los cristianos que habian de bogar al remo estaban prevenidos y escondidos por diversas partes de todos aquellos alrededores. Todos estaban suspensos y alborozados aguardándome, deseosos ya de embestir con el baxel que á los ojos tenian, porque ellos no sabian el concierto del renegado, sino que pensaban que á fuerza de brazos habian de haber y ganar la libertad, quitando la vida á los Moros que dentro de la barca estaban. Sucedió pues que asi como yo me mostré y mis compañeros, todos los demas escondidos que nos viéron se viniéron llegando á nosotros : esto ya á tiempo que la ciudad estaba ya cerrada, y por toda aquella campaña ninguna persona parecia. Como estuvímos juntos, dudámos si seria mejor ir primero por Zoraida, ó rendir primero á los Moros tagarinos que bogaban el remo en la barca ; y estando en esta duda, llegó á nosotros nuestro renegado diciéndonos que en qué nos deteníamos, que ya era hora, y que todos sus Moros estaban descuidados y los mas dellos durmiendo. Diximosle en lo que reparábamos, y él dixo que lo que mas importaba, era rendir primero el baxel, que se podia hacer con grandísima facilidad y sin peligro alguno, y que luego podíamos ir por Zoraida. Pareciónos bien á todos lo que decia, y asi sin detenernos mas, haciendo él la guia, llegámos al baxel, y saltando él dentro primero, metió mano á un alfange y dixo en morisco : Ningun de vosotros se mueva de aquí si no

quiere que le cueste la vida. Ya á este tiempo habian entrado dentro casi todos los cristianos. Los Moros, que eran de poco ánimo, viendo hablar de aquella manera á su Arráez, quedáronse espantados; y sin ninguno de todos ellos echar mano á las armas, que pocas ó casi ningunas tenian, se dexáron, sin hablar alguna palabra, maniatar de los cristianos, los quales con mucha presteza lo hiciéron, amenazando á los Moros que si alzaban por alguna via ó manera la voz, que luego al punto los pasarian todos á cuchillo. Hecho ya esto, quedándose en guarda dellos la mitad de los nuestros, los que quedábamos, haciéndonos asimismo el renegado la guia, fuímos al jardin de Agimorato, y quiso la buena suerte que llegando á abrir la puerta, se abrió con tanta facilidad como si cerrada no estuviera, y asi con gran quietud y silencio llegámos á la casa sin ser sentidos de nadie.

Estaba la bellísima Zoraida aguardándonos á una ventana, y asi como sintió gente, preguntó con voz baxa si éramos *nizarani*, como si dixera ó preguntara si éramos cristianos. Yo le respondí que sí, y que baxase. Quando ella me conoció no se detuvo un punto, porque, sin responderme palabra, baxó en un instante, abrió la puerta, y mostróse á todos tan hermosa y ricamente vestida que no lo acierto á encarecer. Luego que yo la ví, le tomé una mano y la comencé á besar, y el renegado hizo lo mismo y mis dos camaradas, y los demas que el caso no sabian, hiciéron lo que viéron que nosotros hacíamos, que no parecia sino que le dábamos las gracias, y la re-

conocíamos por señora de nuestra libertad. El renegado le dixo en lengua morisca si estaba su padre en el jardin. Ella respondió que sí, y que dormia.

Pues será menester despertarle, replicó el renegado, y llevárnosle con nosotros, y todo aquello que tiene de valor en este hermoso jardin. No, dixo ella : á mi padre no se le ha de tocar en ningun modo, y en esta casa no hay otra cosa que lo que yo llevo, que es tanto que bien habrá para que todos quedeis ricos y contentos, y esperaos un poco y lo veréis. y diciendo esto se volvió á entrar, diciendo que muy presto volveria, que nos estuviésemos quedos sin hacer ningun rüido.

Preguntéle al renegado lo que con ella habia pasado, el qual me lo contó, á quien yo dixe que en ninguna cosa se habia de hacer mas de lo que Zoraida quisiese : la qual ya volvia cargada con un cofrecillo lleno de escudos de oro, tantos que apénas lo podia sustentar.

Quiso la mala suerte que su padre despertase en el ínterin, y sintiese el ruido que andaba en el jardin, y asomándose á la ventana, luego conoció que todos los que en él estaban eran cristianos, y dando muchas, grandes y desaforadas voces comenzó á decir en arábigo : ¡ *Cristianos* ! ¡ *cristianos* ! ¡ *ladrones* ¡ ¡ *ladrones* ! por los quales gritos nos vímos todos puestos en grandísima y temerosa confusion ; pero el renegado viendo el peligro en que estábamos, y lo mucho que le importaba salir con aquella empresa antes de ser sentido, con grandísima presteza subió

donde Agimorato estaba, y juntamente con él fuéron aigunos de nosotros, que yo no osé desamparar á la Zoraida, que como desmayada se habia dexado caer en mis brazos. En resolucion los que subiéron, se diéron tan buena maña que en un momento baxáron con Agimorato, trayéndole atadas las manos y puesto un pañizuelo en la boca, que no lo dexaba hablar palabra, amenazándole que el hablarla le habia de costar la vida. Quando su hija le vió, se cubrió los ojos por no verle, y su padre quedó espantado, ignorando quan de su voluntad se habia puesto en nuestros manos; mas entonces siendo mas necesarios los pies, con diligencia y presteza nos pusímos en la barca, que ya los que en ella habian quedado nos esperaban temerosos de algun mal suceso nuestro. Apénas serian dos horas pasadas de la noche quando ya estábamos todos en la barca, en la qual se le quitó al padre de Zoraida la atadura de las manos y el paño de la boca; pero tornóle á decir el renegado que no hablase palabra, que le quitarian la vida. El, como vió allí á su hija, comenzó á suspirar ternísimamente, y mas quando vió que yo estrechamente la tenia abrazada, y que ella sin defenderse, quejarse, ni esquivarse, se estaba queda; pero con todo esto callaba, porque no pusiesen en efecto las muchas amenazas que el renegado le hacia. Viéndose pues Zoraida ya en la barca, y que queríamos dar los remos al agua, y viendo allí á su padre y á los demas moros que atados estaban, le dixo al renegado que me dixese le hiciese merced de soltar á aquellos Mo-

ros, y dar libertad á su padre, porque antes se arrojaria en la mar, que ver delante de sus ojos y por causa suya llevar cautivo á un padre que tanto la habia querido. El renegado me lo dixo, y yo respondí que era muy contento, pero él respondió que no convenia, á causa que si allí los dexaban, apellidarian luego la tierra y alborotarian la ciudad, y serian causa que saliesen á buscarlos con algunas fragatas ligeras, y les tomasen la tierra y la mar, de manera que no pudiésemos escaparnos; que lo que se podria hacer, era darles libertad en llegando á la primera tierra de cristianos. En este parecer venímos todos, y Zoraida, á quien se le dió cuenta, con las causas que nos movian á no hacer luego lo que queria, tambien se satisfizo, y luego con regocijado silencio y alegre diligencia, cada uno de nuestros valientes remeros tomó su remo, y comenzámos, encomendándonos á Dios de todo corazon, á navegar la vuelta de las islas de Mallorca, que es la tierra de cristianos mas cerca; pero á causa de soplar un poco el viento tramontana, y estar la mar algo picada, no fué posible seguir la derrota de Mallorca, y fuénos forzoso dexarnos ir tierra á tierra la vuelta de Oran, no sin mucha pesadumbre nuestra, por no ser descubiertos del lugar de Sargel, que en aquella costa cae no mas que sesenta millas de Argel, y asimismo temíamos encontrar por aquel parage alguna galeota de las que de ordinario venian con mercancía de Tetuan, aunque cada uno por sí, y por todos juntos presumíamos de que si se encontraba galeota de mercancía, como

no fuese de las que andan en corso, que no solo no nos perderíamos, mas que tomaríamos baxel donde con mas seguridad pudiésemos acabar nuestro viage.

Iba Zoraida en tanto que se navegaba puesta la cabeza entre mis manos, por no ver á su padre, y sentia yo que iba llamando á Lela Márien que nos ayudase. Bien habríamos navegado treinta millas quando nos amaneció, como tres tiros de arcabuz desviados de tierra, toda la qual vímos desierta y sin nadie que nos descubriese, pero con todo eso nos fuímos á fuerza de brazos entrando un poco en la mar, que ya estaba algo mas sosegada, y habiendo entrado casi dos leguas, dióse órden que se bogase á quarteles en tanto que comíamos algo, que iba bien proveida la barca, puesto que los que bogaban dixéron que no era aquel tiempo de tomar reposo alguno, que les diesen de comer á los que no bogaban, que ellos no querian soltar los remos de las manos en manera alguna. Hízose ansí, y en esto comenzó á soplar un viento largo que nos obligó á hacer luego vela, y á dexar el remo, y enderezar á Oran, por no ser posible poder hacer otro viage. Todo se hizo con mucha presteza, y asi á la vela navegámos por mas de ocho millas por hora, sin llevar otro temor alguno sino él de encontrar con baxel que de corso fuese.

Dímos de comer á los Moros tagarinos, y el renegado les consoló diciéndoles como no iban cautivos, que en la primera ocasion les darian libertad. Lo mismo se le dixo al padre de Zoraida, el qual res-

pondió : Qualquiera otra cosa pudiera yo esperar y creer de vuestra liberalidad y buen término, ó cristianos, mas el darme libertad no me tengais por tan simple que lo imagine, que nunca os pusístes vosotros al peligro de quitármela para volverla tan liberalmente, especialmente sabiendo quien soy yo, y el interes que se os puede seguir de dármela, el qual interes, si le quereis poner nombre, desde aquí os ofrezco todo aquello que quisiéredes por mí y por esa desdichada hija mia, ó si no por ella sola, que es la mayor y la mejor parte de mi alma.

En diciendo esto, comenzó á llorar tan amargamente que á todos nos movió á compasion, y forzó á Zoraida que le mirase, la qual viéndole llorar, asi se enterneció que se levantó de mis pies y fué á abrazar á su padre, y juntando su rostro con el suyo, comenzáron los dos tan tierno llanto, que muchos de los que allí íbamos, le acompañámos en él. Pero quando su padre la vió adornada de fiesta y con tantas joyas sobre sí, le dixo en su lengua : ¿Que es esto, hija, que ayer al anochecer, antes que nos sucediese esta terrible desgracia en que nos vemos, te ví con tus ordinarios y caseros vestidos, y ahora sin, que hayas tenido tiempo de vestirte, y sin haberte dado alguna nueva alegre de solenizarla con adornarte y pulirte, te veo compuesta con los mejores vestidos que yo supe y pude darte quando nos fué la ventura mas favorable? Respóndeme á esto, que me tiene mas suspenso y admirado que la misma desgracia en que me hallo. Todo lo que el Moro decia á su hija, nos

lo declaraba el renegado, y ella no le respondia palabra. Pero quando él vió á un lado de la barca el cofrecillo donde ella solia tener sus joyas, el qual sabia él bien que le habia dexado en Argel, y no traídole al jardin, quedó mas confuso, y preguntóle que como aquel cofre habia venido á nuestras manos, y que era lo que venia dentro....

A lo qual el renegado, sin aguardar que Zoraida le respondiese, le respondió : No te canses, señor, en preguntar á Zoraida tu hija tantas cosas, porque con una que yo te responda te satisfaré á todas, y asi quiero que sepas que ella es cristiana, y es la que ha sido la lima de nuestras cadenas y la libertad de nuestro cautiverio; ella va aquí de su voluntad tan contenta, á lo que yo imagino, de verse en este estado, como él que sale de las tinieblas á la luz, de la muerte á la vida, y de la pena á la gloria. ¿Es verdad lo que este dice, hija? dixo el Moro. Asi es, respondió Zoraida. ¿Que en efecto, replicó el viejo, tú eres cristiana, y la que ha puesto á su padre en poder de sus enemigos? A lo qual respondió Zoraida : La que es cristiana yo soy, pero no la que te ha puesto en este punto, porque nunca mi deseo se extendió á dexarte ni á hacerte mal, sino á hacerme á mí bien. ¿Y que bien es él que te has hecho, hija? Eso, respondió ella, pregúntaselo tú á Lela Márien, que ella te lo sabrá decir mejor que yo.

Apénas hubo oido esto el Moro, quando con una increible presteza se arrojó de cabeza en la mar, donde sin ninguna duda se ahogara, si el vestido largo

y embarazoso que traia, no le entretuviera un poco sobre el agua. Dió voces Zoraida que le sacasen, y asi acudímos luego todos; y asiéndole de la almalafa, le sacámos medio ahogado y sin sentido; de que recibió tanta pena Zoraida, que como si fuera ya muerto, hacia sobre él un tierno y doloroso llanto. Volvímosle boca abaxo, volvió mucha agua, tornó en sí al cabo de dos horas, en las quales, habiéndose trocado el viento, nos convino volver hácia tierra y hacer fuerza de remos por no embestir en ella; mas quiso nuestra buena suerte que llegámos á una cala que se hace al lado de un pequeño promontorio ó cabo, que de los Moros es llamado él de la Cava-rumia, que en nuestra lengua quiere decir la mala muger cristiana, y es tradicion entre los Moros que en aquel lugar está enterrada la Cava por quien se perdió España, porque cava en su lengua quiere decir muger mala, y rumia cristiana; y aun tienen por mal agüero llegar allí á dar fondo quando la necesidad les fuerza á ello, porque nunca la dan sin ella, puesto que para nosotros no fué abrigo de mala muger, sino puerto seguro de nuestro remedio segun andaba alterada la mar. Pusímos nuestras centinelas en tierra, y no dexámos jamas los remos de la mano: comímos de lo que el renegado habia proveido, y rogámos á Dios y á nuestra Señora de todo nuestro corazon que nos ayudase y favoreciese, para que felizmente diésemos fin á tan dichoso principio. Dióse órden á suplicacion de Zoraida como echásemos en tierra á su padre y á todos los demas Moros que allí

atados venian, porque no le bastaba el ánimo, ni lo podian sufrir sus blandas entrañas, ver delante de sus ojos atado á su padre, y aquellos de su tierra presos. Prometímosle de hacerlo asi al tiempo de la partida, pues no corria peligro el dexarlos en aquel lugar que era despoblado.

No fuéron tan vanas nuestras oraciones que no fuesen oidas del Cielo, que en nuestro favor luego volvió el viento, tranquilo el mar, convidándonos á que tornásemos alegres á proseguir nuestro comenzado viage. Viendo esto desatámos á los Moros, y uno á uno los pusímos en tierra, de lo que ellos se quedáron admirados; pero llegando á desembarcar al padre de Zoraida, que ya estaba en todo su acuerdo, dixo: ¿Por que pensais, cristianos, que esta mala hembra huelga de que me deis libertad? ¿pensais que es por piedad que de mí tiene? no, por cierto; sino que lo hace por el estorbo que le dará mi presencia, quando quiera poner en execucion sus malos deseos, ni penseis que la ha movido á mudar religion entender ella que la vuestra á la nuestra se aventaja, sino el saber que en vuestra tierra se usa la deshonestidad mas libremente que en la nuestra. Y volviéndose á Zoraida, teniéndole yo y otro cristiano de entrambos brazos asido, porque algun desatino no hiciese, le dixo: O infame moza y mal aconsejada muchacha, ¿adonde vas ciega y desatinada en poder destos perros, naturales enemigos nuestros? Maldita sea la hora en que yo te engendré, y malditos sean los regalos y deleytes en que te he criado. Pero viendo yo que

llevaba término de no acabar tan presto, dí priesa á ponerle en tierra, y desde allí á voces prosiguió en sus maldiciones y lamentos, rogando á Mahoma rogase á Alá que nos destruyese, confundiese y acabase: y quando por habernos hecho á la vela no pudímos oir sus palabras, vímos sus obras, que eran arrancarse las barbas, mesarse los cabellos y arrastrarse por el suelo; mas una vez esforzó la voz de tal manera que podímos entender que decia: Vuelve, amada hija, vuelve á tierra, que todo te lo perdono; entrega á esos hombres ese dinero que ya es suyo, y vuelve á consolar á este triste padre tuyo, que en esta desierta arena dexará la vida si tú le dexas.

Todo lo qual escuchaba Zoraida, y todo lo sentia y lloraba, y no supo decirle ni responderle palabra, sino: Plega a Alá, padre mio, que Lela Márien, que ha sido la causa de que yo sea cristiana, ella te consuele en tu tristeza: alá sabe bien que no pude hacer otra cosa de la que he hecho, y que estos cristianos no deben nada á mi voluntad, pues aunque quisiera no venir con ellos y quedarme en mi casa, me fuera imposible, segun la priesa que me daba mi alma, á poner por obra esta que á mí me parece tan buena, como tú, padre amado, la juzgas por mala. Esto dixo á tiempo que ni su padre la oia, ni nosotros ya le veíamos; y asi consolando yo á Zoraida, atendímos todos á nuestro viage, el qual nos le facilitaba el propio viento, de tal manera, que bien tuvímos por cierto de vernos otro dia al amanecer en las riberas de España.

Mas como pocas veces, ó nunca, viene el bien puro y sencillo sin ser acompañado ó seguido de algun mal que le turbe ó sobresalte, quiso nuestra ventura, ó quizá las maldiciones que el Moro á su hija habia echado, (que siempre se han de temer de qualquier padre que sean), quiso, digo, que estando ya engolfados, y siendo ya casi pasadas tres horas de la noche, yendo con la vela tendida de alto abaxo, frenillados los remos porque el próspero viento nos quitaba del trabajo de haberlos menester, con la luz de la luna que claramente resplandecia, vimos cerca de nosotros un baxel redondo, que con todas las velas tendidas, llevando un poco á orza el timon, delante de nosotros atravesaba, y esto tan cerca que nos fué forzoso amainar por no embestirle, y ellos asimismo hiciéron fuerza de timon para darnos lugar que pasásemos. Habíanse puesto á bordo del baxel á preguntarnos quien éramos, y adonde navegábamos, y de donde veníamos; pero por preguntarnos esto en lengua francesa, dixo nuestro renegado: Ninguno responda, porque estos sin duda son corsarios franceses que hacen á toda ropa. Por este advertimiento ninguno respondió palabra, y habiendo pasado un poco delante, que ya el baxel quedaba á sotavento, de improviso soltáron dos piezas de artilleria, y á lo que parecia ambas venian con cadenas, porque con una cortáron nuestro árbol por medio, y diéron con él y con la vela en la mar, y al momento disparando otra pieza vino á dar bala en mitad de nuestra barca de modo que la abrió toda, sin hacer otro mal alguno; pero como nosotros

nos vímos ir á fondo, comenzámos todos à grandes voces á pedir socorro y á rogar á los del baxel que nos acogiesen, porque nos anegábamos. Amainároron entonces, y echando el esquife, ó barca, á la mar, entraron en él hasta doce Franceses bien armados con sus arcabuces y cuerdas encendidas, y asi llegaron junto al nuestro, y viendo quan pocos éramos, y como el baxel se hundia, nos recogiéron diciendo que por haber usado la descortesía de no responderles nos habia sucedido aquello. Nuestro renegado tomó el cofre de las riquezas de Zoraida, y dió con él en la mar sin que ninguno echase de ver en lo que hacia.

En resolucion todos pasámos con los Franceses, los quales despues de haberse informado de todo aquello que de nosostros saber quisiéron, como se fueran nuestros capitales enemigos, nos despojáron de todo quanto teníamos, y á Zoraida le quitáron hasta los carcaxes que traia en los pies, pero no me daba á mí tanta pesadumbre la que á Zoraida daban, como me le daba el temor que tenia de que habian de pasar del quitar de las riquísimas y preciosísimas joyas, al quitar de la joya que mas valia y ella mas estimaba; pero los deseos de aquella gente no se extienden á mas que al dinero, y desto jamas se ve harta su codicia, la qual entonces llegó á tanto que aun hasta los vestidos de cautivos nos quitaran si de algun provecho les fueran; y hubo parecer entre ellos de que á todos nos arrojasen á la mar envueltos en una vela, porque tenian intencion de tratar en algunos puertos de España con nombre de que eran

bretones, y si nos llevbaan vivos, serian castigados siendo descubierto su hurto; mas el capitan, que era él que habia despojado á mi querida Zoraida, dixo que él se contentaba con la presa que tenia, y que no queria tocar en ningun puerto de España, sino irse luego á camino y pasar el estrecho de Gibraltar de noche, ó como pudiese, hasta la Rochela de donde habia salido; y asi tomáron por acuerdo de darnos el esquife de su navío, y todo lo necesario para la corta navegacion que nos quedaba, como lo hiciéron otro dia ya á vista de tierra de España, con la qual visita y alegría todas nuestras pesadumbres y pobrezas se nos olvidáron de todo punto, como si propiamente no hubieran pasado por nosotros: tanto es el gusto de alcanzar la libertad perdida.

Cerca de medio dia podria ser quando nos echáron en la barca, dándonos dos barriles de agua y algun bizcocho, y el capitan movido no sé de que misericordia, al embarcase la hermosísima Zoraida, le dió hasta quarenta escudos de oro, y no consntiió que le quitasen sus soldados estos mismos vestidos que tenia puestos. Entrámos en el baxel, dímosles las gracias por el bien que nos hacian, mostrándonos mas agradecidos que quejosos: ellos se hiciéron á lo largo siguiendo la derrota del estrecho; nosotros sin mirar á otro norte que á la tierra que se nos mostraba delante, nos dímos tanta priesa á bogar, que al poner del sol estábamos tan cerca que bien pudiéramos, á nuestro parecer, llegar antes que fuera muy de noche, pero por no parecer en aquella noche la luna, y

el cielo mostrarse escuro, y por ignorar el parage en que estábamos, no nos pareció cosa segura embestir en tierra, como á muchos de nosotros les parecia, diciendo que diésemos en ella, aunque fuese en unas peñas y lejos de poblado, porque asi aseguraríamos el temor que de razon se debia tener que por allí anduviesen baxeles de corsarios de Tetuan, los quales anochecen en Bebería y amanecen en las costas de España, y hacen de ordinario presa, y se vuelven á dormir á sus casas; pero de los contrarios pareceres, él que se tomó, fué que nos llegásemos poco à poco, y que, si el sosiego del mar lo concediese, desembarcásemos donde pudiésemos.

Hízose asi, y poco antes de la media noche seria, quando llegámos al pie de una disformisima y alta montaña, no tan junto al mar que no concediese un poco de espacio para poder desembarcar cómodamente. Embestímos en la arena, salímos todos á tierra y besámos el suelo, y con lágrimas de alegrísimo contento dímos todos gracias á Dios Señor nuestro por el bien tan incomparable que nos habia hecho en nuestro viage. Sacámos de la barca los bastimentos que tenia y tirámosla en tierra, y subímos un grandisimo trecho en la montaña, porque aun allí estábamos y aun no podíamos asegurar el pecho, ni acabábamos de creer que era tierra de cristianos la que ya nos sostenia.

Amaneció mas tarde á mi parecer de lo que quisiéramos: acabámos de subir toda la montaña, por ver si desde allí algun poblado se descubria, ó algu-

nas cabañas de pastores; pero aunque mas tendímos la vista, ni poblado, ni persona, ni senda, ni camino descubrímos. Con todo esto determinámos de entrarnos la tierra adentro, pues no podria ser menos sino que presto descubriésemos quien nos diese noticia della; pero lo que á mí mas me fatigaba, era el ver ir á pie á Zoraida por aquellas asperezas, que puesto que alguna vez la puse sobre mis hombros, mas le cansaba á ella mi cansancio que la reposaba su reposo, y asi nunca mas quiso que yo aquel trabajo tomase; y con mucha paciencia y muestras de alegría, llevándola yo siempre de la mano, poco menos de un quarto de legua debíamos de haber andado, quando llegó á nuestros oidos el son de una pequeña esquila, señal clara que por allí cerca habia ganado: y mirando todos con atencion si alguno se parecia, vímos al pie de un alcornoque un pastor mozo, que con grande reposo y descuido estaba labrando un palo con un cuchillo. Dimos voces, y él, alzando la cabeza, se puso ligeramente en pie, y á lo que despues supímos, los primeros que á la vista se le ofreciéron, fuéron el renegado y Zoraida, y como él los vió en hábito de Moros, pensó que todos los de la Berbería estaban sobre él, y metiéndose con extraña ligereza por el bosque adelante, comenzó á dar los mayores gritos del mundo, diciendo: Moros, Moros hay en la tierra: Moros, Moros, arma, arma. Con estas voces quedámos todos confusos, y no sabíamos que hacernos; pero considerando que las voces del pastor habian de alborotar la tierra, y que la caballería de la

costa habia de venir luego á ver lo que era, acordámos que el renegado se desnudase las ropas de Turco y se vistiese un gileco, ó casaca de cautivo, que uno de nosotros le dió luego, aunque se quedó en camisa, y asi encomendándonos á Dios fuímos por el mismo camino que vímos que el pastor llevaba, esperando siempre quando habia de dar sobre nosotros la caballería de la costa : y no nos engaño nuestro pensamiento, porque aun no habrian pasado dos horas, quando habiendo ya salido de aquellas malezas á un llano, descubrímos hasta cinqüenta caballeros, que con gran ligereza corriendo á media rienda á nosotros se venian; y asi como los vímos nos estuvímos quedos aguardandolos; pero como ellos llegáron y viéron en lugar de los Moros que buscaban, tanto pobre cristiano, quedáron confusos, y uno dellos nos preguntó si éramos nosotros acaso la ocasion porque un pastor habia apellidado arma. Sí, dixe yo; y queriendo comenzar á decirle mi suceso, y de donde veníamos y quien éramos, uno de los cristianos que con nosotros venian, conoció al ginete que nos habia hecho la pregunta, y dixo, sin dexarme á mí decir mas palabra : Gracias sean dadas á Dios, señores, que á tan buena parte nos ha conducido, porque si yo no me engaño, la tierra que pisamos es la de Vélez Málaga, si ya los años de mi cautiverio no me han quitado de la memoria el acordarme que vos, señor, que nos preguntais quien somos, sois Pedro de Bustamente, tio mio. Apénas hubo dicho esto el cristiano cautivo, quando el ginete se arrojó del caballo y vinó á abrazar al mozo

diciéndole: sobrino de mi alma y de mi vida, ya te conozco, y ya te he llorado por muerto yo y mi hermana tu madre, y todos los tuyos que aun viven, y Dios ha sido servido de darles vida para que gocen el placer de verte: ya sabíamos que estabas en Argel, y por las señales y muestras de tus vestidos, y la de todos los desta compañía, comprehendo que habeis tenido milagrosa libertad. Asi es, respondió el mozo, y tiempo nos quedará para contároslo todo. Luego que los ginetes entendiéron que éramos cristianos cautivos, se apeáron de sus caballos y cada uno nos convidaba con el suyo para llevarnos á la ciudad de Vélez Málaga, que legua y media de allí estaba. Algunos dellos volviéron à llevar la barca á la ciudad, diciéndoles donde la habíamos dexado; otros nos subiéron á las ancas, y Zoraida fué en las del caballo del tio del cristiano. Saliónos á recibir todo el pueblo, que ya de alguno que se habia adelantado sabian la nueva de nuestra venida. No se admiraban de ver cautivos libres, ni Moros cautivos, porque toda la gente de aquella costa está hecha á ver á los unos y á los otros; pero admirábanse de la hermosura de Zoraida, la qual en aquel instante y sazon estaba en su punto, ansí con el cansancio del camino como con la alegría de verse ya en tierra de cristianos sin sobresalto de perderse, y esto le habia sacado al rostro tales colores, que si no es que la aficion entonces me engañaba, osara decir que mas hermosa criatura no habia en el mundo, á lo menos que yo la hubiese visto. Fuímos derechos á la iglesia á dar gracias á Dios por

la merced recibida, y asi como en ella entró Zoraida, dixo que allí habia rostros que se parecian á los de Lela Marien. Diximosle que eran imágenes suyas, y como mejor se pudo, le dió el renegado á entender lo que significaban, para que ella las adorase como si verdaderamente fueran cada una de ellas la misma Lela Márien, que la habia hablado. Ella, que tiene buen entendimiento y un natural fácil y claro, entendió luego quanto acerca de las imágenes se le dixo. Desde allí nos lleváron y repartiéron á todos en diferentes casas del pueblo; pero al renegado, Zoraida y á mí nos llevó el cristiano que vinó con nosotros en casa de sus padres, que medianamente eran acomodados de los bienes de fortuna, y nos regaláron con tanto amor como á su mismo hijo. Seis dias estuvímos en Vélez, al cabo de los quales el renegado, hecha su informacion de quanto le convenia, se fué á la ciudad de Granada á reducirse por medio de la Santa Inquisicion al gremio santísimo de la Iglesia: los demas cristianos libertados se fuéron cada uno donde mejor le pareció; solos quedámos Zoraida y yo y sirviéndola yo hasta ahora de padre y escudero, y no de esposo, vamos con intencion de ver si mi padre es vivo, ó si alguno de mis hermanos ha tenido mas próspera ventura que la mia, puesto que por haberme hecho el Cielo compañero de Zoraida, me parece que ninguna otra suerte me pudiera venir, por buena que fuera, que mas la estimara. La paciencia con que Zoraida lleva las incomodidades que la pobreza trae consigo, y el deseo que muestra tener

de verse ya cristiana, es tanto y tal, que me admira y me mueve á servirla todo el tiempo de mi vida, puesto que el gusto que tengo de verme suyo y de que ella sea mia, me le turba y deshace no saber si hallaré en mi tierra algun rincon donde recogerla, y si habrán hecho el tiempo y la muerte tal mudanza en la hacienda y vida de mi padre y hermanos, que apénas halle quien me conozca, si ellos faltan.

CERVANTES,
Don Quixote de la Mancha.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# POÉSIE.

## DEUXIÈME PARTIE.

# LEÇONS ESPAGNOLES

DE

# LITTÉRATURE ET DE MORALE.

## PROSPERIDAD APARENTE DE LOS MALOS.

En medio de su gloria así decia
El pecador : En vano
Tender puede el Señor su debil mano
Sobre la suerte mia :

A las nubes mi frente se levanta,
Y en el cielo se esconde;
¿Donde está el justo? ¿las promesas donde
Del Dios que humilde canta?

Hiel es su pan, y miel mi comida,
Y espinas con su lecho;
¿Con su inútil virtud, que fruto ha hecho?
¡Insidiemos su vida!

¡A hierro por mis hijos sean taladas
Sus casas y heredades;
Y ellos, mi ínclita fama á las edades
Lleven mas apartadas!

Que el nombre de los buenos, como nube,
Se deshace en muriendo;
Solo él del poderoso vá creciendo,
Y á las estrellas sube.

¡Cayga, cayga en mis redes su simpleza!
..... El habló, yo pasaba:
Mas, al tornar, por verle, la cabeza,
Ya no hallé donde estaba.

MELENDEZ.

---

## EL OSO, LA MONA Y EL CERDO.

UN Oso con que la vida
Ganaba un Piamontes,
La no muy bien aprendida
Danza ensayaba en dos pies.
Queriendo hacer de persona,
Dixo á una Mona: ¿qué tal?
Era perita la Mona,
Y respondióle: muy mal.

Yo creo, replicó el Oso,
Que me haces poco favor :
¿ Pues, que? ¿ mi ayre no es garboso?
¿ No hago el paso con primor?
Estaba el Cerdo presente,
Y dixo : ¡ Bravo! ¡ bien va!
Baylarin mas excelente
No se ha visto, ni verá.
Hecho el Oso, al oir esto,
Sus cuentas allá entre sí,
Y con ademan modesto
Hubo de exclamar así :
Quando me desaprobaba
La Mona, llegué á dudar,
Mas ya que el Cerdo me alaba,
Muy mal debo de baylar.
Guarde para su regalo
Esta sentencia un autor :
*Si el sabio no aprueba, malo ;*
*Si el necio aplaude, peor.*

Yriarte,
Fábulas literarias.

## EL SONETO.

Un Soneto me manda hacer Violante ;
Que en mi vida me he visto en tal aprieto :
Catorce versos dicen que es soneto ;
Burla burlando van los tres delante.

Yo pensé que no hallara consonante,
Y estoy á la mitad de otro quarteto ;
Mas si me veo en el primer terceto,
No hay cosa en los quartetos que me espante.

Por el primer terceto voy entrando,
Y aun parece que entre con pie derecho,
Pues fin con este verso le voy dando.

Ya estoy en el segundo, y aun sospecho
Que estoy los trece versos acabando :
Contad si son catorce, y está hecho.

Lope de Vega.

## EL PAXARILLO.

Yo ví sobre un tomillo
Quejarse un Paxarillo,
Viendo su nido amado,
De quien era caudillo,
De un labrador robado.
Víle tan congojado
Por tal atrevimiento,
Dar mil quejas al viento,
Paraque al cielo santo
Lleve su tierno llanto,
Lleve su triste acento.
Ya, con triste armonía
Esforzando el intento,
Mil quejas repetia;
Ya cansado callaba,
Y al nuevo sentimiento
Ya sonóro volvia,
Ya circular volaba,
Ya rastrero corria;
Ya pues de rama en rama
Al rústico seguia,
Y saltando en la grama,
Parece que decia :

« Dame, rústico fiero,
« Mi dulce compañía..... »
Y que le respondia
El rústico : « *No quiero.* »

Estevan de Villegas.

---

## EL CID TOMA VENGANZA DEL BOFETON QUE DIO A SU PADRE EL CONDE LOZANO.

Pensativo estaba el Cid
Viéndose de pocos años
Para vengar á su padre,
Matándo al conde Lozano.
Miraba el bando temido
Del poderoso contrario
Que tenia en las montañas
Mil amigos Asturianos.
Miraba como en las cortes
Del Rey de Leon Fernando
Era su voto el mejor,
Y en guerra, el mejor su brazo.
Todo le parece poco
Respeto de aquel agravio,
El primero que se ha hecho
A la sangre de Layn Calvo.

Al Cielo pide justicia,
Y á la tierra pide campo,
Y al viejo padre licencia,
Y á la honra, esfuerzo y brazo.
No cura de su niñez,
Que en naciéndo esta obligado
A morir por casos de honra
El hijo del hijodalgo.
Descolgó una espada vieja
De Mudarra el Castellano,
Que estaba vieja y mohosa
Con la muerte de su amo.
Y pensándo que ella sola
Bastaba para descargo,
Antes que se la ciñese,
Asi le dice turbado:
« Haz cuenta, valiente espada,
« Que es de Mudarra mi brazo,
« Y que con su brazo riñes,
« Porque suyo es el agravio.
« Bien sé que te correrás
« De verte asida en mi mano;
« Mas, no te podras correr
« De volver átras un paso.
« Tan fuerte como tu acero,
« Me verás en campo armado,
« Tan bueno como el primero
« Segundo dueño has cobrado
« Y quando alguno tè venza
« Del torpe fecho enojado,

« Hasta la cruz en mi pecho
« Te esconderé muy ayrado.
« Vámos al campo, que es hora
« De dar al Conde Lozano
« El castigo que merece
« Tan infame lengua y mano. »
Determinado vá el Cid,
Y vá tan determinado,
Que en espacio de una hora
Mató al Conde, y fué vengado.

ESCOBAR.
Romancero del Cid.

---

### ODA AL SUEÑO.

SUAVE Sueño, tú, que en tardo vuelo,
Las alas perezosas blandamente
Bates, de adormideras coronado,
Por el puro, adormido y vago cielo,
Ven á la última parte de Occidente,
Y de licor sagrado
Baña mis ojos tristes; que cansado,
Y rendido al furor de mi tormento,
No admito algun sosiego,
Y el dolor desconhorta al sufrimiento.
Ven á mi humilde ruego,

Ven á mi ruego humilde, ó amor de aquella
Que Juno te ofrecio tu ninfa bella.

Divino Sueño, gloria de mortales,
Regalo dulce al misero afligido,
Sueño amoroso, ven á quien espera
Cesar del exercicio de sus males,
Y al descanso volver todo el sentido.
¿Como sufres que muera
Léjos de tu poder, quien tuyo era?
¿No es dureza olvidar un solo pecho
En veladora pena,
Que, sin gozar del bien que al mundo has hecho,
De tu vigor se enagena?
Ven, Sueño alegre, Sueño, ven dichoso,
Vuelve á mi alma, ya, vuelve el reposo.

¡Sienta yo en tal estrecho tu grandeza!
Baxa, y esparce liquido el rocio:
Huya la Alba, que en torno resplandece;
Mira mi ardiente llanto y mi tristeza,
Y quánta fuerza tiene el pesar mio,
Y mi frente humedece,
Que ya de fuegos juntos el sol crece.
Torna, sabroso Sueño, y tus hermosas
Alas suenen ahora;
Y huya con sus álas presurosas
La desabrida Aurora;
Y lo que en mi faltó la noche fria,
Termine la cercana luz del dia.

Una corona, ó Sueño, de tus flores
Ofrecí : tú, produce el blando efecto
En los desiertos cercos de mis ojos;
Que el ayre entretexîdo con olores
Halaga, y ledo mueve en dulce afecto;
Y de estos mis enojos
Destierra, manso Sueño, los despojos.....
Ven, pues, amado Sueño, ven liviano,
Que del rico Oriente
Despunta el tierno Febo el rayo cano:
Ven ya, Sueño clemente,
Y acabará el dolor. ¿Asi te vea
En brazos de tu cara Pasitea!

HERRERA.

---

## LAS RUINAS DE NACIONES ANTIGUAS.

YA no exîstís, naciones poderosas,
Vuestra gloria acabó. Tyro opulenta,
Persépolis, y tú, fiera Cartago,
Enemiga del pueblo de Quirino,
Ya no exîstís : dudoso el caminante
En horrido desierto
Os busca, y el bramido
De las fieras le aparta. La corriente

Sigue al Eufrates que tronando suena,
        Y el lugar desconoce
Donde la Asyria Babilonia estuvó
Que al Héroe Macedon miró triunfante.
Hoy cenagosos lagos, corrompido
        Vapor, caliente arena,
Aspera selva, inculta, engendradora
        De monstruos ponzoñosos
Encuentra solo; y la ciudad que pudó
        Del vencedor Romano
El yugo sacudir, Palmira ilustre,
        Yace desierta ahora.
Sus arcos y obeliscos suntuosos,
Montes son ya de trastornadas piedras,
        Sus muros son ruinas...
Hundió del tiempo la invisible mano
Entre arbustos estériles y hiedras,
        Los pórticos del foro
En columnas de Paro sostenidos,
Basas robustas y techumbres de oro
Donde el arte expresó formas divinas...
¡Memorias de dolor! allí apacienta
Su ganado el zagal, y absorto admira
Como repite el eco sus acentos
Por las concavidades retumbando.

MORATIN.

## EL MAL DE AMOR.

La fuerza del fuego que alumbra, que ciega
Mi cuerpo, mi alma, mi muerte, mi vida,
Dó entra, dó hiere, dó toca, dó llega,
Mata, y no muere su llama encendida.
¿Pues, que haré triste, que todo me ofende?
Lo bueno y lo malo me causan congoja,
Quemándome el fuego que mata, qu'enciende;
Su fuerza, que fuerza, que ata, que prende,
Que prende, que suelta, que tira, que afloxa.

¿A dó iré triste, que alegre me halle?
Pues, tantos peligros me tienen en medio,
Que llore, que ria, que grite, que calle,
Ni tengo, ni quiero, ni espero remedio,
Ni quiero que quiere, ni quiero querer.
Pues, tanto me quiere tan rabiosa plaga,
Ni ser yo vencido, ni quiero vencer,
Ni quiero pesar, ni quiero placer,
Ni sé que me diga, ni sé que me haga.

¿Pues, que haré triste con tanta fatiga?
¿A quien me mandais que mis males queje?
¿Y que me mandais que siga, que diga,
Que sienta, que haga, que tome, que dexe?

Dádme remedio, que yo no lo hallo,
Para este mi mal que no es escondido,
Que muestro, que encubro, que sufro, que callo,
Por donde de vida ya soy despedido.

ALONZO DE CARTAGEÑA.

---

## LA VIDA DE HARPAGON.

El vive en un desvancillo,
Que aunque aposento le nombra,
El nicho de S. Alejo
Es con él sala espaciosa:
Su comida es tan escasa,
Que si se pesa por onzas,
Ni á un anacoreta fuera
Colacion escrupulosa;
Y aun para ella recorriendo
Las tiendas, como quien compra
Muestras de legumbres pide
Y el precio de las arrobas,
Y llenas las faltriqueras
Trae á casa de esta forma
De arroz, garbanzos, judías,
Lentejas y aun zanahorias.
Luz en las noches de luna

No la gasta, y en las otras
Con pedazos de encerado
(Del que en los coches despoja)
Se alumbra mientras se acuesta,
Y con presteza tan pronta,
Porque aun eso no se gaste,
Que por la calle se afloxa
Calzon, medias y zapatos;
Al subir desabotona
El jubon, suelta la capa,
Y halla acabada su obra.
Si quiere probar tal vez
El vino, que nunca compra,
A la iglesia mas vecina
Va con humildad devota
A ayudar dos ó tres misas,
Y él que en cada una se sobra,
Y él sisa antes, en un frasco
Que trae oculto acomoda.
A veces tiene criado;
Pero con tan nueva moda
Que no le paga racion,
Sino que segun las cosas
Que le manda, así por piezas
Le concierta; de tal forma
Que ya tiene su arancel
Del precio de cada obra:
Un ochavo hacer la cama,
Otro fregarle las ollas,
Otro barrer, y á este modo,

Siendo sus haciendas pocas,
Con dos o tres quartos paga
Un criado, que las horas
Que le sirve solo asiste,
Con que ni escucha ni estorba.
El inventó aguar el agua;
Porque á una carga que compra
De la fuente de año á año
Añade del pozo otra,
Y aun le va echando calderos
Segun gasta, de tal forma
Que de S. Juan á S. Juan
Dura y aun la mitad sobra.
En fin, con estas industrias
El haber juntado logra
Seis mil ducados, que guarda
En parage que se ignora.

Juan de Hoz,
El Avaro, comedia.

## LA EGLOGA.

Nacida entre la paz y la dulzura
De la dorada edad, la Egloga amable
Su inocencia celebra y su ventura :
Sus blandos sentimientos,
Sus sencillos acentos
Fáciles nacen en su pecho y labio;
Ni muestra ingenio, ni agradar procura;
Y simple, candorosa,
Pinta y celebra porque admira y goza.
A par condena el fausto y el esmero
De rica cortesana,
Y el tono vil y el hábito grosero
De rústica villana :
Con arte no aprendido,
Qual el canto del ave,
Suena su voz suave;
Con las flores del prado se engolana ;
Y en su inocencia pura
Con la vecina fuente
Sus adornos consulta y su hermosura.
Pero natura misma
Le inspira amor, y canta sus amores;
No conoce mas ansias ni mas duelos

Que el désden y los zelos,
Otro bien, sino el huerto y el ganado,
Ni mas reynos y mares
Que el monte y rio, la laguna y prado.
Mas su tono sencillo
No es menos variado
Que dulce y sazonado;
Y su canto suave
Siguiendo el eco de apacible avena,
Qual manso arroyo, entre las flores suena.

MARTINEZ DE LA ROSA.
Poética, canto IV.

---

## LA ELEGIA.

Con voz mas elevada
Y noble desaliento afectuoso,
Suelto el cabello, humedecida en llanto,
Andrómaca lamenta al tierno esposo:
Ni la mísera expresa su quebranto
Con tono osado y fuego impetuoso,
Ni recuerda con fausto las memorias
De las troyanas glorias;
Envidia en su dolor la triste muerte
De otra infeliz princesa; y la antepone
Al rigor lento de su amarga suerte:

Tal, la dulce Elegía
Con blanda voz y pecho entristecido
Los casos llora de la suerte impía:
En su lánguido tono, en su descuido,
Descubre su dolor y su ternura,
Sin humillarse nunca torpemente
Ni presumir de ingenio y hermosura,
Mísera y sola, en sus amargas quejas
Alivio busca al ánimo doliente;
Sus cantos son gemidos,
Y sus ecos sentidos
Nacen del corazon, no de la mente.
Hija de la pasion y del sentimiento,
Tambien de amor ternísima suspira;
No qual la osada lira
Que su triunfo celebra y su contento;
Mas sensible doliéndose y suave,
Como tórtola bella
Que con blanda querella
En solitario bosque y noche oscura
Nos inspira su amor y su ternura.
Así con su laud Tíbulo un dia
En eco dulce y blando
Al corazon mas duro enternecia:
Y á las glorias de amor y su ventura
Tristísimos recuerdos enlazando,
Ya ve á su tierna amada
Que junto al lecho de su muerte llora
Triste y desconsolada;
Ya en su postrimer hora

Mirarla solo anhela, y quiere en vano
Estrecharla al morir con débil mano.

MARTINEZ DE LA ROSA.
Poética, canto IV.

---

## LA MAÑANA.

DEXAD el nido, avecillas,
Y con mil cantos alegres,
Saludad al nuevo dia
Que asoma por el oriente.
¡O! ¡que arreboles tan bellos!
¡O! ¡quan galan amanece
De animada luz dorando
De los montes la alta frente!
A la aurora el manto rico
Los céfiros desenvuelven,
Mezclando en el horizonte
La púrpura con la nieve;
Y luego inquietos vagando
Entre las flores se pierden:
El rocío les sacuden;
Y sus hojas frescas mecen.
Ellas, fragrantes perfumes
Por oblacion reverente

Tributan al sol, que á darles
La vida con su luz vuelve.
¡O! ¡que bálsamo! ¡que olores!
¡O! ¡que gozo el alma siente
Al respirarlos! del pecho
Salirse absorta parece.
La vista vaga perdida,
Aquí, una flor la entretiene,
Que de luz mil visos hace
Con sus perlas transparentes:
Allí, el plácido arroyuelo,
Cuyas claras linfas mueve
El viento en fáciles ondas,
Apénas correr se advierte:
Mas allí, el undoso rio
Por la ancha vega se tiende
Con magestad sosegada,
Y qual cristal resplandece.
El bosque umbroso, á lo léjos,
La vista inquieta detiene;
Y entre nieblas delicadas,
Qual humo se desvanece.
El vivo matiz del campo,
Este cielo que se estiende
Sereno y puro, estos rayos
De luz, el tranquilo ambiente,
Este tumulto, este gozo
Universal, con que quieren
Entonar el himno al Dia
La turba de los vivientes,

¡O! ¡Como me encanta! ¡O! ¡Como
Mi pecho late y se enciende;
Y en la comun alegría
Regocijado eloqüece!
La mensagera del Alba,
La Alondra, mil parabienes
Le rinde, y tan alto vuela,
Que ya los ojos la pierden.
Tras sus nevados corderos
El pastor cantando viene
Su tierno amor por el valle,
Y al rayo del sol se vuelve.
El labrador cuidadoso
Unce en el yugo sus bueyes,
Con blanda oficiosa mano
Limpiándoles la ancha frente.
El humo en las caserías
En volubles ondas crece;
Y á par que en el ayre sube
Se deshace en sombras leves.
¡Quan hermosa es, dulce Silvia,
La Mañana! ¡quanto tiene
Que admirar! ¡en sus primores
Como el alma se conmueve!
Dexa el lecho, y sal al campo
Que humilde á tu seno ofrece
Sus nuevas flores; y juntos
Gozemos tantos placeres.

MELENDEZ.

## EL TUMULO.

¿No ves, mi amor, entre el monte
Y aquella sonora fuente,
Un solitario sepulcro
Sombreado de cipreses?
¿Y no ves que en torno vuelan,
Desarmados y dolientes,
Mil amorcitos guiados
Por el hijo de Citéres?
Pues en paz allí cerradas
Descansan ya para siempre
Las silenciosas cenizas
De dos que se amáron fieles....
Eramos niños nosotros,
Quando Palemon y Asterie
Llenaron estas comarcas
De sus cariños ardientes.
No hay olmo que en su corteza
Pruebas de su amor no muestre;
Palemon los unos dicen,
Los otros claman Asterie:
Sus amorosas canciones,
Todo zagal las aprende;
No hay valle do no se canten,
Ni monte do no resuenen:

Llegó su vejez, y hallólos
En paz, y amándose siempre;
Y amáronse, y expiráron,
Pero su amor permanece.
¿Te acuerdas, Filis, que un dia,
Simplecillos é inocentes,
Los oímos requebrarse
Detras de aquellos laureles?
¡Quantas caricias manaban
Sus labios! ¡quantos placeres!
¡Quanta eternidad de amores
Juraba su pecho ardiente!
Al verlos, ¿te acuerdas, Filis,
. . . . . . . .Que me dixiste
Deshojando unos claveles:
« *Yo quiero amar;* en creciendo
« Serás Palemon, yo Asterie,
« Y jurarémos, qual ellos,
« Amarnos hasta la muerte? »
Mi Filis, mi bien, ¿que esperas?
El tiempo de amar es este;
Los dias rápidos huyen,
Y la juventud no vuelve.
No tardes; ven al sepulcro
Donde los pastores duermen,
Y, á su exemplo, en él juremos
Amarnos eternamente.

CIENFUEGOS.

### EL AMOR SE VANAGLORIA DE SU PODER

Ninguno tenga osadia
De tomar fuerzas conmigo,
Sino quiere estar consigó
Cada dia
En revuelta y porfia:
¿Quién podrá de mi poder
Defender
Su libertad y alvedrío,
Pues puede mi poderío
Herir, matar y prender?

Prende mi yerba do llega;
Y en llegando al corazon,
La vista de la razon
Luego ciega:
Mi guerra nunca sosiega;
Mis artes, fuerzas y mañas
Y mis sañas,
Mis bravezas, mis enojos,
Quando encaran á los ojos,
Luego enclavan las entrañas.

Mis saetas lastimeras
Hacen siempre tiros francos
En los hitos y en los blancos,
Muy certeras,
Muy penosas, muy ligeras;
Soy muy certo en tirar
Y en valor,
Mas que nunca nadie fué;
Aficion, querer y fé
Ponerlos puedo y quitar.

Yo pongo y quito esperanza,
Yo pongo y quito cadena,
Yo doy gloria, yo doy pena
Sin holganza,
Yo firmeza, yo mudanza,
Yo deleytes, yo tristuras
Y amarguras,
Sospechas, zelos, recelos,
Yo consuelo y desconsuelos,
Yo ventura y desventuras.

Doy dichosa y triste suerte,
Doy trabajo y doy descanso,
Yo soy fiero y yo soy manso,
Yo soy fuerte,
Yo doy vida, yo doy muerte;
Y cebo los corazones
De pasiones,
De sospiros y cuidados;

Yo sostengo los penados,
Esperando galardones.

Hago de mis serviciales
Los groseros ser polidos
Los polidos mas lucidos
Y especiales;
Los escasos liberales;
Hago de los aldeanos
Cortesanos;
Y á los simples ser discretos,
Y á los discretos perfetos,
Y á los grandes muy humanos.

E á los mas y mas potentes
Hago ser mas sojuzgados,
Y á los mas acobardados
Ser valientes;
A los mudos eloqüentes;
Y á los mas botos y rudos
Ser agudos;
Mi poder hace y deshace;
Hago mas quando me place,
Los eloqüentes ser mudos.

Hago de dos voluntades
Una mesma voluntad;
Renuevo con novedad
Las edades
Y ageno las libertades;

Si quiero, pongo en concordia
Y en discordia;
Mando lo bueno y lo malo;
Yo tengo el mando y el palo,
Crueldad y misericordia.

Doy favor y disfavor
A quien yo quiero, y me pago
Con castigos, con halago,
Con dolor;
Doy esfuerzos; doy temor;
Yo soy dulce y amargoso,
Lastimoso,
Y acarreo pensamientos;
Doy placeres, doy tormentos:
Soy en todo poderoso.

JUAN DE LA ENCINA.

---

## EL POLLO Y LOS DOS GALLOS.

UN Gallo presumido
De luchador valiente,
Y un Pollo algo crecido,
(No sé por qué accidente,)
Tuvieron sus palabras, de manera
Que armaron una brava pelotera.

Dióse el Pollo tal maña,
Que sacudió á mi Gallo lindamente,
Quedando ya por suya la campaña;
Y el vencido sultan de aquel serrallo
Dixó quando el contrario no lo oía:
¡Eh! con el tiempo no será mal Gallo;
El pobrecillo es mozo todavia.

Jamas volvió á meterse con el Pollo;
Mas en otra ocasion, por cierto embrollo,
Téniendo un choque con un Gallo anciano,
(Guerrero veterano,)
Apénas le quedó pluma ni cresta;
Y dixó al retirarse de la fiesta:
Si no mirara que es un pobre viejo.....
Pero chochéa, y por piedad le dexo.

YRIARTE,
Fábulas literarias.

### UN INDIO DESAFIA DE PARTE DE SU CACIQUE AL CAPITAN DE LOS ESPAÑOLES.

« ¡O capitan cristiano! Si ambicioso
« Eres de honor con título adquirido,
« Al oportuno tiempo venturoso
« Tu próspera fortuna te ha traido;
« Que el gran Caupolicano deseoso
« De probar tu valor encarecido,
« Si tal virtud y esfuerzo en tí se halla,
« Pide de solo á solo la batalla.

« Que siendo de personas informado
« Que eres mancebo noble, floreciente,
« En la arte militar exércitado,
« Capitan y cabeza désta gente,
« Dándote por ventaja de su grado
« La eleccion de las armas francamente,
« Sin excepcion de condicion alguna,
« Quiere probar tu fuerza y su fortuna.

« Y así por entender que muestras gana
« De encontrar el exército Araucano,
« Te avisa que al romper de la mañana
« Se vendrá á presentar en este llano,
« Dó, con firmeza de ambas partes llana
« En medio de los campos, mano á mano.

« Si quieres combatir sobre este hecho,
« Remitirá á las armas el derecho,

« Con pacto y condicion que si vencieres,
« Someterá la tierra á tu obediencia,
« Y dél podrás hacer lo que quisieres
« Sin usar de respeto ni clemencia:
« Y quando tú por él vencido fueres,
« Libre te dexará en tu preeminencia;
« Que no quiere otro premio ni otra gloria,
« Sino solo el honor de la victoria.

« Mira que solo en que esta voz se extienda
« Consigues nombre y fama de valiente,
« Y en quanto el claro sol sus rayos tienda,
« Durará tu memoria entre la gente;
« Pues al fin se dirá que por contienda
« Entraste valerosa y dignamente
« En campo con el gran Caupolicano,
« Persona por persona, y mano á mano.

« Esto es á lo que vengo, y así pido
« Te resuelvas en breve á tu albedrio
« Si quieres por el término ofrecido
« Rehusar ó acetar el desafio:
« Que, aunque el peligro es grande y conocido,
« De tu altiveza y ánimo confio
« Que al fin satifarás con osadia
« A tu estimado honor y al que me envia. »

ALONSO DE ERCILLA,
La Araucana; canto XXV.

ODA A TIRSIS.

¡Tirsis! ¡ah, Tirsis! vuelve y endereza
Tu navecilla contrastada y frágil
A la seguridad del puerto; mira
Que te se cierra el cielo :
El frio Bóreas y el ardiente Noto,
Apoderados de la mar insana,
Anegaron ahora en este piélago
Una dichosa nave.
Clamó la gente mísera, y el cielo
Escondió los clamores y gemidos
Entre los rayos y espantosos truenos
De su turbada cara.
¡Ay, que me dice tu animoso pecho
Que tus atrevimientos mal regidos
Te ordenan algun caso desastrado
Al romper de tu oriente!
¿No ves, cuitado, que el hinchado Noto
Trae en sus remolinos polvorosos
Las imitadas mal seguras alas
De un atrevido mozo?
¿No ves que la tormenta rigurosa
Viene del abrasado monte, donde
Yace muriendo vivo el temerario
Encélado y Tiféo?

Conoce, desdichado, tu fortuna,
Y preven á tu mal; que la desdicha
Prevenida con tiempo no penetra
Tanto como la súbita.
¡Ay, que te pierdes! Vuelve, Tirsis, vuelve;
Tierra, tierra, que brama tu navío,
Hecho prision y cueva sonorosa
De los hinchados vientos.
Allá se avenga el mar, allá se avengan
Los mal regidos súbditos del fiero
Eolo, con soberbios navegantes
Que su furor desprecian.
Miremos la tormenta rigurosa
Desde la playa; que el ayrado cielo
Menos se encrüelece de continuo
Con quien se anima menos.

F° DE LA TORRE.

## SALICIO Y NEMOROSO.

( Égloga. )

Saliendo de las ondas encendido
Rayaba de los montes el altura
El sol, quando *Salicio* recostado
Al pié de una alta haya en la verdura
Por donde una agua clara con sonido
Atravesaba el fresco y verde prado,
    El con canto acordado,
    Al rumor que sonaba
    Del agua que pasaba,
Se quejaba tan dulce y blandamente
Como si no estuviera de allí ausente
La que de su dolor culpa tenia;
    Y así, como presente,
Razonando con ella le decia :

### SALICIO.

O mas dura que mármol á mis quejas,
Y al encendido fuego en que me quemo,
Mas helada que nieve, Galatea,
Estoy muriendo, y aun la vida temo :
Témola con razon, pues, tu me dexas ;.....
Que no hay, sin tí, el vivir para que sea.

El sol tiende los rayos de su lumbre
Por montes y por valles, despertando
Las aves y animales y la gente:
Qual por el ayre claro va volando,
Qual por el verde valle ó alta cumbre
Paciendo va segura y libremente:
Qual con el sol presente
Va de nuevo al oficio,
Y al usado exercicio
De su natura ó menester le inclina,
Siempre está en llanto esta ánima mezquina,
Quando la sombra el mundo va cubriendo,
O la luz se avecina.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
¿Y tú, desta mi vida ya olvidada,
Sin mostrar un pequeño sentimiento
De que por tí Salicio triste muera,
Dexas llevar, desconocida, al viento
El amor y la fe que ser guardada
Eternamente solo á mí debiera?
¡O Dios! porque siquiera
(Pues ves desde tu altura
Esta falsa perjura
Causar la muerte de un estrecho amigo)
No recibe del ciel alguno castigo?
Si en pago del amor yo estoy muriendo,
¿Qué hará el enemigo?.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
Por tí, el silencio de la selva umbrosa,
Por tí, la esquividad y apartamiento

Del solitario monte me agradaba;
Por tí, la verde yerba, el fresco viento,
El blanco lirio y colorada rosa,
Y dulce primavera deseaba:
¡Ay! ¡quanto me engañaba!
¡Ay! ¡quan diferente era!
¡Y quan de otra manera
Lo que en tu falso pecho se escondia!
Bien claro con su voz me lo decia
La siniestra corneja, repitiendo
La desventura mia.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
¡Quantas veces durmiendo en la floresta,
(Reputándolo yo por desvarío,)
Ví mi mal entre sueños, ¡desdichado!!!
Soñaba que en tiempo del estío,
Llevaba, por pasar allí la siesta,
A beber en el Tajo mi ganado;
Y despues de llegado,
Sin saber de qual arte,
Por desusada parte
Y por nuevo camino el agua se iba;
Ardiendo yo con la calor estiva,
El curso enazenado iba siguiendo
Del agua fugitiva.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
Tu dulce hablar, ¿en cuya oreja suena?
Tus claros ojos, ¿á quien los volviste?
¿Por quien, tan sin respeto, me trocaste?
Tu quebrantada fe, ¿do la pusiste?

¿Qual es el cuello que, como en cadena,
De tus hermosos brazos añudaste?
No hay corazon que baste,
Aunque fuese de piedra,
Viendo mi amada yedra
De mí arrancada, en otro muro asida,
Y mi parra en otro olmo entretexida,
Que no se esté con llanto deshaciendo
Hasta acabar la vida.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
¿Qué no se esperará de aquí adelante
Por difícil que sea y por incierto?
¿O qué discordia no será juntada?
¿Y juntamente qué tendrá por cierto
O qué de hoy mas no temerá el amante,
Siendo á todo materia por tí dada?
Quando tú enagenada
De mí, cuitado, fuiste,
Notable causa diste
Y exemplo á todos quantos cubre el cielo,
Que el mas seguro tema con recelo
Perder lo que estuviere poseyendo......
Salid fuera sin duelo,
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
Materia diste al mundo de esperanza
De alcanzar lo imposible y no pensado,
Y de hacer juntar lo diferente,
Dando á quien diste el corazon malvado,
Quitándolo de mí con tal mudanza,
Que siempre sonará de gente en gente.

La cordera paciente
Con el lobo hambriento
Hará su ayuntamiento,
Y con las simples aves sin ruido
Harán las bravas sierpes ya su nido;
Que mayor diferencia comprehendo
De tí al que has escogido.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
Siempre de nueva leche en el verano
Y en el invierno abundo; en mi majada
La manteca y el queso está sobrado;
De mi cantar pues yo te ví agrada;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
No soy pues, bien mirado,
Tan disforme ni feo;
Que aunque agora me veo
En esta agua que corre clara y pura,
Y cierto no trocara mi figura
Con ese que de mí se está riendo:
Trocara mi ventura......
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
¿Como te vine en tanto menosprecio?
¿Como te fuí tan presto aborrecible?
¿Como te faltó en mí el conocimiento?
Si no tuvieras condicion terrible,
Siempre fuera tenido de tí en precio,
Y no viera este triste apartamiento.
¿No sabes que sin cuento
Buscan en el estío

Mis ovejas el frío
De la Sierra de Cuenza, y el gobierno
Del abrigado Estremo en el invierno?
¡ Mas, qué vale el tener, si derritiendo
Me estoy en llanto eterno!....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
Con mi llorar las piedras enternecen
Su natural dureza y la quebrantan;
Los árboles parece que se inclinan;
Las aves que me escuchan, quando cantan,
Con diferente voz se condolecen,
Y mi morir cantando me adivinan:
Las fieras que reclinan
Su cuerpo fatigado,
Dexan el sosegado
Sueño por escuchar mi llanto triste;
Tú sola contra mí te endureciste,
Los ojos aun siquiera no volviendo
A lo que tu hiciste.....
Salid sin duelo lágrimas corriendo.
Mas ya que á socorrerme aquí no vienes,
No dexes el lugar que tanto amaste;
Que bien podrás venir de mi segura,
Yo dexaré el lugar do me dexaste:
Ven, si por solo esto te detienes.
Ves aquí un prado lleno de verdura,
Ves aquí una espesura,
Ves aquí una agua clara,
En otro tiempo cara,
A quien de tí con lágrimas me quejo.

Quizá aquí hallarás, pues yo me alejo,
Al que todo mi bien quitarme puede;
    Que pues el bien le dexo,
No es mucho que lugar tambien le quede.....
  Aquí dió fin á su cantar Salicio,
Y sospirando en el postrero acento,
Soltó de llanto una profunda vena:
Queriendo el monte al grave sentimiento
De aquel dolor en algo ser propicio,
Con la pasada voz retumba y suena.
    La blanda Filomena,
    Casí como dolida,
    Y á compasion movida,
Dulcemente responde al son lloroso.
Lo que cantó tras esto Nemoroso,
Decidlo vos Piérides, que tanto
    No puedo yo, ni oso,
Que siento enflaquecer mi debil canto.

NEMOROSO.

  Corrientes aguas, puras, cristalinas,
Arboles que os estais mirando en ellas,
Verde prado de fresca sombra lleno,
Aves que aquí sembrais vuestras querellas,
Yedra que por los árboles caminas
Torciendo el paso por su verde seno,
    Yo me ví tan ageno
    Del grave mal que siento,
    Que de puro contento,
Con vuestra soledad me recreaba,
Donde con dulce sueño reposaba,

O con el pensamiento discurria
Por donde no hallaba
Sino memorias llenas de alegría;
... En este mismo valle, donde agora
Me entristezco y me canso, en el reposo
Estuve yo contento y descansado....
¡O bien caduco, vano y presuroso!
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
¿Quien me dixera, Elisa, vida mia,
Quando en aqueste valle al fresco viento
Andábamos cogiendo tiernas flores,
Que habia de ver con largo apartamiento
Venir el triste y solitario dia
Que diese amargo fin á mis amores?
El cielo en mis dolores
Cargó la mano tanto,
Que á sempiterno llanto
Y á triste soledad me ha condenado;
Y lo que siento mas, es verme atado
A la pesada vida y enojosa,
Solo, desamparado,
Ciego sin lumbre en cárcel tenebrosa.
Como al partir del sol la sombra crece,
Y en cayendo su rayo, se levanta
La negra escuridad que el mundo cubre,
De do viene el temor que nos espanta,
Y la medrosa forma en que se ofrece
Aquello que la noche nos encubre,
Hasta que el sol descubre

Su luz pura y hermosa,
Tal es la tenebrosa
Noche de tu partir, en que he quedado
De sombra y de temor atormentado,
Hasta que muerte el tiempo determine,
Que á ver el deseado
Sol de tu clara vista me encamine.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Una parte guardé de tus cabellos,
Elisa, envueltos en un blanco paño,
Que nunca de mi seno se me apartan:
Descójolos, y de un dolor tamaño
Enternecerme siento, que sobre ellos
Nunca mis ojos de llorar se hartan.
Sin que de allí se partan,
Con suspiros calientes,
Mas que la llama ardientes,
Los enjugo del llanto, y de consuno
Casi los paso y cuento uno á uno,
Juntándolos con un cordon los ato;
Tras esto, el importuno
Dolor me dexa descansar un rato.
Mas luego á la memoria se me ofrece
Aquella noche tenebrosa, escura,
Que siempre aflige esta ánima mezquina
Con la memoria de mi desventura.....
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Divina Elisa, pues agora el cielo
Con inmortales pies pisas y mides,
¿Porque de mí te olvidas, y no pides
Que se apresure el tiempo en que este velo
Rompa del cuerpo, y verme libre pueda?
¿Y en la tercera rueda
Contigo mano á mano,
Busquemos otro llano,
Busquemos otros montes y otros rios,
Otros valles floridos y sombrios
Do descansar, y siempre pueda verte
Ante los ojos mios,
Sin miedo y sobresalto de perderte?.......
Nunca pusieran fin al triste lloro
Los pastores, ni fueran acabadas
Las canciones que solo el monte oía,
Si mirando las nubes coloradas,
Al trasmontar del sol bordadas de oro,
No vieran que era pasado ya el dia:
La sombra se veia
Venir corriendo apriesa
Ya por la falda espesa
Del altísimo monte, y recordando
Ambos como de sueño, y acabando
El fugitivo sol de luz escaso,
Su ganado llevando,
Le fuéron recogiendo paso á paso.

GARCILASO DE LA VEGA.
Égloga I.

## ALOCUCION DE BERNARDO DEL CARPIO A SU EXÉRCITO.

Con los mejores de Asturias
Sale de Leon Bernardo,
Puestos á punto de guerra,
A impedir á Francia el paso.

Que viene á usurpar el reyno
A instancia de Alfonso el Casto,
Como si no hubiera en él
Quien mejor pueda heredarlo.

Y á dos leguas de Leon
Se paró en medio de un llano,
Y levantando la voz,
Volvió de esta suerte á háblarlos :

« Escuchadme, Leoneses,
« Los que os preciais de hijos-dalgo,
« Y de ninguno se espera
« Hacer hecho de villano.

« A defender vuestro Rey
« Vais como buenos vasallos,
« Vuestra tierra y vuestras vidas,
« Y las de vuestros hermanos.

« No consintais que estrangeros
« Hoy vengan á sujetaros,
« Y mañana vuestros hijos
« Tengan de Francia un pedazo;

« Y vuestras armas antiguas,
« El rico blason trocando
« Sembradas de flor de lises,
« En lugar de leones bravos.

« Y el reyno que ha tanto tiempo
« Vuestros abuelos ganaron,
« Por solo el temor de un dia
« Vengan á mandallo estraños.

« Aquel que con tres Franceses
« No combatiere en el campo,
« Quedese y seamos menos,
« Aunque avemos de igualallos;

« Que yo, y los que me siguieren,
« Uno seremos á quatro,
« Y quando mas nos cupieren,
« Para toda Francia vamos. »

Esto acabado, arremete
Con la furia del caballo,
Diciendo : « ¡Siganme todos
Los que fueren hijos-dalgo! »

Romances antiguos Españoles.

## BERNARDO CON LOS HABITANTES DE LEON ENTRA EN CAMPAÑA CONTRA LOS FRANCESES.

Con tres mil y mas Leoneses
Dexa la ciudad Bernardo,
Que de la perdída Iberia
Fué milagroso restauro.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Los labradores arrojan
De las manos los arados,
Las hoces, los azadones,
Los pastores los cayados;

Los jovenes se alborozan,
Alientanse los ancianos,
Los inútiles se animan,
Fíngense fuertes los flacos.

Todos á Bernardo acuden
Libertad apellidando,
Que el infame yugo
Temen con que los amaga el Galo.

« Libres, gritaban, nacimos,
« Y a nuestro Rey soberano
« Pagamos lo que debemos
« Por el divino mandato :

« ¡ No permita Dios, ni ordene
« Que á los decretos de estraños
« Obliguemos nuestros hijos,
« Gloria de nuestros pasados !

« No están tan flacos los pechos,
« Ni tan sin vigor los brazos,
« Ni tan sin sangre las venas,
« Que consientan tal agravio ;

« ¿ El Francés ha por ventura
« Esta tierra conquistado ?
« ¿ Victoria sin sangre quiere ?
« No : mientras tengamos manos.

« Podrá decir de Leoneses
« Que murieron peleando,
« Pero no que se rendieron ;
« Que son al fin Castellanos.

« Si á la potencia Romana
« Catorce años conquistaron
« Los valientes Numantinos
« Con tan sangrientos estragos ;

« ¿Porque un Reyno, y de Leoneses,
« Que en sangre Libia bañaron
« Sus encarnizadas uñas,
« Escucha medios tan baxos?

« Déles el Rey sus averes,
« Mas no les dé sus vasallos,
« Que en someter voluntades
« No tienen los Reyes mando. »

Con esto Bernardo ordena
Sus escuadrones bizarros,
A quien desde una ventana
Mira Don Alfonso el Casto.

Como á su sangre le mira,
Que le es como sangre grato,
Su gallarda compostura,
Y valor considerando.

Crece por puntos la gente,
De que formó un grueso campo,
Despueblase la ciudad,
Y los pueblos comarcanos.

Marcha á la ciudad augusta
Cuyos muros baña ufano
El caudal famoso de Ebro
Del mundo tan celebrado;

Dó el hijo del Zebedeo
Fundó el edificio raro
Que ciñe el santo Pilar,
Estribo de nuestro amparo.

Allí Bravonel le aguarda
Con el sarraceno bando,
Que al Rey Marsilio obedece
Contra el Francés declarado.

Romances antiguos Españoles.

---

## BERNARDO MATA A ROLDAN Y OTROS CABALLEROS FRANCESES EN LA BATALLA DE RONCESVALLES.

No tiene heredero alguno
Alfonso el Casto llamado,
A Carlos Magno, él de Francia,
Mensageros le ha enviado;

En secreto que viniese
Contrá Moros á ayudarlo,
Y que le daría á Leon,
Que de Alfonso es el Reynado.

Carlos que oyera el mensage,
Luego se habia aparejado;

Mucha gente trae consigo,
Roldan que es muy estimado,

Y otros muchos caballeros
Que los Pares han llamado :
Los ricos hombres del Reyno
De Alfonso se han querellado.

Pidieronle que revoque
La palabra que habia dado,
Sino echarlo han del Reyno,
Y pondrán otro en su cabo.

Que mas quieren morir libres
Que mal andantes llamados ;
No quieren ser de Franceses
Sugetos los Castellanos.

El que mas enojo tiene
Era Bernardo del Carpio,
Que era sobrino del Rey,
Caballero aventajado.

Revocó Alfonso la manda,
Aunque no fué de su grado ;
A Carlos mucho le pesa,
Del Rey Casto es enojado.

Porque mintió su palabra
Mucho lo ha amenazado,

Que le quitara á Leon,
Y aun á todo su reynado.

Bernardo está muy sañudo
De lo que Carlos ha hablado :
Apercibense los Reyes
Con las gentes de su estado.

Hallaronse en Roncesvalles,
Dó muy recio han batallado,
Mueren allí muchas gentes,
Franceses y Castellanos.

Venció el Rey Don Alfonso
Por el esfuerzo sobrado
De Bernardo su sobrino,
Que era el mas señalado.

Mató Bernardo por sí
A Roldan el esforzado,
Y á otros muchos Capitanes
De Francia muy estimados.

Romances antiguos Españoles.

## BERNARDO DEL CARPIO SABE EL SECRETO DE SU NACIMIENTO POR MEDIO DE SU ABUELA.

Contándole estaba un dia
Al valeroso Bernardo
Elvira Sanchez su aya,
Que de niño le ha criado :

« Sabredes, fijo, sabredes
« Por lo que abeis preguntado,
« Que no sois bastardo, non,
« Del Rey Don Alfonso el Casto. »

Bernardo replica : « Pues
« Algun padre me ha engendrado : »
— « Padre fidalgo aveis, fijo,
« Fidalgo, que non villano.

« El Conde Don Sancho Diaz,
« Que en Saldaña es su Condado,
« Os ovo en Doña Ximena
« En casa del Rey estando.

« Y como su hermana era,
« Por vengarse del agravio,

« En el Castillo de Luna
« Puso al Conde aprisionado.

« Y a vuestra madre tambien
« Reclusa, y á buen recando,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Porque aunque público non
« Fué el matrimonio aclarado;
« Casaronse los dos solos,
« Por lo que no soys bastardo.

« Y para mas se vengar,
« Y facer vos mal y daño,
« Dá sus reynos al Francés,
« Faciendo os desheredado.

« Por lo qual parece mal,
« Fijo, al mundo que tu brazo
« Consienta que esté el buen Conde
« Afligido, preso y cano. »

— « La culpa teneis vos, madre,
« En avermelo callado,
« Pues si lo oviera sabido,
« Ya le oviera libertado. »

— « Si todo este largo tiempo
« Que con nusco aveys estado,

« Hemos callado el secreto,
« Fué por temor del Tirano.

« Fincad en esto vos digo,
« Y notad que abaldonado
« Estays del vulgo parlero,
« Que ha entendido y sabe el caso. »

Bernardo le dice : « Basta,
« Mi madre, ya lo hablado
« Para servir de acicate
« Al fijo de padre honrado. »

Al cielo vuelve los ojos,
Y en mil lágrimas bañando
Su hermosa afrentada faz,
Dice mordiendo los labios :

« No se honren mis amigos
« De me llevar á su lado,
« Y yo entre los Moros finque
« Preso, muerto, ó mal llagado ;

« Y arrátreme mi troton
« Hasta me facer pedazos ;
« Y quando esté en mas áprieto
« Se me canse el diestro brazo ;

« Que sí por bien no me da
« Alfonso á mi padre amado,

« Que le tengo de seguir
« Como á cruel y tirano. »

Romances antiguos Españoles.

---

## LAMENTOS DEL CONDE DON SANCHO DIAZ EN SU PRISION.

Bañando está las prisiones
Con lágrimas que derrama
El Conde Don Sancho Diaz,
Ese Señor de Saldaña.

Y entre el llanto y la soledad,
De esta suerte se quejaba
De Don Bernardo su hijo,
Del Rey Alfonso, y su hermana :

« Los años de mi prision
« Tan aborrecida y larga,
« Por momentos me lo dicen
« Aquestas mis tristes canas.

« Quando entré en este castillo,
« Apénas entré con barbas,
« Y agora por mis pecados
« La veo crecida y blanca.

« ¿Qué descuido es este, hijo?
« ¿Como á voces no te llama
« La sangre que tienes mia,
« A socorrer donde falta?

« Sin duda que te detiene
« La que de tú madre alcanzas,
« Que por ser de la del Rey,
« Jusgarás qual él mi causa.

« Todos tres sois mis contrarios,
« Que á un desdichado no basta
« Que sus contrarios lo sean,
« Sino sus proprias entrañas.

« Todos los que aqui me tienen,
« Me cuentan de tus hazañas :
« Si para tu padre no,
« ¿Díme, para quien las guardas?

« Aqui estoy en estos hierros,
« Y pues de ellos no me sacas,
« Mal padre debo de ser,
« O mal hijo pues me faltas.

« Perdóname si te ofendo,
« Que descanso en las palabras;
« Que yo, como viejo lloro,
« Y tú, como ausente callas. »

Romances antiguos Españoles.

## BERNARDO DEL CARPIO PIDE AL REY LA LIBERTAD DE SU PADRE.

Al Casto Rey Don Alfonso
Está Bernardo pidiendo
Con muy sentidas palabras,
Lo que no basta por ruegos.

« En el Castillo de Luna
« Teneis á mi padre preso,
« Solo á vuestros ojos malo,
« Aunque á los de todos bueno.

« Cansadas ya las paredes
« De guardar en tanto tiempo
« A un hombre que vieron mozo,
« Y ya le ven cano y viejo.

« Si ya sus culpas merecen
« Que sangre sea en descuento,
« Harta suya he derramado,
« Y toda en servicio vuestro.

« Acordaos, Señor, de quando
« A Carlos distes el reyno,
« Y vuestra real palabra
« Mis fidalgos la cumplieron.

« Pues saliendo á la demanda
« Como buenos caballeros,
« La respuesta que dió Francia
« Vino escrita en nuestros pechos.

« Quando las guerras civiles
« Que uvistes con los Gallegos,
« Truximos nuestras espadas
« Manchadas de sangre dellos.

« Y quando con Castellanos
« Tuvimos tambien rencuentros,
« Segun vinieron las almas,
« Fué mucho venir los cuerpos.

« Hijo soy de vuestra hermana,
« Mirad, Rey, si os viene á cuento
« Darme legítimo padre,
« Y no natural soltero.

« No quiero enojaros, Rey,
« Sino decir solo aquesto :
« Que mi padre está en prision,
« Y yo en la guerra sirviendo os.

Romances antiguos Españoles.

### BERNARDO DEL CARPIO PIDE OTRA VEZ LA LIBERTAD DE SU PADRE — RESPUESTA DEL REY.

« Antes que barbas tuviese,
« Rey Alfonso, me juraste
« De darme á mi padre vivo,
« Y nunca me das mi padre.

« Quando nací de tu hermana,
« (Que nunca fuera mi madre)
« Le metiste en la prision,
« Y aun dicen que meses antes.

« Acuerdate, Alfonso Rey,
« Ya que no dél, por mi parte,
« Que es tu hermana sangre tuya,
« Y que es mi padre mi sangre.

« Si yerros fueron los suyos,
« Bien de hierros le cargaste,
« Que los que son por amor
« Alcanzan perdon de valde.

« Prometido me lo tienes,
« No de tu palabra faltes,
« Que no es oficio de Reyes,
« Que de lo dicho se estrañen.

« A tu cargo es la justicia,
« Y á mi cargo el libertarle,
« Pero si yo soy mal hijo,
« No te debo, Rey, culparte.

« Todos mis amigos dicen
« Que soy guerrero cobarde,
« Sabiendo que padre tengo,
« Y que no conozco padre.

« Despues que espada me ciño,
« La he puesto por tí en mil lances,
« Y quando mas la exercito,
« Menos mercedes me haces.

« Si de mi padre te estrañas,
« No es justo de ella te estrañes,
« Que algun galardon merece
« Quien buenos servicios hace.

« Si en premio de ellos merezco
« El premio que el mundo sabe,
« Tiempo es ya que me le des,
« Buen Rey, ó me desengañes. »

—« Calledes vos, Don Bernardo,
« No temais que yo vos falte,
« Que la merced de los Reyes,
« Si se cumple, nunca es tarde.

« Que antes que mañana oyga
« Misa en San Juan de Letrane,
« Vereis vuestro padre libre
« De su persona, y mi cárcel. »

Cumplióle el Rey la palabra,
Mas fué con engaño grande,
Por que sacados los ojos
Mandó que se le entregasen.

Romances antiguos Españoles.

---

## RECONVENCIONES DE BERNARDO DEL CARPIO AL REY.

« Mal mis servicios pagaste,
« Ingrato Rey Don Alfonso,
« Sabiendo que tu defensa
« Estuvo toda en mis hombros.

« Mi padre me prometiste,
« Mas como Rey alevoso,
« Sin ojos me lo entregaste,
« Por que le viesen mis ojos.

« ¡O mal ayan mis servicios,
« Y aqueste brazo furioso,

« Que con tan hidalgas obras
« Ganó servicios tan cortos !

« De oy adelante he de ser
« De tus contrarios socorro,
« Por que premien los estraños
« Las faltas de Reyes propios.

« No de su muerte me pesa (1);
« Pésame que dicen otros
« Que, si yo buen hijo fuera,
« No te guardara el decoro.

« Ya maldigo el diestro brazo,
« Que por servir un Rey solo,
« Dexa perecer su sangre
« Porque le aborrezcan todos.

« Por mi se podrá decir
« Que han sido tiempos ociosos,
« Pues con honrosas hazañas
« Mi propio padre deshonro.

« Bien puede decir que tiene
« Hijo descuidado y mozo,
« Si cautivo le he dexado
« Por ser esclavo forzoso.

(1) Ya se ve en el romance anterior que Alfonso habia mandado sacasen los ojos al padre de Bernardo, de cuyas resultas murió.

« Quando obligacion tuviste
« Con ser mi madre tu tronco,
« Me trocaste la palabra :
« ¿Que harás agora, Alfonso ?

« Nunca ella mi madre fuera,
« Ni yo Bernardo, pues gozo
« De sus yerros, y mi agravio,
« Que fueron dos malos gozos.

« Si tus ofensas vengaste,
« Desde agóra, Rey, te informo
« Que he de vengar mis ofensas,
« Que no con Reyes me ahorro. »

Esto le dice Bernardo
Al Rey su tio, y dexólo
Con la palabra en la boca,
Y él se fué hecho un demonio,

Para buscar su venganza
Entre Cristianos y Moros,
Que tiene muchos amigos,
Porque es amigo de todos.

Romances antiguos Españoles.

## BERNARDO SE PRESENTA EN EL PALACIO, DONDE RECONVIENE AL REY POR SU TRAICION.

Con solo diez de los suyos
Ante el Rey Bernardo llega
Con el sombrero en la mano,
Y acatada reverencia.

Los demas hasta trescientos
Hácia palacio enderezan,
De dos en dos divididos
Porque el caso no se entienda.

« Mal venido seays, » le dice,
« Alevoso, á mi presencia,
« Hijo de padres traidores,
« Y engendrado entre cautelas :

« Que con el Carpio os alzastes,
« Que dado os lo avia en tenencía
« Mas fiad en mi palabra,
« Que de vos tomaré enmienda.

« Aunque no ay de que admirarse
« Si el traydor traydor engendra,
« No ay que procurar disculpa,
« Pues ninguna teneys buena. »

Bernardo que atento estaba
Respondió con faz siniestra :
« Mal os informaron, Rey,
« Y con relacion mal hecha.

« Que mi padre fué tan bueno,
« Que á la antigua estirpe vuestra
« En bondad nó debia nada,
« Y esto es cosa manifiesta.

« Y el decir que fué traydor,
« Miente quien lo dice ó piensa,
« De vuestra persona abaxo,
« Que como á Rey os reserva.

« Muy bien mis grandes servicios
« Con este nombre se premian,
« De los quales fuera justo
« Que noticia se tuviera :

« Mas es propio del ingrato
« (Su propiedad, Rey, es esta :)
« Olvidar el beneficio,
« Por negar la recompensa.

« Una os debiera obligar,
« Si de otra no se os acuerda
« Quando en la del Romeral
« En la dudosa contienda
« Os mataron el caballo
« Quedando en notable afrenta :

« Y yo, como soy traydor,
« Os di el mio con presteza,
« Sacándoos, como sabeys,
« De aquella mortal refriega.

« Por lo qual me prometistes
« Con razones halagüeñas
« De darme á mi padre libre
« Sin lision y sin ofensa.

« Pero mal vuestra palabra
« Cumplistes, y real promesa,
« Que para ser Rey, por cierto
« Teneys muy poca firmeza,
« Pues que murió en la prision,
« Qual sabeys, por pasion vuestra.

« Mas si yo fuera él que debo,
« Si el hijo que debo fuera,
« Su muerte hubiera vengado
« En cosas que os ofendiera.

« Pero ya la vengaré
« En algunas, donde entienda,
« Para mas os deservir,
« Que notable daño os venga. »

— « Prendelde, prendelde, » dice,
« Mis caballeros, y muera
« El loco desacatado,
« Que mi deshonra desea »

Prendelde, gritaba el Rey,
Pero ninguno lo intenta,
Porque vieron que Bernardo
El manto al brazo rodea;

Poniendo mano á la espada,
Diciendo : « Nadie se mueva :
« Que soy Bernardo, y mi espada
« Ni aun á Reyes se sugeta;
« Y sabeis muy bien que corta,
« De que teneis esperiencia. »

Los diez visto el duro trance,
A la contienda se aprestan,
Meten mano á los estoques,
Del hombro los mantos sueltan;

Y á los lados de Bernardo
Con feroz saña se aprietan,
Avisando á los demás
Con una acordada seña :

Los quales del alto alcázar
Toman las herradas puertas,
Diciendo : « Viva Bernardo,
« Y quien le ofendiere, muera. »

Vista la resolucion,
Dixó el Rey con faz serena :
« Lo que de burlas os dixe,
« Tomado lo habeis de veras. »

—« Burlando lo tomo, Rey, »
Bernardo le respondiera,
Y de la sala sale
Sin hacerle reverencia.

Con él vuelven los trescientos
Con bella y gallarda muestra;
Y derribando los mantos,
Ricas armas manifiestan;
De que el Rey quedó afrentado,
Y su injuria por enmienda.

Romances antiguos Españoles.

---

### ELEGIA EN LA MUERTE DE NISE.

¿Que son tan triste lastimó mi oido?
¿Que antorchas melancólicas, que lutos,
Que cánticos dolientes,
¿Que lloro es este, que tropel de gentes?

¡Ay! ¡ay! la pompa fúnebre de Nise,
De la inocente Nise, que á la vida
Robó en su albor primero
De la parca cruel el golpe fiero.

Quando empezaba florecilla tíerna
Su aroma á derramar,........

..............................
..............................

Quando orgulloso en poseerla el mundo,
Preparándola cultos la fortuna
Mas dulce la adulaba,
Y el tálamo nupcial fausta le ornaba;

Quando sus gracias, su sensible pecho,
Su amable sencillez.... la muerte impia
¡Ay! presa en ella hizo,
Y en polvo y humo todo se deshizo.

¡Ilusion triste de la ciega mente!
¿Que fué de todo ya? ¿Quien te dixera,
¡O Nise! en aquel dia,
Que la tumba á tus pies el hado abria?

..............................
..............................
..............................
..............................

¿Quien que á tus padres de perenne duelo
Causa infausta crecias? ¿Ni á mi musa
Que, quando te cantase,
Tus exêquias llorando celebrase?

—Hallaste amargo de la vida el cáliz,
Y dél huyendo el inocente labio,
Mas beber no quisiste,
Y azorada en la tumba te escondiste.

Tu alma feliz, sin conocer del mundo
Los lazos, las traiciones, voló al cielo,
Dó, como virgen pura,
De eternal palma goza ya segura.

¡Nise, reposa en paz!.... mas si á la gloria
Do ries suben mundanales ansias,
Blanda oye estos gemidos
Por toda alma sensible á tí debidos.

MELENDEZ.

---

### EL CHARLATAN Y EL RUSTICO.

Lo que jamas se ha visto, ni se ha oido,
Verán Ustedes; atencion les pido.
Así decia un charlatan famoso,
Cercado de un concurso numeroso.
En efecto, quedando todo el mundo
En silencio profundo,

Remedó á un Cochinillo de tal modo,
Que el auditorio todo,
Creyendo que lo tiene, y que lo tapa,
Atumultuado grita : *fuera capa.*
Descubrióse ; y al ver que nada habia,
Con vítores lo aclaman á porfia.
Par diez, dixó un Patan, que yo prometo
Para mañana, hablando con respeto,
Hacer el puerco mas perfectamente ;
Si no, que me lo claven en la frente.
Con risa prometió la concurrencia
A burlarse del Payo su asistencia.
Llegó la hora, todos acudiéron :
No bien al Charlatan gruñir oyéron
Gentes á su favor preocupadas,
Viva, dicen, al son de las palmadas.
Sube despues el Rústico al tablado
Con un bulto en la capa, y embozado
Imita el Charlatan en la postura
De fingir que un lechon tapar procura ;
Mas estaba la gracia, en que era el bulto
Un marranillo que tenia oculto.
Tírale callandito de la oreja :
Gruñendo en tiple, el animal se queja ;
Pero al creer que es remedo el tal gruñido
Aquí se oia un fuera, allí un silvido,
Y todo el mundo queda
En que es el otro quien mejor remeda.
El rústico descubre su Marrano,
Al público lo enseña, y dice ufano :

¿Asi juzgan ustedes?
¡Oh preocupacion, y quánto puedes!

SAMANIEGO,
Libro 3, Fábula XV.

---

## HIMNO Á BACO.

¡Otoño! ¡Otoño! ¿le mirais que llega
De colina en colina vacilante
Resaltándo? ¡Evohe! salid, o hermosas,
A recibirle al monte y á la vega
Suspendiéndo á los hombros el vacante
Hondo mimbre. Corred, y en pampanosas
Guirnaldas coronad mi temulenta
Sien : dadme yedras, que ardo en violenta
Sed baquica. ¡Evohe! cortad, que opimos
Entre el pampano caigan los racimos.
¡Mil veces Evohe! que ya resuena
Rechinándo el lagar. Qual, ¡ay! corriéndo
El padre Baco en rios espumantes
Se precipita, y de la cuba llena
La ancha capacidad que tiembla hirviéndo!
Copa, copa; ¡mis labios anhelantes
Se bañen en el nectar de Lieo!
Hijos de Ceres, vuestro duro empleo

Cesa; imitad mis baquicos furores,
Que ya el año premió vuestros sudores.
¡Conmigo enloqueced!... ya esta vacia,
Mi copa rellenad, y en torno ruede
Y los ecos repitan retumbando
Cien veces: Evohe! la selva umbria
Se adelanta hacia mí; ya retrocede,
Ya gira en derredor: ¡Qual, ay! saltando
Los peñascos y montes de su asiento
Vuelan ligeros por el vago viento!
Tierra y cielos se mueven: ¡luego, luego
Cien copas, ¡Evohe! dad á mi fuego!

CIENFUEGOS.

---

### UNA ESCENA DEL SAQUEO DE NUMANCIA.
### MADRE, HIJOS.

MADRE.

¡O duro vivir molesto!
¡Terrible y triste agonia!

HIJO.

¿Madre, por ventura habria
Quien nos diese pan por esto?

MADRE.

¡Pan! hijo, ¡ni aun otra cosa
Que semeje de comer!

HIJO.

¿Pues, tengo de perecer
De dura hambre rabiosa?
Con poco pan que me deis,
Madre, no os pediré mas.

MADRE.

Hijo, ¡que penas me das!

HIJO.

Pues, ¡que! madre, ¿no quereis?

MADRE.

Si, quiero: mas, ¿que haré?
Que no sé donde buscarlo...

HIJO.

Bien podeis, Madre, comprarlo;
Si, no, yo lo compraré:
Mas, por quitarme de afan,
Si alguno conmigo topa,
Le daré toda esta ropa
Por un mendrago de pan

MADRE, á otro hijuelo.

¿Que mamas? triste criatura,
¿No sientes que á mi despecho
Sacas ya del flaco pecho
Por leche la sangre pura?
¡Lleva la carne á pedazos,
Y procura de hartarte,
Que no pueden mas llevarte
Mis floxos cansados brazos!
Hijos del ànima mia,
¿Con qué ós podré sustentar?

Si apenas tengo que os dar
De la propia carne mia.....
¡O hambre terrible y fuerte,
Como me acabas la vida!
¡O guerra solo venida
Para causarme la muerte!

HIJO.

Madre mia, que me fino...
Aguijamos á dó vamos,
Que parece que alargamos
La hambre con el camino.

MADRE.

Hijo, cerca está la casa
Adonde echaremos luego
En mitad del vivo fuego
El peso que te embáraza.

CERVANTES,
*La Numancia.*

## ODA A MI BARQUILLA.

Pobre barquilla mia,
Entre peñascos rota,
Sin velas desvelada,
Y entre las olas sola,
¿Adonde vas perdida?
¿Adonde, di, te engolfas?
Que no hay deseos cuerdos
Con esperanzas locas.
Como las altas naves,
Te apartas animosa
De la vecina tierra,
Y al fiero mar te arrojas:
Igual en las fortunas,
Mayor en las congojas,
Pequeña en las defensas,
Incitas á las ondas.
Advierte que te llevan
A dar entre las rocas
De la soberbia envidia,
Naufragio de las honras.
Quando por las riberas
Andabas costa á costa,
Nunca del mar temiste
Las iras procelosas;

Segura navegabas.....
Nunca el peligro es mucho
Adonde el agua es poca.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Dirás que muchas barcas,
Con el favor en popa,
Saliendo desdichadas,
Volviéron venturosas:
No mires los exemplos
De las que van y tornan,
Que á muchas ha perdido
La dicha de las otras.
¿Quien te engañó, Barquilla?
Vuelve, vuelve la proa;
Que presumir de nave,
Fortunas ocasiona.
¡Mas, ay! ¡que no me escuchas!
Pero la vida es corta:
Viviendo, todo falta,
Muriendo, todo sobra.

LOPE DE VEGA.

## SONETO A LA MUDANZA.

Vierte alegre la copia en que se atesora
Bienes la Primavera, da colores
Al campo, y esperanza á los pastores
Del premio de su fe la bella Flora :

Pasa ligero el sol á donde mora
El cancro abrasador, que en sus ardores
Destruye campos y marchita flores
Y el orbe de su lustre descolora :

Sigue el húmedo Otoño, cuya puerta,
Adornar Baco de sus dones quiere ;
Luego el Invierno en su rigor se extrema :

¡ O Variedad comun ! ¡ Mudanza cierta !
¿ Quién habrá que en sus males no te espere ?
¿ Quién habrá que en sus bienes no te tema ?

D. Juan Arquijo.

## LA TARDE.

Ya el héspero delicioso
Entre nubes agradables,
Qual precursor de la noche,
Por el Occidente sale.
Las sombras que le acompañan
Se apoderan de los valles,
Y sobre la mustia yerba
Su fresco rocío esparcen.
Su corona alzan las flores,
Y de un aroma süave
Despidiéndose del dia
Embalsaman todo el ayre.
El sol afanoso vuela;
Y sus rayos celestiales
Contemplar tibios permiten
Al morir su ardiente imagen.
De la alta cima del cielo
Veloz se despeña, y cae
Del Océano en las aguas
Que á recibirlo se abren.
¡Oh! ¡que visos! ¡que colores!
¡Que ráfagas tan brillantes
Mis ojos embebecidos
Registran de todas partes!

Mil sutiles nubecillas
Cercan su trono, y mudables
El cárdeno cielo pintan
Con sus graciosos cambiantes.
Los reverberan las aguas,
Y parece que retrae,
Indeciso el sol los pasos
Y en mirarlos se complace.
Luego vuelve, huye y se esconde,
Y dexa en poder la tarde
Del héspero, que en los cielos
Alza su pardo estandarte.
  Del nido al caliente abrigo
Vuelan al punto las aves,
Qual al seno de una peña,
Qual á lo hojoso de un sauce.
Suelta el labrador sus bueyes;
Y entre sencillos afanes,
Para el redil los ganados
Volviendo van los zagales.
Léjos las chozas humean,
Y los montes mas distantes
Con las sombras se confunden
Que sus altas cimas hacen.
  El universo parece
Que de su accion incesante
Cansado el reposo anhela,
Y al sueño vá á abandonarse.
Todo es paz, silencio todo:
Todo en estas soledades

Me conmueve, y hace dulce
La memoria de mis males.
El verde obscuro del prado,
La niebla que undosa á alzarse
Empieza del hondo rio,
Los árboles de su márgen,
Su deleytosa frescura,
Los vientecillos que baten
Entre las flores las alas,
Y sus esencias me traen,
Me enagenan y me olvidan
De las odiosas ciudades.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Rica la naturaleza,
Porque mi pecho se sacie,
Me brinda con mil placeres
En su copa inagotable.
Yo me abandono á su impulso:
Dudosos los pies no saben
Dó se vuelven, dó caminan,
Dó se apresuran, dó paren.
Baxo del collado al rio,
Y entre las lobregas calles
De altos árboles el pecho
Lleno de pavor me late.
Miro las tajadas rocas
Que amenazan desplomarse
Sobre mí, tornar obscuros

Sus cristalinos raudales.
Llenanme de horror sus sombras,
Y empiezo triste á quejarme
De mis amargas desdichas,
Y á lanzar dolientes ayes:
Miéntras de la luz dudosa
Espira el último instante,
Y la noche el velo tiende,
Que el crepúsculo deshace.

MELENDEZ.

---

## ANACRÉONTICA.

¿QUIÉN es aquel que baxa
Por aquella colina
La botella en la mano,
En el rostro la risa,
De pámpanos y yedra
La cabeza ceñida,
Cercado de zagales,
Rodeado de Ninfas,
Que al son de los panderos
Dan voces de alegría,
Celebran sus hazañas,
Aplauden su venida?

Sin duda será Baco,
El padre de las viñas;
Pues no, que es el poeta
Autor de esta letrilla.

CADALSO.

---

## TESTAMENTO DEL CID CAMPEADOR.

A la postrimera hora,
Muy fatigado en la cama,
Este buen Cid Campeador
Hoy quiere ordenar su alma;
Y presente Alvarfañez
Que es escribano de fama,
Y con él, quatro testigos,
Asi comienza sus mandas:
« Mi alma quien la crió,
« Es muy justo que la haya,
« Mi cuerpo á la dura tierra,
« Pues de la tierra fué planta:
« A mi querida Ximena,
« Mando que le sean dadas
« Las mis tierras que gané
« Con mi valor y mi espada.
« Item, diez maravedis

« Cada un año esté obligada
« A dar para que se casen
« Húerfanas desamparadas.
« Item mas, siete reales
« Den para hacer una casa
« Donde huespedes reciban,
« Que peregrinando pasan.
« Doña Sol, mi hija mayor,
« Mando que sea mejorada
« En veinte maravedis
« Y en una aljuba de grana.
« Item, mando á Doña Elvira
« Una arca toda encorada
« Que fué del rey de Valencia,
« Guarnida de hoja de lata.
« A Martin Peleaz le mando
« El mi troton y dos lanzas,
« Mi sayo con mi jubon,
« Y juntamente mis calzas.
« Tres reales le mando á Nuñez,
« Pero en obligacion haya
« De me decir treinta misas
« Quando deste mundo vaya.
« Mando que entre mis soldados
« Seis reales se repartan,
« Porque rueguen por mí á Dios
« En quien está mi esperanza.
« Item, mando que mi cuerpo,
« Acabada la batalla,
« Le lléven luego á San Pedro

« En un ataud ó andas;
« Y que ante el altar mayor,
« Un rico sepulcro se haga
« Ante quien, siempre den luz
« Tres lamparas plateadas.
« Para fabrica del templo
« Y aceyte, dexo por manda
« Catorce maravedis
« Que el Rey de Cordova paga. »

ESCOBAR, — Romancero del Cid.

---

## CANTO DE AMOR. CAUPOLICANO, CACIQUE INDIANO; FRESIA SU ESPOSA.

CAUPOLICANO.

Dexa el arco y las flechas,
Hermosa Fresia mia,
Mientras el sol con cintas de oro borda
Torres de nubes hechas,
Y declinando el dia,
Con los umbrales de la noche aborda,
A la mar siempre sorda,
Camina el agua mansa
De aquesta hermosa fuente,
Hasta que su corriente

En sus saladas margenes descansa;
Aquí bañarte puedes,
Tú, que á sus vidros en blancura excedes.

Desnuda el cuerpo hermoso,
Dando á la luna envidia,
Y quejárase el agua, por tenerte:
Baña el pié caluroso,
Si el tiempo te fastidia;
Vendran las flores á enxugarte y verte,
Los arboles á hacerte
Sombra con verdes hojas;
Las aves armonía,
Y de la fuente fria
La agradecida arena, si el pié mojas,
A hacer, con mil enredos,
Sortijas de diamantes á tus dedos.

De todo lo que miras,
Eres, Fresia, Señora;
Ya no es de Carlo ni Felipe, Chile:
Ya vencimos las iras
Del Español que llora,
Por mas que contra Arauco el hierro afile,
El ver que aun hoy distile
Sangre esta roxa arena
En que Valdivia (1) yace.
Del polo onde el sol nace,

(1) General español, matado por los Indianos, en el año 1554.

A donde sus caballos desenfrena,
No hay poder que me asombre,
Yo soy el Dios de Arauco, no soy hombre.

FRESIA.

Querido esposo mio,
A quien estas montañas
Humillan las cabezas presurosas,
Por quien, de aqueste rio
Que en verdes espadañas
Se acuesta, coronándose de rosas,
Las ninfas amorosas
Envidian mi ventura,
¿Que fuente? ¿que suaves
Sombras? ¿que voces de aves?
¿Que mar? ¿que imperio? ¿que oro ó plata pura?
Como ver que me quieras,
Tú que eres el señor de hombres y fieras.,

No quiero mayor gloria
Que haber rendido un pecho
A quien se rinde España, coronada
De la mayor victoria:
Pues cupo en ella el hecho
Por quien la India yace conquistada.
Ya la Española espada,
El arcabus temido,
Que truena como el cielo,
Y rayos tira al suelo,
Y el caballo arrogante, en que subido
El hombre parecia
Monstruosa fiera que seis pies tenia,

No causaran espanto
Al Indio que rebelas,
Cuya libre cerviz del yugo sacas
Del Español que tanto
Le oprimio con cautelas.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ya en texidas hamacas,
De tronco á tronco asidas
Déstos arboles altos,
De inquieta guerra faltos,
Dormiremos en paz, y nuestras vidas
Llegarán prolongadas
A qual dichoso fin que las pasadas.

LOPE DE VEGA.
Arauco Domado, acto I.

---

## FRAGILIDAD DE LA VIDA.

Epistola moral.

¿QUÉ es nuestra vida? mas que un breve dia,
Do apénas sale el sol, quando se pierde
En las tinieblas de la noche fria.

¿Qué es? mas que el heno, á la mañana, verde,
Seco á la tarde... ¡O ciego desvario!
¿Será que de este sueño me recuerde?

¿Será que pueda ver que me desvío
De la vida viviendo, y que está unida
La cauta muerte al simple vivir mio?

Como los rios en veloz corrida
Se llevan á la mar, tal soy llevado
Al último suspiro de mi vida.

¿De la pasada edad qué me ha quedado?
¿O qué tengo yo á dicha en la que espero
Sin ninguna noticia de mi hado?

¡O si acabase viendo como muero,
De aprender á morir, ántes que llegue
Aquel forzoso término postrero!

Antes que aquesta mies inútil siegue
De la severa muerte dura mano,
Y á la comun materia se la entregue.....

Pasáronse las flores del verano,
El otoño pasó con sus racimos,
Pasó el invierno con sus nieves cano....

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Temamos al Señor que nos envía
Las espigas del año y la hartura,
Y la temprana pluvia y la tardía.

F° DE RIOJA.

## LA TRIBULACION.

Oda.

¿Porque, porque me dexas?
Señor, Dios mio, padre, vuelve y mira:
¿De mis ardientes quejas
Tu bondad se retira?
¿Tú cesas, y mi labio á tí suspira?

De tu nombre en la gloria
Los miseros fiáron; tú les diste
Del opresor victoria;
Sus plegarias oiste,
Y su esperanza y su salud cumpliste.

La muerte y sus dolores
Rompen mi corazon: en mis oidos
Suenan ya los clamores
De los apercibidos
Monstruos á devorarme, y sus bramidos.

A las fauces pegada
Mi lengua está; y al polvo me ha lanzado
Del olvido tu ayrada
Diestra: en torno he mirado,
Y el mar de la afliccion me ha circundado.

Mi pecho, como cera,
Del dolor se liquida y desfallece :
Qual la llama ligera,
Muy mas mi angustia crece,
Y aguija el enemigo, y me estremece.

Gusano soy, no hombre,
Oprobrio de los hombres y su ira :
Sin que mi mal le asombre,
Me mofa quien me mira,
Y mueve la cabeza, y se retira.
A voces dicen : venga,

El Dios venga en que espera neciamente :
Su brazo le sostenga ;
O en su solio fulgente
De gloria ciña su abatida frente.

Entonce acataremos
Su misera orfandad y su inocencia :
En tanto devoremos
Su pan, y la clemencia
De ese su Dios sustente su indigencia.

Mas tú sobre las alas
De Querubines vas : los montes toca
Tu dedo, y los igualas
Con los valles ; tu boca
Sopló, y en polvo vuela la ardua roca.

Qual madre compasiva
En mi débil infancia me has guiado :
Contra la suerte esquiva
En hombros me has tomado ;
Y siempre entre tus alas me has guardado.

Solo soy, y tú fuiste
Mi padre : enfermo te imploré en el lecho,
Y salud me traxiste....
¡Ay! ven, cubre mi pecho,
Que blanco todos de su saña han hecho.

Ven, corre poderoso ;
Confundelos, Señor ; no mas dilates
El brazo victorioso
Con que fuertes combates,
Y los cedros altísimos abates.

Corre, corre, que crece,
Qual ola de la mar, el dolor mio,
Y á mis pies se estremece
El averno sombrío.....
Ven, Señor, llega, que en tu diestra fio.

MELENDEZ.

## UNA TEMPESTAD EN EL MAR ATLANTICO.

La mar era bonanza, el tiempo bueno,
El viento largo, fresco y favorable,
Desocupado el cielo y muy sereno,
Con muestra y parecer de ser durable:
Seis dias fuimos así; pero al seteno,
Fortuna que en el bien jamas fué estable,
Turbó el cielo de nubes, mudó el viento
Revolviendo la mar desde el asiento.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
De mi nave podré solo dar cuenta:
Que era la Capitana de la armada,
Que arrojada de la aspera tormenta,
Andaba sin gobierno derramada.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Con tal furia á la nave el viento asalta,
Y fué tan recio y presto el terremoto,
Que la cogió la vela mayor alta,
Y estaba en punto el mástil de ser roto;
Mas viendo el tiempo así turbado, salta
Diciendo á grandes voces el piloto:

Larga la triza en banda, larga, larga,
Larga presto; ¡ay de mí! que el viento carga.
La braveza del mar, el recio viento,
El clamor, alboroto, las promesas,
El cerrarse la noche en un momento
De negras nubes, lobregas y espesas:
Los truenos, los relámpagos sin cuento,
Las voces de pilotos y las priesas
Hacen un son tan triste y armonia,
Que parece que el mundo perecia.
  Amaina, amaina, gritan marineros;
Amaina la mayor, hiza trinquete,
Esfuerzan esta voz los pasageros,
Y á la triza un gran número arremete:
Los otros de tropel corren ligeros
A la escota, á la braza, al chafaldete;
Mas del viento la fuerza era tan brava,
Que ningun aparejo gobernaba.
  Abrese el cielo, el mar brama alterado,
Gime el soberbio viento embravecido;
En esto, un monte de agua levantado
Sobre las nubes con un gran ruido
Embistió el galeon por un costado
Llevándolo un gran rato sumergido,
Y la gente tragó del temor fuerte
A vueltas de agua la esperada muerte.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Alzóse un alarido entre la gente
Pensando haber del todo zozobrado;
Miran al gran piloto atentamente
Que no sabe mandar de atribulado;
Unos dicen : Zaborda, otros : detente,
Cierra el timon en banda; y qual turbado
Busca escotillon, tabla ó madero
Para tentar el medio postrimero.

Crece el miedo, el clamor se multiplica;
Uno dice : á la mar, otro : arribemos;
Otro da grita; amaina, otro replica :
A orza, no amainar, que nos perdemos;
Otro dice : herramientas; pica, pica;
Mástiles y obras muertas derribemos;
Atónita de acá y de allá la gente
Corre en monton confuso y diligente

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Travesía era el viento, y por vecina
La brava costa de arrecifes llena,
Que del grande refluxo en la marina
Hervía el agua mezclada con la arena :
Rota la escota, larga la bolina,
Suelto el trinquete, sin calar la entena,
Y la poca esperanza quebrantada
Por el furioso viento arrebatada.

ALONSO DE ERCILLA.
La Araucana; canto XV.

## ODA A LA NOCHE.

Ya Febo en el Océano sonoro
Templó su ardiente carro,
Privando á los mortales del tesoro
De su esplendor bizarro.

Las rubias Ninfas de su yugo ardiente
Las coyundas desatan
De rosicler, y en magestad decente
Le sirven y le acatan.

Qual las riendas le toma de la mano
De ardiente pedrería;
Qual la guirnalda, qual el manto ufano
Que al mundo da alegria.

¿Quién entretanto á la callada noche
De azero pavonado
Prepara apriesa el enlutado coche
De estrellas mil bordado?

Salen las negras horas, que en beleño
Ciñen la sien severa,
Vertiendo espanto, y derramando sueño
Por toda su carrera.

Pasa Boótes el zenít del cielo,
La vuelta al carro dando;
Con sus exes de escarcha en todo el suelo
Frio licor sembrando.

Quietud callada en pasos descuidados
Con silencio profundo,
Señorea los animos cansados
De todo el ancho mundo.

Las estrellas en viva centinela
Con luz mas encendida
Aceleran el curso de la vela,
Y el de la humana vida.

Reynan solo las sombras; en reposo
La tierra sepultada:
La lid de los cuidados al sabroso
Silencio encomendada.

IGLESIAS DE LA CASA.

## ALOCUCION DEL CONDE DE CASTILLA A SU PUEBLO ANTES DE LA BATALLA CONTRA ALMANZOR, REY DE LOS MOROS.

El Conde Fernan Gonzalez
Que tiene en Burgos su campo
Con los nobles de Castilla
Va contra Almanzor marchando.

Y en las riberas de Arlanza,
A vista de los contrarios,
Ordenó el Conde los suyos
Menos y mas esforzados.

Mas la fuerza del vencer
Reçibe maduros casos,
Del Gobierno el Capitan,
Del Capitan los soldados.

Y antes de la escaramuza
Contra el Sarracino bando,
Solo un Castellano solo
Picó atrevido su caballo.

Y apenas de las dos huestes
Al medio llegaba, quando

Súbito se abrió la tierra
Hasta su centro mas baxo.

Y en sus entrañas envuelto
El mísero, y sepultado,
Cerró la tierra, y dexó
Nuevo cuento al mundo vario.

Del nunca visto suceso
Temerosos y espantados
Dexaban el campo libre
Y victorioso al Pagano.

Mas el valeroso Conde
Con grave y feroz aplauso
Levantó en medio de todos
La espalda, la voz y el brazo.

« O mis fidalgos de Burgos,
« Arredrados Castellanos,
« Non volvades las espaldas,
« Que non seredes fidalgos;

« Ni enlodeys en solo un dia
« Por un pavorido espanto
« Las fazañas que conmigo
« Ovistes en luengos años :

« Parad mientes en mis voces,
« Y á los solazes humanos

« Que asaz en breve fallecen,
« La fama non, non, notaldo.

« Yo no me muestro afinido
« Para que temades tanto,
« Que aunque no venides muchos,
« Soys pocos y bien guisados.

« Si uno se tragó la tierra
« En su asiento firme y ancho,
« Solo un hombre de nosotros
« Mal podrá sustentar tantos.

« Aquel estaba demás,
« Nosotros asaz sobramos,
« Acometed de consuno
« Non estedes empachados.

« Que voz afirmo que basta,
« (Y por mi sentido fablo,)
« Contra mil forzados Moros
« Un corazon Castellano.

« Pinchad, pinchad los trotones,
« Non fuyades mis fidalgos,
« Que facer alevosia
« Non es de buenos vasallos. »

Esto dice, y arremete
Con tal furia á los contrarios,

Que de inumerables Moros
Vencieron la hueste y campo.

Romances antiguos Españoles.

---

## LA RECONCILIACION.

(Diálogo.)

LIDIA.

Ingrato, quando á hablarme
A mi choza de noche te llegabas,
¡Como para ablandarme
Al umbral te postrabas,
Y en encendido llanto lo rogabas!

FILENO.

Ingrata, quando á verme
A la huerta del álamo salias,
¡Qual ¡ay! por encenderme
De rosas me ceñias,
Y mil extremos cariñosa hacias!

LIDIA.

¿Pues que, quando sentado
A la sombra del álamo dixiste:
Con tu hechicero agrado
¡Ay Lidia! me rendiste,
Y al yo querer huir, me detuviste?

FILENO.

¿Pues que, quando zelosa

Tendido en el arroyo me topaste;
Y al verme cariñosa
Por detras te acercaste,
Y en tus candidos brazos me enredaste?

LIDIA.

¿Y quando tú, engañoso,
Que te abriera la choza me pedias,
Con tono doloroso
Mil ruegos no me hacias,
Y al fin con tus alhagos me rendias?

FILENO.

¿Y quando tú enviabas
Con Lalage á avisarme que allá fuera;
Dime, no me rogabas
Que hasta el Alba estuviera,
Tierna clamando á el Alba no saliera?

LIDIA.

Calla, desconocido,
Calla, que por Dorila me has dexado,
Y en su querer perdido
El voto has quebrantado,
Con que al tuyo mi pecho fué ayuntado.

FILENO.

Calla, desconocida,
Que por Lícida á mí me despediste,
Y á Lícida rendida
El voto no cumpliste,
Que debaxo del álamo me hiciste.

LIDIA.

Pues ¡ay! amado mio,

Tus vanos zelos calma : ven y entremos
Por este bosque umbrío,
Do quejas olvidemos,
Y á par alegres nuestro amor cantemos.

FILENO.

Pues canta, mi pastora,
Y aves y vientos parense á escucharte,
Que el zagal que te adora,
Sabrá fiel agradarte,
Y en todas estas vegas nombre darte.

MELENDEZ.

---

## MI VUELTA AL CAMPO.

Ya vuelvo á tí pacífico retiro :
Altas colinas, valle silencioso,
Término á mis deseos,
Faustos me recibid; dadme el reposo
Por qué en vano suspiro
Entre el tumulto y tristes devaneos
De la corte engañosa :
Con vuestra sombra amiga
Mi inocencia cubrid, y en paz dichosa
Dadme esperar el golpe doloroso
De la Parca enemiga,
Que lento alcance á mi vejez cansada,

Qual de otoño templado
En deleytosa tarde, desmayada
Huye su luz del cárdeno occidente
El rubio sol con paso sosegado.
¡Oh! ¡como, vegas plácidas, ya siente
Vuestro influxo feliz el alma mia!
Os tengo, os gozaré; con libre planta
Discurriré por vos : veré la Aurora
Bañada en perlas que riendo llora,
Purpúrea abrir la puerta al nuevo dia,
Su dudoso esplendor, vago esmaltando
Del monte que á las nubes se adelanta
La opuesta, negra cumbre.
Del sol naciente la benigna lumbre
Veré alentar, vivir el suelo,
Que en nublosos vapores
Adormeciera de la noche el hielo.
Del aura matinal el soplo blando,
De vida henchido y olorosas flores,
Aspiraré gozoso;
El himno de alborada bullicioso
Oiré á las sueltas aves,
Extático en sus cánticos süaves;
Y mi vista encantada,
Libre vagando en inquietud curiosa
Por la inmensa llanada,
Aquí verá los fértiles sembrados
Ceder en ondas fáciles al viento,
De sus plácidas alas regalados :
Sobre la esteva honrada

Allí cantar al arador contento
En la esperanza de la mies futura;
Mas allá, un pastorcillo
Lento guiar sus candidas corderas
Á las frescas praderas,
Tañendo el concertado caramillo;
Y el rio ondisonante
Entre copados árboles torciendo,
Engañar en su fuga circulante
Los ojos que sus pasos ván siguiendo:
Lento aquí, sobre un lecho de verdura,
Allí, celando su corriente pura;
Cerrando el horizonte,
El bosque impenetrable y arduo monte.
¡O vida! ¡ó bienhadada
Situacion! ¡ó mortales
Desdeñados y obscuros! ¡ó ignorada
Felicidad, alivio de mis males!
¿Quando por siempre en vuestro dulce abrigo
Los graves hierros que aherrojada siente
El alma romperá? ¿Quando el amigo
De la naturaleza
Fixará en medio de ella su morada,
Para admirar contino su belleza,
Y celebrarla en su entusiasmo ardiente?
Otros gustos entónce, otros cuidados
Mas gratos llenarán mis faustos dias:
De mis rústicas manos cultivados
Los campos que labraron mis abuelos,
Las esperanzas mias

Colmarán y mis próvidos desvelos.
Mi huerta abandonada,
Que apenas ora del colono siente
En su seno la azada,
De hortaliza sabrosa
Verá poblar sus niveladas eras.
Mi mano diligente
Apoyará oficiosa
Ya el vástago á la vid, ya la caida
Rama al frutal, que al paladar convida
Doblada al peso de doradas peras.
Veráme mi ganado
A su salud, á su custodia atento,
Solícito contarle, quando lento
Torna al redil de su pacer sabroso;
O en ocio afortunado,
Miéntra su ardiente faz el sol inclina,
Solitario filósofo el umbroso
Bosque en la mano un libro discurriendo,
Llenar mi pecho de tu luz divina,
Angélica verdad, las celestiales,
Sagradas voces respetoso oyendo,
Que en himnos inmortales,
En medio de las selvas silenciosas
Dó segura reposas,
Al sencillo mortal, para consuelo
Tal vez dictase del lloroso suelo.
De las aves el trino melodioso
Allí, mi dulce voz despertaria,
Y armónica á las suyas se uniria

Cantando solo el campo y mi ventura.
Allí, del campo hablara
Con el pobre colono, y en las penas
De su estado afanoso,
Con blandas voces de consuelo llenas,
Humano le alentara;
O bien, sentado á la corriente pura,
Viva, fresca, esplendente,
Del plácido arroyuelo, bullicioso,
Que entre guixuelas huye fugitivo,
Si del vicio tal vez la imágen fiera
Mi memoria afligiera,
El ánimo doliente
Se conhortára en su dolor esquivo;
Y en sus rápidas linfas contemplando
De la vida fugaz el presto vuelo,
Calmára el triste anhelo
De la loca ambicion y ciego mando.
Imágen, ó arroyuelo,
Del tiempo volador y de la nada
De nuestras mundanales alegrías,
Una de otra apremiada
Tus ondas al nacer se desvanecen,
Y en raudo curso en el vecino rio
Tu nombre y tus cristales desparecen:
Así se abisman nuestros breves dias
En la noche del tiempo; así la gloria,
El alto poderío,
La ominosa riqueza,
Y lumbre de belleza,

Dó ciega corre juventud liviana,
Pasan qual sombra vana,
Solo dolor dexando en la memoria.
¡Oh! ¡quantas veces mi azorada mente
En tu márgen florida,
Contemplando tu rápida corriente,
Lloró el destino de mi frágil vida!
¡Quantas en paz sabrosa,
Interrumpí tu plácido rüido
Con mi voz, ó arroyuelo, dolorosa!
Y en dulces pensamientos embebido,
A tu corriente pura
Las lágrimas mezclé de mi ternura!
¡Quantas, quantas me viste
Querer de tí apenado separarme!
Y moviendo la planta perezosa,
Cien veces revolver la vista triste
Hácia tí, al alejarme,
Oyendo tu murmullo regalado,
Y exclamar conmovido
Con balbuciente acento:
Aquí moran la dicha y el contento!!!
¡O campo! ¡ó soledad! ¡ó grato olvido!
¡O libertad feliz! ¡ó afortunado
El que por tí de léjos no suspira!
Mas trocando tu plácida llaneza
Por la odiosa grandeza,
Por siempre á tu sagrado se retira!
¡Afortunado, él que en humilde choza
Mora en los campos, en seguir se goza

Los rústicos trabajos, compañeros
De virtud é inocencia;
Y salvar logra con feliz prudencia
Del mar su barca y huracanes fieros!

MELENDEZ.

---

### EL BURRO FLAUTISTA.

Esta fabulilla
Salga bien ó mal,
Me ha ocurrido ahora
Por casualidad.
Cerca de unos prados
Que hay en mi lugar,
Pasaba un Borrico,
Por casualidad.
Una flauta en ellos
Halló, que un zagal
Se dexó olvidada
Por casualidad.
Acercóse á olerla
El dicho animal;
Y dió un resoplido
Por casualidad.
En la flauta el aire
Se hubó de colar;

Y sonó la flauta
Por casualidad.
¡Oh! dixó el Borrico :
¡Qué bien sé tocar!
¿Y dirán que es mala
La musica asnal?...
Sin reglas del arte,
Borriquitos hay
Que una vez aciertan
Por casualidad.

YRIARTE,
Fabulas literarias.

---

## CANTICO.

### LOS PADRES DEL LIMBO.

CORO.

¡Oh! ¡quanto padece de afanes cercada
Merced al engaño de fiero enemigo,
En largo castigo la prole de Adan!
¡Oh! vuelva á nosotros la luz deseada,
Y dé sus promesas el cielo cumplidas,
Que ya repetidas en sombras están.

VOZ Ia.

¿Quando, Señor, la esclavitud y el llanto
Cesará de Israel? llegando el dia

En que aparezca el vencedor, el santo,
El que rompa la bárbara cadena
Que en servidumbre impia
Lleva tu pueblo. El hombre inobediente
Perdió de Eden la habitacion serena :
Espada refulgente
Vibró en sus puertas Serafin airado,
Y á la inocencia sucedió el pecado.
Mas no de tus piedades
Pudo la culpa humana
El raudal extinguir, que es infinito,
Y tú, Señor, el númen poderoso
Que goza en perdonar. Tu soberana
Diestra sepulta montes y ciudades
En abismo profundo
De universal diluvio proceloso,
Que de los hombres castigó el delito;
Pero diste á la tierra Adan segundo,
Grato admitiste su obediente zelo
Y sus ofrendas puras;
Y el iris de la paz brilló en el cielo.
Si en Egipto ardiente
Padece servidumbre
La estirpe de Jacob, tú la aseguras
En la fuga que intenta portentosa,
Tú disipas la fiera muchedumbre
Que la persigue en vano
Abre su centro el mar, y en espumosa
Tumba sepulta al pertinaz tirano,
Sus carros y caballos precipita :

Das á tu pueblo, sin lidiar, victoria,
Y al estruendo del tímpano sonante
Himnos te canta de alabanza y gloria.

VOZ 2ª.

Mucho, Señor, hiciste,
Y prometiste mas : debe la tierra
Ver un caudillo, en venturoso dia,
Que los furores de discordia y guerra
Calme, y en alegria
De amor y dulce paz domine eterno.
Las puertas del Averno
Cederán á su voz omnipotente :
Quebrantará las bóvedas obscuras,
Huyendo el monstruo que se esconde en ellas,
Abrasada la frente
Con rayo vengador. El poderoso,
El grande, el hijo de David, las puras
Auras rompiendo, llevará sus huellas
Adonde el astro de la luz preside,
Y mas allá del sol : acompañado
De la turba de justos numerosa,
Que los caminos de virtud siguieron,
Y del primer pecado
Sufren la pena en carcel pavorosa.

CORO.

Huyan los años en rápido vuelo,
Goce la tierra durable consuelo,
Mire á los hombres piadoso el Señor.

VOZ 1ª.

Ven prometido

Xefe temido,
Ven, y triunfante
Lleva delante
Paz y victoria:
Llene tu gloria
De dicha el mundo.
Llega, secundo
Legislador.

CORO.

Huyan los años con rápido vuelo,
Goce la tierra durable consuelo,
Mire á los hombres piadoso el Señor.

MORATIN.

---

## EL FIN DEL OTOÑO.

¿ADONDE rapidos fueron,
Benefica primavera,
Tus cariñosos verdores
Y tus auras placenteras?
¿Do estan los amables dias,
Quando á la Aurora risueña
De tus calices rosados
Tributabas mil esencias?
¿Do los pomposos follages

Que oyeron las cantilenas
Del ruiseñor, en las noches
Llenándo de amor las selvas?
¿Do estas juventud del año?...
Perdióse en la ardiente fuerza
De Agosto; murió el Estio,
Y ahora Noviembre reyna,
Noviembre, que despojándo
Los bosques y las praderas
Con amarillos matices,
Las galas de Abril afea.
¡Qual de los vientos al soplo
Para siempre caen en la tierra
Las hojas al pié del Tilo
Que vió su antigua belleza!
¡Qual sus maternales ramas
En soledad lastimera,
Los rigores del Iuvierno
Desconsoladas esperan!
Del Invierno que dexándo
Sus escarchadas cavernas,
Ya se adelanta seguido
De borrascosas tormentas.
¡Adios albergues queridos
De las aves halagueñas,
Nidos de amor y teatros
De maternales ternezas!
Ya no abrigareis piadosos
La desnuda descendencia
Del colorin, ni mi oido

Regalaran sus querellas.
¡O quan diferentes cantos
Ahora do quier resuenan!
Que entre orfandes la muerte
Su carro aciago pasea...
¡Quantas virtudes oprimen
Sus inexôrables ruedas!
¡Quanta esperanza sepultan,
Y quanto amor atropellan!
Ni la juventud perdonan,
Ni el himeneo respetan....
¡O Filis! ¡Filis! ¿quien sabe
Si ya en nuestro mal se acercan?
Nuestras niñeces voláron
Y en pos las flores primeras
De la juventud : ¡ay! ¿tristes
A nuestros dias que resta?
En ellos, ya desde léjos,
Asoma de canas llena
La ancianidad dolorosa,
El desamor y tristeza....
¡Amemos, amemos, Filis!
Mira que rapidos llegan,
Que ya este Otoño es memoria,
Y el tiempo destruye y vuela.

CIENFUEGOS.

DORILA.
(Idilio.)

Siendo yo niño tierno,
Con la niña Dorila,
Me andaba por la selva
Cogiendo florecillas,
De que alegres guirnaldas,
Con gracia peregrina,
Para ambos coronarnos,
Su mano disponia.
Así en niñeces tales,
De juegos y delicias,
Pasábamos felices
Las horas y los dias :
Con ellos, poco á poco,
La edad corrió de prisa,
Y fué de la inocencia
Saltando la malicia.
Yo no sé, mas al verme,
Dorila se reia,
Y á mí, de solo hablarla,
Tambien me daba risa.
Luego al darle las flores
El pecho me latia,
Y al ella coronarme

Quedábase embebida :
Una tarde tras esto,
Vimos dos tortolillas
Que con tremulos picos
Se halagaban amigas :
Alentónos su exemplo,
Y entre honestas caricias
Nos contamos turbados
Nuestras dulces fatigas;
Y en un punto, qual sombra,
Voló de nuestra vista
La ninez; mas en torno,
Nos dió el amor sus dichas.

MELENDEZ.

---

## LA ARDILLA Y EL CABALLO.

MIRANDO estaba una Ardilla
A un generoso Alazan,
Que, docil á espuela y rienda,
Se adestraba en galopar.
Viéndole hacer movimientos
Tan veloces y á compas,
De aquesta suerte le dixó
Con muy poca cortedad :

Señor mio,
De ese brio,
Ligereza,
Y distreza,
No me espanto;
Que otro tanto
Suelo hacer, y acaso mas.
Yo soy viva,
Soy activa;
Me menéo,
Me paséo;
Yo trabajo,
Subo y baxo;
No me estoy quieta jamas.
El paso detiene entónces
El buen potro, y muy formal,
En los términōs siguientes
Respuesta á la Ardilla da:
Tantas idas
Y venidas,
Tantas vueltas
Y revueltas,
Quiero, amiga,
Que me diga
¿Son de alguna utilidad?
Yo me afano,
Mas, no en vano;
Sé mi oficio;
Y en servicio
De mi Dueño

Tengo empeño
De lucir mi habilidad.
Con que algunos escritores
Ardillas tambien serán,
Si en obras frívolas gastan
Todo el calor natural.

Yriarte,
Fábulas literarias.

---

## SONETO BURLESCO.

(En este soneto, Cervantes, con motivo del famoso túmulo levantado en Sevilla para las exèquias de Felipe Segundo, moteja el carácter jactancioso y baladron que se atribuye á los hijos de aquella ciudad.)

Voto á Dios, que me espanta esta grandeza,
Y que diera un doblon por describilla :
Porque ¿ á quién no suspende y maravilla
Esta máquina insigne, esta braveza?
Por Jesucristo vivo, cada pieza
Vale mas de un millon ; y que es mancilla
Que esto no dure un siglo, ¡ ó gran Sevilla!
Roma triunfante en ánimo y riqueza :
Apostaré que la ánima del muerto,
Por gozar este sitio, hoy ha dexado
El cielo de que goza eternamente.

Esto oyó un valenton, y dixo : « Es cierto
Lo que dice voacé, seor soldado,
Y quien dixere lo contrario, miente. »
Y luego encontinente
Caló el chapeo, requirió la espada,
Miró al soslayo, fuese, y no hubo nada.

CERVANTES.

---

## EL MEDIODIA.

VELADO el sol en esplendor fulgente
En las cumbres del cielo,
Lanza derecho ya su rayo ardiente
Al congojado suelo,
Y al Mediodia rutilante ordena
Que su rostro inflamado
Muestre á la tierra, que á sufrir condena
Su dominio cansado.
El viento el ala fatigada encoge
Y calla silencioso ;
Y el pueblo de las aves se recoge
Al soto verde, umbroso.
Cantando ufano en dulce caramillo
Su zagaleja amada,
Retrae su ganado el pastorcillo
A la fresca enramada,

Dó juntos ya zagales y pastoras
    En regocijo y fiesta
Pierden alegres las ociosas horas
    De la abrasada siesta :
Miéntra en sudor el cazador bañado,
    Baxo un roble frondoso,
Su perro fiel por centinela al lado,
    Se abandona al reposo.
Todo es calma y silencio. ¡oh! ¡que gozosa,
    Sobre la fresca grama
Tendido, en la pradera deliciosa
    Mi vista se derrama!
Las próvidas abejas me ensordecen
    Con un susurro blando,
Y las tortolas fieles me enternecen
    Dolientes arrullando.
Lanza tal vez sus ayes congojosos
    Sensible Filomena,
Y con su amor y trinos armoniosos
    El animo enagena.
Serpea entre la yerba el arroyuelo,
    En cuya linfa pura
Mezclado resplandece el claro cielo
    Con la grata verdura.
Del álamo las hojas plateadas
    Mece adormido el viento;
Y en las trémulas ondas retratadas
    Siguen su moviento.
Estos largos collados, estos valles
    Pintados de mil flores,

Esta hojosa alameda en cuyas calles
Quiebra el sol sus ardores;
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Estas lóbregas grutas... ¡ó sagrado
Retiro deleytoso!
En tí solo mi espíritu aquejado
Halla paz y reposo.
Tú me das libertad; tú mil süaves
Placeres me presentas,
Y mi helado entusiasmo encender sabes,
Y mi cítara alientas.
Mi alma tranquila y dulce en ver se goza
Una flor, una planta,
El suelto cabritillo que retoza,
La avecilla que canta,
La lluvia, el sol, el murmullante viento,
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Todo embriaga en plácido contento
El tierno pecho mio;
Y con voz balbuciente tu belleza
Feliz cantar procuro,
O rica, ó liberal naturaleza,
De cuidados seguro.

MELENDEZ.

## ODA AL CÉFIRO.

Dulce vecino de la verde selva,
Huésped eterno del abril florido,
Vital aliento de la madre Vénus,
Céfiro blando;

Si de mis ansias el amor supiste,
Tú, que las quejas de mi voz llevaste,
Oye, no temas, y á mi Ninfa dile,
Dile que muero.

Filis un tiempo mi dolor sabia,
Filis un tiempo mi dolor lloraba,
Quísome un tiempo, mas agora temo,
Temo sus iras....

Así los dioses con amor paterno,
Así los cielos con amor benigno
Nieguen, al tiempo que feliz volares,
Nieve á la tierra.

Jamas el peso de la nube parda,
Quando amanece en la elevada cumbre,
Toque tus hombros, ni su mal granizo
Hiera tus alas.

Estevan de Villegas.

## EL AMANTE TIMIDO.

Letrilla.

Si quiero atreverme,
No sé qué decir.
En la aguda pena
Que me hace sufrir
El niño vendado
Desde que te ví,
Mil veces, zagala,
Te voy á pedir
Remedio; mas luego
Que llego ante tí,
Si quiero atreverme,
No sé qué decir.

Las voces me faltan,
Y mi frenesí
Con débiles ayes
Las piensa suplir:
Pero el Dios aleve
Se burla de mí;
Pues quando mas ciego
Voy el labio á abrir,
Si quiero atreverme,
No sé qué decir.

Entonces sus fuegos
Empieza á sentir
Tan vivos el alma
Que pienso morir :
Procuro dar voces,
Llorar y gemir;
Empero si anhelo
Mi afan descubrir,
Si quiero atreverme,
No sé qué decir.

¡Ah! si tú, zagala,
Pudieras oir
Mis tiernos suspiros,
Yo fuera feliz :
Yo, Filis, lo fuera;
Mas, ¡triste de mí!
Que empiezo á quejarme
Mil veces; y al fin,
Si quiero atreverme,
No sé qué decir.

MELENDEZ.

## EL ZAGAL Y LAS OVEJAS.

Apacentando un Jóven su ganado,
Gritó desde la cima de un collado:
¡Favor, que viene el Lobo, labradores!
Estos abandonando sus labores
Acuden prontamente,
Y hallan que es una chanza solamente.
Vuelve á clamar, y temen la desgracia:
Segunda vez los burla. ¡linda gracia!
¿Pero qué sucedió la vez tercera?
Que vinó en realidad la hambrienta fiera:
Entónces el zagal se desgañita,
Y por mas que patea, llora y grita,
No se mueve la gente escarmentada,
Y el lobo le devora la manada.
¡Quántas veces resulta de un engaño
Contra el engañador el mayor daño!

Samaniego,
Libro II, fábula 4.

## LA NOCHE.

¿Dó está, graciosa noche,
Tu triste faz, y el miedo
Qué á los mortales causa
Tu lóbrego silencio?
¿Dó está el horror, el luto
Del delicado velo
Con que del sol nos cubres
El lánguido reflexo?
¡Quan otra! ¡quan hermosa
Te miro, yo, que huyendo
Del popular rüido,
La dulce paz deseo!
¡Tus sombras, que süaves!
¡Quan puro es el contento
De las tranquilas horas
De tu dichoso imperio!
Ya extático los ojos
Alzo, y el almo cielo
Mi espíritu arrebata
En pos de sus luceros;
Ya en el vecino bosque
Los fixo; y con un tierno
Pavor sus altos chopos

En formas mil contemplo :
Ya me distraygo al silbo,
Con que entre blando juego,
Los mas flexîbles ramos
Agita manso el viento.
Su rueda plateada
La luna va subiendo
Por las opuestas cimas
Con plácido sosiego.
Ora, una débil nube
Que lè salió al encuentro,
De transparente gasa
Le cubre el rostro bello;
Ora, en su solio augusto
Baña de luz el suelo
Tranquila y apacible,
Como lo está mi pecho;
Ora, finge en las ondas
Del líquido arroyuelo
Mil luces, que con ellas
Parecen ir corriendo;
El se apresura en tanto;
Y á regalado sueño
Los ojos solicita
Con un murmullo lento.
Las flores de otra parte
Un ámbar lisongero
Derraman, y al sentido
Dan mil placeres nuevos.
¿Dó estás, viöla amable,

Que con temor modesto,
Solo á la noche fias
Tu embalsamado seno?
¡Ay! como en él se duerme
Con plácido meneo,
Ya de volar cansado,
El Céfiro travieso!
¿Pero que voz süave,
En amoroso duelo,
Las sombras enternece
Con ayes halagüeños?
¡O Ruiseñor cuitado!
Tu delicado acento;
Tus trinos melodiosos,
Tu revolar inquieto,
Me dicen los dolores
De tu sensible afecto:
¡Felice tú, que sabes
Tan dulce encarecerlo!
¡O! ¡goce yo contino,
Goce tu voz, y al eco
Me duerma de tus quejas
Sin sustos, ni recelos!

MELENDEZ.

## DISCURSO DE UN SOLDADO ARAUCANO.

(Vencido el exercito de los Araucanos, un soldado hecho prisionero por los Españoles, y condenado por ellos á sufrir que le corten las manos, muestra serenidad en aquel lance, y tendiendo el cuello, les habla de esta manera :)

Segad esa garganta
Siempre sedienta de la sangre vuestra,
Que no temo la muerte, ni me espanta
Vuestra amenaza y rigurosa muestra;
Y la importancia y pérdida no es tanta
Que haga falta mi cortada diestra;
Pues quedan otras muchas esforzadas
Que saben manejar bien las espadas.
Y si pensais sacar algun provecho
De no llegar mi vida al fin postrero,
Aquí pues moriré á vuestro despecho;
Que si quereis que viva, yo no quiero :
Al fin iré algun tanto satisfecho
De que á vuestro pesar alegre muero;
Que quiero con mi muerte desplaceros,
Pues solo en eso puedo ya ofenderos.

Alonso de Ercilla,
La Araucana, canto XXII.

## ODA AL VIENTO.

Ven, plácido Favonio,
Y agradable recrea
Con soplo regalado
Mi lánguida cabeza:
Ven, ó vital aliento
Del año, de la bella
Aurora nuncio, esposo
Del alma primavera,
Ven ya: y entre las flores
Que tu llegada esperan,
Ledo susurra y vaga,
Y enamorado juega.
Empápate en su seno
De aromas y de esencias,
Y adula mis sentidos
Solícito con ellas;
O de este sauz pomposo
Bate las hojas frescas
Al ímpetu süave
De tu ala lisongera.
Luego á mi amable lira
Mas bullicioso llega,
Y mil letrillas toca

Meciéndote en sus cuerdas.
No tardes, no : que crece
Del crudo sol la fuerza,
Y el ánimo desmaya
Si tú el favor le niegas.
Limpia, oficioso, limpia
Con cariñosa diestra
Mi ardiente sien, y en torno
Con raudo giro vuela.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Así el Abril te ria
Contino; así las tiernas
Viölas, quando pases,
Te besen halagüeñas;
Así el rocio corra,
Qual lluvia, por tu huella,
Y en globos cristalinos
Las rosas te lo ofrezcan;
Y así, quando en mi lira
Soplares, yo sobre ella
A remedar me anime
Tus silbos y tus quejas.

MELENDEZ.

### CANTARCILLO.

De los tus amores,
Carillo, no fies;
Cata que no llores
Lo que agora ries.

¿No miras la luna,
Carillo, mengüarse;
Y amor y fortuna
Que suelen mudarse?
Si puede pasarse,
Del bien no te fies;
Cata que no llores
Lo que agora ries.

Pues guárdate, mozo,
No estés tan ufano;
No quedes en vano,
Y el gozo en el pozo:
Que Amor no es piadoso;
Tú dél no te fies;
Cata que no llores
Lo que agora ries.

No siempre es de dia,
Ni siempre hace escuro

Ni el bien de alegría,
Carillo, es seguro:
Que Amor es perjuro;
Tras él no te guies:
Cata que no llores
Lo que agora ries.

---

### EL GALLO Y EL ZORRO.

Un Gallo muy maduro,
De edad provecta, duros espolones,
Pacífico y seguro,
Sobre un arbol oia las razones
De un Zorro muy cortes y muy atento,
Mas eloqüente quanto mas hambriento.
Hermano, le decia,
Ya cesó entre nosotros una guerra,
Que cruel repartia
Sangre y plumas al viento y á la tierra:
Baxa; daré, para perpetuo sello,
Mis amorozos brazos á tu cuello.
Amigo de mi alma,
Responde el Gallo, ¡qué placer inmenso,
En deliciosa calma,

Dexa esta vez mi espíritu suspenso!
Allá baxo, allá voy, tierno y ansioso,
A gozar en tu seno mi reposo;
    Pero aguarda un instante,
Porque vienen ligeros como el viento,
    Y ya están adelante
Dos correos que llegan al momento,
De esta noticia portadores fieles,
Y son segun la traza dos Lebreles.
    A Dios, á Dios, amigo,
Dixó el Zorro, que estoy muy ocupado,
    Luego hablaré contigo,
Para finalizar este tratado.
El Gallo se quedó lleno de gloria,
Cantando en esta letra su victoria:
Siempre trabaja en su daño
    El astuto engañador;
A un engaño hay otro engaño,
A un picaro otro mayor.

SAMANIEGO,
Libro 3, Fábula XIV.

## EPITAFIO.

(Epigrama.)

Solo murió de constante
La que está baxo esta losa:
Acércate, caminante;
Pues no murió tal amante
De enfermedad contagiosa.

Cadalso.

## EL AMOR MARIPOSA.

Viendo el Amor un dia,
Que mil lindas zagalas
Huyan dél medrosas
Por mirarle con armas,
Dicen que de picado
Les juró la venganza,
Y una burla les hizo,
Como suya extremada.
Tornóse en Mariposa,
Los bracitos en alas,

Y los pies ternezuelos
En patitas doradas.
¡Oh, que bien que parece!
¡Oh, que suelto que vaga,
Y ante el sol hace alarde
De su púrpura y nácar!
Ya en el valle se pierde;
Ya en una flor se para;
Ya otra besa festivo,
Y otra ronda y halaga.
Las zagalas al verle,
Por sus vuelos y gracia
Mariposa le juzgan,
Y en seguirle no tardan.
Una á cogerle llega,
Y él la burla y se escapa;
Otra en pos va corriendo,
Y otra simple le llama.
Ya que juntas las mira,
En un punto mudada
La forma, Amor se muestra
Y á todas las abrasa.
Mas las alas ligeras
En los hombros por gala
Se guardó el fementido,
Y así á todos alcanza:
Tambien de Mariposa
Le quedó la inconstancia;
Llega, hiere, y de un pecho
A herir otro se pasa.

MELENDEZ.

## DISCURSO DEL CACIQUE COLOCOLO, SOBRE LA ELECCION DE CAPITAN GENERAL DE LOS ARAUCANOS, DIGNIDAD QUE PRETENDIAN JUNTAMENTE TODOS SUS EMULOS.

Caciques del estado defensores,
Codicia del mandar no me convida
A pesarme de veros pretensores
De cosa que á mí tanto era debida,
Porque segun mi edad, ya veis, Señores,
Que estoy al otro mundo de partida;
Mas el amor que siempre os he mostrado,
A bien aconsejaros me ha incitado.

¿Porque cargos honrosos pretendemos,
Y ser en opinion grande tenidos,
Pues que negar al mundo no podemos
Haber sido sujetos y vencidos?
Y en esto averiguarnos nos queremos
Estando aun de Españoles oprimidos:
Mejor fuera esta furia executalla
Contra el fiero enemigo en la batalla.

¿Que furor es el vuestro, ó Araucanos,
Que á perdicion os lleva sin sentirlo?
¿Contra vuestras entrañas teneis manos,
Y no contra el tirano en resistirlo?

¿Teniendo tan á golpe á los cristianos,
Volveis contra vosotros el cuchillo?
Si gana de morir os ha movido,
No sea en tan baxo estado y abatido.

Volved las armas y ánimo furioso
A los pechos de aquellos que os han puesto
En dura sujecion con afrentoso
Partido, á todo el mundo manifiesto:
Lanzad de vos el yugo vergonzoso;
Mostrad vuestro valor y fuerza en esto;
No derrameis la sangre del estado,
Que para redemir nos ha quedado.

No me pesa de ver la lozanía
De vuestro corazon, antes me esfuerza;
Mas temo que esta vuestra valentía
Por mal gobierno, el buen camino tuerza,
Que vuelta entre nosotros la porfia,
Degolleis vuestra patria con su fuerza...
Cortad pues, si ha de ser desa manera,
Esta vieja garganta la primera.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pares sois en valor y fortaleza,
El cielo os igualó en el nacimiento,
De linage, de estado y de riqueza,
Hizó á todos igual repartimiento;
Y en singular por ánimo y grandeza
Podeis tener del mundo el regimiento:
Que este gracioso don no agradecido
Nos ha al presente término traido.

En la virtud de vuestro brazo espero,
Que puede en breve tiempo remediarse;
Mas ha de haber un capitan primero,
Que todos por él quieran gobernarse:
Este será quien mas un gran madero
Sustentáre en el hombro sin pararse;
Y pues que sois iguales en la suerte,
Procure cada qual ser el mas fuerte.

Alonso de Ercilla,
La Araucana; canto II.

---

A ROMA SEPULTADA EN SUS RUINAS.
(Soneto.)

Buscas en Roma á Roma, ¡ó peregrino!
Y en Roma misma á Roma no la hallas....
Cadaver son, las que ostentó murallas,
Y tumba de sí propio el Aventino.

Yace donde reynaba el Palatino,
Y limadas del tiempo las medallas,
Mas se muestran destrozo á las batallas
De las edades, que blason Latino.

Solo el Tibre quedó cuya corriente
Si ciudad la regó, ya, sepultura
La llora con funesto son doliente.

¡O Roma! en tu grandeza, en tu hermosura,
Huyó lo que era firme, y solamente
Lo fugitivo permanece y dura.

QUEVEDO.

---

## LA PASTORCILLA ENAMORADA.

¿En qual hado nací tan funesto
Que á perpetuo dolor me condena?
... Allá dentro, me aflige una pena
Que yo siento y no puedo decir.
Aborrezco lo que antes amaba,
Solitaria á llorar me retiro,
Me pregunta mi madre, y suspiro;
Y respondo: yo quiero morir.
¡Ay! ¿donde estan los apacibles dias
Que me vieron contenta

Pastorear los mansos corderillos?
De pesares exênta,
Al son de los acordes caramillos,
Danzando entre las agiles pastoras
Gocé largo placer en breves horas.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ya ni las dulces flores
Ni el grato rosear de la mañana,
Ni el espirar del sol, ni los pastores
Con sus juegos nativos, nada alcanza
A templar mis pesares;
Ni la blanda amistad con sus consuelos,
Ni de mi madre la cordial terneza :....
Mas bien, todo redobla mi tristeza.
Dolor es quanto siento,
Quanto miro es dolor, y triste vaga
De dolor en dolor mi pensamiento.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
¡Ay! ni mis ojos mustios,
Ni el palido color de mi semblante,
Ni mi cruel tristeza
No ablandan su dureza....
¡Todos se duelen de la pobre Silvia!
Todos se esfuerzan á enjugar mi llanto,
Todos me buscan; y Fileno entanto

Vá de la triste huyendo
A Galatea por do quier siguiendo :
Amala, que ès hermosa, y yo soy fea....
¡O quien fuese la bella Galatea!
¡Tuviese yo á lo ménos
Sus negros ojos y las dulces gracias
De su reir! ¡Tuviera
No mas que su fortuna!
Que tan fea no soy si él me quisiera.
Y aun hay quien comparándome con ella,
Dice que soy mas bella.
¿Y no lo dice claro aquesta fuente
Que me retrata ahora sus cristales?
Todas mis compañeras
Y todos los zagales,
Todos, todos me quieren
Y en todo a Galatea me prefieren;
Mas, ¿que vale si en tanto
Yo me consumo en doloroso llanto?
Avecilla en la jaula prendida,
Ve a su par, y le llama piando,
Y al mirar que se aleja volando,
Se contrista, y no puede vivir :
Madre, madre, yo soy la avecilla :
El ingrato no atiende á mi ruego;
No me es dado apagar este fuego....
Madre mia, yo quiero morir.

Cienfuegos.

## ANACRÉONTICA A DORILA.

¡Como se van las horas,
Y tras ellas los dias,
Y los alegres años
De nuestra frágil vida!
Luego la vejez viene,
La muerte se avecina
Con pálidos temblores,
Aguándonos las dichas.
El cuerpo se entorpece;
Los ayes nos fatigan;
Nos huyen los placeres,
Y dexa la alegría.
¿Pues si esto nos aguarda,
Para que, mi Dorila,
Son los floridos años
De nuestra frágil vida?
Para inocentes gozos,
Y cantares y risas
Nos los diéron los cielos;
Las gracias los destinan.
Pues; ay! ¿que te detienes?
Ven, ven, paloma mia,
Debaxo de estas parras

Do el céfiro suspira;
Y entre juegos süaves,
Y entre puras delicias,
De la niñez gocemos,
Pues vuela tan aprisa.

MELENDEZ.

---

## LA CIGARRA Y LA HORMIGA.

CANTANDO la Cigarra
Pasó el verano entero,
Sin guardar provisiones
Allá para el invierno:
Los frios la obligaron
A guardar el silencio,
Y á acogerse al abrigo
De su estrecho aposento.
Vióse desproveida
Del preciso sustento,
Sin mosca, sin gusano,
Sin trigo, sin centeno.
Habitaba la hormiga
Allí tabique en medio,
Y con mil expresiones
De atencion y respeto
La dixo: « Doña Hormiga,

« Pues que en vuestros graneros
« Sobran las provisiones
« Para vuestro alimento,
« Prestad alguna cosa
« Con que viva este invierno
« Esta triste Cigarra,
« Que alegre en otro tiempo
« Nunca conoció el daño,
« Nunca supo temerlo.
« No dudeis en prestarme;
« Que fielmente prometo
« Pagaros con ganancias
« Por el nombre que tengo. »
—La codiciosa Hormiga
Respondió con denuedo,
Ocultando á la espalda
Las llaves del granero :
« ¡Yo, prestar lo que gano
« Con un trabajo inmenso!
« Dime, pues, holgazana,
¿Que has hecho en el buen tiempo?... »
—« Yo, dixo la Cigarra,
« A todo pasagero
« Cantaba alegremente
« Sin cesar ni un momento. »
—« ¡Ola! ¿con que cantabas,
« Quando yo andaba al remo?
« Pues ahora que yo canto,
« Bayla, pese á tu cuerpo. »

Samaniego,
Fábula, VI libro 3.

---

### EPITAFIO DE UN FRAYLE.

Epigrama.

Aqui Fray Diego reposa :
Y jamas hizo otra cosa.

Don Pablo Jérica.

---

### EL ZAGAL DEL TORMES.

Fértiles prados, cristalina fuente,
Bullicioso arroyuelo, que saltando
De su puro raudal, plácido vagas
Entre espadañas y oloroso trebol;
Y tú, álamo copado, en cuya sombra
Las zagalejas del ardiente estío
Las horas pasan en feliz reposo,
Adios, quedad : Vuestro Zagal os dexa;
Que allí del Ebro á los lejanos valles
Fiero le arrastra su cruel destino,
Su destino cruel, no su deseo.
Ya mas, ó Tormes, tu corriente pura
Sus ojos no verán; no sus corderas

Te gustarán, ni los viciosos pastos
De tus riberas gozarán felices:
No mas de Otea las alegres sombras,
No mas las risas y sencillos juegos,
Pláticas gratas y canciones tiernas
De la dulce amistad: aquí han corrido,
Qual estas lentas cristalinas aguas
Riendo giran con iguales pasos,
De mi florida edad los claros dias.
De las dehesas del templado extremo
Vine extraño zagal á estas riberas,
Quando mi barba del naciente bozo
Apenas se cubria; y en las ramas
De los menores árboles los nidos
Pudo alcanzar mi ternezuela mano
De los dulces, pintados colorines.
Aquí á sonar mi caramillo alegre
Me enseñó amor, y el inocente pecho
Palpitando sentí la vez primera;
Aquí le ví temer, y á la esperanza
Crédulo dilatarse, qual fragrantes
A los soplillos del Favonio tienden
Sus tiernas galas las pintadas flores,
Quando en Mayo, benigno el sol les rie.
Con planta incierta discurriendo ocioso
En inocencia y paz, libre y seguro
Cantar me oisteis, y volver mis trinos
Parlero el monte en agradable juego;
Llevar me visteis mi feliz ganado
Del valle al soto, y desde el soto al rio,

Bañado en gozo quando el sol heria
Mi leda faz con su naciente llama.
En dulce caramillo y voz süave
Su lumbre celebraba y mi ventura;
Mis ovejillas del caliente aprisco
Saltando huyan con balido alegre
Seguidas de sus candidos hijuelos
Al conocido valle dó seguras
Se derramaban, y ladrando en torno
Mi perro fiel con ellas retozaba......
¡Delicia celestial! ¡ante quien baxo
Es quanto precia el cortesano iluso
De oro, de mando, ó deleznable gloria!
No allí á nublar tan inocente gozo
El pálido temor, no los cuidados
Solícitos vinieran, ó la envidia
Sesga mirando su cruel ponzoña
Pudo sembrar en nuestros llanos pechos.
Todo fué gozo y paz, todo süave,
Santa amistad y llena bienandanza :
En plácida igualdad muy mas seguros
Que los altos Señores, nunca el dia
Nos rayó triste, ni la blanca luna
Salió á bañar con su argentada lumbre
Nuestra llorosa faz, qual allá cuentan
Que en las ciudades y soberbias cortes
La noche entera en míseros cuidados
Los ciudadanos desvelados lloran.
¡Tanto bien acabó!!!... como deshace
Del año la beldad crudo granizo

Que airada lanza tempestosa nube,
Y la dorada mies, del manso viento
Antes movida en bulliciosas olas,
Ya entre sus targos surcos desgranada
Del triste labrador la vista ofende:
Así el hado marchita mi ventura,
Así á dar fin á mi apenada vida
A tan lejanos términos me lleva.
¡Ay! ¿para que, de mis fugaces años
A mas nunca tornar, despareciéron
Los mas serenos ya, y acaso á hundirse
Los que me esperan, de dolor, conmigo
Corren infaustos en la tumba fria?
Pasó qual sombra mi niñez amable,
Y á par con ella sus alegres juegos:
Relámpago fugaz, en pos siguióla
La ardiente juventud; danzas, amores,
Cantares, risas, doloridas ansias,
Dulces zozobras, veladores zelos,
Paces, conciertos agradables, todo
Despareció. . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
¡Y ora habré de dexar estas riberas
Donde vivo feliz! ¡y estos oteros
Este valle, este rio en libre planta.
Cantando veces tantas de mí hollados,
No veré mas! ¡y mis amigos fieles!!!!
. . . . . . . . . ¿A que otros bienes

Otras riquezas y cansados puestos?
¿A que buscar en términos distantes
La dicha que me guardan estas vegas
Y estas praderas y enramadas sombras?
Mi choza humilde á mi llaneza basta,
Y este escaso ganado á mi deseo:
Téngase allá la pálida codicia
Su inútil oro, y la ambicion, sus honras;
Que igual alumbra el sol al alto pino
Y al tierno arbusto que á sus plantas nace.
—Mas ya partir es fuerza: bosque hojoso,
Floridos llanos, cristalino Tormes,
Quedad por siempre adios: dulces amigos,
A dios quedad; á dios: y tú indeleble
Conserva, árbol pomposo, la memoria
Que impresa dexo, en tu robusto tronco,
Y sus letras en lágrimas bañadas:
« Aquí Batilo fué feliz, sus hados
« Le conducen del Ebro á la corriente:
« Pastores de este suelo afortunados,
« Nunca olvideis vuestro zagal ausente. »
Id, ovejillas, id; y tan dichosas
Sed del gran rio en los lejanos valles,
Qual del plácido Tormes lo habeis sido
Con vuestro humilde dueño en las orillas:
Id, ovejillas, id; id, ovejillas.

MELENDEZ.

---

**DISCURSO DE UN MANCEBO ARAUCANO, AL VER HUIR A LOS SUYOS.**

O ciega mente, del temor guiada,
¿A do volveis los generosos pechos?
Que la fama, en mil años alcanzada,
Aquí perece y todos vuestros hechos....
La fueza pierden hoy, jamas violada,
Vuestras leyes, los fueros y derechos;
De señores, de libres, de temidos,
Quedais siervos, sujetos y abatidos.

Manchais la clara estirpe y descendencia,
Y engeris en el tronco generoso
Una incurable plaga, una dolencia,
Un deshonor perpetuo ignominioso :
Mirad de los contrarios la impotencia,
La falta del aliento y el fogoso
Latir de los caballos, las hijadas
Llenas de sangre y en sudor bañadas.

No os desnudeis del hábito y costumbre
Que de nuestros abuelos mantenemos,
Ni el Araucano nombre de la cumbre
A estado tan infame derribemos;
Huid el grave hierro y servidumbre;

Al duro hierro osado pecho demos,
¿Porque mostrais espaldas esforzadas
Que son de los peligros reservadas?

Fixad esto que digo en la memoria,
Que el ciego y torpe miedo os va turbando;
Dexad de vos al mundo eterna historia,
Vuestra sujeta patria libertando:
Volved, no rehuseis tan gran victoria,
Que os está el hado próspero llamando;
A lo menos, firmad el pie ligero
A ver como en defensa vuestra muero.

ALONSO DE ERCILLA,
La Araucana; canto 3.

---

## LA PRIMAVERA

Ya alegra las campiñas
La fresca Primavera:
El bosque y la pradera
Renuevan su verdor.
Con silbo de las ramas
Los arboles vecinos
Acompañan los trinos
Del dulce ruiseñor:
Este es el tiempo, Silvio,
El tiempo del amor.

Escucha qual susurra
El arroyuelo manso:
Al sueño y al descanso
Convida su rumor.
¡Qué amena está la orilla!
¡Qué clara la corriente!
¿Quando exhaló el ambiente
Mas delicioso olor?
Este es el tiempo, Silvio,
El tiempo del amor.

Mas bella y mas temprana
Alumbra ya la aurora:
El sol los campos dora
Con otro resplandor.
Desnúdanse los montes
Del duro y triste hielo;
Y vístese ya el cielo
De mas vario color:
Este es el tiempo, Silvio,
El tiempo del amor.

Las aves se enamoran,
Los peces, los ganados;
Y aun se aman enlazados
El árbol y la flor.
Naturaleza toda,
Cobrando nueva vida,
Aplaude la venida
De mayo bienhechor:

Este es el tiempo, Silvio,
El tiempo del amor.

YRIARTE,
Obras Miscelaneas.

---

### EL ASNO SESUDO.

Cierto Burro pacia
En la fresca y hermosa praderia
Con tanta paz como si aquella tierra
No fuese entónces teatro de la guerra.
Su dueño que, con miedo lo guardaba
De centinela, en la ribera estaba;
Divisa al Enemigo en la llanura,
Baxa, y al buen Borrico le conjura
Que huya precipitado.
El Asno muy sesudo y reposado
Empieza á andar á paso perezoso:
Impaciente su dueño, y temeroso
Con el marcial ruido
De bélicas trompetas al oido,
Le exhorta con fervor á la carrera:
¡Yo correr! dixó el Asno, bueno fuera;
Que llegue enhorabuena Marte fiero,
Me rindo, y él me lleva prisionero,
¿Servir aquí ó allí, no es todo uno?
¿Me pondrán dos Albardas?... no, ninguno.

—Pues nada pierdo, nada me acobarda,
Siempre seré un esclavo con albarda.....
*Nada teme perder quien nada tiene.*

SAMANIEGO,
Libro I, fabula 3.

---

## ARGUMENTOS CONTRA LA PROVIDENCIA—SOLUCION.

(Soneto.)

« DIME, Padre comun, pues eres justo,
« ¿Porque ha de permitir tu providencia,
« Que arrastrando prisiones la inocencia,
« Suba la fraude á tribunal augusto?

« ¿Quién da fuerzas al brazo que robusto
« Hace á tus leyes firme resistencia?
« ¿Y que el zelo, que mas las reverencia,
« Gima á los pies del vencedor injusto?

« Vemos que vibran victoriosas palmas
« Manos ínicas, la virtud gimiendo
« Del triunfo en el injusto regocijo..... »

Esto decia yo, quando riendo
Celestial Ninfa apareció y me dixo :
« ¿Ciego, es la tierra el centro de las almas?

BARTOLOMÉ DE ARGENSOLA.

## LAMENTOS DEL REY DON RODRIGO.

Las huestes de Don Rodrigo
Desmayaban y huyan,
Quando en la octava batalla
Sus enemigos vencian.

Rodrigo dexa sus tierras,
Y del real se salia;
Solo va él desventurado,
Que no lleva compañia.

El caballo de cansado,
Ya mudar no se podia;
Camina por donde quiere
Que no le estorba la via.

El Rey va tan desmayado
Que sentido no tenia:
Muerto va de sed y hambre
Que de vello era mancilla.

La espada lleva hecha sierra
De los golpes que tenia,
El almete de abollado
En la cabeza se hundia.

La cara llevaba hinchada
Del trabajo que sufria;
Subióse en cima de un cerro,
El mas alto que veia.

Dende allí mira su gente
Como iba de vencida;
D'allí mira sus banderas
Y estandartes que tenia.

Como estan todos pisados
Que la tierra los cubria :
Mira por los capitanes....
Que ninguno parecia.

Mira el campo tinto en sangre,
La qual arroyos corria :
El triste de ver aquesto
Gran mansilla en sí tenia.

Llorando de los sus ojos,
D'esta manera decia :
« Ayer, era Rey d'España,
« Hoy, no lo soy de una villa.

« Ayer, villas y castillos,
« Hoy, ninguno poseia;
« Ayer tenia criados
« Y gente que me servia :

« Hoy no tengo una almena
« Que pueda decir que es mia :
« Desdichada fué la hora
« Desdichado fué aquel dia

« En que naci y heredé
« La tan grande Señoria,
« Pues lo habia de perder
« Todo junto, y en un dia.

« ¡O muerte! ¿por que no vienes,
« Y llevas esta alma mia
« De aqueste cuerpo mezquino?
« Pues se te agradeceria. »

**Romancero general.**

---

LETRILLA SATIRICA.

Que esté la bella casada
Bien vestida y mal celada,
Bien puede ser;

Mas que el bueno del marido
No sepa quien dió el vestido,
No puede ser.

Que anochezca cano el viejo
Y que amanezca bermejo,
Bien puede ser;

Mas que á creer nos estreche
Que es milagro y no escabeche,
No puede ser.

Que sea médico mas grave
Quien mas aforismos sabe,
Bien puede ser;

Mas que no sea mas experto
El que mas hubiere muerto,
No puede ser.

Que se emplee él que es discreto
En hacer un buen soneto,
Bien puede ser;

Mas que un menguado no sea
El que en hacer dos se emplea,
No puede ser.

Que junte un rico avariento
Los doblones ciento á ciento,
Bien puede ser;

Mas que el succsor gentil
No los gaste mil á mil,
No puede ser.

GONGORA.

### LA TEMPESTAD.

¿Oyes, oyes el ruido
Del aquilon que en la selva
Entre los alzados robles
Con rápidas alas vuela?
¡O! ¡qual silva! ¡como agita
Las ramas! sus hojas tiernas
En torbellinos violentos
Desparce con rabia fiera.
Una nube le acompaña
De negro polvo: la niebla
Se lanza en un mar undoso
Del cóncavo de las peñas,
Y cubre el cielo. La lláma
Del sol desparece envuelta
En caliginosas nubes,
Y la noche á reynar entra.
Las aves huyen medrosas;
De spanto inmóvil se queda
El tardo buey, y el establo
Azorado á hallar no acierta.
Crece el huracan: del trueno
La imperiosa voz resuena,
Que al Omnipotente anuncia
A la congojada tierra;
Ya llega: otra vez horrible

El trueno la voz aumenta,
Y los relámpagos hacen
Del cielo una inmensa hoguera.
¡Señor! ¡Señor! compasivo
Mi albergue mira : tu diestra
No lo aniquile; perdona
A un ser que te adora y tiembla.
Tú eres, Señor : te descubro
Entre el manto de tinieblas,
Con que misterioso al mundo
Tu faz y tu gloria velas.
Tú eres, Señor : poderoso
Sobre los vientos te llevan
Tus angeles; de tu carro
Retumba la ronca rueda.
Tu carro es de fuego. El trueno,
El trueno otra vez : se acerca
El señor; su trono en medio
De la Tempestad asienta.
La desolacion le sigue,
Y el rayo su voz espera
Prestas las alas : lo manda,
Y el monte abrasado humea;
Arden las nubes; veloces
Los relámpagos serpean
Del Eterno en torno.... Impios,
¡Ay! temblad, que Jehová llega...
Jehová la cóncava nube
Retumba, las hondas vegas
Jehová; sonoras responden

Jehová las altas esferas.
Despavorido al estruendo
El libertino despierta,
Y confundido el ateo
Su inefable ser confiesa :
De miedo y horror transidos,
Al Dios que insultáron ruegan
Temblando, y ante sus iras
Aniquilarse quisieran.
El entre tanto imperioso
Domina; la frente excelsa
Mueve; la tormenta crece,
Y los montes titubean....
Llama el áspero granizo,
Y que anonade le ordena
De la vid el dulce fruto,
Y las ricas sementeras :
Le obedece; y con funesto
Estrépito se despeña
Al baxo suelo, y lo tala.
¡Señor! tus iras modera :
Mira al labrador que inmóvil
De espanto la obra contempla
De tu poder; sus hijuelos
Y su esposa le rodean;
Todos lloran; todos tienden
A tí las manos, y esperan
El pan de tí que hoy les robas.
¡Buen Dios! ¿do está tu clemencia?
¿Vienes á asolarnos? ¿Vienes

A mover al hombre guerra?
¿No hay un justo que te implore?
¿O á las súplicas te niegas?
Tú, en quien un padre oficioso
Hasta el vil insecto encuentra,
Que á millones de vivientes
Abres la mano, y sustentas:
¿Olvidas hoy á tus hijos?
¿O dexarás que perezca
Sin pan el pobre?.... tus iras
Ya desarma la inocencia....
Del justo el humilde ruego
Prevaleció: Jehová reyna
Sobre el trueno; su alto cetro
Pasó sobre mi cabeza,
Ledo pasó: yo asombrado,
No osé alzar la frente... ¡oh! dexa,
Señor, que humilde en el polvo
Adore tu providencia,
Que ya la benigna lluvia
De tu bendicion recrea
La árida tierra: ya baxa,
Y blanda el aura refresca.
Con júbilo la reciben
Las aves; y en dulces lenguas
Por el mundo agradecido
Tu inmensa bondad celebran.
Pasó el nublado: la mano
Del Señor la ardiente fuerza
Del rayo imperiosa calma,

Y el viento y el trueno arredra.
Quiérelo; y las torvas nubes
Baxo sus pies se congregan:
Mándalo; y rápidas parten
De su trono mil centellas.
Oyónos; y á la montaña
La tempestad voló presta.
¿No veis el hórrido estruendo?
¿Y qual el bosque se anega?
Ya, padre, ya nos indultas;
Y el íris de paz nos muestras
En señal de la alianza
Que has jurado con la tierra.
Al cielo el Excelso torna....
Mortales, sus omnipotencia
Cantad; y que el universo
Un himno á su gloria sea.

MELENDEZ.



## EL PASTOR ENAMORADO.

De este modo ponderaba
Un inocente pastor
A la ninfa á quien amaba
La eficacia de su amor :

¿Ves quantas flores al prado
La primavera prestó?
Pues mira, dueño adorado,
Mas veces te quiero yo.

¿Ves quanta arena dorada
Tajo en sus aguas llevó?
Pues mira, Filis amada,
Mas veces te quiero yo.

¿Ves al salir de la Aurora
Quanta avecilla cantó?
Pues mira, hermosa pastora,
Mas veces te quiero yo.

¿Ves la nieve derretida
Quanto arroyuelo formó?
Pues mira, bien de mi vida,
Mas veces te quiero yo.

¿Ves quanta abeja industriosa
De esa colmena salió?
Pues mira, ingrata y hermosa,
Mas veces te quiero yo.

¿Ves quantas gracias la mano
De las deidades te dió?
Pues mira, dueño tirano,
Mas veces te quiero yo.

---

## PROFECIA DEL TAJO.

Folgaba el Rey Rodrigo
Con la hermosa Caba en la ribera
Del Tajo sin testigo;
El rio sacó fuera
El pecho, y le habló desta manera:
« En mal punto te goces,
« Injusto forzador, que ya el sonido
« Oyo y las voces,
« Las armas y el bramido
« De Marte, y de furor y ardor ceñido.
« ¡Ay! esa tu alegria
« Que llantos acarrea, y esa hermosa
« (Que vió el sol en mal dia)
« A España, ¡ay! quan llorosa,

« Y al cetro de los Godos quan costosa!
« Llamas, dolores, guerras
« Muertes, asolamiento, fieros males
« Entre tus brazos cierras,
« Trabajos inmortales,
« A tí y a tus vasallos naturales!...
« ¡ A los que en Constantina
« Rompen el fertil suelo, á los que baña
« El Ebro, á la vecina
« Sansueña, á Lusitaña
« A toda la espaciosa y triste España!
« Ya dende Cadiz llama
« El injuriado Conde á la venganza
« Atento y no á la fama
« La barbara pujanza,
« En quien para tu daño no hay tardanza,
« Oye que al cielo toca
« Con temeroso son la trompa fiera
« Que en Africa convoca
« El Moro á la bandera,
« Que al ayre desplegada va ligera.
« La lanza ya blandea
« El Arabe cruel, y hiere el viento
« Llamando á la pelea;
« Inumerable cuento
« De esquadras juntas ves en un momento.
« Cubre la gente el suelo,
« Debaxo de las velas desaparece
« La mar, la voz al cielo
« Confusa y varia crece;

« El polvo roba el dia y le oscurece.
« ¡Ay! que ya presurosos
« Suben las largas naves! ¡ay! que tienden
« Los brazos vigorosos
« A los remos, y encienden
« Las mares espumosas por do hienden!
« El Eolo derecho
« Hinche la vela en popa, y larga entrada
« Por el Herculeo estrecho
« Con la punta acerada
« El gran padre Neptuno da á la armada...
« ¡Ay! ¡triste! ¿y aun te tiene
« El mal dulce regazo? ¿ni llamado
« Al mal que sobreviene
« No acorres? ¿ocupado
« ¿No ves ya el puerto á Hércules sagrado?
« Acude, acorre, vuela,
« Traspasa el alta Sierra, ocupa el llano,
« No perdones la espuela,
« No des paz á la mano,
« Menea fulminándo el hierro insano.
« ¡Ay! ¡quánto de fatiga!
« ¡Ay! ¡quánto de sudor está presente
« Al que viste loriga,
« Al infante valiente
« A hombres y á caballos juntamente!
« ¿Y tú, Betis divino,
« De sangre agena y tuya amancillado,
« Daras al mar vecino
« Quanto yelmo quebrado?

« ¿Quanto cuerpo de nobles destrozado?
« El furibundo Marte
« Cinco luces las hazes desordena
« Igual á cada parte;
« La sexta ¡ay! te condena
« ¡Oh cara patria! á barbara cadena. »

FRAY LUIS DE LEON.

---

## LOS DOS CONEJOS.

POR entre unas matas,
Seguido de Perros,
(No diré corría,)
Volaba un Conejo.

De su madriguera
Salió un compañero,
Y le dixó: Tente,
Amigo, ¿qué es esto?

¿Qué ha de ser? responde:
Sin aliento llego.....
Dos pícaros Galgos
Me vienen siguiendo.

Sí (replica el otro),
Por allí los veo....

Pero no son Galgos —
¿Pues que son? — Podencos. —

¿Qué? — ¿Podencos dices?
Sí, como mi avuelo.
Galgos, y muy Galgos:
Bien visto lo tengo —

Son Podencos: vaya,
Que no entiendes de eso. —
Son Galgos te digo. —
Digo que Podencos.

En esta disputa
Llegando los Perros,
Pillan descuidados
A mis dos conejos.

Los que por qüestiones
De poco momento
Dexan lo que importa,
Llévense este exemplo.

Yriarte,
Fábulas literarias.

### DISCURSO DE UN INDIO A SUS CONCIUDADANOS, POCO ANTES DE PELEAR.

O valentísimos soldados,
Tan dignos de este nombre, en cuya mano
Hoy la fortuna y favorables hados
Han puesto el ser y crédito Araucano,
Estad de la victoria confiados;
Que este tumulto y aparato vano
Es todo el remanente y son las heces
De los que habeis vencido tantas veces.

Y esta postrer batalla fenecida,
De vosotros así tan deseada,
No queda cosa ya que nos impida,
Ni lanza enhiesta, ni contraria espada:
Mirad la muerte infame ó triste vida
Que está para el vencido aparejada,
Los ásperos tormentos excesivos
Que el vencedor promete hoy á los vivos.

Que si en esta batalla sois vencidos,
La ley perece y libertad se atierra,
Quedando al duro yugo sometidos,
Inhábiles al uso de la guerra:
Pues con las brutas bestias siempre unidos
Habeis de arar y cultivar la tierra,

Haciendo los servicios mas serviles
Y baxos exercicios mugeriles.

Tened, varones, siempre en la memoria,
Que la deshonra eternamente dura;
Y que perpetuamente esta victoria
Todas vuestras hazañas asegura:
Considerad, soldados, que la gloria
Que os tiene aparejada la ventura
Y el gran premio y honor que (como digo)
Un tan breve trabajo trae consigo.

Que aquel que se mostrare buen soldado,
Tendrá en su mano ser lo que quisiere;
Que todo lo que habemos deseado
La fortuna con ello hoy nos requiere:
Tambien piense que queda condenado
Por rebelde y traidor quien no venciere;
Que no hay vencido justo y sin castigo,
Quedando por juez el enemigo.

Alonso de Ercilla,
La Araucana; canto XXV.

## A GALATEA JUGANDO A ORILLAS DEL MAR.
Cancion pastoril.

« Ninfa hermosa, no te vea
« Jugar con el mar horrendo;
« Y aunque mas placer te sea,
« Huye del mar, Galatea,
« Como estás de Licio huyendo.

« Dexa ahora de jugar,
« Que me es dolor importuno;
« No me hagas mas penar,
« Que en verte cerca del mar,
« Tengo zelos de Neptuno.

« Dexa la seca ribera,
« Do está el alga infructuōsa;
« Guarda que no salga afuera
« Alguna marina fiera
« Enroscada y escamosa.

« Huye ya, y mira que siento
« Por tí dolores sobrados;
« Porque con doble tormento,
« Zelos me da tu contento
« Y tu peligro cuidados.

« Ven conmigo al bosque ameno
« Y al apacible sombrío,
« De olorosas flores lleno,
« Do en el dia mas sereno,
« No es enojoso el estío,

« Si el agua te es placentera,
« Hay allí fuente tan bella,
« Que para ser la primera
« Entre todas, solo espera
« Que tú te laves en ella.

« Mas desprecia quanto quieras
« A tu pastor, Galatea;
« Solo que en estas riberas,
« Cerca de las ondas fieras,
« Con mis ojos no te vea.

« ¿Qué pensamiento mejor
« Orilla el mar puede hallarse,
« Que escuchar el ruiseñor,
« Coger la olorosa flor,
« Y en agua clara lavarse?

« ¡Pluguiera á Dios que gozaras
« De nuestro campo y ribera;
« Y porque mas lo preciaras,
« Oxalá tú lo probaras
« Antes que yo lo dixera! »

Licio mucho mas le hablara,
Y tenia mas que hablalle,
Si ella no se lo estorbara;
Que con desdeñosa cara
Al triste dice que calle.

Volvió á sus juegos la fiera,
Y á sus llantos el pastor;
Y de la misma manera
Ella queda en la ribera,
Y él en su mismo dolor.

Gil Polo.

---

## EL TIEMPO PASA, Y NO VUELVE.

Teme tus yerros, juventud lozana,
Abre los ojos; tus postrimerías
Piensa; del tiempo siempre te aprovecha,
Que va volando.

¡Oh! quán en vano del pasado tiempo
Breve momento querrás algun hora!
El que presente tienes atesora,
No te se pierda.

Oro ni plata, ni las margaritas
Mas preciosas que los hombres aman,

Y por habellas de las hondas venas,
Muerte no temen,

Nunca pudieron, ni jamas podrian
Comprar un punto de este tiempo libre:
Príncipes, reyes y monarcas sumos,
No se descuiden.

Corre mas que ellos el ligero tiempo;
Ni valen fuerzas, ni belleza vale;
Todo deshace, todo huella y pisa;
Nadie le fuerza.

BERMUDEZ.
Nise Lastimosa, tragedia acto 3.
— Coro.

---

### COMBATE ENTRE UN MORO Y UN CRISTIANO CERCA DE GRANADA.

A vista de los dos reyes
Isabel y Don Fernando
Puesto ya á Granada cerco
Sale un Moro y un Cristiano.

El Moro arrogante y fiero,
Furioso y determinado,
Y en el adarga este mote:
*Todo lo allana mi brazo.*

Pues el Cristiano animoso
No sale menos lozano,
Que es mancebo y floreciente
Y de nacion lusitano.

Muestra bien en su apostura
Su esfuerzo, valor y estado
Y un retrato de su escudo,
Que es principio de su daño.

Con arrogancia y denuedo
El Moro habló al Cristiano
Diciendo : « Saber quisiera
« De qué Rey eres vasallo ;

« Porque en solo averte visto
« Te estoy tan aficionado,
« Que por sola tu amistad
« Casi me hiciera Cristiano. »

No quiso el aventurero
Ser tanto vanagloriado,
Y dicele al Moro : « Soy
« En la nacion Lusitano,

« Y del Rey Don Juan segundo
« Soy y seré su vasallo.
« Soy Don Francisco de Almeida,
« En mi patria bien nombrado,

« Y codicioso de honra,
« La quietud menospreciando;
« Vine á servir á los Reyes
« Isabel y Don Fernando. »

—« Agora digo que eres
« De algun linage villano,
« Y que por no ser qual muestras,
« Te has venido desterrado.

« Pues dexas tu propio Rey
« Por servir al que es extraño:
« Que si por honra lo haces,
« En Africa tienes campo. »

—« No quisiera responder
« A tus razones, pagano;
« Y si doy respuesta, es
« Por dar á tu yerro el pago. »

Apártase el Sarraceno
Y tambien el Lusitano
Para tomar de la vega
Lo que les es necesario.

Y qual hambrientos leones
Vuelven ligeros picando
Los acicates apriesa
Y las lanzas enristrando.

El Cristiano quitó al Moro
De la cabeza el tocado :
El Moro dió en el escudo .
Descomponiendo el retrato,

Que fué causa que volvió
El gallardo Lusitano
Tan presto y furioso al Moro,
Que antes de ser amparado

Con la adarga, le partió
El hombro y derecho brazo,
Y cortando la cabeza
Se la llevó al Rey Fernando ;

El qual se lo tuvo en mucho
Y dixo : « Hidalgo honrado,
« Pide cumplidas mercedes
« Que todo os será otorgado. »

Romances antiguos Españoles.

FIN DE LA DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

# TABLA

## DE LOS CAPITULOS.

(PROSA.)



31

## (POESIA.)

FIN DE LA TABLE.



